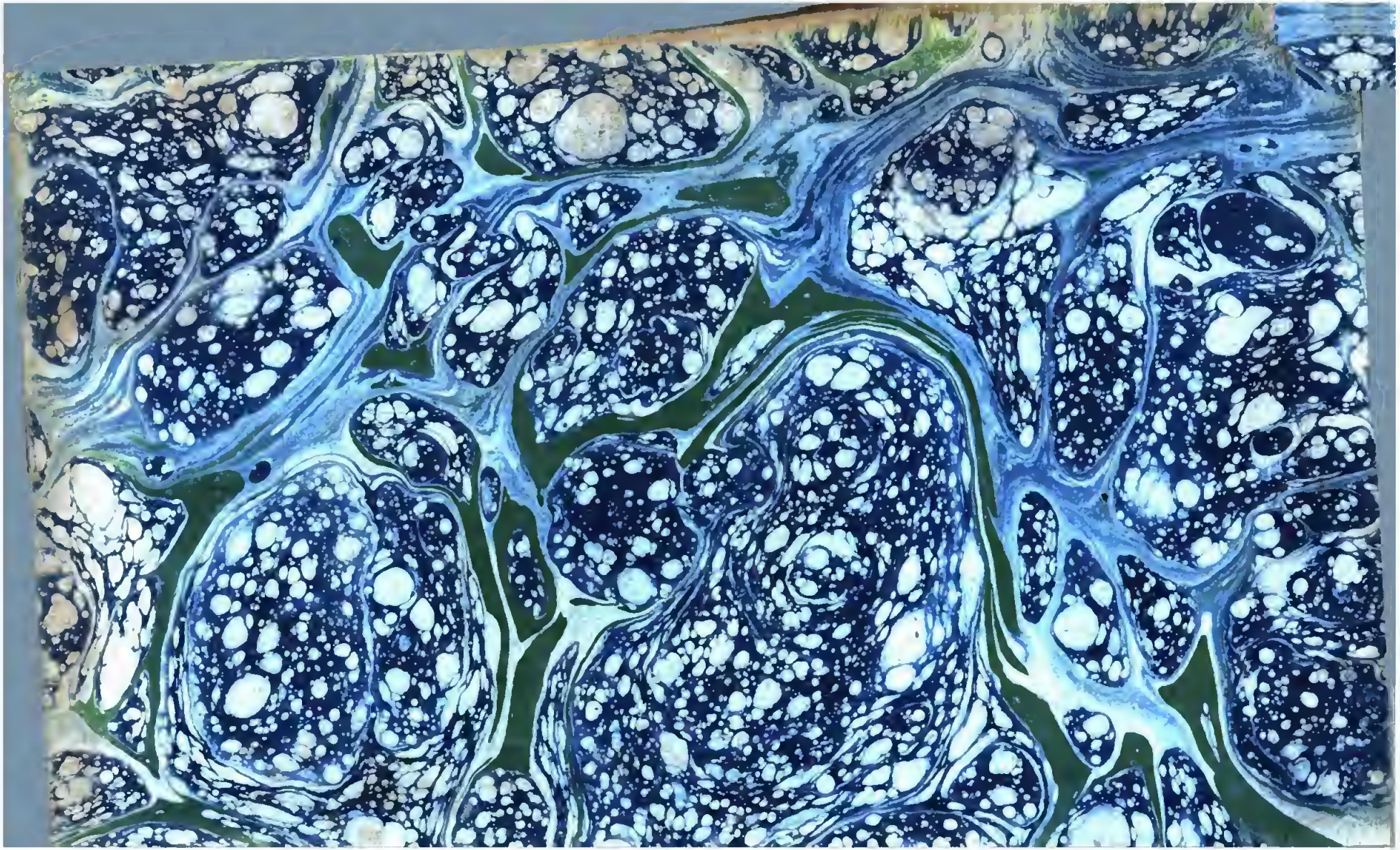
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
64
NAPOLI



883

II Suppl-Palet-B-64

LES AMOURS
ÉPIQUES.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque impériale. Je saisirai tous ceux qui ne seront pas signés par moi.

Paris, 1.er septembre 1806.

59N
627953

LES AMOURS

ÉPIQUES;

Poëme Héroïque

en Six Chants,

PAR F. A. PARSEVAL GRANDMAISON.

Seconde Édition.

Paris.

DENTU, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, N.° 17.

1806.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

627953

LES AMOURS ÉPIQUES,

POËME EN SIX CHANTS,

CONTENANT

LA TRADUCTION DES ÉPISODES SUR L'AMOUR,

COMPOSÉS PAR LES MEILLEURS POETES ÉPIQUES;

PAR F. A. PARSEVAL GRANDMAISON.

Seconde édition revue et corrigée, augmentée de deux mille vers, précédés d'un discours préliminaire; suivis de plusieurs morceaux traduits d'Homère, de Milton et de l'Arioste.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DENTU.

M. D. CCCVI.

PRÉFACE.

QUOIQUE cet ouvrage ait été accueilli dans sa nouveauté avec une extrême faveur, j'ai pensé qu'on me saurait gré des efforts que je ferais pour le le rendre encore plus digne du succès dont le public l'a honoré ; je n'ai donc rien négligé pour l'améliorer. Les corrections et les additions que j'y ai faites sont si importantes et si étendues, qu'il est devenu pour ainsi dire une production nouvelle. Je l'ai presqu'entièrement refondu, et il n'y a pas un des chants du poëme, excepté celui de Virgile, qui n'ait reçu des augmentations considérables, à tel point que sa totalité, qui n'était que de quatre mille vers, est à présent d'environ six mille.

Il m'a semblé que le charmant épisode de Junon, empruntant la ceinture de Vénus pour enflammer Jupiter, jetterait de la grace et de la variété dans le premier chant, que rembrunissait d'une manière trop uniforme la douleur d'Andromaque et la mort de son époux immolé par Achille. Le chant du Tasse, qui représente Renaud abandonnant Armide pour retourner au camp des chrétiens, laissait à désirer le désenchantement de cette forêt, occupée par les démons, et dont les prestiges ne pouvaient être dissipés que par le courage de ce héros. Le fantôme d'Armide, qu'il y retrouve, y produit un effet enchanteur, qui plaît à l'imagination comme l'ombre de Didon qu'Enée aperçoit dans les enfers. L'aventure d'Angélique avec Médor me laissait à regretter celle de Roger qui la trouve dans l'île des

Pleurs, la délivre du monstre marin prêt à la dévorer, et la fait voyager avec lui sur ce fameux hyppogriphe qui joue un si grand rôle dans le poëme de l'Arioste. Cette circonstance appartenait d'autant mieux à mon sujet, qu'Angélique n'échappe au danger de son voyage aérien, que pour rencontrer les beaux yeux de Médor, qui lui font faire encore bien plus de chemin. On m'avait reproché avec raison de n'avoir point fait paraître Satan dans le chant de Milton ; j'ai donc osé l'introduire sur la scène, et j'ai peint la séduction de nos premiers pères, ainsi que leurs remords et leur expulsion du paradis terrestre. Enfin le chant du Camoëns me laissait à regretter la fiction magnifique d'Adamastor, qui est le plus beau titre de ce poëte à l'immortalité; et j'ai trouvé moyen de la lier par un récit à l'épisode qui

est le fond de mon sujet. Seulement j'ai cru devoir supprimer le récit que ce géant fait de ses amours avec Téthys, parce que ce récit oiseux m'a paru refroidir l'effet terrible que produit une vision si extraordinaire.

Telles sont les raisons qui m'ont déterminé à faire des additions à mon poëme. Pour ce qui regarde les corrections que j'y ai répandues, elles m'ont été inspirées par les juges les plus éclairés, et par l'extrême desir de justifier encore plus l'accueil favorable dont le public a honoré cette collection. Ce sont les chants d'Homère et de Virgile qui ont été le plus corrigés ; je les ai considérablement fortifiés, et je suis même convaincu que celui de Virgile est à présent le meilleur de mon ouvrage.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Cet ouvrage se compose de la réunion des divers épisodes que les plus fameux poëtes épiques ont composés sur l'Amour, et que j'ai enchaînés entre eux de manière à en faire un ensemble régulier. Il semble que ces grands génies se soient plu à répandre sur la peinture de cette passion, tout ce que la chaleur de l'ame et le charme de l'imagination peuvent offrir de plus séduisant : ils y ont recueilli pour ainsi dire la plus pure essence de leur talent ; aussi, lorsqu'on n'a pas le tems de lire tous leurs récits de batailles, ces morceaux de prédilection sont-ils toujours ceux que l'œil du lecteur se plaît à parcourir, et dont il jouit avec délices. J'ai donc pensé que leur réunion produirait un effet très-piquant, si je pouvais trouver une fiction qui m'autorisât à les enchaîner entre eux : elle s'est présentée d'elle-même, et il m'a suffi de supposer que les plus célèbres d'entre les poëtes épiques se réunissaient dans les Champs-Elysées, au milieu de tous les mânes empressés de les écou-

ter, et qu'ils répétaient entre eux les mêmes chants qu'ils avaient autrefois composés sur l'Amour. Cette idée simple m'a procuré le moyen de lier naturellement les divers épisodes dont j'ai entrepris la traduction : je me suis particulièrement attaché à les distribuer de manière à les faire ressortir l'un par l'autre, en suivant cet ordre de composition qui oppose le fort au doux, l'ingénieux au naïf, le style fleuri au style simple, et la peinture des objets à celle des sentimens. Moins le fond de mon ouvrage m'appartenait, plus je devais travailler à en rendre la forme séduisante, seul mérite que je puisse avoir aux yeux de mes lecteurs, après celui de traduire fidèlement. Mais avant de m'engager en de nouvelles réflexions, qu'il me soit permis de combattre un préjugé que l'on n'a que trop répandu contre les traductions.

Jamais, dit-on, celui qui traduit ne sera traduit lui-même. Je conviens de cette vérité ; mais ne peut-on pas dire, avec autant de fondement, que celui qui n'a jamais traduit ne le sera pas non plus. Sans doute c'est dans les ouvrages d'invention que le génie étincelle de ses plus beaux traits, mais on doit convenir aussi que pour traduire un poëte en

vers, et sur-tout en vers français, il faut créer des alliances de mots et des combinaisons toutes nouvelles ; il faut, pour ainsi dire, changer le costume de sa langue, sans trop l'étonner de sa nouvelle parure ; et quelles précautions doit prendre un traducteur qui cherche à lui donner cet extérieur, et, si j'ose le dire, cette physionomie étrangère ? Il doit être fidèle sans servitude, hardi sans bizarrerie, souple sans faiblesse, libre sous le poids des chaînes, et paraître inspiré par lui-même dans l'instant où il ne l'est que par autrui ; il ne doit point se proposer de rendre les mots et les vers du texte par les mots et les vers qui leur correspondent, mais traduire l'image par l'image, l'harmonie par l'harmonie, le tour par le tour, le trait par le trait, la période par la période ; il doit creuser le sens de son auteur, et faire tout son possible pour entrer dans les mystères de sa composition ; en un mot, il faut qu'il passe au milieu de tous les écueils, avec autant de liberté que s'il voguait en pleine mer ; et je ne crains point d'avancer que toutes ces difficultés réunies compensent bien la seule peine d'imaginer. Je suis très-éloigné de vouloir déprécier l'invention, cette noble prérogative du génie ; mais je suis per-

suadé que tel poëte qui s'est distingué par des productions du premier ordre, pourrait voir échouer tout son talent contre la traduction en vers de certains passages de Virgile. C'est peut-être ici le cas d'observer combien les difficultés d'une bonne traduction en vers sont augmentées par les entraves de notre versification, comparée à celle des latins : l'enjambement nous est interdit, nous n'élidons que les *e* muets, et nous n'avons que de très-petits moyens pour varier la coupe de nos vers ; de sorte qu'ils sont quelquefois bien monotones, sur-tout lorsqu'ils se traînent deux à deux ou quatre à quatre : cependant il ne serait pas difficile de prouver que c'est de toutes ces facilités accordées à la poésie latine, que les vers de Virgile tirent leur plus beau lustre. Veut-il peindre les immenses profondeurs des salles d'un palais, il supprime la seconde césure du vers, et dit :

« Apparet domus intùs et atria longa patescunt ».

Veut-il produire l'effet d'une voix formidable qui retentit dans le silence des bois, il rejette au commencement du vers l'épithète sur laquelle il lui importe de fixer

l'attention, comme on le voit dans ce vers :

« Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
« Ingens . . . . . »

Enfin, par l'artifice de ses élisions employées à-propos, il exprime la dureté ou la mollesse, brise ou prolonge l'harmonie, grandit l'objet qu'il représente, étonne l'oreille sans la révolter, et produit en poésie ces dissonances sublimes dont les bons musiciens se servent quelquefois pour produire de grands effets. Il faut l'avouer, toutes ces ressources nous manquent, ou du moins nous ne pouvons les employer qu'avec des ménagemens qui en rendent l'usage extrêmement difficile. Le célèbre Delille a hasardé quelques nouvelles coupes de vers avec beaucoup d'art et de goût : Roucher s'est permis des enjambemens à tort et à travers, et les a ainsi discrédités ; et cependant la poésie, qui ne vit que d'images, implore toutes ces licences qui lui servent à en produire. En ce cas, me dira-t-on, que nous reste-t-il à faire ? Il faut oser, mais à propos, et avec la mesure que prescrit un goût exercé. Plus on trouve de difficultés à vaincre, plus le vers doit en jaillir avec vigueur.

C'est des difficultés que naissent les miracles.

Il me reste à parler de l'épopée en général, et du mérite comparé des six grands poëtes épiques dont les chefs-d'œuvres m'ont servi de modèle. L'épopée est le premier genre de poésie, parce que, indépendamment du caractère qui lui est propre, elle réunit tous les autres genres. Elle se fonde sur l'histoire, dont elle peut choisir les plus brillantes époques, et elle s'enrichit du merveilleux des diverses religions, qui lui prodiguent toutes leurs richesses. La tragédie lui prête ses poignards et ses poisons, et le genre lyrique lui permet lui-même d'emprunter son enthousiasme et ses mouvemens extraordinaires. Elle a toute la terre pour théâtre; elle s'élève au ciel, plonge dans l'abîme, et voyage dans les espaces imaginaires; armée de la métaphore et de l'allégorie, elle fait penser la matière, et donne un corps à la pensée; elle a pour ses agens l'imagination, l'esprit, la raison, la sensibilité, toutes les plus nobles facultés de l'homme, qui la servent à l'envi, et se disputent le droit de l'embellir. Etrangère aux tems d'ignorance et de barbarie, elle veut orner les siècles héroïques et merveilleux comme elle. Les règnes de Léon X et d'Auguste l'ont vu briller de tout son éclat, et

cependant il est à remarquer que le siècle des Bossuet et des Corneille n'a pas suffi pour nous donner un poëme épique. Faut-il en conclure qu'un poëme épique français soit un ouvrage infaisable? Je ne le crois point; et je pense, au contraire, qu'un tel phénomène appartient particulièrement à un siècle comme le nôtre, qui semble être celui des prodiges. Mais peut-être les anciens ressorts de l'épopée nous paraissent-ils trop usés; peut-être, pour produire ce grand œuvre, nous faut-il un de ces génies extraordinaires qui savent se créer des moyens nouveaux, et qui découvrent des mines fécondes que plusieurs siècles suffisent à peine pour exploiter. Tel fut Homère, auteur des deux poëmes sublimes qui ont servi de modèles à tous les autres, et qui cependant n'ont pas entre eux la moindre ressemblance. Après lui sont venus les faiseurs de poétiques, qui ont arpenté avec le plus grand soin le terrain que ce géant avait parcouru, et qui ont défendu sévèrement d'en passer les limites, jusqu'au jour où le génie de Milton, pareil au Lucifer de son poëme, s'est précipité dans le chaos pour y découvrir un nouveau monde. Milton trouva dans quelques pages de la Genèse le germe d'une

épopée toute nouvelle ; et quel autre génie que le sien eût osé concevoir la pensée de fonder un poëme aussi vaste sur la chute du premier homme ? Qu'eût dit l'austère Boileau à un jeune littérateur qui l'eût consulté sur un pareil sujet ? Je me représente toute son indignation. Cependant le Paradis Perdu est, avec tous ses défauts, le poëme le plus sublime qui ait paru depuis l'Iliade, parce qu'il est le seul qui n'ait point été inspiré par elle. Tel est le privilège du génie ; il ne suit point les règles, il les fait. Un chemin battu ne peut lui convenir ; il veut des routes infréquentées, il cherche les hauteurs, au risque de tomber dans les précipices ; il aime à se perdre pour se retrouver, et même lorsqu'il s'égare, il imprime à ses erreurs un si grand caractère, qu'il les distingue des fautes ordinaires. Milton n'est pas toujours lui-même, et quelquefois il lui arrive de sommeiller comme le bon Homère ; mais l'un et l'autre conserve dans son repos cette fière attitude où l'audace est encore empreinte, et leurs pas les plus ordinaires sont toujours des pas de géant. Cependant il faut observer que s'ils sont égaux en génie, ils ne le sont point en beauté, parce que le poëte anglais, avec une taille aussi haute que celle du poëte grec,

n'a point ses admirables proportions ; parce qu'Homère est toujours simple, grand, noble et pur, au lieu que Milton n'a que trop souvent des traits irréguliers et bizarres : il aime trop à disserter et à faire parade de son érudition, goût dominant de son siècle. Mais quels défauts ne seraient rachetés par la peinture du paradis terrestre et des voluptés pures de nos premiers pères, et quel caractère fut jamais tracé comme celui de Satan ! quel éclat prodigieux ce grand personnage répand dans le poëme du Paradis perdu !

Qu'on ne s'étonne point, si près d'Homère et de Milton je place l'Arioste, qui, non moins original et non moins fécond, s'est emparé de tous les moyens de plaire, en obéissant à tous ses caprices, et qui s'est fait une règle de n'en reconnaître aucune. Sans doute il s'égare souvent : mais qui n'aime à se perdre avec lui ? Quelle ame inflexible lui reprocherait ses défauts, lorsqu'il leur doit son plus doux charme ? Cependant, malgré ce caractère de frivolité qui semble lui appartenir, il est peut-être de tous les poëtes modernes celui qui, par l'universalité de son talent, soutiendrait le mieux un parallèle avec Homère. Ses caractères sont aussi variés et aussi fièrement des-

sinés que ceux du poëte grec, ses peintures sont aussi riches ; il narre aussi bien ; il est comme lui le père d'un merveilleux ; enfin il a produit, comme lui, une foule de rejetons qui croissent sous son ombre et se nourrissent de sa sève : l'un est le modèle du genre régulier, l'autre du genre libre ; l'un a produit l'Enéïde et la Jérusalem, l'autre a inspiré la Pucelle de Voltaire, et tous ces mille romans, tous ces contes badins, tous ces ouvrages modernes dont le merveilleux appartient à la féerie.

Après avoir observé la route que se fraie le génie, il n'est pas moins intéressant d'observer les progrès du goût, qui marche sur ses traces. Parler du goût, c'est songer à Virgile, c'est dire ce qu'il a senti, c'est chercher à se rendre compte du plaisir que sa lecture fait sans cesse éprouver. Qui jamais a connu comme lui la mesure de ce qu'il faut dire pour attacher le cœur et plaire à l'esprit ? Qui jamais a mieux possédé cet art délicat d'assortir les mots entre eux, de les nuancer et de les fondre avec le secours d'une harmonie toujours analogue à la chose qu'il décrit, et qui la représente à l'imagination comme le pinceau la représenterait aux yeux ? Mais ce

qu'on ne peut trop admirer en lui, c'est son talent pour exprimer la chose qu'il dit de la manière la plus pittoresque, sans pour cela ralentir la marche de sa narration : l'image qu'il présente s'attache à son récit, qui vole aussi rapidement que s'il en était dépourvu. Se permet-il une description, les traits en sont tellement serrés, et elle est si rapide, qu'on est étonné de tout ce qu'il a dit en si peu de mots. Pour se convaincre de cette vérité, il suffirait de le comparer avec Ovide, Stace ou Lucain, et l'on serait confondu de voir qu'il a plus dit en quatre vers, que les autres dans une page entière. A ce mérite éminent du style et de la précision, se joint le charme continu d'une sensibilité profonde, et qui se répand sur tout ce qu'il écrit. Il n'est pas un trait qui ne parte de son ame et qui n'arrive à celle du lecteur. On se pénètre, en le lisant, d'une mélancolie délicieuse, et l'on finit par ne pouvoir plus s'en détacher. Ce sont ces qualités, possédées au degré le plus élevé, qui lui ont fait sans doute pardonner les défauts qu'on remarque dans le plan de son ouvrage. En effet, ses plus grands admirateurs ne peuvent nier la faiblesse de ses caractères, sur-tout en les comparant à ceux d'Homère. Le pieux Enée est

bien petit auprès du sage Ulysse, et Turnus est une bien faible imitation d'Achille. Qu'est-ce qu'Evandre comparé au vieux Priam ? et comment opposer les combats du Latium à ceux que les grecs ont livrés sous les murs de Troie ? Je conviens que Nisus et Euriale, Pallas et Lausus, et sur-tout la jeune Camille, sont des personnages remplis de charmes; mais Achate, Cléante et Segeste, qui se représentent dans tout le cours de cet ouvrage, sont d'une entière nullité. Didon, l'incomparable Didon, est le diamant du poëme; mais elle ne paraît que dans les premiers livres, et les derniers languissent sans intérêt. Enfin, il faut convenir qu'une petite colonie de troyens qui s'établit dans le Latium, est d'une bien faible importance, en comparaison des deux plus grands peuples de l'Europe et de l'Asie, qui viennent se heurter avec toute leur haine et toute leur puissance. Virgile lui-même sentait si bien ce qui manquait à l'intérêt de son ouvrage, et sur-tout de ses six derniers chants, qu'il s'était proposé de les refondre; et si la nature, avare d'un talent aussi extraordinaire, n'eût borné le cours de sa vie, il nous eût peut-être laissé le plus beau monument de l'antiquité. En effet, les seuls chants de son ouvrage qu'il ait

regardés comme finis, sont d'une telle perfection qu'on ne peut rien imaginer de plus accompli ; et l'on doit dire que, s'il reste fort au-dessous d'Homère pour la composition de son ouvrage, il lui devient presque toujours supérieur quand il imite ses inventions. Ulysse chez Calypso ne peut se comparer à Enée chez Didon; et sa descente aux enfers disparaît devant celle du héros troyen. Les jeux funèbres qu'Achille ordonne dans l'Iliade, sont sans doute fort beaux; mais ceux qu'Enée fait exécuter en Sicile, sont représentés avec une poésie si parfaite, que Virgile s'y est surpassé lui-même. Enfin, je ne crois pas qu'aucun chant des deux poëmes d'Homère offre rien de plus admirable que le second chant de l'Enéïde, où Virgile, inspiré par le souvenir de Troïe, a peint la chute de cette ville célèbre, et nous a pour ainsi dire donné le complément de l'Iliade. Cependant il me semble que le poëme d'Homère est tellement recommandable par la beauté de son ensemble et par l'harmonie de toutes ses parties, que l'Enéide, malgré la perfection de ses détails, n'en peut soutenir la comparaison.

Veut-on lui opposer la Jérusalem délivrée, ce nouveau parallèle lui sera encore plus fa-

vorable : on verra que son ordonnance et la variété de ses caractères ont servi constamment de modèle au poëte italien, à cela près qu'il a substitué les mœurs chevaleresques aux mœurs des siècles héroïques. Il est évident que le repos d'Achille a inspiré celui de Renaud, et que Tancrède supplée l'absence du héros chrétien, comme Diomède l'absence du héros grec. Le vieux Raymond représente le vieux Nestor ; l'hermite Pierre joue le personnage de Calchas, et Godefroy celui d'Agamemnon ; l'aveugle fureur d'Argant ressemble beaucoup à l'aveugle fureur d'Ajax ; et lorsqu'Herminie, placée sur une tour de Solyme, nomme au tyran de la Palestine les principaux chefs de l'armée chrétienne qui vont assiéger cette ville, il est bien difficile de ne pas se rappeler Hélène, qui, du haut des remparts de Troie, fait remarquer à Priam les premiers capitaines de la Grèce. Enfin, le retour de Renaud dans le camp des chrétiens ranime leur courage, comme Achille reprenant ses armes, ranime la valeur des grecs. Je pourrais encore citer une foule de détails qui ne sont qu'une ingénieuse imitation d'Homère. Mais le Tasse a fait plus encore, et il a emprunté à Virgile et à l'Arioste les plus beaux

ornemens de leurs ouvrages. Il est évident que l'île d'Armide n'est qu'une brillante imitation de cette île magique où la trompeuse Alcine a captivé le bon Roger. Et cette idée mélancolique de la forêt enchantée, dont les arbres, frappés du glaive, gémissent et versent du sang, ne paraît-elle pas inspirée par le souvenir des rameaux sanglans qu'Enée veut arracher du tombeau de Polidore, dont les mânes gémissent et lui font entendre leurs plaintes? Je ne parlerai point du roman de Théagène et de Cariclée, qui semble avoir fourni au Tasse les détails les plus attendrissans de son ouvrage; et je crois en avoir assez dit pour prouver que ses inventions semblent n'être qu'un reflet de toutes les inventions qui ont précédé les siennes. Mais ce qui lui appartient, c'est l'art incomparable avec lequel il a su les enchaîner à son sujet; c'est qu'il en a pour ainsi dire fait sa propriété, en répandant sur elles sa brillante imagination, et en sachant, comme Virgile, embellir tout ce qu'il touche; c'est qu'il a su le premier joindre l'intérêt du roman à la majesté de l'histoire et à la puissance du merveilleux; c'est que le goût lui était départi, ainsi qu'à Virgile, avec cette différence, que Virgile en fit

usage pour exécuter admirablement son ouvrage, et que le Tasse s'en servit pour coordonner avec une intelligence supérieure toutes les parties de son épopée. Le Tasse a su réunir la pompe d'Homère, à la variété de l'Arioste et à la sobriété de Virgile. Sa Jérusalem est une galerie de tableaux où les scènes de l'amour succèdent aux scènes de la guerre, et où les voyages, les aventures, les combats se diversifient toujours sans retarder la marche du poëme, dont l'intérêt croît, et se développe avec la plus imposante majesté. Ce n'est point, comme dans l'Arioste, le jeu d'une imagination légere qui voltige sur vingt sujets sans en épuiser aucuns; c'est l'essor d'une imagination brillante qui, planant avec force, s'élève de plus en plus, et finit par toucher au ciel. Aussi l'admirable composition de ce poëme lui donne-t-elle un rang mérité auprès des plus nobles productions du génie, parce qu'elle est un chef-d'œuvre de l'art, et que tout ce qui porte un caractère de mérite éminent peut entrer en rivalité.

Après les grands poëtes épiques dont je viens de parler, le Camoëns mérite encore une mention honorable, quoiqu'il leur soit

bien inférieur. Il ne possède ni le génie d'Homère et de Milton, ni l'art du Tasse, ni la sensibilité de Virgile, ni la riche variété de l'Arioste; mais un style divin lui a valu l'immortalité; mais l'île des Néréides est enchanteresse; mais l'épisode d'Inès est une source de larmes, et la fiction du géant Adamastor est peut-être le chef-d'œuvre de l'épopée. Le Camoëns était le contemporain du Tasse, qui le regardait comme le seul homme dont il pût craindre la concurrence. Cette opinion qui prouve incontestablement le mérite du poëte portugais, prouve encore plus la modestie du poëte italien, qui, paraissant craindre ce rival, était loin d'apprécier son propre talent, et de se mettre à sa véritable place. Quoi qu'il en soit, on voit souvent dans le Camoëns les lambeaux d'une poésie magnifique; et la nature de mon ouvrage m'autorisant à les rassembler, j'ai cru qu'ils contribueraient à l'embellir.

Qu'il me soit permis d'ajouter encore un mot à ces réflexions; c'est que le but que je me suis constamment proposé dans ma longue entreprise, est de mettre, s'il est possible, le génie des poëtes français sur la voie de la poésie épique, dont il n'est que trop écarté

par l'éclat des succès dramatiques qui les éblouit au point qu'ils brûlent tous de se jeter dans cette carrière. Cependant il n'est point de nation, ayant joué un grand rôle dans l'Europe, qui ne se glorifie d'avoir un poëte épique, et, malgré tout le talent de l'auteur de la Henriade, il n'est que trop reconnu que nous n'avons point d'épopée. Pourquoi donc se disputer quelques brins de lauriers qui restent encore à recueillir sur les traces des Corneilles et des Racines, lorsqu'une lice immense est ouverte à tous les jeunes rivaux, et leur offre une palme nouvelle. Déjà les poëmes célèbres du traducteur des Georgiques ont fait jaillir les sources d'une autre poésie que celle du théâtre; déjà ses traductions épiques nous prouvent que notre langue n'est point étrangère aux accens de l'épopée; et l'auteur d'Abel qui s'est aussi distingué dans le genre philosophique et didactique par d'excellens essais, nous promet encore un poëme du genre narratif intitulé: l'*Enéide sauvé*, qu'attend l'impatience d'un public admirateur de ses productions. Ces préludes semblent annoncer l'aurore d'un jour nouveau qui peut se lever sur la poésie française; c'est en poésie sur-tout qu'il faut

oser pour réussir, mais il suffirait de jeter un coup-d'œil sur les bons ouvrages que l'Italie a produits dans le genre narratif, pour être persuadé qu'on pourrait, sans une extrême audace, entrer dans cette nouvelle carrière, où la nécessité de conter rapidement deviendrait le meilleur préservatif contre les éternelles descriptions dont le goût commence à s'alarmer avec raison. Le récit poétique des aventures touchantes ou des faits héroïques, pourrait avoir beaucoup de charme, quand ce ne serait que celui de la nouveauté, et deviendrait une source d'intérêts dont les autres genres ne sont point susceptibles. Il me semble que des petits poëmes narratifs dont les sujets seraient puisés dans notre histoire ou dans celle de l'antiquité, pourraient nous préparer à de plus vastes entreprises, de sorte qu'un génie privilégié finirait par choisir quelques-unes de ces grandes époques sur lesquelles la poésie héroïque peut s'étendre avec abondance, et dérouler tous ses trésors. Je sais qu'on n'arrive pas à ce but sans le secours des plus profondes études et d'un génie très-étendu; mais ne peut-on recueillir encore beaucoup de gloire dans des régions moins élevées que celles de l'épopée du genre

grave. Le poëme du Lutrin qui ne roule que sur une plaisanterie, est cependant considéré comme le chef-d'œuvre de Boileau; les aventures d'un simple perroquet ont inspiré à Gresset l'un de ses ouvrages les plus piquans, et mille sujets du même genre n'attendent que des poëtes capables de plaisanter avec grâce. J'observerai seulement que c'est dans ces petits poëmes, où il est trop aisé de réussir, à l'aide d'un trait ou d'un bon mot, qu'on doit le plus soigner les détails de l'exécution et de la poésie la plus exquise, ainsi que Boileau et Gresset l'ont judicieusement senti : il en est tout autrement du simple conte dont la naïveté ou le sel piquant doivent constituer tout le mérite : mais c'est sur-tout dans le genre noble que le champ le plus vaste s'ouvre à l'ambition de tous les jeunes talens, c'est dans ce genre que l'audace du génie doit parcourir la glorieuse carrière où je l'invite à se montrer : il n'aura pas besoin de choisir son héros dans les tems passés ; qu'il interroge son siècle, et son siècle lui répondra : *Tibi jam partus Achilles.*

LES AMOURS ÉPIQUES.

CHANT PREMIER.

HOMÈRE.

Il est dans les enfers des champs délicieux,
Où l'ame des mortels favorisés des cieux
S'envole, et va goûter, à l'abri des orages,
Ce calme vertueux, la volupté des sages.
L'Elysée est le nom de ce charmant séjour;
Là, s'offrent éclairés d'un tendre demi-jour
Des grottes, des gazons, des sources diaphanes,
Des bosquets enchantés où reposent les mânes.
Là, sont tous ces mortels qui mourant en héros,
De leur sang généreux ont prodigué les flots,
Et les grands orateurs, et les divins poëtes,
Et les prêtres, du ciel augustes interprêtes,
Et ces hommes divins, qui des arts enchanteurs
Ont semé dans la vie et cultivé les fleurs,
Et tous ceux dont les noms transmis à la mémoire,
Sur de hautes vertus ont établi leur gloire.
Même après leur trépas, en ces vallons fleuris,
Ils n'ont point oublié leurs penchans favoris :

Quelques-uns, en luttant, font briller leur adresse ;
D'autres, guidant leurs chars, en pressent la vitesse ;
D'autres forment des chœurs, et leur pied qui bondit
Au son des instrumens, en cadence applaudit :
Plusieurs chantent des vers. Là, d'une urne profonde
Le Léthé languissant répand en paix son onde,
Et promenant ses flots d'un cours lent et glacé,
Roule avec eux l'oubli des songes du passé.
C'est là, c'est au milieu de ces bocages sombres,
Qu'un jour se rassembla tout le peuple des ombres,
Pour entendre exhaler en vers mélodieux
Les sons les plus touchans qu'aient inspirés les dieux.
Toi, qui m'as répété ces chants pleins d'harmonie,
Muse, permets du moins que mon faible génie
En les reproduisant dans le rythme français,
Y transmette leur gloire et leurs brillans succès.

Six poëtes prenant leurs lyres magnifiques,
S'apprêtaient à chanter les amours héroïques.
Homère est l'un d'entr'eux, Homère est le plus grand,
Comme un chêne s'élève et tient le premier rang :
Tantôt conteur aimable, il sourit et déploie
Un front plein de candeur, de franchise et de joie,
Nous promène avec lui chez cent peuples divers ;
Tantôt, impétueux dans ses terribles vers,
Il dévaste les champs, renverse les murailles,
Et foule un peuple entier sous le char des batailles :
Tel que son Jupiter, d'un signe de ses yeux
Il fait trembler le monde, il fait pâlir les cieux ;
Par-tout répand son ame immense, universelle ;
Grand comme la nature, il a franchi comme elle

Tous les siècles brillans, tous les siècles obscurs,
Et comme elle, atteindra tous les siècles futurs.

Le Tasse l'accompagne; épris des doux prestiges,
Il a de la féérie épuisé les prodiges;
Ses traits ingénieux mais souvent empruntés,
D'Homère et de Virgile imitent les beautés;
Telle des feux du jour, Iris qui se colore,
Sous des tons éclatans les réfléchit encore;
Tel le Tasse, éclairé par ces talens divins,
Se colore aux rayons des deux grands écrivains.
Mais c'est toi qui sur-tout inspiras cet Orphée,
Imagination, jeune et brillante Fée,
Tu soutins son essor, lui prêtas tes couleurs,
Tes ailes, ta baguette et ton prisme et tes fleurs;
Toutefois avec lui, quelque vol que tu prennes,
De la droite raison tu sens toujours les rênes;
Trop souvent dans les cieux sans elle tu nous perds,
Et votre union seule enfante les beaux vers.

Plus loin vient l'Arioste; il connaît l'art unique
D'être à-la-fois touchant et sublime et comique;
Il saisit tous les tons, nul chantre comme lui
N'a des fronts sérieux su dérider l'ennui,
N'a mieux fait au récit d'une plaisante histoire,
En ris universels éclater l'auditoire.
Mais c'est peu; des auteurs il est le plus fécond;
Léger, vif, attachant, agréable, profond,
Des tissus de sa fable en riant il se joue,
Les relâche ou les tend, les brise ou les renoue,
De cent tons nuancés les colore à-la-fois;
Pas un seul de ses fils ne se brouille en ses doigts;

Il prend, quitte et reprend, dans son brillant délire,
Le luth et la trompette, et le fifre et la lyre.

Mais quel est ce vieillard dont le front élevé
Offre un grand caractère en tous ses plis gravé?
C'est Milton qui, du haut de ses pensers sublimes,
S'ouvre un monde idéal, y creuse des abymes,
Comme un fleuve s'étend, roule et plonge ses flots
Aux gouffres de l'enfer, aux gouffres du cahos,
Remonte vers Eden, s'y plaît et s'y repose,
Y nourrit la verdure, et ces bosquets de rose,
Ces bosquets qu'embellit l'amour religieux,
Vierge comme la terre, et pur comme les cieux:
Tel il se développe, et déroulant ses ondes,
En son cours poétique embrasse tous les mondes.

Virgile est près de lui; souvent dans son essor
Il s'élève appuyé sur le chantre d'Hector:
Tel un lierre s'unit au chêne qu'il embrasse;
Mais s'il n'eut point sa force, il posséda sa grâce,
Il connut ces accens dont le charme flatteur
De l'oreille séduite arrive jusqu'au cœur;
Etranger à l'éclat des riantes féeries,
Il eut l'enchantement des douces rêveries;
De douleur et d'amour il enivra ses vers;
Les dédales du cœur lui sont toujours ouverts,
Soit que du fier Nisus en ses chants il exhale
La vie et l'amitié sur le cœur d'Euriale;
Soit que d'un infidèle exprimant l'abandon,
De son ingratitude il poignarde Didon,
Il arrache des pleurs, il subjugue, il entraîne,
Il tient l'ame asservie à sa voix souveraine.

O Virgile ! ô quel chantre a su former jamais
De plus tendres accens et des accords plus vrais !

Quel poëte le suit ? c'est le cygne du Tage.
Le chant mélodieux fut son brillant partage ;
Il n'a pas toutefois par ce talent flatteur
De son sujet toujours égalé la hauteur ;
Mais lorsque, dans ses chants, Vasco maître de l'onde,
Le premier sut franchir les limites du monde,
Quand le cap africain, sous les traits d'un géant,
Sentinelle hideux du dernier océan,
Au fracas des rochers, des flots noirs d'épouvante,
Fit hurler en fureur sa montagne vivante,
Tout le Pinde applaudit à ces terribles airs,
Et d'Homère inspiré crut entendre les vers.

Tels étaient les talens de ces divins poëtes :
Entre leurs mains déjà leurs lyres étaient prêtes ;
On voyait autour d'eux, cherchant à se placer,
Tous les chantres divers à l'envi s'empresser ;
Ils brillaient tous fameux par d'illustres merveilles.
Là, non loin de Sophocle, est l'aîné des Corneilles ;
A côté d'Euripide est son tendre rival ;
Là, Molière tout seul cherche en vain son égal ;
Là, presqu'à son insçu, cher au dieu d'Hypocrêne,
Près d'Esope et de Phèdre, arrive La Fontaine.
On voit Anacréon, qui jeune en cheveux blancs,
Mêle avec son hiver les roses du printems ;
Et le grave Boileau qui, conduit par Horace,
Sut imiter son goût, sans égaler sa grâce ;
Et le brillant Voltaire, au mobile talent,
Trop léger quelquefois, toujours étincelant ;

Sapho de ses fureurs y répand le délire ;
L'ingénieux Ovide y joue avec sa lyre ;
Tibulle y touche un luth arrosé de ses pleurs.
Plus loin se rassemblaient, le front paré de fleurs,
Ces poètes charmans, ces Chaulieu, ces Lafares,
Au son des tambourins des flûtes des guitares,
Fredonnant leurs couplets, aiguisant leurs bons mots,
Et du joyeux Momus agitant les grelots :
Là, s'offre aussi Shakespear, monstrueux phénomène,
Géant, qu'avec horreur enfanta Melpomène,
Et ce Dante effrayant, dont les terribles vers
De la plus sombre nuit font jaillir mille éclairs.

Autour d'eux se pressaient les ombres bocagères,
En foule rassemblant leurs peuplades légères ;
Sur-tout celles qu'on vit céder au tendre amour
Lorsqu'elles respiraient la lumière du jour.
Elles aiment encor en ce lieu de délices,
Mais leur tendre penchant ne fait plus leurs supplices ;
Andromaque y soupire, et des nœuds les plus doux
Y presse entre ses bras son fils et son époux.
On y voit les beautés chères à Calliope ;
C'est Hélène, Circé, Calypso, Pénélope ;
C'est toi, tendre Didon, toi de qui les malheurs
Dans mes yeux tant de fois ont fait rouler des pleurs.
Quelle est d'autres beautés cette foule charmante ?
C'est vous Marphise, Olympe, Alcine, Bradamante,
Fleur d'Epine, Angélique ; auprès de vous encor
S'offrent Zerbin, Roger, l'intéressant Médor.
Plus loin, paraît Olinde auprès de Sophronie,
L'heureux Tancrède aux bras de l'heureuse Herminie ;

Herminie ! oui, c'est elle, oui, c'est cette langueur
Qui si long-tems du sort accusa la rigueur;
Voilà ses doux attraits, et sa grâce angélique,
Et de ses yeux rêveurs l'azur mélancolique,
Et le charme touchant de son triste souris;
Quels cœurs à son aspect ne seraient attendris ?

Mais où m'entraîne encor la ravissante Armide ?
Un art voluptueux à ses attraits préside;
Une étude piquante ajoute à ses beautés;
Renaud l'aime, et sans cesse il est à ses côtés.
O pour le captiver quel charme elle déploie !
Tantôt son œil en feu peint l'amoureuse joie,
Tantôt il s'adoucit, tempéré de pudeur;
Quelquefois c'est l'austère et tranquille froideur,
De larmes quelquefois sa figure arrosée
A l'éclat d'un beau lys tout brillant de rosée;
Ainsi les ris, les pleurs, la crainte, le desir,
Le calme et les transports, la peine et le plaisir,
Semblent, en variant ses charmantes ivresses,
A son amant ravi prodiguer vingt maîtresses.

Telles sont les beautés dont le cercle enchanteur,
Près des chantres divins se groupe avec ardeur;
Quand celui qu'avant tous cette assemblée honore,
Homère, préludant sur sa lyre sonore,
Chante, et voit attentifs à ses sons glorieux,
Des ombres sur lui seul s'attacher tous les yeux.
Le calme règne au sein de l'assemblée immense,
On se tait, on écoute; Homère ainsi commence :

Les grecs étaient vaincus, quand du haut de l'Æther

Junon vit sur l'Ida le puissant Jupiter,
Observant les troyens que sa faveur protège.
Pour surprendre son ame, elle imagine un piége;
Elle ira sur l'Ida, rayonnante d'atours,
Et sur-tout se parant du charme des amours,
Tromper de son époux la vigilance extrême,
Lui verser à longs traits la volupté suprême,
Afin que, dans ses bras abattu, languissant,
Il goûte du sommeil le charme assoupissant.

Elle se rend alors au réduit magnifique,
Que Vulcain a scellé sous un double portique,
Barrière impénétrable à tous les autres dieux:
Elle entre, elle a fermé les battans radieux;
Bientôt, dans un bain pur, une essence onctueuse
Parfume, et rafraîchit sa peau voluptueuse;
Et de cette ambroisie exhalée en tous lieux,
Embaume au loin les airs, et la terre, et les cieux.

Quand elle a fait couler la liqueur précieuse,
De l'ivoire, en sa main, la dent officieuse
Epure ses cheveux immortels, éclatans,
Qui tombent de sa tête en mille anneaux flottans;
Sa main les distribue et les tresse avec grâce;
Une robe en ses plis la reçoit et l'embrasse,
Fin tissu, que Minerve éclaircit à dessein,
Et qui laisse entrevoir la neige d'un beau sein,
Là de leurs liens d'or des agraffes le nouent.
Junon ceint une écharpe où les zéphirs se jouent
En des réseaux dorés, admirable ornement,
Suspend à son oreille un triple diamant,

D'un voile diaphane orne sa chevelure,
Lie à ses pieds divins sa brillante chaussure,
Et fraîche, éblouissante, en ce riche appareil,
Son éclat le dispute à l'éclat du soleil.

De tous ces ornemens la déesse entourée
Sort, près d'elle en secret appelle Cytherée;
Ma fille, seras-tu favorable à mes vœux,
Lui dit-elle, ou faut-il qu'un refus rigoureux
Punisse dans Junon le soutien de la Grèce.

Vénus lui répondit : vénérable déesse,
Fille du grand Saturne, ô Junon, dites-moi
Les vœux que vous formez, ces vœux seront ma loi;
Du pouvoir de Vénus vous devez tout attendre.

Donne-moi, dit Junon, qui cherche à la surprendre,
Cet invincible attrait, ce charme impérieux
Qui range sous tes lois les mortels et les dieux;
Je m'apprête à voler aux limites du monde,
Où les pères des dieux, les monarques de l'onde,
Tethys et l'Océan ont fixé leur séjour;
C'est là, c'est au milieu de leur brillante cour
Que Rhée entre leurs mains déposa mon enfance,
Lorsque, du vieux Saturne usurpant la puissance
Jupiter le plongea sous la terre et les mers,
Et l'enferma vivant au gouffre des enfers :
Je vais voir ces époux, la discorde cruelle
A troublé dès long-tems leur union fidèle;
Si leur division par moi finit son cours,

Si je puis réveiller leurs anciennes amours,
Sans cesse ils m'aimeront, je les verrai sans cesse
Par les noms les plus doux m'exprimer leur tendresse.

Peut-on rien refuser, dit la mère des jeux,
A celle qui soumet le monarque des dieux.
Cytherée à ces mots détache sa ceinture;
Là, s'enferme et s'unit tout ce que la nature
A de plus doux attraits, de plus tendres liens,
L'amour et ses desirs, et ses doux entretiens,
Des refus attrayans l'amorce enchanteresse,
Les tendres voluptés, leur calme et leur ivresse,
Enfin tous ces secrets, tout cet art séducteur
D'égarer la sagesse, en triomphant du cœur.

Vénus donne à Junon cette écharpe immortelle;
Reine auguste, à ton sein attache la, dit-elle,
On y voit et les ris, et les jeux rassemblés,
Tes vœux en la portant seront toujours comblés.

Junon prend le tissu, sourit, et s'en décore;
Le voyant à son sein, Junon sourit encore,
Et tandis que Vénus rentre au palais des dieux,
La déesse part, vole, abandonne les cieux,
Plane sur l'Emathie, aux plaines enchantées,
Sur les monts de la Thrace, aux cimes argentées
Par les frimas neigeux dont leurs bois sont couverts;
Toujours elle soutient sa course dans les airs;
Et du haut de l'Athos apperçoit Amphytrite.
Là, son vol incliné fond et se précipite;

C'est-là, que l'immortelle, aux rives de Lemnos,
Aborde le sommeil, et lui parle en ces mots :

Sommeil, dont le pouvoir à tes légers fantômes
De la terre et du ciel asservit les royaumes,
Toi dont souvent les soins ont aidé mes projets,
J'ose aspirer encor à tes nouveaux bienfaits :
Tu dois tout espérer de ma reconnaissance.
Il faut sur Jupiter exercer ta puissance,
L'endormir en mes bras, et répandre à longs flots
Sur ses yeux vigilans ton philtre et tes pavôts;
Tu chéris, je le sais, la plus jeune des Grâces;
Pasithée est l'objet dont tu poursuis les traces;
Sois heureux, ma bonté va l'unir à ton sort.

Soudain le dieu s'écrie, avec un doux transport;
Eh bien ! jure à l'instant par l'onde formidable
Que roule dans son sein le Styx inviolable,
Jure, en posant tes mains sur la terre et les mers,
En prenant à témoin tous les dieux des enfers,
Que celle à qui l'amour tient mon ame enchaînée,
Pasithée, à mon sort joindra sa destinée.

Il dit, posant ses mains sur la terre et les mers,
Junon nomme à l'instant tous les dieux des enfers.
Il reçoit le serment terrible, irrévocable;
D'un nuage soudain le voile favorable
A couvert l'un et l'autre, et volant sur les flots,
Les emporte au-delà des rives de Lemnos.
L'Ida leur montre enfin ses bois et ses fontaines;
Ils dirigent leur vol vers ses riantes plaines,

Abandonnent la mer, et du mont sourcilleux
Leurs pas ont fait trembler les bois religieux.
Le sommeil aussitôt, plein du soin qui l'anime,
D'un sapin sur l'Ida court occuper la cime,
Et redoutant sur-tout le monarque des dieux,
Sous les traits d'un oiseau se derobe à ses yeux;
A s'emparer de lui c'est-là qu'il se prépare.

Cependant, Junon vole au sommet du Gargare;
A peine son époux la reconnaît, soudain
Tous les feux de l'amour ont embrâsé son sein;
Plus de soins étrangers qui captivent son ame;
Il ne voit qu'elle, il brûle, il sent la même flamme
Dont petilla son œil et palpita son cœur,
Quand, loin de ses parens, il séduisit sa sœur,
Et que lui déclarant son ardeur effrénée,
Sur elle il usurpa les droits de l'hyménée.
Il vole au-devant d'elle; ô Junon dans ces lieux
Qui t'amène, a-t-il dit, pourquoi quitter les cieux;
Quoi! sans coursiers, sans char.... à ces mots la déesse
Apprêtant un discours, plein de grâce et d'adresse:

Je vais, dit-elle, au bout de ce vaste univers,
Visiter l'Océan, vieux monarque des mers,
Et l'auguste Tethys qui partage sa couche.
Rien ne m'est étranger de tout ce qui les touche,
Depuis qu'ils ont nourri mon enfance en leur cour;
De funestes discords ont troublé leur amour;
Je prétends en connaître, en dissiper la cause;
Mon char, au pied du mont, un instant se repose,
Prêt à voler soudain vers ces bords reculés;
Mais je ne puis vouloir que ce que vous voulez,

Sans votre aveu, je n'ose aux limites du monde
Visiter l'Océan dans sa grotte profonde.

Bientôt, belle Junon, vers lui tu te rendras,
J'y consens, mais avant souffre que dans tes bras....
Ah jamais, non jamais mortelle ni déesse
N'alluma dans mes sens cette brûlante ivresse;
Soit, lorsque j'adorai l'épouse d'Ixion,
Et vis un fils naissant sceller notre union;
Soit, lorsque dans mes bras, si doucement pressée,
Danaé mit au jour mon généreux Persée;
Soit, quand je possédai la mère de Minos;
Soit, lorsque deux beautés fécondes en héros,
Alcmène et Semelé me donnèrent Alcide,
Et Bacchus dont la joie aux doux festins préside;
Soit, le jour où Latone et la blonde Cérès
A mes tendres desirs livrèrent leurs attraits;
Soit enfin, quand toi-même éperdue et charmée
Tu réunis ton ame à mon ame enflammée;
Je n'ai jamais senti cet indomptable amour,
Ce délire brûlant qui m'embrâse en ce jour.

Junon, pour ajouter au trouble qui l'égare :
Eh quoi, fils de Saturne, au sommet du Gargare,
Aux yeux du monde entier.... vois ces lieux découverts
Aux regards indiscrets de toutes parts ouverts;
Ah! si quelqu'immortel témoin de mes faiblesses
Allait aux autres dieux révéler nos tendresses,
Quelle honte pour moi, comment paraître au jour,
Et m'oser remontrer au céleste séjour!
Si toutefois l'ardeur qui commande à ton ame,
Exige... eh bien, il est, pour couronner ta flamme,

Il est un lieu secret, obscur et reculé,
Qu'en ton palais, Vulcain de portes a scellé;
Viens, s'il faut que l'amour à ce point te surmonte,
En cet asile au moins j'irai cacher ma honte.

Ne crains pas, ô Junon, dit le maître des cieux,
Les regards indiscrets des hommes et des dieux;
L'or d'un nuage épais va voiler ce mystère
Même aux yeux du soleil qui voit tout sur la terre.

Il dit, et dans ses bras, cet époux enchanté,
Puise et boit à longs traits l'ardente volupté.
Heureux, il tombe au sein de son auguste amante;
La terre a ressenti leur ivresse charmante;
Le gazon, qui d'émail autour d'eux se revêt,
En couche nuptiale a gonflé son duvet;
Sur un lit de safran de rose et d'hyacinthe,
Le nuage arrondi forme une vaste enceinte,
Qui couvre ces époux d'un dôme lumineux;
S'embaume des parfums exhalés autour d'eux,
Et rendant ses trésors à la terre arrosée,
Lui verse mille fleurs en gouttes de rosée.

Enfin le dieu languit et succombe à l'amour;
Le sommeil a fermé ses paupières au jour,
Et prenant aussitôt l'essor le plus rapide,
Au camp des Argiens s'envole vers Atride,
Du héros endormi gourmande la tiédeur,
Et réveille en ces mots sa belliqueuse ardeur.

Veux-tu vaincre, obéis au dieu qui te conseille;
Profite du moment où Jupiter sommeille,

Tandis que par Junon, ce roi des cieux trompé,
Dans mes douces vapeurs repose enveloppé;
Va, cours, vole. A ces mots Agamemnon s'enflamme;
Un belliqueux transport fait palpiter son ame;
Il se réveille, il court assembler les guerriers
Prêts à suivre ses pas aux combats meurtriers.
Compagnons, qui briguez une gloire immortelle,
Venez, suivez Atride où l'honneur vous appelle;
Il dit, et le premier leur montre le chemin.
Un glaive redoutable étincelle en sa main;
Ainsi brille l'éclair, qui présage la foudre.
Aussitôt élancés dans des torrens de poudre,
Argiens et troyens brûlent de s'attaquer,
Et poussant de grands cris courent s'entre-choquer.
La mer au loin roulant vers sa rive qui gronde,
La flamme qui frémit dans la forêt profonde,
Les vents qui sur les monts dechaînent leur fureur,
Ne rendirent jamais un bruit si plein d'horreur:
Mais les grecs, en dépit de leur ardent courage,
N'eussent point de ce choc emporté l'avantage,
Si Patrocle vaincu n'eût tombé sous Hector.

Il n'est plus, et pourtant Achille vit encor;
Achille son ami, part, s'élance vers Troie
Terrible, impatient de dévorer sa proie.
Hector est dans Pergame, où ce héros pieux
Vient lui-même d'offrir un sacrifice aux dieux.
A peine a-t-il appris que son rival s'avance,
Brûlant de le combattre, il frémit, il s'élance,
Il traverse la ville; envain Hécube en pleurs,
Envain le vieux Priam font parler leurs douleurs,

Rien ne peut arrêter son ardeur empressée.
Mais à peine il arrive à la porte de Scée,
Il voit son Andromaque, une femme en son sein
Tient leur enfant plus beau que l'astre du matin;
Ce héros lui donna le doux nom du Scamandre;
Et les troyens qu'Hector savait si bien défendre,
Du nom d'Astyanax ont appelé son fils.
Il laisse en le voyant échapper un souris,
Le contemple et se tait; son épouse adorée,
Andromaque, s'approche; Andromaque éplorée,
Lui prend la main, la presse, et lui dit: où vas-tu
Cher époux, tu te perds par excès de vertu;
Prends pitié de ton fils, prends pitié de sa mère,
Qui bientôt des douleurs sentant la plus amère,
Va devenir ta veuve et peut-être en ce jour...
Quoi! je perdrais l'époux si cher à mon amour,
Achille à mon Hector ravirait la lumière!...
Si tu meurs, ah que n'ai-je expiré la première;
Quels seront mes tourmens, mes regrets superflus;
J'adorais une mère, hélas! elle n'est plus;
Mon père a succombé sous le glaive d'Achille,
Qui dévasta ses champs et ravagea sa ville;
Sept frères me restaient, cet Achille inhumain
Les a tous en un jour immolés de sa main.
Ma mère racheta sa liberté ravie,
Et Diane bientôt la priva de la vie...
J'ai perdu tous les miens, mais je les trouve en toi;
Père, époux, mère, frère, Hector est tout pour moi.
Eh bien donc, à mes pleurs laisse attendrir ton ame,
Garde un père à ton fils, un époux à ta femme,
Reste sur nos remparts, et retiens tes guerriers

Vers le pied de la tour où tu vois ces figuiers ;
On y peut sans effort monter sur nos murailles ;
Là, j'ai vu respirant la fureur des batailles
Tydée, Atride, Ajax, et le chef des Crétois,
Qui de s'en emparer ont essayé trois fois ;
Ce rempart peut céder à leur nouvelle attaque ;
Défends-le, cher Hector : ô ma chère Andromaque,
Répond son tendre époux, tous ces sujets d'effroi,
Je les ressens aussi, les partage avec toi ;
Mais ces nobles Troyens, ces augustes Troyennes,
Dont les prospérités se fondent sur les miennes,
Dont le salut dépend des efforts de mon bras,
Quels seront leurs pensers, si je fuis les combats :
Moi-même, aurais-je une ame assez lâche assez vile
Pour cacher ma valeur dans les murs d'une ville,
Moi, qu'on vit tant de fois combattre au premier rang,
Et pour sauver l'état prodiguer tout mon sang.
Un jour, je le sais trop, sous le fer et la flamme
Verra tomber les murs de la triste Pergame ;
Mais Hécube et Priam, et tous ces fils de rois,
Traînés dans la poussière, égorgés à-la-fois,
Me porteraient un coup moins profond, moins sensible,
Que si mon Andromaque... ô rage ! ô coup horrible !
Un Grec entraînerait mon Andromaque en pleurs,
Il pourrait l'abreuver d'opprobre et de douleurs,
La rendrait son esclave ; et toi, désespérée,
Dans l'Argolide, un jour, aux sources d'Hypérée
Tu viendrais puiser l'onde, et cet indigne affront
Sous le poids du malheur accablerait ton front ;
Un Argien dirait, en voyant ta tristesse,
La voilà donc, voilà cette illustre princesse,

Cette épouse d'Hector, le plus grand des guerriers
Qui dans les champs Troyens ont cueillis des lauriers !
En vain tu gémirais ; sans appui, seule au monde,
Ton cœur s'abymerait dans sa douleur profonde.
Mais avant que je voie un vainqueur inhumain
T'entraîner éplorée et m'appelant en vain,
La terre amoncelée aura couvert ma cendre.

Ayant ainsi parlé, le héros du Scamandre
S'approche, et vers son fils tend son bras caressant ;
Mais son fils, à l'aspect du casque menaçant,
Et des longs crins dressés dont l'airain se hérisse,
Se rejette en criant au sein de sa nourrice ;
De son père chéri l'aspect lui fait horreur.
Hector et son épouse ont ri de sa terreur.
Mais du casque effrayant Hector se débarrasse,
Prend son fils rassuré, le caresse, l'embrasse,
Le couvre de baisers ; puis : « O grand Jupiter !
Permets, s'écria-t-il, que cet enfant si cher
Egale ma valeur, et par sa noble audace
Soit l'appui des Troyens, soit l'honneur de ma race !
Qu'on dise, en le voyant fier et victorieux
Rapporter des vaincus la dépouille en ces lieux,
Il vaut mieux que son père, il a mieux servi Troie,
Et qu'une heureuse mère en tressaille de joie ! »
Il lui rend à ces mots l'enfant qu'elle chérit ;
Andromaque en ses bras le prend et lui sourit,
Lui sourit en pleurant : Hector à cette vue,
D'amour et de pitié sentit son ame émue ;
Et pour la consoler, la flattant de sa main ;
« O ne te livre pas à ce sombre chagrin,

Tendre amie, on ne peut me plonger dans la tombe
Avant l'heure où le sort voudra que je succombe;
Également soumis au hasard des combats,
Le lâche et le héros sont livrés au trépas.
Mais rentre en ton palais, et rejoins tes esclaves,
La guerre à ses périls appelle tous les braves;
Hector doit les guider. » Il dit, et dans l'instant
Il resaisit le casque au panache éclatant :
Andromaque à regret retourne en sa demeure,
Regarde encore Hector, poursuit sa route, et pleure;
Mais de sa porte à peine elle a franchi le seuil,
Sa vue a fait gémir ses esclaves en deuil;
Tant leur ame abattue, à la terreur ouverte,
D'Hector encor vivant pleurait déjà la perte.

Cependant de la plaine Hector s'est emparé.
Tel un coursier long-tems des troupeaux séparé,
Rompt ses liens, s'échappe, étincelant, superbe,
En sa course emporté, vole et bondit sur l'herbe,
D'un fleuve qu'il connaît tantôt cherche les eaux,
Tantôt, le feu sortant de ses larges naseaux,
Fier, embrâsé d'amour, il frémit, il secoue
Ses longs crins déployés dont le zéphyr se joue,
Vole vers sa compagne, attaque ses rivaux,
Triomphe, et marche en maître au milieu des troupeaux.
Ainsi volait Hector. Mais bientôt à sa vue
S'offre des Phrygiens la déroute imprévue;
Tout fuit devant Achille, Achille frémissant,
D'acier d'or et d'airain s'élance éblouissant :
A peine il voit Hector, il tressaille, il s'écrie,
Sa lance dans sa main s'agite avec furie,

Son bouclier vomit d'effroyables éclairs.
Ainsi brille la foudre, ainsi quittant les mers
Luit le soleil armé de ses ardentes gerbes :
A son port, à ses traits, à ses armes superbes,
Hector le reconnaît et sent frémir son cœur.

« Ou je vaincrai, dit-il, ou tu seras vainqueur ;
Mais invoquons le ciel, et que les dieux eux-mêmes
Du serment que je fais soient les garans suprêmes.
Si je suis triomphant, ne crains aucun affront,
A ma victoire alors tes armes suffiront,
Et je rendrai ton corps sans outrage à la Grèce ;
Je le jure : à ton tour fais la même promesse. »

« Oses-tu proposer un accord entre nous ?
Dit Achille roulant des yeux pleins de courroux ;
Un accord ! en fait-on dans les lieux où nous sommes ?
Quel traité les lions font-ils avec les hommes ?
Les loups et les agneaux s'accordent-ils entr'eux ?
C'est ton sang qu'il me faut, c'est ta mort que je veux :
Point de traités, avant qu'étendu dans la plaine
Le vaincu du vainqueur ait assouvi la haine.
Prépare, il en est tems, tes plus puissans efforts,
Et ton plus grand courage, et tes coups les plus forts ;
Ose opposer ta lance à la lance d'Achille.
Plus d'asile pour toi, l'adresse est inutile :
Je vais venger les Grecs immolés par ton bras :
Tiens, voilà pour te faire expier leur trépas. »

Il dit, et fait partir sa lance formidable ;
Hector prévoit le coup, se baisse, et dans le sable

Le javelot sifflant va plonger son acier ;
Minerve l'en arrache et le rend au guerrier.

Hector s'écrie : eh bien ! ta rage s'est trompée,
Fier Achille, à ton dard ma vie est échappée.
Voilà donc de ma mort ce héros si certain,
A qui Jupiter même a prédit mon destin ;
Qui, par son orgueilleuse et frivole menace,
Se flattait d'effrayer ma belliqueuse audace ;
Mais apprends que jamais je n'ai connu l'effroi,
Perce le sein d'Hector qui va fondre sur toi,
Ou reçois dans ton cœur ma lance meurtrière,
Et que puisse la mort s'y plonger toute entière.

Il dit ; son trait part, siffle, et soudain repoussé,
Du bouclier qu'il frappe il retombe émoussé ;
En tous ses sens alors un trouble affreux s'élève ;
Et se voyant réduit au secours de son glaive,
Privé de lance, il baisse un front morne, abattu ;
Mais ranimant bientôt sa première vertu,
Il appelle à grands cris ses compagnons fidèles :
Donnez, apportez-moi quelques lances nouvelles ;
Il les appelle en vain ; tous ont fui. Le héros
Se voit privé d'amis, privé de javelots :
Eh bien ! mourons, dit-il, mourons, mais avec gloire,
Et qu'un sublime effort consacre ma mémoire.
A ces mots il saisit son glaive redouté,
Qui, solide et pesant, pendait à son côté.
Tel on voit l'aigle d'or aux ailes étendues,
Aux ongles recourbés, fondre du sein des nues,
Sur le lièvre timide ou sur l'agneau bêlant,
Tel Hector agitait son glaive étincelant.

Achille contre lui plein de fureur s'élance :
Son casque radieux, et que son front balance,
Vomit les feux ardens d'un quadruple cimier,
Et fait ondoyer l'or de son panache altier ;
Son vaste bouclier devant lui se présente :
Ainsi qu'une comète horrible, menaçante,
Luit d'un jour effrayant, ainsi rayonne aux yeux
Le trait que va lancer Achille furieux ;
Son œil mesure Hector, et cherchant un passage
A l'affreux javelot qu'agite encor sa rage,
Il voit son ennemi tout couvert de l'airain
Qu'à Patrocle a ravi sa triomphante main ;
Il ne voit d'autre place au coup qu'il lui prépare
Qu'à l'endroit où du sein la gorge se sépare,
Et d'où l'ame à l'instant peut fuir et s'exhaler ;
C'est là que le héros, certain de l'immoler,
Enfonce avec fureur sa lance meurtrière ;
Le Phrygien frappé tombe sur la poussière.
Achille de son pied foulant son ennemi :
« Te voilà, fier Hector ! quoi ! n'as-tu pas frémi
En immolant Patrocle et prenant mon armure ?
As-tu pensé qu'Achille oublierait cette injure ?
Insensé ! loin de lui tu bravais son courroux ;
Il paraît, et son bras fait ployer tes genoux.
Meurs ; bientôt ta dépouille offerte aux yeux de Troie,
Des chiens et des vautours va devenir la proie ;
Patrocle recevra les suprêmes honneurs. »
Hector, qui du trépas sent déjà les horreurs :
« Par toi, par ton vieux père et ton noble courage,
Achille, à mes débris épargne cet outrage ;
De mes tristes parens accepte les trésors,

Et permets à leurs mains d'ensevelir mon corps. »
Mais Achille dont l'ame est en proie aux furies :
« C'est en vain, misérable, en vain que tu me pries,
Va, n'attends rien de moi, non, rien... Dans ces instans
Je voudrais dévorer tes membres palpitans
En tuant mon ami, ta barbarie extrême
A déchiré mon sein, dévoré mon cœur même ;
Rien ne peut te sauver des chiens et des vautours,
Quand cent fois, mille fois, les auteurs de tes jours
De leurs dons entassés m'offriraient la richesse,
Et m'en donnant toujours m'en offriraient sans cesse,
Jamais sur ta dépouille ils ne pourront pleurer,
Ta dépouille est aux chiens qui vont la déchirer. »

« J'ai prévu, dit Hector, cette réponse atroce,
Et n'attendais pas moins de ton ame féroce ;
Barbare ! à te fléchir j'aspirerais en vain.....
Va, les dieux dans ton cœur ont mis un triple airain ;
Mais bientôt par Phébus ma prière exaucée....
Tremble, Pâris t'attend à la porte de Scée. »

Il ferme alors ses yeux obscurcis par la mort ;
Et son ame qui fuit en déplorant son sort,
Abandonne à regret ce corps plein de jeunesse.
Tout mort qu'il est, Achille à ses débris s'adresse :
« Meurs, et moi je mourrai quand les dieux le voudront ; »
A-t-il dit. A ces mots, que sa rage interrompt,
Du cou de sa victime il arrache sa lance ;
Il dépouille le corps en proie à sa vengeance ;
Et tout entier l'expose à la clarté du jour.
Tous les Grecs pour le voir accourus à l'entour,

Contemplent sa stature immense, formidable;
Ils percent de leurs traits, ils trainent sur le sable
Les restes du héros qui mit la Grèce en deuil :
« Le voilà, disaient-ils, où donc est son orgueil ?
Qu'est devenu l'Hector qui d'une main si fière,
Lançait sur nos vaisseaux la torche incendiaire ? »

Œacide s'écrie : « Intrépides soldats,
Et vous, chefs Argiens, puisque enfin sous mon bras
Est tombé, grace aux dieux, ce guerrier dont les armes
Dans vos rangs tant de fois ont porté les alarmes,
Venez, que tardez-vous ? détruisons sa cité ;
Voyons si les Troyens, dans cette extrémité,
S'enfermeront dans Troie ou s'enfuiront loin d'elle ;
Ils n'ont plus leur Hector, c'était leur citadelle.
Mais de quel vain desir hélas ! suis-je enflammé,
Lorsque dans mes vaisseaux, Patrocle inanimé
N'a pas encor reçu les honneurs qu'il réclame ?
Ah ! tant que dans mon sein je sentirai mon ame,
Même au séjour des morts fussé-je enseveli,
Cher Patrocle...., de moi ne crains pas un oubli. »

Il dit, et sur Hector, pour assouvir sa rage,
Veut lui faire éprouver le plus indigne outrage ;
De son glaive à l'instant il lui perce les pieds,
Que d'exécrables nœuds à son char ont liés ;
Il laisse du héros la tête dans la poudre,
Remonte sur le char, et prompt comme la foudre,
De ses coursiers fougueux aiguillonnant l'essor,
Part et tient d'une main les dépouilles d'Hector.
Le corps suit, emporté dans la poussière impure ;
Ce front, ces traits si beaux, et cette chevelure,

Souillés, enveloppés en de noirs tourbillons,
Sur le sable sanglant tracent d'affreux sillons.
Ainsi dans sa patrie et sous les murs de Troie
Au dernier des affronts Hector était en proie.

Sa mère à cet aspect du haut de ses remparts
Crie, arrache son voile, et les cheveux épars,
Toute pâle, elle court, elle tombe éperdue,
Priam... ô quel tableau vient désoler sa vue!
Il éclate en sanglots, en longs gémissemens;
Tout le peuple y répond par d'affreux hurlemens,
Comme si, du sommet de l'antique Pergame,
Tous ses palais brûlans s'écroulaient dans la flamme.
La foule vers Priam accourt de toute part,
Et cherche à retenir le malheureux vieillard,
Qui s'indigne et voudrait s'élancer dans la plaine;
Dans la poudre il se jette, il se roule, il se traîne,
Il implore tous ceux qu'il voit à ses côtés :
« Laissez-moi, mes amis; en vain vous m'arrêtez,
Laissez-moi, respectez la douleur qui m'égare;
J'irai, j'embrasserai les genoux du barbare;
Il verra ma douleur, mon front humilié,
Mes cheveux blancs, mon âge, il en aura pitié;
Et n'a-t-il pas un père, un père de mon âge,
Qui nourrit sa jeunesse et forma son courage,
Pour le malheur de Troie et de mes chers enfans?
Hélas! ils étaient tous à la fleur de leurs ans.
Long-tems mon triste cœur a gémi de leur perte;
Mais le trépas d'Hector dans ma tombe entr'ouverte
M'ensevelit enfin. Malheureux père! hélas!
Mon Hector expiré n'est pas mort en mes bras!

Du moins, en l'y pressant, j'aurais avec sa mère
Rassasié de pleurs mon infortune amère. »

Il dit; tous les Troyens partagent sa douleur;
Hécube au milieu d'eux succombe à son malheur :
« O mon cher fils ! sans toi faut-il que je respire ?
Hector était ma gloire, était tout mon empire ;
Les Phrygiens charmés l'élevaient jusqu'aux cieux ;
Ils l'aimaient, l'adoraient, le comparaient aux dieux,
Et tu meurs ! ah ! c'est fait et d'Hécube et de Troie. »
La reine ainsi gémit, et dans les pleurs se noie.

Cependant Andromaque ignorant ses malheurs,
D'un voile en son palais nuançait les couleurs ;
Ses femmes pour Hector dans la cuve profonde
Au gré d'un feu brillant faisaient tiédir une onde
Qui devait recevoir ses membres fatigués ;
Tous les soins prévoyans déjà sont prodigués :
On l'attend ; mais, hélas ! espérance inutile !
Traîné dans ce moment par l'implacable Achille,
On ne le verra plus au retour des combats
Sourire à son épouse et voler dans ses bras :
Mais tout-à-coup des cris, des hurlemens la frappent... ;
Elle tremble, à ses mains tous ses fuseaux échappent... ;
Et le sein palpitant, le teint pâle d'effroi :
« Mes compagnes, courons, dit-elle, suivez moi.
Si ces cris m'apprenaient... Ah ! tous mes sens frémissent,
Mon cœur bat, se soulève, et mes genoux fléchissent ;
Que ne puis-je en mon trouble être abusée encor !
Mais que je crains... Hélas ! je connais mon Hector ;
A l'aspect du danger jamais il ne s'arrête,
Il sort des rangs Troyens, il s'élance à leur tête ;

Il volait contre Achille, et peut-être aujourd'hui
Achille... Ah ! mon Hector a succombé sous lui. »

Elle dit, et son cœur avec force palpite ;
Elle court, du palais soudain se précipite ;
Dans son délire ardent s'élance vers la tour,
Et dévorant des yeux tous les champs d'alentour,
Voit non loin des vaisseaux, sous les murs de la ville,
Son époux qui, traîné par les coursiers d'Achille...
Elle tombe éperdue, et son ame s'enfuit ;
Ses yeux se sont couverts des ombres de la nuit ;
Ses cheveux sur la terre ont déroulé d'eux-mêmes
Le bandeau de son front, éclatant diadême,
Et ce voile embaumé, ce précieux trésor
Que lui donna Vénus, quand l'amoureux Hector,
Prêt d'être son époux, et palpitant de joie,
La combla de ses dons pour la conduire à Troie.
Ses parens l'entouraient, et déploraient son sort ;
Pour fuir son infortune, elle espérait la mort ;
Mais le malheur affreux dont elle est poursuivie,
Avec tous ses tourmens, la rattache à la vie ;
A peine un faible jour à ses yeux est rendu :

« Hector ! ô mon Hector ! eh quoi, je t'ai perdu !
Malheureuse ! quel sort nous créa l'un et l'autre ?
Quel nœud funeste unit ta famille et la nôtre ?
Tu naquis de Priam, et je naquis d'un roi
Bien malheureux, hélas ! mais moins encor que moi ;
Le fer le délivra de ce jour que j'abhorre,
Et voilà qu'après lui sa fureur te dévore ;
Tu meurs ; quoi ! dans nos murs, dans nos palais déserts,
Je ne verrai donc plus ce front, ces traits si chers ;

Tu meurs, et ton enfant, dans un âge aussi tendre,
Quel secours de ta veuve, hélas ! peut-il attendre ?
De tes vieux ans peut-être il eût été l'appui ;
Tu meurs, tout est fini pour sa mère et pour lui.
Et quand il survivrait à nos funestes guerres,
D'avides étrangers vont usurper nos terres.
Pour qui n'a plus de père, il n'est plus de soutien,
On le quitte, on s'éloigne, on fuit son entretien ;
Nuls cœurs de ses chagrins ne sont dépositaires ;
Il roule dans ses yeux ses larmes solitaires,
Il dévore sa honte, ou pressé par la faim,
Aux amis de son père il a recours enfin ;
Honteux et s'approchant de leur table brillante,
Il attache à leur robe une main suppliante ;
On le plaint, mais, hélas ! la coupe qu'on lui tend
Mouille à peine sa lèvre, et s'éloigne à l'instant ;
Ou bien d'autres enfans heureux d'avoir un père,
Le frappant, le chassant : va, souffre la misère !
Disent-ils, fuis ces lieux, et subis tes destins ;
Va, ton père n'est plus admis à nos festins :
Et mon fils, abreuvé de cette honte amère,
S'en reviendra pleurer dans les bras de sa mère.
O mon fils ! ô ! quel sort est préparé pour nous !
Lui qu'Hector enchanté prenait sur ses genoux ;
Pour qui fut tant de fois par lui-même choisie
De ses mets délicats la plus pure ambroisie,
Et qui n'interrompait ses plaisirs innocens
Que pour se reposer en des bras caressans,
Ou presser le duvet d'une couche embaumée ;
Et que lui sert d'Hector la vaine renommée ?
Hector n'est plus ; son corps au rivage des mers,

Vil rebut des vautours, sera rongé des vers ;
Nu, privé des habits qu'avaient brodés nos femmes,
Qu'il ne pourra porter... Ah ! je veux dans les flammes
Jeter ces vêtemens, désormais superflus,
Qui pour l'ensevelir même ne servent plus ;
Les Troyens les verront : ces marques de sa gloire
Au moins pourront encore honorer sa mémoire. »

Elle dit, et ses yeux sont inondés de pleurs ;
Ses femmes en pleurant partagent ses douleurs.

CHANT II.

LE TASSE.

Homère avait chanté; d'un accord unanime
La foule applaudissait à son talent sublime;
On admirait Achille, on admirait Hector :
Près du héros Troyen, belle et touchante encor,
Andromaque pleurait de tendresse enivrée;
Quand préludant soudain sur la corde inspirée,
Le Tasse a frappé l'air de ses brillans accords,
Il chante de Renaud les amoureux transports.

Bouillon, sous les remparts de Solyme alarmée,
Pour la dompter en vain déployait son armée;
Il regrettait Renaud, son invincible appui,
Que les charmes d'Armide enchaînaient loin de lui.
Qui pourra, le cherchant aux bornes de la terre,
L'arracher aux plaisirs et le rendre à la guerre?
Bouillon destine Ubalde à ce soin généreux;
Charles secondera ses efforts valeureux.
Inspiré par le ciel, un vénérable Mage,
Des dangers qu'il prévoit instruisant leur courage,
Guide par ses conseils l'un et l'autre guerrier;
Il remet dans leurs mains un brillant bouclier,
Un livre, un roseau d'or, dont bientôt les miracles
Le feront triompher des magiques obstacles.
Près de la mer ensuite il conduit les héros

Qui doivent traverser l'immensité des flots.
Là, s'offre à leurs regards une femme étrangère;
Elle guide sur l'onde une barque légère,
Qui s'approche, et bientôt les reçoit dans son sein.
Ils partent; l'aquilon propice à leur dessein
Leur fait soudain franchir, en leur course rapide
La mer qu'à l'Océan jadis unit Alcide.
Déjà, loin du détroit que forma ce héros,
D'un plus vaste Neptune ils affrontent les flots,
Et découvrent enfin sur les gouffres de l'onde
Les rivages déserts qu'offre un nouveau monde.
Une île à leurs regards lève son front naissant;
Sa rive se recourbe en un double croissant;
Un rocher la défend contre les mers profondes,
Et brise de son front la colère des ondes,
Qui venant s'enfoncer en un vaste bassin,
Calment leurs flots émus dans son paisible sein.
On voit sur les côtés deux formidables roches
Qui du port aux nochers annoncent les approches.
Ce tableau, couronné par de vastes forêts,
Sous leur ombrage aux yeux découvre un antre frais,
Où fuit un ruisseau pur, où serpente le lierre:
Là, jamais on ne vit l'ancre mordre la terre;
Là, le cable jamais n'enchaîna les vaisseaux.
C'est là que, s'arrêtant sur de tranquilles eaux,
Avec les deux guerriers aborda l'inconnue.
« Voyez-vous ce palais qui se perd dans la nue,
Dit-elle, et de ce mont couronne le sommet?
Là, Renaud, que l'amour à ses charmes soumet,
Abandonne au plaisir ses indolentes heures.
Quand le soleil naissant luira sur ces demeures,

Vous pourrez y porter vos regards et vos pas.
Ce moment n'est pas loin, ne le devancez pas;
Attendez en ces lieux l'aurore matinale,
Toute autre heure serait à vos desseins fatale.
Cependant, profitez du jour dont le flambeau
Peut vous conduire encor jusqu'au pied du coteau.

De leur guide, à ces mots, les guerriers se séparent;
Leurs pieds impatiens du rivage s'emparent,
Et marchent en suivant un facile chemin.
Au terme de leur course ils arrivent enfin,
Et le char du soleil poursuivant sa carrière,
N'a pas encor dans l'onde englouti sa lumière.
Leurs yeux cherchant alors par quels heureux sentiers
Leurs pas pourront gravir sur ces coteaux altiers,
Les trouvent hérissés de rochers et de glace,
Où jamais d'un mortel ne s'imprima la trace.
Sur la montagne on voit tous les divers climats;
Sa ceinture et ses pieds s'argentent de frimas;
Des fleurs parent son front; un doux contraste oppose
Et l'hiver au printems, et la neige à la rose;
Enfin, ce lieu magique offre de toute part
La nature soumise à l'empire de l'art.
C'est au pied de ce mont, qu'au fond d'un antre sombre,
Reposent les guerriers enveloppés dans l'ombre.

A peine le soleil, reprenant son essor,
De ses feux dans le ciel lance les gerbes d'or,
Partons, dit l'un et l'autre; et le couple intrépide
Vers le palais bientôt prend sa course rapide.
Mais voilà que soudain, sur sa croupe rampant,
Devant eux se présente un horrible serpent.

Son cou s'enfle de rage, et son œil étincelle,
De sa gueule béante un noir poison ruisselle;
Il lance un triple dard, de son corps épineux
Courbe, alonge, recourbe, alonge encor les nœuds;
Et sa queue, à longs plis se roulant sur l'arêne,
En d'immenses anneaux se rassemble et se traîne.

Charle a tiré son glaive : Ah ! qu'oses-tu tenter ?
Dit Ubalde, est-ce un fer qu'il faut lui présenter ?
Soudain, la verge d'or siffle et frappe la vue
Du monstre repoussé par sa force imprévue;
Il fuit et disparaît; plus loin marche vers eux
Un fier lion, dont l'œil roule un regard affreux;
Il dresse tous ses crins, rugit, et leur présente
La vaste profondeur de sa gueule effrayante;
De sa queue il se bat et l'un et l'autre flanc;
Mais tout-à-coup l'aspect de ce rameau sifflant
Fait succéder la peur à son affreuse rage,
Et sa fuite aux guerriers laisse un libre passage.

Ils s'avancent vainqueurs et suivent leur chemin;
Mais d'autres animaux sont accourus soudain :
O que d'affreux objets, que de monstres énormes,
Que de cris différens, que d'effroyables formes !
Là, semblent réunis tous les monstres divers
Qui de l'Atlas au Nil ont peuplé l'univers,
Qu'enferme l'Hyrcanie en ses forêts profondes;
Mais, malgré leur fureur, ces légions immondes
Respectent les guerriers que le rameau défend;
Il s'agite, et tout fuit; le couple triomphant
N'a plus qu'à surmonter et la glace et la neige
Dont l'affreuse âpreté de toute part l'assiège.

A peine ils ont gravi ce pénible chemin,
Un beau ciel, un air pur, un tems doux et serein
Au sommet du coteau vient récréer leur vue,
Qui d'une verte plaine embrasse l'étendue;
Mille zéphyrs légers, dans le bocage errans,
Y recueillent des fleurs les tributs odorans;
Et leur souffle embaumé parfume cet asile,
D'où l'ordre des saisons jamais ne les exile;
Là, jamais on ne voit, ainsi qu'en d'autres lieux,
Le ciel tantôt aride, et tantôt pluvieux;
Nul hiver, nul été, nulle vapeur obscure;
Le ciel revêt toujours sa clarté la plus pure;
Là le pré, que jamais n'insulte la chaleur,
Nourrit l'herbe des champs, l'herbe nourrit la fleur,
La fleur nourrit l'odeur que la plante recèle,
Et l'ombre de la plante est une ombre éternelle:
Un palais qui s'élève en ce riant séjour,
Règne sur les coteaux et les bois d'alentour.

Les deux guerriers montant sur les roches glacées,
Etaient souvent trahis par leurs forces lassées;
Et même, en ces sentiers de rose et de lilas,
Pour respirer encor ils suspendent leurs pas:
Une source à l'instant de ses nappes limpides
Présente la fraîcheur à leurs lèvres arides,
Tombe, écume, s'enfuit, et par mille ruisseaux
Distribue aux gazons ses diligentes eaux,
Qui, lasses de rouler en ces charmantes routes,
Dans un vaste canal vont se rassembler toutes,
Et s'enfoncent enfin sous de vertes forêts,
Où murmurent leurs flots plus sombres et plus frais:

Dans son cours transparent, cette onde enchanteresse
De son sable doré laisse voir la richesse.
Que dirais-je des bois profonds et parfumés,
Dont les arbres baissant leurs ombrages charmés,
Admirent dans son sein leurs flottantes images,
Et leurs souples rameaux, et leurs sombres feuillages,
Et l'azur d'un beau ciel, et les buissons en fleurs,
Qui sur les flots émus font trembler leurs couleurs ?
Un gazon, du canal élégante bordure,
Invite à reposer sur sa molle verdure.

Les guerriers en voyant ces rivages fleuris :
« La voilà, disent-ils, la fontaine des Ris,
La voilà, des malheurs la source redoutable ;
Défendons bien nos cœurs de son prestige aimable ;
Craignons sur-tout, craignons les chants insidieux
Des nymphes qui bientôt vont s'offrir à nos yeux. »
Ils s'avancent alors vers les rives fécondes
D'un lac où le canal vient répandre ses ondes.

Sur ces bords, un banquet fait éclater pour eux
Son nectar écumant, et ses mets savoureux ;
Dans l'onde se jouaient deux syrènes folâtres ;
De leurs jeunes attraits tous les flots idolâtres
Caressaient à l'envi de ravissans trésors ;
La gaieté la plus folle anime leurs transports ;
Leur main jette en écume, en brillante rosée,
L'eau qui jaillit et pleut sur leur tête arrosée.
Par un joyeux défi tout-à-coup s'excitant,
On les voit, pour atteindre au but qui les attend,
Rivaliser d'efforts, de vîtesse et de grâce :
L'onde bouillonne autour des charmes qu'elle embrasse ;

Leur corps tantôt se plonge, et tantôt surnageant,
Reparaît, se replonge en ces nappes d'argent;
La plus légère enfin remporte la victoire,
Et montre en s'élevant ses épaules d'ivoire.

Les guerriers contemplaient ces deux fraîches beautés;
Et déjà redoutant l'attrait des voluptés,
Ils veulent s'éloigner; un je ne sais quel charme,
Amollissant leur cœur, les touche et les désarme;
Ils osent contempler ces dangereux tableaux :
L'une d'elles alors, s'élevant sur les flots,
Découvre à leurs regards ces formes ravissantes
D'un sein voluptueux rondeurs éblouissantes,
Et d'un corps enchanteur montre l'albâtre pur,
Le reste s'entrevoit sous le fluide azur;
Telle du jour naissant l'étoile rayonnante,
D'une fraîche rosée encor toute brillante,
Par son humide éclat charme les matelots,
Ou telle, s'élançant de l'écume des flots,
Vénus naquit au sein des maternelles ondes;
Telle paraît la nymphe avec ses tresses blondes;
Le liquide cristal distillant de leurs plis
L'arrose, et se répand sur ses membres polis.
Mais elle tourne enfin ses regards vers la rive;
A l'aspect des guerriers la rougeur la plus vive
Allume en tous ses traits un feu timide et prompt;
Ses cheveux qu'elle avait réunis sur son front,
Par elle détachés tombent à sa ceinture;
Alors, se déroulant, sa longue chevelure
Se répand sur un sein, qui de ce réseau d'or
Entoure son albâtre, et s'embellit encor;

O quel charme divin sous cette ombre s'efface !
Mais quel charme y répand l'objet qui le remplace !
La belle nymphe ainsi se couvrant avec art
Du voile transparent qui la livre au regard ,
Tourne vers les guerriers un front où se déploie
Sous sa feinte pudeur une furtive joie ;
Elle rit et rougit , et la honte et l'amour
En ses traits indécis se montrent tour-à-tour.
Enfin brille sa voix harmonieuse et tendre ,
Cette voix que sans trouble on ne saurait entendre.

« O fortunés mortels , bénissez votre sort !
De ce monde orageux vous rencontrez le port ;
Il n'est point de plaisir qui dans cette contrée
Ne rappelle aux humains le règne heureux d'Astrée ;
Quittez cette cuirasse et ces vains boucliers ;
Nos grottes , nos gazons , nos bois hospitaliers
Offrent un champ paisible à vos douces conquêtes ;
L'amour triomphe seul dans les lieux où vous êtes :
Nous guiderons bientôt vos pas vers le séjour
Où notre déité tient sa brillante cour ;
Elle-même à vous voir depuis long-tems aspire ;
Elle veut avec vous partager son empire ;
Vous êtes destinés aux plaisirs les plus doux.
Venez donc , en ces flots descendez avec nous ,
Goûtez ces mets exquis , et réparez vos forces. »
La nymphe ainsi leur tend ses perfides amorces ;
Sa compagne y joignait l'attrait vif et piquant
D'une attitude aimable et d'un œil éloquent :
Telle on voit sur la scène une agile bergère
Marier à la flûte une danse légère ,

Qui presse tour-à-tour et ralentit ses pas.
Mais le cœur des guerriers résiste à tant d'appas :
Ils redoutent sur-tout les perfides caresses
Et les sons séduisans de ces enchanteresses ;
La douce volupté les sollicite en vain :
De ces bords dangereux ils s'éloignent soudain :
Les nymphes, que surprend leur agile retraite,
Se plongeant sous les eaux, y cachent leur défaite.

Le palais qui d'Armide est le brillant séjour
S'arrondit au-dehors en un vaste contour ;
Et son enceinte enferme un jardin qui surpasse
Des fabuleux bosquets et la pompe et la grâce ;
Mille sentiers confus s'enlaçant avec art,
Entourent le palais d'un tortueux rempart :
Ouvrage des démons, dont l'adresse infernale
En a su composer un immense dédale.

D'abord s'offrent aux yeux cent portiques ouverts
Qui conduisent vers lui par des chemins divers :
Le plus vaste d'entre eux aux guerriers se présente ;
Ils dirigent leurs pas sous sa voûte imposante ;
Son double battant d'or bientôt les introduit,
Et sur ses gonds d'argent se referme à grand bruit.

Des plus riches métaux l'opulence décore
Ces portiques, où l'art est plus brillant encore ;
L'art de groupes divins se plut à les parer,
Le marbre s'amollit et semble respirer.
Là, s'offre aux pieds d'Omphale, amant faible et timide
La quenouille à la main le formidable Alcide ;

Alcide qui du ciel supporta le fardeau,
Fait tourner le rouet, et rouler le fuseau.
L'Amour applaudissait à sa métamorphose;
La beauté qui l'enchaîne avec ses doigts de rose
Soulève une massue, instrument des combats,
Et couvre en souriant ses membres délicats
D'une peau de lion, dont l'horrible rudesse
Paraît en les touchant offenser leur mollesse.
Plus loin roule une mer : l'éclat d'un argent pur
Rend l'écume des eaux sur les plaines d'azur;
Là, règne un double rang de vaisseaux où la guerre
S'apprête à disputer l'empire de la terre;
L'or des poupes enflamme et les flots et les airs;
Les boucliers ardens resplendissent d'éclairs,
Et du feu des combats tout l'Eucate s'embrâse;
Antoine traîne ici les peuples du Caucase,
Et les fils de l'Indus, et les noirs Africains :
Et là, paraît Octave appuyé des Romains;
On dirait que la mer arrachant ses cyclades,
Promène sur les eaux leurs flottantes peuplades;
Ou que brisant leurs flancs, entrechoquant leurs fronts,
Les monts en bondissant tombent contre les monts,
Tant de ces grands vaisseaux la masse éclate et tonne;
Avec les flots rougis le sang coule et bouillonne;
Par les eaux par les vents les débris emportés,
Les traits, les feux, les mâts volent de tous côtés;
La victoire balance, et s'arrête incertaine :
Mais des Egyptiens on a vu fuir la reine;
Antoine perd l'empire, Antoine a déjà fui;
Que dis-je ? Ah ! cet opprobre est indigne de lui !
Ce n'est point sa valeur qui s'étonne et chancelle,

Cléopâtre fuit seule et l'entraîne après elle.
On le voit, l'œil en feu, frémissant tour-à-tour
Et de honte, et d'orgueil, et de rage, et d'amour;
Il regarde la flotte, et son sanglant théâtre,
Et le vaisseau qui vole emportant Cléopâtre.
Le Nil enfin, de morts de mourans entouré,
L'appelle et le reçoit dans son sein azuré;
Là, ce héros vaincu, qu'un vain regret tourmente,
Confus, attend la mort dans les bras d'une amante.
Les portes présentaient d'autres faits merveilleux;
Mais bientôt les guerriers en détachent leurs yeux,
Et cherchant du palais à pénétrer l'enceinte,
Entrent dans les détours du profond labyrinthe;
Comme on voit le Méandre en son cours incertain
Descendre vers la mer et remonter soudain;
Son eau capricieuse amuse sur ses rives
En mille vains détours ses vagues fugitives;
Il se cherche, il se perd, s'évite, se poursuit,
Et le flot qui revient revoit le flot qui fuit;
Tel ce chemin présente aux guerriers qu'il abuse
L'insidieuse erreur de sa route confuse;
Mais le livre divin, leur prêtant son secours,
Développe à leurs yeux tous ces nombreux détours.
Enfin du labyrinthe ayant trouvé l'issue,
Un superbe jardin se présente à leur vue.
Là, des vallons obscurs, de lumineux coteaux,
De beaux lacs étalant leurs liquides plateaux,
Des sources jaillissant en gerbes diaphanes,
Des cèdres, des palmiers, des myrtes, des platanes,
Des bocages fleuris, des plantes, des gazons,
Nés dans tous les climats, dans toutes les saisons,

Et des sites riants, et des cavernes sombres,
Prodiguent à l'envi leur fraîcheur et leurs ombres;
Mais ce qui donne encor plus de charme à ces lieux,
C'est que l'art y fait tout, et s'y dérobe aux yeux;
Un air de négligence y cache la culture,
Et par-tout l'ornement est pris pour la nature,
Qui, rivale de l'art, par un charmant retour,
Paraît en se jouant l'imiter à son tour.
L'air anime les fleurs; l'air, à la voix d'Armide,
Dans l'arbre fécondé conduit la sève humide;
L'arbre de qui le front toujours se refleurit,
Près du fruit qui va naître en offre un qui mûrit;
Dans la même saison, la même tige enfante
Près d'une figue mûre une figue naissante;
Le pommier voit ses fruits richement colorés,
Les uns sont verds encor, d'autres déjà dorés;
La vigne aux mille bras serpente sur la treille;
Près de sa grappe en fleurs pend sa grappe vermeille;
Là, fleurit son bouton, plus loin, tout brillant d'or,
De son grain parfumé se gonfle le trésor;
L'olivier réunit le printems à l'automne,
Et ce que l'un promet déjà l'autre le donne.
Là, par-tout les oiseaux célèbrent leurs plaisirs;
Zéphyre en soupirant répond à leurs soupirs;
L'arbre dont un vent doux fait frissonner l'ombrage,
Et le flot qui frémit fuyant sous son feuillage,
S'accordent à leur voix, et forment nuit et jour
Un murmure flatteur, un doux concert d'amour.

Il est un noble oiseau, brillant par son ramage,
Et par le vif éclat dont se peint son plumage;

De la pourpre de Tyr son bec luit coloré ;
Sa voix articulant un langage inspiré,
De la voix des humains imite la souplesse ;
Il chante, autour de lui se rassemble et s'empresse
La foule des oiseaux attentive à ses chants,
Zéphyr même se tait à ses accords touchans.

« Hélas ! leur disait-il, regardez cette rose,
Vierge encore et modeste, elle se cache, et n'ose
Echapper aux liens de sa verte prison ;
Elle fait poindre à peine un timide bouton ;
Bientôt, en soulevant son voile qu'elle entr'ouvre,
A moitié s'enveloppe, à moitié se découvre,
Et s'embellit encore en cachant ses attraits ;
Mais dévoilant enfin tous ses charmes secrets,
Elle s'épanouit, et déjà languissante
Cette rose n'est plus la rose éblouissante
Que tant d'amans brûlaient d'offrir à la beauté
Comme un gage d'amour et de fidélité ;
Ainsi va se flétrir la jeunesse éphémère,
Cette fleur d'une vie, hélas ! si passagère !
Elle s'ouvre un moment au souffle de l'amour,
Se déploie, et s'effeuille avant la fin du jour.
Quand le printems renaît, il rend à la nature
Son éclat, sa fraîcheur, et sa molle verdure ;
Mais à peine la vie a dépouillé ses fleurs,
Nul printems ne revient lui rendre ses couleurs.
Cueillons-la donc avant qu'elle tombe flétrie,
Cette rose, ornement du printems de la vie ;
Cette rose d'amour, cueillons-la promptement,
Tandis que nous pouvons être aimés en aimant. »

Il se tait ; les oiseaux à ces chansons nouvelles
Applaudissent du chant, applaudissent des ailes ;
Tout brûle, tout s'unit, les brutes, les oiseaux,
Les arbustes, les fleurs, les plantes, les roseaux,
Et l'insecte qui rampe, et celui qui voltige,
Entrelacent leur bec, et leur bras, et leur tige ;
Les prés, les bois, les eaux, les coteaux d'alentour,
Tout montre, inspire, éprouve ou partage l'amour.

Au milieu de ces chants, de ce vague murmure,
De cet accord si doux, concert de la nature,
Les deux guerriers toujours maîtrisaient leurs desirs,
Et défendaient leur cœur de l'attrait des plaisirs ;
Leur regard dans les bois pénètre et se promène,
Tout-à-coup le feuillage à leur vue incertaine
Découvre... Ils pensent voir... ô spectacle charmant !
C'est Armide elle-même auprès de son amant.
Le héros dans ses bras languissamment repose
Sur un lit de gazon tout parfumé de rose.

L'aimable enchanteresse attache leurs regards ;
En flots désordonnés ses cheveux sont épars ;
Son beau sein dévoilé par le zéphyr folâtre,
Montre un double trésor, enfle un mobile albâtre
Qui palpite agité par le tendre desir ;
Son teint s'est coloré des roses du plaisir ;
Le feu sort à travers son humide prunelle,
Comme le rayon pur qui dans l'onde étincelle ;
Chargés de volupté, brûlans, remplis d'amour,
Ses yeux appesantis s'ouvrent à peine au jour ;
Tandis que mollement aux bras de son amante,

Le héros abandonne une tête charmante,
Sur elle avidement fixe un œil enflammé,
De cent charmes repaît son regard affamé,
Respire le bonheur, et consumé d'ivresse,
Se suspend aux baisers de son enchanteresse;
Ils le font palpiter, ils le font tressaillir,
Il semble que son cœur soit prêt à défaillir,
Que son âme, exhalant le feu qui la dévore,
Soit prête à s'envoler dans le sein qu'elle adore.
Les guerriers, du réduit qui les cachait tous deux,
En silence observaient ces transports amoureux.
Confident de l'amour le cristal d'une glace
Au côté de Renaud suspendue avec grâce,
Répétait ses plaisirs dans son discret miroir :
Armide le saisit, se lève, et pour s'y voir
Le donne à son amant, qui le tournant vers elle,
Lui montre sa beauté dans ce tableau fidèle;
Armide y voit l'éclat de ses jeunes attraits;
Elle applaudit au jeu de ses mobiles traits;
Et tandis que Renaud la contemple et l'admire,
Elle s'enorgueillit de son aimable empire.
« Tourne vers moi, dit-il, tourne cet œil charmant,
Ah ! qu'il prolonge encor mon doux enchantement !
Que mon cœur éperdu sente encor ses atteintes !
Bien mieux qu'en un cristal tes beautés y sont peintes !
Tu méprises ce cœur après l'avoir dompté,
Cruelle ! eh bien ! jouis de ta propre beauté :
Que ces regards si fiers, et que rien ne désarme,
Sur eux seuls arrêtés, s'enivrent de leur charme. »
Armide en souriant écoute ce discours,
Et cependant ses mains la décorent toujours :

Elle entrelace en tresse, elle arrondit en ondes
De ses cheveux épars les boucles vagabondes,
Y sème quelques fleurs, ainsi qu'un beau travail
Au milieu d'un or pur enchâsse un pur émail;
Sa main pare son sein d'une gaze légère,
A ses lis naturels joint la rose étrangère,
Et d'un voile flottant couvre enfin sa beauté.
Le paon majestueux avec moins de fierté
Fait éclater aux yeux l'orgueil de son plumage;
Iris est moins brillante en sortant d'un nuage;
Quand son arc étalant l'or et l'éclat vermeil
Allume sa rosée aux rayons du soleil.
Mais il n'est point d'éclat, point de parure égale
Aux magiques beautés que sa ceinture étale;
Sa main l'a composée, et quelle autre aurait su
Ainsi qu'elle enrichir ce merveilleux tissu?
On y voit les souris, les baisers pleins d'ivresses,
Les refus irritans, les avides caresses,
Les dédains, les dépits, l'amoureuse fureur,
La fougue du desir, le calme du bonheur,
Les soupirs étouffés, et les tendres alarmes,
Et l'amour en délire, et ses brûlantes larmes.
Faisant de tous ces dons un mélange enchanteur,
Armide sut donner par son art créateur,
Un corps et des couleurs à la pensée, à l'ame,
Les trempa lentement dans la plus douce flamme,
Et ces dons précieux ensemble confondus
En écharpe à son sein rayonnent suspendus.
Désirant consommer ses magiques mystères,
Elle s'apprête à fuir ces réduits solitaires.
Renaud ne peut la suivre, elle ne permet pas

Que son amant ailleurs accompagne ses pas.
Avant de s'éloigner sa bouche presse encore
Du plus tendre baiser la bouche qu'elle adore.
Mais enfin elle part : il reste en ces beaux lieux ;
Il attend que la nuit reparaissant aux cieux,
Et ramenant Armide en ces belles demeures,
D'amour et de plaisir vienne enchanter ses heures.

Mais elle a disparu : les deux guerriers soudain
S'offrent devant Renaud sous leurs armes d'airain ;
Il tressaille à leur vue, il sent un trait de flamme
Qui se plonge en son cœur, et rayonne en son ame.
Vers lui le fier Ubalde avance le premier,
Lui montre le miroir du brillant bouclier ;
Le héros s'y regarde ; il voit son esclavage,
Il voit de tous ses traits l'avilissante image,
Ces honteux ornemens dont ses bras sont couverts,
Ces habits décorés de cent chiffres divers,
Ces flots voluptueux de boucles voltigeantes,
De nœuds entrelacés, de tresses ondoyantes ;
Il voit ce fer... ce fer au milieu des combats
Instrument de sa gloire et signalant son bras,
A son flanc aujourd'hui vaine et frivole armure,
D'un héros dégradé ridicule parure ;
Renaud se cherche en vain sous ce vil appareil.
Tel un homme oppressé du poids d'un lourd sommeil,
S'efforce d'échapper à son pénible songe,
Qui même à son réveil encore se prolonge ;
Tel Renaud se ranime à l'aspect du miroir
Où le bras du guerrier le condamne à se voir.
Cette image sur lui fait l'effet du tonnerre ;

Il détourne ses yeux, les attache à la terre;
Dans la mer dévorante, en des gouffres de feux
Il voudrait s'engloutir, et disparaître aux yeux.

Ubalde alors lui dit : « Et l'Europe et l'Asie
Combattent maintenant aux champs de la Syrie,
Quiconque aime le Christ, et respire l'honneur,
Sur ce brillant théâtre exerce sa valeur;
Toi seul, fils de Berthold, aux limites du monde,
Obscurément plongé dans une paix profonde,
Vil esclave d'amour, tu languis dans ses fers,
Quand ces grands mouvemens agitent l'univers.
Quel indigne repos, quel sommeil léthargique
Assoupit si long-tems ta valeur héroïque !
Renaud seul est absent du camp de Godefroi,
Ton général t'appelle... Allons, réveille-toi;
La victoire t'attend, déjà sa palme est prête;
Viens de Jérusalem achever la conquête;
Que par tes premiers coups l'infidèle ébranlé
Sous ton bras triomphant tombe enfin accablé. »

Le héros immobile, et qui se sent confondre,
A ces mots quelque tems demeure sans répondre;
Un généreux dépit s'emparant de son cœur
En chasse enfin la honte et le rend à l'honneur.
Ses yeux ont rayonné d'une subite flamme,
Ses atours à ses yeux n'offrent qu'un luxe infâme;
Arrachés, déchirés, foulés avec dédain,
Le héros les disperse en ce fatal jardin;
Et brûlant de l'ardeur en ses regards empreinte,
Il a déjà franchi les murs du labyrinthe.

Tel un coursier long-tems guidé par un héros,
Voluptueux époux, vit au sein des troupeaux;
Mais s'il entend l'airain, tout-à-coup il s'arrête,
Il tressaille, il frémit, et redressant sa tête,
Il respire la guerre en ses larges nazeaux;
Déjà déjà terrible appelle ses rivaux,
Déjà croit, en volant sous le maître qu'il aime,
Les heurter, les fouler, les écraser lui-même.

Armide vient de voir sur la terre étendu
Le monstre, du palais sentinelle assidu;
Aux plus cruels soupçons son ame s'est ouverte,
Tout d'un objet chéri lui présage la perte;
Elle accourt inquiète, et l'aperçoit, hélas!
Loin d'elle, et du palais précipitant ses pas:
Elle veut s'écrier, ah! cruel! ah! perfide!
En quel affreux désert vas-tu laisser Armide?
Mais ses cris, sous le poids de l'horrible douleur,
Refoulés dans son sein, retombent sur son cœur:
Malheureuse! tu sens qu'un pouvoir qui se cache,
Plus puissant que ton art, à ton amour l'arrache;
Tu fais pour l'arrêter des efforts impuissans.
Elle connaît ces mots, ces terribles accens,
Que des Thessaliens les sibylles profanes
Hurlent dans leurs rochers pour évoquer les mânes,
Qui de l'enfer ouvrant la profonde prison,
Font tressaillir la terre, et pâlir l'horizon;
Mais l'enfer enchaîné se refuse à ses charmes;
Alors elle a recours aux prières, aux larmes;
Elle veut essayer si ses cris, si ses pleurs
Ne pourront suppléer à l'art des enchanteurs:

Vers Renaud qui la fuit elle vole éperdue,
Plus d'honneur, plus de soin de sa gloire perdue.
Hélas ! qu'est devenu cet indomptable orgueil ?
Elle, qui d'un seul mot, d'un geste, d'un coup-d'œil,
A son gré de l'amour bouleversait l'empire ;
O combien de mépris déguisait sou sourire !
Que d'amans confondus, de cœurs humiliés,
Heureux qu'elle daignât les souffrir à ses pieds !
Quel changement, ô ciel ! aujourd'hui dédaignée,
Suppliante, trahie, et de larmes baignée,
A travers les rochers, les ronces, les frimas,
Sur les pas d'un ingrat précipitant ses pas,
Elle crie, elle court, elle franchit les glaces
Qui de ses pieds meurtris ensanglantent les traces,
Se traîne, arrive, et voit l'infidèle héros,
Qui prêt à s'embarquer déjà touchait aux flots ;
Alors : « Amant perfide, amant cruel, arrête !...
Immole ta victime ! hélas ! me voilà prête,
Perce, arrache ce cœur qui t'a donné sa foi,
Ce cœur dont la moitié déjà fuit avec toi !
Arrête, et ne crois pas, Renaud, qu'en ma disgrace
D'un amoureux baiser j'implore ici la grace ;
Pour une autre que moi garde-le, j'y consens ;
Mais prête au moins l'oreille à mes derniers accens ;
De m'écouter encor d'où te viendrait la crainte ?
Tu m'as pu fuir, tu peux être sourd à ma plainte ! »

Ubalde dit alors : « Il faut nous arrêter ;
Armide vient, Renaud, tu la dois écouter.
Elle va t'attaquer par ses tendres prières,
Ses doux gémissemens, et ses larmes amères ;

Si leurs séductions ne peuvent t'aveugler
Sera-t-il un mortel qui te puisse égaler ?
Ce n'est qu'en ces combats qu'une vertu suprême
L'emporte sur les sens, et s'épure elle-même. »

Renaud s'arrête ; Armide approche toute en pleurs,
Hors d'haleine, et plus belle encor de ses douleurs.
Elle lève ses yeux sur les yeux qu'elle adore ;
Et, soit crainte ou dépit, ne parle point encore.
Renaud se tait comme elle : il songe à son devoir ;
Et d'un regard furtif à peine ose la voir.

Malgré son désespoir, l'habile enchanteresse,
N'oubliant pas encor son art et son adresse,
Par de tendres soupirs, de timides sanglots,
A l'entendre parler dispose le héros.
Tel pour préparer l'ame à sentir son génie,
Un chantre habile au gré d'une heureuse harmonie
Module adroitement quelques accords flatteurs,
Des sons qu'il va former brillans avant-coureurs ;
Enfin, s'abandonnant au transport qui l'égare,
Elle éclate en ces mots : « Ne pense pas, barbare !
Qu'une amante éperdue embrasse tes genoux,
Ces noms d'amant, d'amante, il n'en est plus pour nous,
Ils te sont en horreur ; mais si de notre flamme
Tout jusqu'au souvenir importune ton ame,
Comme ennemi du moins entends mes derniers cris ;
Tu peux en m'écoutant me garder tes mépris ;
Tu peux en m'accordant cette grace dernière
Fermer, si tu le veux ; l'oreille à ma prière.
Si tu me hais, s'il faut que je te fasse horreur,

Nourris un sentiment nécessaire à ton cœur ;
Puisque tu le crois juste, il doit l'être sans doute ;
Je n'en murmure point, j'y consens, mais écoute.
Je fus ton ennemie, et celle de ta foi,
J'ai détesté ton culte, et tes chrétiens, et toi,
Oui, toi-même ; je crus, dans ma haine affermie,
Que ma loi m'ordonnait d'être ton ennemie ;
Je voulus t'immoler, je jurai ton trépas ;
Prête à frapper, ô ciel ! je volai dans tes bras ;
En de lointains climats, aux bornes de la terre,
Sur les âpres sommets d'un rocher solitaire,
Je t'entraîne, et pour toi mon art sait l'animer,
Je te bâtis enfin un monde pour t'aimer,
Pour t'aimer, j'abandonne une austère décence,
Mon trône, mon pays, ma loi, mon innocence,
Je renonce à mon rang, à vingt sceptres divers,
Riche de toi, d'un cœur qui fut mon univers... ;
Enfin, à tes desirs me prodiguant moi-même,
Je partage avec toi la volupté suprême :
O quelle trahison ! quel forfait odieux !
Armide, une idolâtre a pu charmer tes yeux !
Venge-toi, porte au loin ton ardeur valeureuse,
Franchis les mers, va, fuis, laisse une malheureuse ;
Anéantis mon trône, et mon culte, et ma loi :
Mon culte... eus-je jamais d'autre idole que toi ?
C'est à toi seul, ingrat, que mon cœur sacrifie ;
C'est toi que dans ce cœur mon amour déifie,
A qui j'immolai tout, toi qui m'as tenu lieu
De l'honneur, et du sceptre, et d'un père, et d'un dieu.
J'ose espérer pourtant une grace dernière ;
Permets que je te serve et sois ta prisonnière,

Que j'accompagne au moins ce funeste départ ;
Le vainqueur doit traîner ses captifs à son char ;
Le brigand des forêts n'y laisse point sa proie,
Souffre que ton armée à ta suite me voie ;
Ajoute ce triomphe encor à tous les tiens,
Montre Armide captive aux regards des chrétiens.
Et pourquoi sur mon front conserverais-je encore
Ces cheveux parfumés que mon amant abhorre ?
Je les ornai pour toi, tu me les rendis chers ;
Esclave, tout en moi doit annoncer mes fers :
Si tu cours aux combats sous tes lois je m'y range ;
Viens, renversons ces rangs, perçons cette phalange,
De l'infidèle sang courons verser les flots ;
Voilà ton bouclier, tes dards, tes javelots ;
Vois tes coursiers fumans sous ma main qui les guide,
Je suis ton écuyer, mon corps est ton égide ;
Mon cœur fut ta victime, il sera ton soutien,
Il faudra le percer pour arriver au tien ;
Et peut-être à l'aspect d'une femme éperdue
La voix de la pitié sera-t-elle entendue ;
Oui, peut-être qu'Armide ayant perdu ta foi,
Pourra trouver des cœurs moins barbares que toi.
Mais que dis-je ? ah ! ces traits que ta fierté méprise,
Puis-je encor les vanter ?... » Alors sa voix se brise,
Se perd en un torrent de larmes, de sanglots ;
Sa main veut s'emparer de celle du héros,
Il recule, il combat Armide et tous ses charmes,
Il triomphe, en ses yeux en vain roulent des larmes.

Mais si d'un fol amour Renaud n'est plus lié,
Par ses impressions, l'indulgente pitié

Agite encor son ame et l'échauffe et la touche :
Déjà son cœur sensible a volé sur sa bouche ;
Mais l'austère vertu qu'il renferme en son sein
Fait régner en ses traits un air calme et serein.

« Armide, lui dit-il ; que je plains ta souffrance !
Que ne puis-je en ton sein calmer sa violence,
Eteindre cet amour qne j'y vois triompher !
Qu'il m'en coûte à moi-même, hélas ! pour l'étouffer !
Mon cœur ne te hait point, il s'en faut qu'il te brave,
Tu n'es point ma captive, encor moins mon esclave ;
Et tu ne seras point, j'ose aussi l'espérer,
Parmi mes ennemis ardente à te montrer.
Ton cœur, extrême en tout, a trop connu la haine,
Et trop d'amour encor lui commande et l'entraîne.
Mais de ces torts enfin qui n'accablent que toi,
L'excuse est dans ton sexe, et ton âge, et ta loi :
A te les reprocher si j'osais me résoudre,
Moi-même de quel droit pourrais-je donc m'absoudre ?
Ai-je eu moins de faiblesse ? et ce cœur combattu
A-t-il moins en t'aimant fait taire la vertu ?
Va, que le sort me soit ou propice ou contraire,
Ta mémoire toujours me sera douce et chère ;
Et si l'honneur à toi peut un jour m'allier,
Je te promets encor d'être ton chevalier.
Armide, il en est tems, que notre cœur se dompte ;
L'un et l'autre mettons un terme à notre honte ;
Et puisse dans ces lieux en un profond oubli
Un triste souvenir rester enseveli !
Puisse l'Europe un jour ignorer, pour ma gloire,
Un feu qui souillerait à jamais mon histoire !

Toi-même à le cacher mets quelque vanité,
Il ternirait ton rang, tes vertus, ta beauté.
Adieu : je vais partir, il faut que je te quitte ;
Adieu : tu ne saurais accompagner ma fuite.
Vis en paix, et sur-tout renonce à ton dessein :
Ah ! cherche le bonheur par un autre chemin ;
La sagesse conduit à ce bonheur si rare,
Il n'est point dans l'amour, hélas ! qui nous égare.

Il parlait, et déjà roulant des yeux hagards,
Son amante sur lui lance d'affreux regards,
En silence l'observe, et frémissant de rage
De son cœur en ces mots fait éclater l'orage :
« Et du sang des héros tu te prétends issu ?
Et la belle Sophie en son sein t'a conçu ?
Perfide, ah ! c'est la mer en monstres si féconde,
La mer qui t'a conçu, t'a roulé dans son onde,
Et nourri par un tigre en un bois plein d'horreur,
Ta bouche avec son lait a sucé sa fureur.
Et, qu'attendrais-je encor, hélas ! et pourquoi feindre ?
A-t-il daigné, l'ingrat, s'attendrir ou me plaindre ?
A-t-il pâli ? son cœur a-t-il paru fléchir,
M'accorder un regret, une plainte, un soupir ?
Que lui dirai-je ? hélas ! quoi ! lorsqu'il m'abandonne,
Il veut bien excuser ! que dis-je ? il me pardonne
En vainqueur généreux mes coupables amours ;
Ecoutez, admirez ses éloquens discours ;
Et toi, toi Mahomet, qui le vois, le contemples,
Tu ne l'écrases pas, et tu détruis nos temples !
Je ne te retiens plus, ingrat, suis tes guerriers,
Va cueillir avec eux je ne sais quels lauriers ;

Va, cruel artisan de toutes mes faiblesses,
Ah ! puisses-tu goûter la paix que tu me laisses !
Va, tigre... Je mourrai ; mais après mon trépas
Mon spectre, qui par-tout assiégera tes pas,
S'armera de serpens, de torches, et de glaives,
Le jour, la nuit, sans cesse, à tes yeux, dans tes rêves,
Apparaîtra terrible, et mille affreux tourmens
Vont déchirer ce cœur parjure à ses sermens ;
Et si des vastes mers ayant franchi l'abyme,
Vil rebut des écueils tu parais à Solime,
Alors, sur des monceaux de mourans et de morts,
Percé, traîné, rongé d'inutiles remords,
Trop tard en expirant tu nommeras Armide ;
Tu voudras l'invoquer, je t'entendrai, perfide,
Et mon cœur... » La douleur étouffe ses accens,
Elle perd à ces mots l'usage de ses sens,
Sa langue en son palais s'arrête embarrassée,
Et son front s'est couvert d'une sueur glacée.

Armide, tes beaux yeux se sont fermés au jour ;
L'impitoyable ciel refuse à ton amour
Le seul soulagement de ta douleur affreuse ;
Hélas ! ouvre les yeux, regarde, malheureuse,
Regarde l'ennemi qui cause tes douleurs ;
Tu le verras les yeux arrosés de ses pleurs ;
Ah ! comme ses soupirs et son regret si tendre
Adouciraient tes maux, si tu pouvais l'entendre !
Il te plaint, il gémit, prêt de t'abandonner,
Il donne à ton malheur ce qu'il peut lui donner ;
Et ses derniers adieux, en voyant ta détresse,
Sont remplis de pitié, peut-être de tendresse.

Que fera-t-il ? ô ciel ! eh quoi ! prête à mourir,
L'abandonner ainsi, ne point la secourir !
Le doit-il ? la pitié le défend, l'honneur même ;
Mais la nécessité, loi terrible et suprême,
Le contraint à partir ; et prenant son essor,
Déjà la nef agile enfle sa voile d'or ;
Le vent fait voltiger la chevelure blonde
De celle dont la main les guide au sein de l'onde.
Le héros en partant regarde encor ces lieux ;
Mais le rivage enfin disparaît à ses yeux.

Armide par degrés renaît à la lumière,
Elle ouvre en gémissant sa débile paupière ;
Elle revoit ces champs, ces rivages déserts,
Cet immense horizon, et ces immenses mers ;
Ses yeux long-tems aux flots demandent l'infidèle ;
Et ne le voyant plus : « Il est parti, dit-elle ;
Il a pu me laisser expirante en ces lieux !
Il n'a pas d'un moment différé ses adieux !
Il me laisse mourante, avilie, outragée ;
Il me laisse ! et je pleure ! et ne suis point vengée !
Je pleure ! et je n'ai point d'autre arme en mon courroux !
Vengeance ! Ah ! dût le ciel le ravir à mes coups,
Dût s'ouvrir à ses pas le ténébreux abyme,
Dans les cieux, aux enfers, j'atteindrai ma victime...
Ciel ! je le vois lui-même ! ô surprise ! ô fureur !
Je l'atteins, je le tiens, je déchire son cœur ;
Son sang ruisselle... Allons... que je m'y désaltère,
Je veux de ma vengeance épouvanter la terre.
Que dis-je ? ô ciel ! où suis-je, et qu'osé-je espérer ?
Où ma faible raison se va-t-elle égarer ?

Malheureuse ! Ah ! c'était lorsqu'il portait ta chaîne
Que sur lui tu pouvais appesantir ta haine !
Ta vengeance était sûre, et trop digne de lui ;
Mais cette haine, hélas ! que peut-elle aujourd'hui ?
Eh bien ! puisque l'ingrat a méprisé mes charmes,
Puisqu'il m'ose outrager, n'ai-je pas d'autres armes ?
Ne puis-je pas encor l'immoler sous mes coups ?
O beauté qu'il outrage, ô ! sers bien mon courroux !
Oui, je serai le prix, je serai la conquête
Du bras qui tranchera cette exécrable tête.
Vous tous qui tenterez de si nobles efforts,
Je vous offre ma main, mon sceptre, mes trésors :
Beauté, tu dois suffire à venger mon injure,
Ou tu ne fus jamais un don de la nature.
Funeste don, je hais ton éclat, et le jour,
Et la guerre, et la gloire, et mon sceptre, et l'amour ;
O vengeance ! en mon cœur tu veux être assouvie,
Et me condamnes seule à supporter la vie ! »

Telle Armide exhalait en sons entrecoupés
Ses terribles accens à la rage échappés ;
Et le visage en feu, la vue étincelante,
Les cheveux hérissés, la bouche frémissante,
Courait vers son palais, évoquer à grands cris
Ces trois cents déités, ces ténébreux esprits,
Rois du Chaos barbare et de l'Averne sombre ;
Soudain, l'astre du jour s'est teint de sang et d'ombre ;
La nuit couvre les cieux, tous les vents déchaînés
Roulent avec les rocs les troncs déracinés ;
De l'enfer en courroux l'abyme s'ouvre et gronde,
Et de monstres hideux vomit un peuple immonde ;

On les voit, assiégeant ce magnifique séjour,
Siffler, mugir, hurler, et rugir à l'entour;
Sur les murs du palais une vapeur épaisse
Plus noire que la nuit se répand et s'abaisse;
De mille éclairs pressés la livide clarté
A sillons redoublés fend son obscurité,
L'ombre enfin se dissipe, et de son char d'opale
Le soleil renaissant lance un feu doux et pâle;
L'air qui s'est éclairci n'est pas encor serein;
Mais l'entier édifice a disparu soudain;
Monstres, nymphes, palais, bois, ruisseaux, touts'efface,
Et l'œil même ne peut en retrouver la trace.
Tels, au feu du soleil, au souffle des autans,
Des humides vapeurs les nuages flottans,
Qui montaient dans les airs pour former les tempêtes,
Se dispersent au loin en volant sur nos têtes;
Ou tel s'evanouit un fantôme léger,
Des rêves d'un malade ouvrage mensonger:
Il ne reste en ces lieux qu'une sombre froidure,
Et l'éternelle horreur qu'y grava la nature.

Mais au camp des chrétiens le héros a paru;
Sur ses pas à l'instant le soldat accouru
Pousse des cris de joie, et l'admire, et s'étonne;
Un cercle belliqueux le presse et l'environne;
Bouillon vient, dans ses bras le serre avec chaleur;
Et comme il veut bientôt employer sa valeur,
Il lui parle en secret; il lui peint les obstacles
Que des démons ligués les effrayans miracles
Opposent sans relâche à mille efforts perdus.
« Au fond d'une forêt ils sont tous répandus;

Ses arbres par nos mains arrachés à la terre
Fourniraient aux chrétiens des instrumens de guerre ;
Mais à peine veut-on pénétrer dans son sein,
Tous ces monstres hideux la défendent soudain,
Et notre camp n'a point de guerriers dont l'audace
Ait pu vaincre l'effroi qui tout-à-coup les glace.
Mais en vain de ces bois l'enfer défend l'accès,
Le ciel a contre lui présagé tes succès ;
Et pour lui dérober cette forêt profonde,
Ma voix t'a fait chercher jusqu'aux bornes du monde.
Enfin, brave Renaud, puis-je compter sur toi ? »
« J'accepte avec transport ce glorieux emploi,
Dit le héros charmé ; le ciel qui l'autorise
Confie à mon audace une haute entreprise,
Il suffit, j'en réponds. » A peine a-t-il parlé,
Il a pris son armure, il a déjà volé
Vers l'antique forêt dont le sommet se dore
Des premiers feux du jour allumés par l'aurore ;
Le casque du héros s'enflamme à ces rayons ;
Un air pur et léger rafraîchit ses poumons ;
Zéphyre a répandu sur ses armes humides
Ces larmes du matin, et ces perles liquides
Qui des gazons flétris ranimant la pâleur,
Ont de ses vêtemens ravivé la couleur.
Le héros s'applaudit ; l'éclat de son armure
Pour son courage ardent est d'un heureux augure ;
Il marche, il voit déjà ces lieux, ces mêmes lieux
Dont l'aspect a fait fuir les plus audacieux ;
Mais loin d'effrayer l'œil par des fantômes sombres,
Un bois tranquille étend ses pacifiques ombres.
Il entend murmurer les sources, les ruisseaux,

Zéphyre en soupirant s'enfuit sous les berceaux ;
Cycnus en sons plaintifs répond à Philomèle ;
Une vague harmonie à leurs accens se mêle,
Et les sons mariés de la lyre et des vers
Ne forment qu'un accord de mille accords divers.

Le héros s'attendait à voir trembler la terre,
A défier les vents, les torrens, le tonnerre ;
Il voit des prés, des bois, des nymphes, des roseaux ;
Il entend les zéphyrs, il entend les oiseaux ;
Il s'étonne, il s'arrête, il observe en silence,
Et d'un pas circonspect vers la forêt s'avance :
Un fleuve s'est offert, qui d'un cours négligent
Serpente, et dans les prés roule ses flots d'argent.
Mille fleurs de ses bords ont dessiné la trace ;
Dans ses plis amoureux, il caresse, il embrasse
La tranquille forêt, où s'ouvrant un canal,
Il s'enfonce et promène un liquide cristal ;
Le fleuve orne le bois, le bois orne le fleuve,
L'un d'ombre s'embellit, l'autre de flots s'abreuve,
Et de leurs dons communs s'enrichissant tous deux,
D'ombrage et de fraîcheur font un échange heureux.

Renaud cherche un passage ; un pont s'élève en voute,
Qui sur ses arches d'or ouvre une large route ;
Il y vole soudain, il l'a soudain franchi ;
Alors, gros de courroux et d'écume blanchi,
Le fleuve se soulève, arrache avec furie
Le pont qui chancelant s'ébranle, éclate, crie,
S'écroule, et disparaît dans son sein dévorant :
Ces flots, jadis si doux, sont un affreux torrent,

Qui roulant à grand bruit de ravine en ravine,
Des rochers qu'il fracasse engloutit la ruine.
Renaud tournant les yeux a vu ces flots rouler,
Se replier, rugir, et le pont s'écrouler.

Mais pénétrant du bois les ombrages antiques,
Il marche, il voit soudain mille objets fantastiques
Dans ces sauvages lieux naître de toutes parts;
Des prodiges sans nombre étonnent ses regards.
Il voit briller des fleurs qu'une eau limpide arrose,
S'élever le beau lis, s'épanouir la rose,
Les fontaines jaillir, mille brillans ruisseaux
Répéter dans leur sein les jeunes arbrisseaux;
Il voit se relever, fiers et pleins de jeunesse,
Ces troncs durs et noueux que ridait la vieillesse,
Les plantes s'embrasser, leurs tiges, leurs boutons
En calices s'ouvrir, serpenter en festons,
Et par-tout s'habillant de fleurs et de verdure
De ses plus frais atours se parer la nature.
Là, le miel de l'écorce épanche des flots d'or;
Une manne brillante et bien plus douce encor
Sur les arbres ailleurs se répand en rosée;
Ce n'est plus la forêt, c'est un frais élisée,
Où l'amour enflammant l'air, la terre et les eaux,
Les bois harmonieux, les frémissans roseaux,
Les coteaux, les vallons, les grottes, les fontaines,
Joint à leurs doux accens des sons de voix humaines;
Tout charme, tout ravit en ces magiques lieux
L'odorat, et le goût, et l'oreille, et les yeux.
Tandis que le héros que ce spectacle étonne
Craint l'attrait séducteur du lieu qui l'environne,

Au milieu du bocage il voit un myrte altier
Dominant le cyprès et l'orgueilleux palmier;
Ses bras sont déployés sur des arbres sans nombre;
Son sommet orgueilleux répand au loin son ombre;
Il semble de ces bois l'auguste souverain.
Renaud le voit, l'admire, ô prodige soudain!
Voilà que tout-à-coup du sein d'un vaste chêne
S'échappe une légère et charmante syrène
Dont les habits légers, avec grâce flottans,
Décèlent mille attraits encore à leur printems;
Cent autres déités qu'autant d'arbres enfantent,
Aux regards du héros à-la-fois se présentent.
Telles sur notre scène ou dans de frais tableaux,
Les dryades en chœur dansant aux bords des eaux
Montrent au jour discret qui glisse entre les saules
Leurs seins voluptueux et leurs blanches épaules,
L'or de leurs longs cheveux aux vents abandonnés,
Par d'élégans réseaux leurs pieds emprisonnés,
Et mille appas trahis par leurs robes légères;
Telles se rassemblaient ces nymphes bocagères,
Elles n'ont dans leurs mains ni flèches, ni carquois;
C'est un cystre éclatant qui frémit sous leurs doigts.
Mais autour du héros elles forment leur danse;
Leur pied léger voltige et bondit en cadence;
Chacune en sons brillans développant sa voix:
« O trop heureux le jour qui t'amène en ces bois!
De notre déité viens calmer les alarmes,
Viens consoler son cœur, viens essuyer ses larmes;
Elle meurt loin de toi; tu la rends au bonheur;
Ces lieux sombres jadis plaisaient à sa douleur:
Vois comme à ton aspect leur éclat se déploie,

Tu parais, son empire a partagé sa joie.

Alors un son divin sort du myrte enchanté !
Il s'ouvre ! non ! jamais au siècle si vanté
Où chaque arbre en son sein possédait sa dryade,
Où dans chaque ruisseau se cachait sa nayade,
L'œil ne vit éclater un charme aussi flatteur
Qu'en offrit au héros ce myrte séducteur.
Une grâce ! que dis-je ? une jeune immortelle
En sort ! ! Dieu, c'est Armide ! il la revoit ! c'est elle ! ! ! !
Voilà ces traits, voilà ces charmes ravissans
Qui captivent le cœur dont s'enivrent les sens,
Ces yeux où la langueur, où le plaisir repose.
Elle approche... frémit... veut s'exprimer... et n'ose !
Ses sentimens confus ont étouffé sa voix,
Son sein troublé palpite... « Enfin je te revois,
Dit-elle, tu reviens, est-ce auprès d'une amante ?
Quel sort ou quel dessein devant moi te présente ?
Viens-tu pour consoler mes déplorables jours ?
Voudrais-tu m'arracher au plus cher des séjours ?
Ah ! cruel ! ah ! pourquoi me dérober tes charmes ?
Je cherche en vain tes yeux, je ne vois que des armes.
M'aimes-tu ?... serais-tu mon barbare ennemi ?
Mon ennemi ! grand Dieu ! qui ? toi... j'en ai frémi !
Quoi ! ces fleurs dont pour toi j'ai parfumé ces plaines,
Ce pont qui t'a reçu, ces ruisseaux, ces fontaines,
Sont-ils d'un ennemi les funestes apprêts ?
Si tu m'aimes encor, ah ! montre-moi tes traits !
Que ce casque envieux un moment se détache,
Jette ce bouclier, ces armes, ce panache,
Laisse-moi dans la mienne encor presser ta main,

T'enlacer dans mes bras, te serrer sur mon sein. »
Elle dit, tombe aux pieds du héros qu'elle adore,
Les baigne de ses pleurs, prie et conjure encore...
Ces larmes, ces sanglots, ce teint décoloré,
Ce désespoir d'un cœur si long-tems adoré,
Auraient pu, sous les traits de cette enchanteresse,
Dans le cœur le plus dur surprendre une faiblesse.
Sensible, mais prudent, Renaud saisit son fer,
Il va frapper le myrte ; alors, comme l'éclair,
Armide vole au tronc, le saisit, s'en empare,
Le couvre de son corps. « Ah ! cruel ! ah ! barbare ! !
Oses-tu frapper l'arbre auquel j'unis mon sort !
C'est là ! c'est dans ce sein qu'il faut plonger la mort !
Ton bras, avant d'oser frapper l'arbre que j'aime,
De ce fer assassin me percera moi-même. »
Mais ses cris douloureux le conjurent en vain,
L'inexorable bras frappe le tronc... Soudain
Le fantôme, ô prodige ! étend ses traits, s'alonge ;
Ainsi l'on voit souvent, dans un funeste songe,
Des simulacres vains l'un par l'autre effacés,
Ainsi par d'autres traits les siens sont remplacés ;
La fraîcheur de son teint déjà s'est obscurcie ;
Son corps est plus nerveux, sa peau plus endurcie ;
Il s'élève entouré d'un crêpe ténébreux ;
C'est un monstre géant, un Briarée affreux !
Cinquante boucliers sur son dos retentissent,
Cinquante fers tranchans entre ses mains frémissent ;
Il rugit, et ses cris font tressaillir ces lieux !
Son corps remplit le bois ! son front s'élève aux cieux ! !
Chaque nymphe devient un cyclope terrible
Roulant un œil sanglant dans un orbite horrible ;

Leurs gigantesques bras s'arment d'airain de fer,
Et leur bouche vomit tous les feux de l'enfer;
Mais Renaud méprisant leur impuissante rage,
Sur l'arbre de ses coups redouble encor l'outrage;
L'arbre entouré d'éclairs, tout sanglant, tout meurtri,
Tremble, se courbe, exhale un lamentable cri;
Le tonnerre alors gronde, éclate, la tempête
Frémit, siffle en fureur. Renaud, que rien n'arrête,
Malgré l'air et la terre et l'enfer en courroux,
Frappe.... L'arbre expirant reçoit ses derniers coups,
Il tombe; l'enfer fuit, l'air d'ombres se dégage,
Et le charme rompu montre un myrte sauvage.
Sans magiques attraits, sans magique terreur,
La forêt n'offre plus que son antique horreur.
Cependant le héros, triomphant, plein de gloire,
Vole aux chrétiens charmés apprendre sa victoire:
Par elle, on ne craint plus aucun enchantement.
Déjà les travailleurs avec empressement
Courent vers la forêt, et renversent les frênes,
Les cyprès, les palmiers et ces augustes chênes,
Qui tant de fois des vents majestneux vainqueurs,
Ont défié leur ligue et vaincu leurs fureurs;
L'orme à la vigne uni foule écrase lui-même
Ces pampres de son front verdoyant diadême:
Ils sont tombés ces pins, dont les panaches verds
De mille ans révolus ont bravé les hivers;
Des érables frappés les vieux troncs qui frémissent,
Et les essieux crians sous les chars qui gémissent,
Qui vont viennent chargés de cèdres odorans,
Tout ce fracas ces cris d'ouvriers différens
Epouvantent des bois les hôtes solitaires;

Ils désertent leurs nids et quittent leurs repaires ;
Par-tout l'écho des bois des antres des coteaux
Applaudit et répond au bruit des lourds marteaux ,
On voit naître par-tout les instrumens de guerre
Qui sur les Ottomans vont lancer leur tonnerre ,
Et Sion contemplant tous ces arbres épars ,
S'attend à voir crouler l'orgueil de ses remparts.

CHANT III.

L'ARIOSTE.

Le Tasse de ses vers élégans et flatteurs
Fit admirer à tous les charmes séducteurs :
Ce n'est plus cette simple et sublime nature
Dont Homère traçait la naïve peinture ;
La nature, l'amour, les guerriers, les amans,
Tout a pris dans ses vers un air d'enchantemens ;
L'imagination déployant sa magie
A du génie altier remplacé l'énergie ;
A l'intérêt touchant d'un légitime amour
La volupté succède et captive à son tour.
Armide à ces doux chants applaudit elle-même,
Armide est dans les bras du beau guerrier qu'elle aime ;
Plus de ressentiment de ses malheurs passés,
Les plaisirs de l'amour les ont tous effacés.
Toutefois redoutons ses caprices barbares :
Amour, si l'on savait les maux que tu prépares,
Qui voudrait se fier à ta fausse douceur ?
O ! que j'aime bien mieux ta pure et chaste sœur,
Qui, sans blesser jamais, sait chérir et sait plaire,
Echauffe sans brûler, sans éblouir éclaire,
Touche l'ame, et jamais ne peut la déchirer !

Quoi ! faut-il en mes vers ne la point célébrer,
Payer tant de bienfaits par un ingrat silence ?
Non, mon cœur entraîné par la reconnaissance
De son charmant lien veut consacrer l'honneur ;
Avant moi de Roland le chantre eut ce bonheur ;
Arioste, ô du Pinde admirable Prothée !
Pour ravir tes secrets, émule d'Aristée,
Je t'ai vu tour-à-tour indomptable lion,
Fleuve, ruisseau, serpent, flamme, aigle, papillon ;
Tu m'échappes cent fois, cent fois te décomposes,
Je ne puis te saisir en tes métamorphoses,
Mais je saurai, malgré tes prestiges divers,
Sans trop te captiver, t'enchaîner à mes vers.

Déjà, pour écouter ta séduisante histoire,
Avidement vers toi se penche l'auditoire ;
Ta voix se développe en sons pleins de chaleur ;
Tu parles en ces mots : « Charles dont la valeur
De Lutèce long-tems défendit les murailles,
Voulait tenter enfin le destin des batailles ;
Sorti de ses remparts, il osait attaquer
Les sarrazins, surpris de se voir provoquer,
Et plein d'une fureur à les perdre animée,
Jusque dans leur camp même assiégeait leur armée.

Lorsque deux Sarrazins nés de tristes parens
Qu'un sort infortuné plaçait aux derniers rangs,
Par leur tendre amitié méritèrent la gloire
De transmettre à jamais leurs noms à la mémoire.
L'un s'appelait Médor, et l'autre Cloridan ;
Ce couple qu'à son prince attache un zèle ardent,

En tout tems, en tout lieu partageant sa fortune,
Pour le suivre à Lutèce osa braver Neptune.
Cloridan, dès l'enfance intrépide chasseur,
Joint l'agile souplesse à la mâle vigueur;
Médor est une fleur nouvellement éclose,
Il a l'éclat du lis, la fraîcheur de la rose;
Parmi les Sarrazins, nul autre combattant
N'offre de tant d'attraits l'assemblage éclatant;
Son œil lance les feux d'une prunelle noire,
L'or de sa chevelure ombrage un cou d'ivoire;
Il semble, à sa beauté, que l'un des séraphins
Soit venu se confondre aux vulgaires humains.

La nuit règne, et tous deux au camp des infidèles
Veillent au même poste assidus sentinelles;
C'était l'heure où Phébé vers le plus haut des cieux
Promène tristement son char mystérieux:
Médor qui s'abandonne à ses regrets extrêmes,
Plaint son roi malheureux privé d'honneurs suprêmes:
« O mon cher Cloridan! dit-il à son ami,
Quoi! mon prince est tombé sous le glaive ennemi,
Il n'est plus, et son corps privé de sépulture
Des corbeaux affamés deviendra la pâture;
J'irai; je veux parmi les morts et les débris
Chercher à m'emparer de ses restes chéris;
Et peut-être le ciel à sa triste poussière
Me permettra d'ouvrir la tombe hospitalière.
Dans le camp des chrétiens tout repose endormi;
Je vais le traverser, j'y cours; toi, cher ami,
Reste dans nos remparts, et si le ciel sévère
Me ravit par la mort la grace que j'espère,

Que tes récits du moins fassent connaître un jour
Pour le sang de mes rois jusqu'où va mon amour. »

Cloridan ne peut croire à ce qu'il vient d'entendre ;
Il s'étonne, il admire en cet âge si tendre
Ce généreux enfant, plein d'amour, plein d'honneur ;
Et cependant Médor est si cher à son cœur
Qu'il cherche à modérer l'audace qui l'entraîne ;
Mais ses avis sont vains, sa résistance est vaine ;
Abandonnant enfin l'espoir de le toucher ;
« Eh bien ! dit Cloridan, je puis aussi chercher
Cette honorable mort où prétend ton envie ;
Ami, si je te perds, que m'importe la vie ?
Je mourrai de douleur. Ah ! plutôt à l'instant
Marchons, et qu'avec toi j'expire en combattant. »

L'un et l'autre, à ces mots, déjà bouillans d'audace,
Demandent qu'à l'instant la garde les remplace ;
Ils franchissent bientôt les fossés, les remparts,
Et le camp des chrétiens se montre à leurs regards :
Tous les feux sont éteints ; les soldats sans alarmes
Reposent au milieu des drapeaux et des armes ;
Dans les vapeurs du vin tout est plongé, tout dort :
Aussitôt Cloridan s'adressant à Médor :
« Ami, l'occasion nous sert et nous convie,
Ces soldats à mon prince ont arraché la vie ;
Je vais venger sa mort ; pour assurer mes coups,
Toi, d'un œil attentif observe autour de nous ;
Ce fer va te guider par un large passage. »

Il dit ; et bouillonnant d'ardeur et de courage,

S'élance contre Alphée, instruit dans les secrets
De l'antique Magus, d'Hippocrate et d'Hermès :
Ce devin dès long-tems s'est prédit à lui-même
Que ses jours atteindront une vieillesse extrême ;
Mais de son art frivole ô prestige trop vain !
Le fer étincelant se plonge dans son sein.
Cloridan frappe ensuite et Montcalde et Palide ;
Cinq autres sont percés de son fer homicide :
Il égorge Crillon sur un vase penché,
Buveur, qui de son cou par le glaive tranché
Fait jaillir à l'instant sur la terre rougie
Et le sang et le vin fuyant avec sa vie.
Plus loin sont immolés Andropos et Conrard ;
L'un et l'autre épiant les chances du hasard,
Avaient long-tems entre eux balancé la victoire,
Et de leurs dés rivaux interrogé l'ivoire :
Heureux si du soleil attendant le retour,
Ils eussent prolongé leur veille jusqu'au jour !
Tel un affreux lion dans une bergerie,
Quand la faim dévorante irrite sa furie,
Loin des yeux du pasteur qui se livre au repos,
Surprend, déchire, entraîne, égorge les troupeaux ;
Tel Cloridan qu'enflamme un aveugle courage,
Des chrétiens endormis fait un affreux carnage.

Médor a dédaigné la foule des soldats,
A de plus nobles coups il réserve son bras ;
Il vole au comte Albert dont la couche brillante
L'unissait aux attraits d'une épouse charmante ;
Il voit leurs bras unis tellement se presser
Qu'à peine l'air entre eux pourrait-il se glisser ;

D'un seul coup de son glaive il fait rouler leurs têtes :
O dans votre malheur, couple heureux que vous êtes,
Vos ames qu'assortit un nœud doux éternel
S'embrassent comme vous en s'élevant au ciel.

Déjà de l'empereur Médor voyait la tente,
De gardes entourée et de pourpre éclatante ;
L'ardent courage alors fait place à la raison,
Le fer ivre de sang rentre dans sa prison ;
L'un et l'autre guerrier consultant la prudence,
Par un secret sentier, dans l'ombre et le silence
Fuit et gagne la plaine, où par-tout sont épars
Des corps inanimés, des cuirasses, des chars,
Où de la sombre nuit la tremblante courière
Les guide en leur prêtant son phare auxiliaire,
Dont le plus vif éclat soudain s'est répandu
Sur le corps du héros dans la plaine étendu :
Médor a reconnu les couleurs de ses armes ;
Il s'élance vers lui, le baigne de ses larmes,
L'enlève, et Cloridan seconde ses efforts.
Chargés d'un poids si cher ils s'éloignent alors,
Quand Zerbin triomphant d'une troupe ennemie,
Zerbin, dont la valeur n'est jamais endormie,
Paraît avec sa troupe en ces champs meurtriers.
A peine apperçoit-il les deux jeunes guerriers,
Il court, vole, s'écrie : « Arrêtez l'un et l'autre ;
Quel état, quel pays, quel projet est le vôtre ?
Quel lieu cherchent vos pas ? » Le couple sarrazin
S'éloigne sans répondre, et gagne un bois voisin ;
Mais la troupe entourant ses sombres avenues,
S'est emparé soudain de ses routes connues.

Ce bois est hérissé d'un mélange confus
De ronces, d'arbrisseaux, et de buissons touffus;
Une route cachée y découvre sa trace;
Cloridan de son poids alors se débarrasse,
Et croyant que Médor l'accompagne ou le suit,
Par cette route obscure il s'échappe et s'enfuit;
Mais gardant de son roi la dépouille chérie,
Médor des Ecossais trompe encor la furie;
Tantôt derrière un chêne, un tilleul, un ormeau,
Se retranche, en portant son précieux fardeau;
Et tantôt, défiant la troupe qui l'assiège,
De son corps tout entier le couvre et le protège.
Ainsi, quand le chasseur ose attaquer leurs jours,
Une ourse, pour sauver les fruits de ses amours,
Sur les traits les épieux s'élance avec courage,
Et frémit tour-à-tour de tendresse et de rage;
Tantôt roule en fureur ses yeux étincelans,
Mord, déchire sa proie en ses ongles sanglans;
Tantôt retient sa rage encor mal assouvie,
Regarde ses enfans, et tremble pour leur vie.

Cloridan, qui déjà ne craint plus l'ennemi,
S'arrête, à ses côtés cherche en vain son ami;
Le rappelle cent fois, regarde, appelle, écoute,
Pour se rejoindre à lui retourne sur sa route,
Reprend tous les sentiers qu'il vient de parcourir:
O Médor! où te voir? comment te secourir?
Il va, revient par-tout dans la forêt immense,
Il ne trouve par-tout qu'un horrible silence;
Tout-à-coup des coursiers, des soldats qu'il entend...
Ciel! il voit... O douleur! il voit se débattant

Médor environné d'une troupe inhumaine
Qui, malgré ses efforts, le saisit et l'entraîne.
Que fera-t-il? ô dieu! comment, par quels secours
Le ravir au trépas qui va trancher ses jours?
Faut-il que, s'élançant sur la foule ennemie,
Par une belle mort il termine sa vie?
Oui son cœur s'y résout; mais avant que le fer
Ait terminé ses jours, il veut les vendre cher.
Il a mis sur son arc une flèche acérée;
Elle part, elle siffle, et de sang altérée
Atteint un Ecossais, de qui le front percé
S'ouvre, et retient le trait dont il est traversé.
La troupe est interdite et regarde autour d'elle;
Soudain, partant de l'arc, une flèche nouvelle
Perce un autre ennemi placé près du soldat
Qui sous le trait encore en mourant se débat.
Zerbin ne peut alors contenir sa furie,
Vers Médor il s'élance, en fureur il s'écrie:
Toi, tu vas expirer! et par ses cheveux d'or
Déjà le saisissant, il entraîne Médor;
Mais à peine a-t-il vu cet enfant plein de charmes,
La pitié l'attendrit, et fait tomber ses armes;
Médor en l'implorant lui tend ses bras ouverts.

« Qui que tu sois, dit-il, par le dieu que tu sers,
Avant de m'immoler permets, je t'en conjure,
Que mes mains à mon roi donnent la sépulture;
Après, frappe ce cœur, et je mourrai content. »
Il parlait en ces mots; le guerrier qui l'entend,
Ne peut voir sans pitié sa jeunesse et sa grace,
Il se laisse émouvoir, et déjà lui fait grace,

Lorsqu'entraîné soudain par un courroux affreux,
L'un des soldats, malgré ce prince généreux,
Dans le sein de Médor ose enfoncer sa lance.
Cloridan qui le voit, soudain crie et s'élance;
Il ne se cache plus, il fond sur l'ennemi,
Sur l'infâme assassin de son fidèle ami;
Ne cherche que lui seul, c'est lui seul qu'il menace:
En vain des Ecossais la troupe qui s'amasse
Le combat, le repousse; il redouble d'ardeur,
Il joint le meurtrier, et roulant en fureur
Un glaive dont l'éclair a présagé sa perte,
Le plonge foudroyant dans sa bouche entr'ouverte;
Et vengé du barbare, et respirant encor,
De mille coups percé se jette sur Médor,
Le presse dans ses bras; et son ame ravie,
Sur le sein de Médor s'exhale avec sa vie.

A peine il expirait, la foule des soldats
Laissant leurs compagnons victimes du trépas,
S'éloigne et disparaît dans la forêt prochaine.
Médor et Cloridan sont couchés dans la plaine;
Cloridan n'était plus, Médor allait périr
Si le sort n'eût bientôt daigné le secourir.

Mais laissons-le un instant dans cet état funeste,
Et ranimant bientôt la force qui lui reste
Ma muse du trépas saura le rappeler;
D'Angélique à présent je voudrais vous parler.
Il n'est point de succès où sa beauté n'aspire;
Sur les bords du Cathai soumis à son empire,
Roland l'avait aimée, et mille exploits divers

Avaient de sa valeur étonné l'univers.
L'ayant depuis conduite aux rives de la Seine,
Il brûlait de s'unir à cette aimable reine,
Et de goûter enfin le fruit de ses travaux;
Mais il vit contre lui s'élever cent rivaux.
Charles, pour prévenir les sanglantes querelles
Dont par-tout s'allumaient les vives étincelles,
Voulut que cet hymen fût le prix du guerrier
Que le prochain combat couvrirait de laurier.
La reine cependant regrettait sa patrie :
Lorsque des combattans s'échauffait la furie,
Profitant d'un coursier qui s'offrit sous sa main,
Elle fuit loin du camp, et d'un âpre chemin
La fatigue bientôt accablant son jeune âge,
Elle arrêta sa course en un charmant bocage,
Où ses yeux abattus cédèrent au sommeil;
Là d'infâmes brigands prévinrent son réveil,
La prirent, et bientôt cette cohorte avare
Sur les rives d'Irlande en un pays barbare,
Courut de sa beauté faire un trafique affreux.
Ces peuples autrefois avaient ému contr'eux
Le courroux de Prothée, ancien pâtre des ondes;
Il voulut que choisie en leurs plaines profondes
Une orque dévorât la plus rare beauté
Qui jamais eût paru sur ce bord infesté.
A l'aspect d'Angélique, une voix unanime
Au monstre de la mer livre cette victime.
On la dépouille; au jour elle offre en rougissant
De ses charmes divins l'éclat éblouissant;
On la charge de fers, et la horde sauvage
La lie aux flancs d'un roc qui borde ce rivage.

Angélique déjà mourante de terreur,
Toute pâle, attendait la mort avec horreur,
Quand tout-à-coup sorti d'un nuage qui s'ouvre
Un cavalier superbe à ses yeux se découvre;
C'est le vaillant Roger qui traverse les airs;
Maître de l'hyppogriffe, il plane sur les mers;
Il possède un anneau dont le charme invincible
Dès qu'il veut se cacher peut le rendre invisible,
Et tient un bouclier éblouissant miroir
Prêt à pétrifier quiconque ose le voir.
Il descend vers cette île, et bientôt s'en approche;
Bientôt il apperçoit sur une affreuse roche
Angélique attachée, et qui de son beau corps
Sans voile étale au jour les éclatans trésors:
O quels charmes divins aux regards elle expose!
C'est la blancheur du lis, la fraîcheur de la rose;
Et l'hiver et l'été n'ont jamais de ces fleurs
Altéré le duvet ni flétri les couleurs.
Le guerrier pour la voir suspend son vol agile:
Cette pure blancheur, cet albâtre immobile
Lui paraissent d'abord l'ouvrage du ciseau;
Mais, promenant ses yeux sur nn objet si beau,
Il apperçoit de pleurs une joue arrosée;
Il les voit se répandre en limpide rosée
Sur l'ivoire animé d'un beau sein palpitant;
Il voit de blonds cheveux rouler en or flottant,
Et contemple sur-tout ces yeux remplis de charmes,
S'embrâse de leurs feux, s'enivre de leurs larmes;
Bientôt il les adore; ému de leurs douleurs
Il a laissé lui-même échapper quelques pleurs.
Mais il descend enfin de son coursier fidèle,

Et du ton le plus tendre : « O vous jeune mortelle
Qu'un astre fortuné me présente en ce jour,
Qui ne devez porter que les fers de l'amour,
Ou des cœurs enchaînés recevoir les hommages,
Parlez, qui vous a fait ces indignes outrages ?
Quel monstre sous le poids de ces fers inhumains,
A meurtri sans pitié l'albâtre de vos mains ? »
Il dit : cette beauté par une rougeur prompte,
D'un visage charmant fait éclater la honte,
Comme au gré du pinceau le plus tendre incarnat
Sur un ivoire pur étend son doux éclat.
Sa pudeur à ses traits donne un charme céleste,
Dont s'embellit encor sa nudité modeste,
Et ses yeux sous ses mains déjà seraient cachés,
Si ses beaux bras n'étaient à la roche attachés ;
Dans son malheur au moins ne pouvant davantage,
Un déluge de pleurs inonde son visage,
Et les regards baissés, poussant de longs sanglots,
Elle veut pour répondre essayer quelques mots.

Mais tout-à-coup un bruit sort des gonffres de l'onde ;
Un mont liquide approche, écume, s'enfle, gronde,
S'ouvre, et soudain vomit un monstre impétueux.
Tel un vaisseau qui fend les flots tumultueux
Du sein des mers s'élance et des rives s'empare ;
Tel ce monstre effrayant accourt, et se prépare
A faire de sa proie un horrible festin ;
Mais, pour lui dérober un si charmant butin,
Roger s'est élancé sur le monstre féroce,
Epouvantable masse, affreux et noir colosse,
Qui du glaive attaqué pousse un cri plein d'horreur,

Tourne, et roule, et se dresse, et bondit en fureur.
De ses yeux rejaillit une clarté terrible;
Un ivoire tranchant arme sa gueule horrible;
Il nage, et de cent coups Roger l'attaque en vain;
On croirait que son fer retentit sur l'airain.
Le héros en frémit, mais ferme en son courage,
Au combat il retourne, et redouble de rage;
L'orque voit du coursier qui voltige dans l'air
L'ombre mobile au loin vaciller sur la mer,
Et laissant aussitôt son butin sur la rive
Poursuit avidement cette ombre fugitive.
De son heureuse erreur le héros profitant
Fond sur elle, et la frappe, et remonte à l'instant.
Ainsi du haut des airs quand un aigle superbe
Apperçoit un serpent qui se roule sur l'herbe,
Ou qui sur un rocher s'étalant au soleil
De son corps émaillé polit l'éclat vermeil,
Il l'attaque, il le tient, il plonge ses morsures
Dans ce corps tout sanglant, tout hideux de blessures,
Enfonce en ses anneaux des ongles furieux,
Les perce, les déchire, et s'élevant aux cieux,
Pour éviter le dard d'une tête cruelle,
A coups précipités la frappe de son aîle.
Ainsi le fier Roger du colosse hurlant
Assiège tour-à-tour et la croupe et le flanc;
S'il le voit se tourner, il part, il se relève,
Redescend, et sur lui fait retomber son glaive,
Qui de coups foudroyans frappe et ne peut trancher
Ce corps cent fois plus dur que le plus dur rocher.
Ainsi lorsque la mouche, ennemie invisible,
Pendant l'été poudreux fond sur un dogue horrible,

Et plongeant dans ses yeux un rapide aiguillon,
Autour de lui bourdonne et tourne en tourbillon,
Vingt fois passe et repasse en sa gueule écumante;
L'animal irrité que la douleur tourmente,
Frémit, gronde, entre-choque, et fait crier ses dents,
Et punit d'un seul coup tous ces conps imprudens.
Tel le monstre des mers sur ces plaines profondes
S'agite, et jusqu'au ciel fait rejaillir les ondes;
Et Roger ne sait plus, en ces périls nouveaux,
S'il vole dans les airs ou nage dans les eaux;
Le rivage à ses yeux montre alors un refuge;
S'il lutte encore, il craint que cet affreux déluge
Ne l'entraîne en des flots qu'il n'eût pas dû braver,
Où jamais nul esquif ne viendra le sauver.
Pour triompher de l'orque il songe à d'autres armes;
Du bouclier magique il emprunte les charmes,
Il s'élance, et son bras s'apprête à découvrir
Ce miroir enchanté qui va le secourir;
Mais sa main prudemment passe au doigt d'Angélique
L'anneau qui par l'effet de sa vertu magique,
Sans blesser ses regards, pourra lui laisser voir
L'acier dont il connaît le suprême pouvoir.
L'orque remplit la mer de sa masse effrayante
Nage, et voit du miroir la clarté foudroyante,
Qui tout-à-coup sortant de sa sombre prison,
Semble un nouveau soleil levé sur l'horizon.
De ces feux jaillissaus elle reste éblouie,
Sur le dos se renverse et flotte évanouie.
Roger, qui de ses coups veut encore la percer,
L'attaque avec fureur, et ne peut la blesser;
Mais Angélique en pleurs: « Ah seigneur! ah de grace!

Accourez, sauvez-moi de ce monstre vorace ;
Prévenons son réveil, hâtons-nous de partir,
Ou daignez dans la mer à l'instant m'engloutir. »
Roger court à ses cris vers son rocher sauvage,
Rompt ses liens, l'enlève, et fuit loin du rivage.

L'hyppogriffe chargé de ce poids précieux
Part, et d'un vol hardi s'élance vers les cieux.
La royale beauté tremblante sur sa croupe,
Forme avec le héros le plus aimable groupe ;
Mais lui, combien de fois en son ravissement
Il tourne ses regards vers cet objet charmant !
Qu'il aime à contempler ce sein qu'il idolâtre !
O de quels doux baisers il en rougit l'albâtre !
Sur quelle bouche aimable il se plaît à cueillir
D'autres baisers brûlans qui le font tressaillir,
L'enivrent de bonheur, et d'Angélique même
Commencent à troubler l'indifférence extrême !
Elle s'oppose encore à ses desirs pressans ;
Mais un libérateur a des droits si puissans !
Cependant ses regards découvrent un bocage,
Solitude profonde où le plus doux ombrage
Promet à ses desirs ce tendre demi-jour,
Si propice au mystère et si cher à l'amour :
Il y conduit l'objet de ses ardeurs nouvelles ;
C'est là que l'hyppogriffe a replié ses ailes ;
Mais l'Amour aussitôt veut prendre son essor ;
Les ailes de ce dieu vont bien plus vîte encor :
Le héros qu'il enflamme en cet instant murmure
De l'obstacle et du poids de son épaisse armure,
Et pour s'en délivrer, de ses liens nombreux

Vingt fois serre desserre et confond tous les nœuds,
Les quitte, les reprend, quelquefois les rattache,
Les tire avec fureur, les brise, les arrache,
A la fin s'en dégage, et libre d'embarras,
Déjà tient Angélique et la presse en ses bras.
Quand baissant ses regards, cette reine confuse
Voit.... Ciel! est-ce une erreur, un songe qui l'abuse?
Elle voit à son doigt son anneau précieux,
L'anneau dont la vertu peut la cacher aux yeux,
Et qui cent fois trompant un espoir téméraire,
A ses adorateurs avait su la soustraire:
La reine de son doigt le retire en secret,
Le cache dans sa bouche et soudain disparaît.

Le sarrazin surpris des yeux cherche Angélique,
Va, vient, tourne agité d'un transport frénétique;
Enfin se rappelant cet anneau qu'il maudit,
Il demeure confus, immobile, interdit!
Il crie en sa douleur: Eh quoi tu m'abandonnes!
Voilà de mes bienfaits le prix que tu me donnes,
Ingrate! ah! par un vol devais-tu donc avoir
Un bien que je t'aurais prié de recevoir;
Oui je t'aurais donné, juge à quel point je t'aime,
Cet anneau, ce coursier, cette armure et moi-même;
A tes ordres soumis, je n'aurais aspiré
Qu'à contempler toujours ce visage adoré:
Tu n'es pas loin de moi, je n'en fais aucuns doutes;
Tu te ris de mes maux, cruelle, tu m'écoutes,
Et ne me réponds point.... Il parle, étend sa main
Comme un aveugle errant qui cherche son chemin,
Et vingt fois, de ses bras touchant une ombre vaine,

Il pense de son cœur sentir la souveraine.
Inutiles efforts, cette princesse a fui,
Et s'éloignant toujours est déjà loin de lui.

Dans les flancs d'un vieux roc une caverne s'ouvre;
La belle fugitive à peine la découvre
Qu'elle y porte ses pas; plus loin de longs troupeaux
Paissent de frais gazons sur le bord des ruisseaux:
Elle se couvre alors d'un simple habit de bure;
Ce n'est plus cette riche et brillante parure
Où l'azur et le pourpre et l'émeraude et l'or
Sur elle rayonnans déployaient leur trésor.
Mais nul habit grossier sous ses lambeaux n'efface
De ces charmes divins la noblesse et la grâce.
Qu'on ne me vante plus Nérée, Amaryllis,
La brune Galathée et la blonde Phillis;
N'en déplaise aux bergers qui courtisaient ces belles,
La reine du Cathai l'eût emporté sur elles.
L'antre où cette beauté vient d'arrêter ses pas
Etait non loin du bois où d'horribles soldats
Avaient laissé Médor prêt à perdre la vie:
Déjà sur Cloridan leur rage est assouvie
Il n'est plus, mais le jeune et sensible Médor
Auprès de lui blessé pleure et gémit encor.
Angélique s'approche, et d'une voix éteinte
Jusqu'au fond de son cœur sent retentir la plainte;
Mais dieu! quel est son trouble et son étonnement,
Quand elle a vu les traits de ce guerrier charmant!
Elle veut le sauver, et comme elle a des plantes
Etudié jadis les vertus bienfaisantes,
Elle court en un pré rassembler quelques fleurs

Végétaux triomphans des plus âpres douleurs,
Et voyant un berger qui passe non loin d'elle
Presser les pas tardifs de son coursier fidèle,
Elle arrête sa course, implore son appui,
Et vers le beau guerrier soudain vole avec lui.
Quelques plantes alors en ses mains empressées
Par une double pierre étroitement pressées,
Arrosent de Médor la blessure et les flancs;
L'onctueuse liqueur a ranimé ses sens.
Bientôt, pour le placer sur le coursier du pâtre,
La reine le soulève entre ses bras d'albâtre;
Le généreux vieillard le soutient, le conduit,
Et sous son humble toit enfin les introduit.

Peu d'ornemens brillaient dans ce réduit rustique;
Mais Médor l'embellit, et l'heureuse Angélique
Oubliant les palais qu'elle avait habités,
Se plaît dans l'humble asile où seule à ses côtés
Elle peut voir toujours cet objet qu'elle adore,
Tantôt désaltérer la soif qui le dévore,
Tantôt à son corps faible offrir un doux appui:
Sans cesse elle veillait assise auprès de lui.
Ils ne se parlaient point, mais de quelle éloquence
Leur regard plein d'amour animait leur silence!
Quel charme ils éprouvaient lorsque, faible à dessein,
La tête de Médor penchait sur un beau sein,
Lorsqu'entouré des bras d'une inquiète amante,
Son cœur battait pressé par une main charmante!
Cent fois il eût voulu, de cet objet aimé
Respirant de si près le souffle parfumé,
Sur sa bouche presser une bouche ravie,

Y rassembler son ame, y respirer la vie,
Y porter tout l'amour dont palpite son cœur,
Qui gémit oppressé du poids de son bonheur.
« Et quel est donc, ô ciel! disait-il en lui-même,
Cet ange bienfaisant qui me chérit, que j'aime?
Quoi! n'est-ce qu'un prestige? est-ce un rêve trompeur?
Ah! je perdrai la vie en perdant mon erreur. »

Mais bientôt il renaît, de ses noires prunelles
Bientôt le feu s'échappe en vives étincelles;
Un sourire charmant ranime le corail
De ses lèvres que pare un double rang d'émail;
Le plus frais incarnat revient rougir sa joue,
Son front, sous des cheveux dont le zéphir se joue
D'une fraîche santé fait éclater les dons.
Angélique éperdue a bu tous ces poisons;
Ce n'est plus cette pure et naïve tendresse,
Cette douce pitié; c'est une aveugle ivresse,
C'est un feu qui s'attache à son cœur palpitant;
Alors, le jour, la nuit, elle ne voit n'entend
Que l'objet enchanteur qu'elle aime et qui l'adore;
Loin de lui pense à lui, le voit, l'écoute encore,
De son image encor tout son cœur se nourrit:
Par ses soins empressés son jeune amant guérit,
Mais elle, ô! quel poison dans ses veines circule!
Quelle fièvre nouvelle et la glace et la brûle!
Elle rougit, pâlit, son cœur bat tour-à-tour
De crainte, de plaisir, de pudeur et d'amour.
D'un rêve quelquefois l'erreur enchanteresse
L'abandonne à Médor enflammé de tendresse:
Le jour naît; mais en vain le doux songe s'enfuit,

Elle savoure encor le bonheur de la nuit ;
Dans tous ses sens bientôt sa fièvre se rallume ;
Le desir dévorant la sèche, la consume :
Déjà sa bouche même a déclaré ses feux ;
Enfin elle succombe, et Médor est heureux.

Couple charmant, alors tu connus les ivresses,
Les larmes du bonheur, les fureurs des caresses.
Que devint Angélique en son ravissement ?
Ces toits ces prés ces monts ce bocage charmant
Sont remplis de Médor et des plus doux prestiges ;
Médor s'éloigne-t-il, adorant ses vestiges
Elle attache sur eux un œil tendre, agité,
Et le respire encor dans l'air qu'il a quitté.
Entre-t-elle avec lui dans ces bois verds et sombres,
O ! qu'elle en goûte bien le mystère et les ombres !
Qu'elle aime ces réduits, dont l'heureux demi-jour
Ménageant sa pudeur, l'abandonne à l'amour !
Va-t-elle à ses côtés de l'aube orientale
Respirer sur les monts la fraîcheur matinale,
Tel est Médor, dit-elle, au matin de ses jours ;
Du limpide ruisseau suivent-ils les détours,
C'est de Médor encor que parle son murmure :
Médor épure l'air, rafraîchit la verdure,
Se peint sur le nuage, enchante les bosquets,
Et se mêle aux parfums qu'exhalent leurs bouquets ;
Enfin, les eaux, les prés, le mont et le bocage,
Et le ciel et la terre, et le jour et l'ombrage,
Tout lui montre Médor, tout en parle à son cœur.

Mais il manquait encor à leur parfait bonheur

La chaîne de l'hymen qu'Angélique réclame,
Et qui de leur amour vint couronner la flamme ;
Sous l'humble toit du pâtre il les unit tous deux,
Et le ciel satisfait applaudit à leurs nœuds.
Alors sur les rochers les arbres solitaires
De leurs chiffres unis gravant les caractères,
Ils dirent à la grotte aux bosquets d'alentour
Les plaisirs dont cent fois les enivra l'amour.

La reine cependant veut que son diadême
Éclate sur le front du jeune objet qu'elle aime :
Un don qu'offrit Roland à ses jeunes appas
De perles décoré rayonnait à son bras ;
La reine le détache et l'abandonne au pâtre ;
Soudain, avec l'époux dont elle est idolâtre,
Elle vole au Cathai, qui respectant son choix,
Va bientôt de Médor reconnaître les loix.

Ils s'éloignaient déjà de l'asile rustique,
Lorsque toujours épris des attraits d'Angélique
Et suivant un destin qu'il ne peut éviter
Roland se rend aux lieux qu'ils viennent de quitter :
Il s'arrête en voyant ces berceaux pleins de charmes,
Descend de son coursier, abandonne ses armes,
Veut respirer le frais sous les ombrages verds,
S'y promène ; et bientôt sur les arbres divers
Il voit des noms écrits, il voit des chiffres même,
Des nœuds du tendre amour ingénieux emblême ;
Il les observe... Ciel ! quel nom frappe ses yeux ?
C'est celui d'Angélique, il voit... O malheureux !
Un autre nom s'unit à celui qu'il adore.

Il le voit, il l'évite, il le revoit encore ;
Chaque mot, chaque lettre est un fer acéré
Dont son cœur par l'amour sans cesse est déchiré :
Il cherche à se cacher le malheur qu'il redoute ;
Il désire, il espère, il tremble, il croit, il doute ;
Oui, malgré l'apparence, il se figure encor
Qu'une autre qu'Angélique a brûlé pour Médor :
Il se le dit ; ô ciel! que ne peut-il le croire !
Alors l'infortuné rappelle en sa mémoire
Tous les écrits que d'elle il reçut autrefois :
« Je les connais, dit-il, ce sont eux, je les vois,
Oui, c'est sa main, voilà ses propres caractères ;
Mais peut-être ce nom couvre quelques mystères,
Peut-être c'est un voile amoureux et discret
Qui répand sur le mien les ombres du secret ».
Il s'abusait ainsi par des raisons forcées ;
Ainsi se dérobant à ses noires pensées
Le malheureux encor conservait quelque espoir ;
Mais de l'affreux soupçon qu'il vient de concevoir
Plus son esprit s'éloigne, et plus il s'y rattache :
Tel à la glu visqueuse aux rets que l'herbe cache
Un oiseau trop facile à se laisser tromper
S'enchaîne plus encore en voulant s'échapper.

Roland voit un ruisseau se frayer une route
Sous l'abri d'un rocher qui se recourbe en voûte ;
Sur le seuil de la grotte, au lierre tortueux
Une vigne enlaçait ses bras voluptueux ;
Là, quand l'ardent soleil invite à chercher l'ombre,
Angélique et Médor par des baisers sans nombre
Ont de leurs cœurs unis confondu les transports ;

Là, par-tout dans la grotte, et par-tout au-dehors
S'offrent de leurs deux noms les lettres enlacées ;
Et Roland sur le seuil voit ces lignes tracées.

« Solitaires abris, délicieux berceaux,
Frais gazons, grotte obscure, et limpides ruisseaux,
Bois où de Galafrond la fille renommée
Que tant de paladins ont vainement aimée
Angélique en mes bras reposa tant de fois,
Lieux charmans, pour payer les biens que je vous dois,
Je n'ai, pauvre Médor, nuls biens en ma puissance,
Mais que, chargés du moins de ma reconnaissance
Les guerriers les amans les belles les époux,
Tous ceux qu'un sort propice aura guidés vers vous
Disent à l'ombre, à l'herbe, à la plante, à la source :
Puissent toujours du ciel les astres dans leur course
Favoriser vos dons, et que vos arbrisseaux
Ne soient jamais blessés par la dent des troupeaux ! »

Le paladin frappé de cet écrit funeste,
En vain cherche à douter d'un malheur manifeste ;
Trois fois le relisant, il sent avec horreur
Comme une froide main qui lui glace le cœur ;
Enfin, près du rocher, l'œil fixe, le teint blême,
Immobile, Roland semble un rocher lui-même.
Mais de quel poids affreux son cœur est comprimé !
Ah ! pour le bien sentir il faut avoir aimé,
Il faut avoir connu ces horribles tortures ;
Jamais glaive n'ouvrit d'aussi larges blessures.
Cependant le guerrier ranime ses esprits,
Son cœur dément encor ces foudroyans écrits ;

Il croit que, des horreurs inventant la plus noire,
Un traître d'Angélique osa souiller la gloire,
Qu'il cherche à le frapper des plus terribles coups,
Pour le faire expirer en ses transports jaloux;
Et toutefois l'écrit de cette main traîtresse
N'imite que trop bien la main de sa maîtresse.
Mais enfin, cet espoir le soutient de nouveau;
Il l'embrasse, il s'attache à ce faible roseau,
Remonte son coursier, s'éloigne de la roche,
Apperçoit d'humbles toits, et bientôt s'en approche.
Là des troupeaux bêlans il distingue le bruit;
Il entre, et dans ce lieu se choisit un réduit.

Alors autour de lui l'on s'empresse, on enlève
Ses éperons dorés, son armure, son glaive:
On a près d'une crêche attaché Brilliador;
Cet asile est le même où le jeune Médor
A goûté le bonheur dans les bras d'une amante;
Roland dont la douleur de plus en plus fermente,
Sur sa couche s'étend et songe à ses malheurs,
Là, cet infortuné verse un torrent de pleurs;
Quand tout-à-coup ses yeux... ciel! que voit-il encore?
Les voilà ces écrits, ces chiffres qu'il abhorre;
Sur les voûtes, les murs, les portes, en tous lieux,
Ces exécrables traits importunent ses yeux.
Il veut s'instruire, il craint la vérité terrible,
Il n'ose envisager cette lumière horrible,
De la plus sombre nuit il veut s'envelopper;
Mais vainement, hélas! il cherche à se tromper;
Le pâtre, pour calmer le tourment qu'il endure,
Bientôt du beau Médor lui contant l'aventure,

« Lui dit comme Angélique un jour l'avait pressé
De porter en ces lieux le sarrazin blessé ;
Comme elle avait pris soin de conserver sa vie ;
Qu'à ce jeune étranger par l'amour asservie ,
Et lui sacrifiant jusques à la pudeur ,
Elle avait mille fois partagé son ardeur ;
Que reine du Cathai, d'un splendide royaume ,
Elle n'avait pas craint , là , sous cet humble chaume ,
D'épouser ce Médor , ce soldat inconnu :
Il montre , en terminant son récit ingénu ,
Le riche bracelet que pour payer son zèle
Angélique en partant mit dans sa main fidèle ,
Et dont Roland jadis , en un tems plus heureux ,
Fit à cette beauté le présent amoureux. »

Ce récit est pour lui comme le coup de hache
Qui tombe sur sa tête , et du tronc la détache ;
Pas une ombre d'espoir qui lui reste en ses maux ;
Des larmes de ses yeux s'échappent à longs flots ;
Dans les convulsions de sa douleur farouche
Sous le poids qui l'oppresse il frémit dans sa couche ,
Il se roule , il rugit , il bondit en fureur :
Une pensée alors le fait pâlir d'horreur ;
Il songe que l'ingrate et ce rival qu'elle aime
Ont dû , cent fois unis sur cette couche même
Y goûter de l'amour tous les transports heureux.
Il s'élance , il en sort poussant des cris affreux :
Moins prompt moins effrayé tressaille et se réveille
Le vigneron dormant à l'ombre de sa treille ,
Quand , troublant tout-à-coup son tranquille repos ,
La vipère sous lui vient rouler ses anneaux :

Alors, ce lit, ce toit, ce pâtre l'importune ;
Il brûle de partir même avant que la lune
Ou l'aurore à ses yeux découvrent un sentier ;
Il saisit par la bride et traîne son coursier,
Sort, l'ame toute en proie à ses pensers funèbres,
Cherche de la forêt les plus noires ténèbres,
Et là, cédant au poids d'un désespoir affreux,
Exhale en gémissant ses soupirs douloureux ;
Sur ses armes soudain ses pleurs qui se répandent
De ses yeux inondés à longs ruisseaux descendent.
« Quoi ! je pleure, dit-il, en de pareils malheurs ?
Quoi ! l'excès de mes maux n'a pas tari mes pleurs ?
Non, je n'en puis verser en ma douleur extrême ;
C'est mon ame qui fuit, c'est ma vie elle-même ;
Ces soupirs de mon sein sont le souffle embrasé ;
Sous quel horrible poids mon cœur est écrasé !
Qu'il souffre !.. Qu'ai-je dit ?.. non, non, je ne puis être,
Je ne suis point Roland, Roland n'est plus... Un traître,
Une infidèle amante... ils l'ont assassiné...
Je suis de ce Roland le spectre infortuné,
Qui, sorti des enfers... O que je souffre encore !
L'enfer... oui, je le sens, tout l'enfer me dévore. »

Ses larmes à ces mots s'arrêtent dans ses yeux,
Et reprenant sa course il part en furieux ;
Pour lui, dès ce moment, plus de paix, plus de trêve !
Il crie, il court, il croit faire un horrible rêve ;
Le délire est empreint dans ses yeux, sur son front ;
Il regarde.... il écoute... il parle... il s'interrompt ...
Il va, revient, s'arrête, et bientôt sur l'arène
Tombe échevelé, pâle ; il se roule, il se traîne,

Comme un spectre hideux, qui sous d'affreux lambeaux,
Vient dans l'ombre des nuits ramper sur les tombeaux.

Il erra jusqu'au jour dans la forêt profonde ;
Et lorsque le soleil rendit le jour au monde,
Son sort le ramena vers cet antre odieux
Où l'écrit de Médor avait frappé ses yeux :
A l'aspect imprévu de l'objet qui l'outrage,
Il n'est plus que fureur, que vengeance, que rage ;
Il s'élance, et le fer arme aussitôt sa main,
En cercles foudroyans tourne, frappe, et soudain
Fait voler en éclats les roches fracassées ;
Par-tout où de Médor les amours sont tracées,
Tombe de tout son bras le courroux destructeur ;
C'en est fait, plus de grotte et d'asile au pasteur ;
La fontaine elle-même et si claire et si pure,
De l'implacable fer n'évite pas l'injure ;
Il précipite entasse en ses limpides eaux
Les racines, les troncs, les pierres, les rameaux ;
Enfin sous tant d'efforts, las, haletant, débile,
Tombe, et fixe les cieux d'un regard immobile.

Là, sans pleurs, sans sommeil, et sans soif et sans faim,
Soit que le jour se lève ou penche vers sa fin,
Ce guerrier, triste objet d'horreur et d'épouvante,
Dans tous ses traits hideux offrant la mort vivante,
Trois fois a vu l'aurore éclairer l'horizon,
Et le jour qui la suit lui ravit sa raison.
Mais sa force renaît ; à peine il la retrouve,
Comme un feu qu'en ses flancs la terre enferme et couve
Tout-à-coup tonne, éclate ; ainsi Roland soudain

Fait éclater la rage enfermée en son sein ;
Furieux, il détache, il brise contre terre
Et lance, et corcelet, et casque, et cimeterre,
Arrache ses habits, arrache ses cheveux,
Montre à nu son grand corps et ses longs bras nerveux,
Sa poitrine velue, et par degrés commence
Le frénétique accès d'une horrible démence.

Mais ce mal croît encor ; bientôt plus forcené,
Par son bras furieux un pin déraciné
Vole et siffle, et bientôt d'autres arbres énormes,
Les charmes, les sapins, les frênes, les grands ormes,
Et ces chênes ridés, ces vieux rois des forêts,
Tels que le roseau frêle arraché des marais,
Suivent sa main sans peine, et les plaines voisines
Se couvrent à l'instant d'effroyables ruines.
A ce bruit, des hameaux des monts et des vergers
Pâtres, cultivateurs, vignerons et bergers,
Tout accourt, tout veut voir ce bras dont le tonnerre
Fracasse les forêts, et fait trembler la terre.

CHANT IV.

MILTON.

A PEINE l'Arioste a-t-il chanté Roland,
L'auditoire enflammé par ce récit brûlant
Admire la fureur le désespoir horrible
Qui jaillit du volcan de cette ame terrible ;
Quand, non loin d'Angélique et non loin de Médor,
O surprise ! ô terreur ! on le découvre encor.
Quoi ! sur lui son courroux n'aurait-il plus d'empire ?
Non, des secours humains ont guéri son délire ;
Vainement d'Angélique il voit Médor épris ;
Il ne jette sur eux qu'un regard de mépris,
Et n'est pas plus ému que le roc où se brise
L'impuissante fureur d'une onde qu'il méprise.
Mais le héros détourne un œil indifférent,
S'éloigne, et fuit au fond d'un bosquet odorant.
Les mânes cependant las des fortes peintures
Qui de Roland jaloux exprimaient les tortures,
Voudraient qu'on leur peignît ce doux charme des cœurs
Qu'enchaînent mollement des nœuds tissus de fleurs,
Où des tourmens jaloux ignorant les supplices
L'innocence et l'amour confondent leurs délices :
Alors Milton prenant sa lyre entre ses mains
Se prépare à chanter le premier des humains.

La foule avidement et l'entoure et le presse ;
Il exhale en ces mots sa poétique ivresse :

Le mont d'Eden s'élève en des champs fortunés ;
Ses pieds d'épais buissons s'offrent environnés,
Et ses flancs hérissés d'inaccessibles roches
Par-tout de son sommet défendent les approches.
Sur ces flancs s'élevaient de longs et noirs sapins,
Des cèdres, des palmiers, de vénérables pins,
Qui montant par degrés formaient de verds étages,
Vers les cieux élevaient ombrages sur ombrages ;
Champêtres ornemens et superbes atours,
Qui paraient de ces monts les immenses contours.
Plus haut sur les sommets de ces arbres augustes
S'arrondissait en cercle une chaîne d'arbustes,
Formant du paradis les agrestes remparts,
D'où l'œil dans les vallons plongeait de toutes parts.
Par-tout en s'élevant ces remparts environnent
Des arbres fructueux qui de fleurs se couronnent ;
Leur émail qui se mêle avec les fruits dorés
Dans l'air au gré des vents roule en flots colorés ;
L'astre du jour épris de leur beauté changeante,
Peint de verd et d'azur, dore, rougit, argente,
Ces brillantes moissons et de fruits et de fleurs ;
Il pare l'occident de moins riches couleurs,
Quand d'un pourpre éclatant il peint l'azur de l'onde,
Ou lorsque les rayons dont il remplit le monde,
Font resplendir au loin ce prisme pluvieux
Qui s'arrondit en arc et tient au front des cieux.

Ainsi d'arbres divers ce beau lieu se décore ;
Là, d'un air pur s'exhale un air plus pur encore,

Qui dilate le cœur, épanouit les sens,
Et leur fait respirer l'haleine du printemps ;
Là mille frais zéphirs sur leur aile embaumée
Faisaient voler des fleurs l'essence parfumée,
Et couraient sur le lis et la rose et le thym
Renouveller encor leur odorant butin ;
Là cet arbre divin qui renferme la vie
S'élève, et d'un or pur épanchant l'ambroisie,
Fait éclater au loin l'orgueil de ses rameaux ;
L'arbre de la science autour de tous nos maux
Etale auprès de lui sa verdure fatale.

Un fleuve traversant la plaine occidentale,
Sans détourner son cours, venait au pied du mont
Précipiter ses flots dans un gouffre profond ;
De cette onde bientôt une source filtrée
Par les pores obscurs de la terre altérée,
Sur le sommet du mont reparaissait au jour,
Du père des humains visitait le séjour,
Et là, ces belles eaux fuyant par mille routes,
Au fleuve souterrain couraient se rendre toutes,
En cascade joyeuse ensemble bondissaient,
Et dans leur premier lit ensemble s'enfonçaient.
Grossis du cours obscur de ces eaux souterraines,
Quatre fleuves couraient baigner d'immenses plaines,
Bientôt portaient aux mers le tribut de leurs flots.

Si l'art osait tracer ces sublimes tableaux,
O combien j'aimerais à suivre dans leur course
Ces flots qui, jaillissant de leur limpide source,
Dans l'air étincelaient en liquides saphirs,

Puis formaient des ruisseaux caressés des zéphirs ;
Et sur des sables d'or en nappes argentées
Déroulaient mollement leurs ondes enchantées ,
Qui couraient à l'envi d'un tribut de fraîcheur
Abreuver et l'arbuste et la plante et la fleur ;
Ce n'étaient point ces fleurs, frileux enfans des serres,
Dont un printemps factice orne de faux parterres ,
Qui séparés en lits , en couches , en parquets ,
Laissent emprisonner l'essor de leurs bouquets ;
Mais ces filles de l'air , du zéphir et des ondes ,
Chères aux près , aux bois , en tous lieux vagabondes ,
Se mariant par-tout aux arbres , aux buissons ,
Et prodiguant par-tout leurs flottantes moissons :
On les voyait , tantôt fraîches épanouies
Présenter au zéphir leurs tiges réjouies ,
Tantôt faire éclater aux rayons du soleil
Leur panache doré , leur calice vermeil ,
Tantôt sous les abris des plus profonds ombrages
De ses feux trop ardens éviter les outrages ,
Et se désaltérer dans la fraîcheur des eaux.

Ce beau lieu charmait l'œil d'aspects toujours nouveaux ;
De mille arbres divers les tribus embaumées
Y répandaient la myrrhe en larmes parfumées ;
D'autres ornés de fleurs et de fruits éclatans
Offraient un été riche à côté du printemps ;
Entre eux l'œil enchanté pénètre et voit des plaines ,
Des troupeaux blanchissant les collines lointaines ;
Il voit se balancer sur la cronpe des monts
Le palmier , l'arbre heureux doré par les limons ;
Il voit de frais gazons tapisser les prairies ,

Où la rose, au milieu des peuplades fleuries,
Abandonne aux baisers du zéphir matinal
D'un sein demi-voilé le trésor virginal :
Aucune épine encor ne hérissait sa tige ;
Là, toute la nature a l'éclat du prestige ;
Elle enchante par-tout les prés et les forêts ;
Là, s'ouvrent aux regards sous les ombrages frais
Des grottes, où la vigne à longs replis serpente,
Où par-tout de ses bras la souplesse rampante
S'étale, et s'emparant des arbustes voisins,
Suspend et les rubis et l'or de ses raisins :
On voyait les ruisseaux les sources les fontaines
Qui des monts s'échappaient dans les bois dans les plaines
Courir, tomber, jaillir en bouillons écumans,
Bientôt s'entrelacer en dédales charmans,
Se disperser, se fuir, et plus loin réunies,
Enfoncer dans les bois leurs nappes rembrunies ;
S'étendre en un beau lac, dont le sein calme et pur
En miroir étalant son immobile azur,
Voit de ses bords chéris mille tiges amantes
Répéter leur feuillage au sein des eaux dormantes,
Où leur cime et les cieux se peignant tour-à-tour,
Font un combat charmant de l'ombrage et du jour.
Là, des chantres ailés les familles joyeuses,
Et des nombreux échos les voix harmonieuses,
Et des eaux et des bois, les murmures divers,
Forment un seul accord de leurs mille concerts ;
Là, de légers zéphirs courent d'une aile errante
Distribuer par-tout leur récolte odorante ;
Tandis que, des saisons monarque universel
Pan, qui mène à sa suite un printemps éternel,

Rayonnant de plaisir en ces belles demeures ;
Dansait accompagné des Grâces et des Heures.

Jamais fut-il égal au charme de ces lieux
Ce beau vallon d'Enna ; ce bois délicieux ,
Où , parmi tant de fleurs abondamment écloses ,
La jeune Proserpine en moissonnant des roses ,
Comme elles , rose à peine échappée au bouton ,
Fut moissonnée aussi par l'amoureux Pluton.

Parmi les animaux qu'offrent ces lieux champêtres ,
Et sous ces bois sacrés on apperçoit deux êtres ,
Debout , levant au ciel leurs fronts nobles , sereins ,
Et de cet univers augustes souverains ;
Nus , ils étaient couverts d'un voile de décence ;
Ils brillaient de fierté , d'honneur et d'innocence.
Rois paisibles du monde , en leur regard altier ,
En leurs sublimes traits , Dieu s'est peint tout entier ;
Tout ce qu'on doit aimer et tout ce qu'on révère ,
Raison , vertu , sagesse , et piété sévère ,
La piété , ce don , ce pur encens du cœur ,
Que l'homme en sujet libre adresse à son auteur ,
La beauté la vertu l'amour l'intelligence
Se peignent dans leurs traits et marquent leur puissance.
Dans leurs formes pourtant quelque inégalité
De leurs sexes divers distinguait la beauté :
L'un superbe annonçait et la force et l'audace ;
Par des attraits plus doux l'autre annonçait la grâce ;
Le premier pour Dieu seul vivait en ce beau lieu ,
Le second y vivait et pour l'homme et pour Dieu ;
Dans un globe éclatant que le jour illumine

L'œil de l'un fièrement éclate et se dessine ;
Ses longs et noirs sourcils, son front auguste et grand,
Accusent sa noblesse et décèlent son rang ;
Ses cheveux noblement répandus sur sa tête
L'entourent de leur ombre en couronnent le faîte ;
Noirs comme l'hyacinthe ils se roulent sans art
Autour de son beau cou répandus au hasard ;
De ses membres nerveux le buste s'environne,
Il s'élève porté sur sa double colonne ;
Ses bras, ses mains, du corps ministres assidus,
Quelquefois repliés, quelquefois étendus,
Dans l'air à ses côtés librement se balancent ;
Sous leurs jambes ses pieds légèrement s'élancent,
Et tout prêts à marcher agir parler ou voir
Dès que l'ame a voulu, remplissent leur devoir.

Son épouse entr'ouvrait des yeux doux et célestes ;
Elle offrait, exposant ses nudités modestes,
Les charmes arrondis d'un beau sein, d'un beau corps,
De suaves contours, d'harmonieux accords ;
Le tissu velouté d'une peau tendre et fine
Où la veine azurée en rameaux se dessine ;
De blonds cheveux flottans, qui roulaient à longs plis
Autour de mille attraits par leur ombre embellis,
Et qui d'un voile d'or, jouet du vent folâtre,
En couvraient tour-à-tour et découvraient l'albâtre.
Ainsi la souple vigne embrasse un jeune ormeau ;
Ainsi les cheveux d'Eve étalant leur réseau,
Sur sa taille élégante erraient avec souplesse ;
Eve sur son époux appuyant sa faiblesse
Lui résiste et lui cède, et ses charmans refus

Pour l'amour qui triomphe ont un charme de plus.
Aucun ombrage alors ne voilait par décence
Les beautés qu'à l'amour consacre l'innocence.
L'innocence aux regards offrait de purs appas ;
Une coupable honte alors n'existait pas ;
Ils ignoraient encor cette pudeur impure
Qui rougit des présens que nous fit la nature ;
De la corruption déplorables effets :
Honneur déshonorant, triste enfant des forfaits,
Tu perdis la vertu pour sa fausse apparence,
Et tu remplaças tout, tout, hormis l'innocence.

Aux anges à Dieu même en leur simplicité
Sans rougir ils offraient leur chaste nudité.
Tels étaient ces époux à leur auteur fidèles,
De leur postérité majestueux modèles ;
Tel en ces bois sacrés se tenant par la main,
S'avançait libre et fier le premier couple humain ;
Ils marchaient au hasard, et dans leurs promenades
Les fleurs de l'oranger, les roses, les grenades,
Qui tombaient sur leur tête et volaient autour d'eux,
D'une odorante pluie embaumaient leurs cheveux,
Sous leurs pas en tapis couraient joncher la plaine ;
Les zéphirs empressés d'une plus molle haleine
D'une aile plus légère alors les caressaient,
Et des oiseaux par-tout les chants applaudissaient.

Dans le fond d'un bosquet le cours d'une fontaine
Serpentait mollement sous une ombre incertaine ;
Là, sur un verd tapis paré d'un vif émail
Ils s'assirent tous deux : et par un doux travail

Déjà leur faim naissante était aiguillonnée,
Leur table par la faim toujours assaisonnée
Se composait de fruits; les arbres s'inclinaient
Et d'eux-mêmes à la main leurs dons s'abandonnaient;
Ils savouraient ces mets qui réparaient leur force;
L'onde qu'ils recueillaient dans une creuse écorce
Présentait à leur soif le plus doux des nectars;
Ils ne s'épargnaient point les amoureux regards,
Les souris, précurseurs des folâtres ivresses,
L'innocent abandon, les naïves caresses,
Et ces doux entretiens où leurs cœurs amoureux
Aimaient à s'épancher et s'exprimaient leurs feux.
« Chère Eve, dit Adam, dépeins-moi les pensées
Que du monde en tes sens le spectacle a tracées;
Quels furent de ton cœur les sentimens divers
Dans les premiers momens où tu vis l'univers? »

« Je me trouvai, dit-elle, au bord d'une onde pure,
Mollement étendue en un lit de verdure;
Des arbres l'ombrageaient, et leurs sommets touffus
Se balançant dans l'air rendaient un bruit confus:
Je me lève, ignorant si je vois un prestige;
Je me demande alors d'où viens-je? où vais-je? où suis-je?
J'apperçois un ruisseau, qui du creux d'un rocher
Jaillit, et près de moi me paraît s'épancher;
Il étendait au loin sa surface limpide,
Et formait dans la plaine une autre plaine humide,
Qui par degrés perdant son premier mouvement,
A mes yeux étonnés offrit le firmament:
J'approche, et m'inclinant regarde en cette eau pure;
Ciel! j'y vois s'incliner comme une autre figure;

Je tressaille à sa vue et recule d'effroi ;
Elle tressaille aussi, recule ainsi que moi :
Un invincible attrait me ramenant vers elle,
Je la revis ; combien elle me parut belle !
Combien elle semblait m'admirer à son tour !
Nos yeux se répondaient, ils respiraient l'amour,
Vers mes bras étendus ses bras semblaient s'étendre ;
Je la voyais parler, et ne pouvais l'entendre ;
Je la verrais encore, un sentiment vainqueur
Près d'elle enchaînerait et mes pas et mon cœur,
Si le son d'une voix ne m'en eût arrachée. »
« Cet objet qui sur lui tient ta vue attachée,
Qui vient et disparaît, et revient avec toi,
C'est toi-même, dit-elle : ô ! belle Eve, suis-moi ;
Je vais guider tes pas vers le fond d'un bocage,
Où tu ne verras point une trompeuse image,
Mais un être réel modèle de tes traits ;
Tu le posséderas, l'aimeras à jamais,
Lui donneras les fruits d'une union si chère,
Et par lui des humains seras l'auguste mère. »
Pouvais-je balancer ? je suivis cette voix,
Cet invisible guide, et bientôt je te vois
A l'ombre d'un platane étendu sur la mousse,
Beau, superbe, et pourtant d'une beauté moins douce,
Moins aimable, ayant moins ce charme séducteur
Dont le ruisseau m'offrit le prestige flatteur :
Tous mes sens à ta vue et tout mon cœur se trouble ;
Je veux fuir, tu me suis, et ma crainte redouble.
Tu t'écriais : « Belle Eve, ah ! calme cet effroi ;
Tu sortis de mon flanc, que crains-tu près de moi ?
Cesse de t'éloigner, ô moitié de moi-même !

N'évite pas celui par qui tu vis, qui t'aime ;
En te formant de moi la main du Créateur
T'a choisi le côté le plus près de mon cœur ».
En achevant ces mots, par ta main empressée
La mienne fut saisie et tendrement pressée ;
Je cédai, je sentis combien sur ma beauté
L'emportait de tes traits l'auguste majesté,
Et la vertu sur-tout, devant qui tout s'efface...

Adam lui répondit : « Chère Eve ; ô ! quelle grace
Répand sur tes discours ton accent séducteur !
Quel fortuné moment il rappelle à mon cœur !
Il m'en souvient encor, quand j'ouvris ma paupière
Mes yeux furent frappés d'une vive lumière ;
J'admirai cet éclat qui brille au firmament :
Excité par l'instinct d'un premier mouvement
Qui semblait m'attirer vers cette voûte immense,
Sur mes pieds à l'instant je me dresse et m'élance ;
Je me vois entouré par des prés, des coteaux,
Des fleuves, des vallons, des bosquets, des ruisseaux,
Et des êtres vivans que ce beau lieu rassemble,
Qui rampaient, voltigeaient, marchaient, couraient ensemble ;
Tout sourit à mes yeux, tout enchante mon cœur,
Satisfait, inondé de joie et de bonheur.
Tout-à-coup sur mon corps, en ma surprise extrême,
Je promène mes yeux et m'observe moi-même ;
Sur mes pieds je me sens légèrement porté,
Je vais, je viens, je cours avec agilité.
J'ignorais cependant la cause de mon être,
Qui j'étais, où j'étais, et qui m'avait fait naître ;
Je veux parler, soudain je m'exprime, et ma voix

Appelle par leurs noms les objets que je vois ;
Soleil, jour éclatant qui réjouis ma vue,
Toi qu'il offre à mes yeux de tant d'attraits pourvue,
O terre ! ô bois ! ô fleuve ! ô prés délicieux !
Vous tous, êtres vivans qui marchez sous mes yeux,
Parlez ; si vous avez observé ma naissance,
Dites-moi, quel auteur me donna l'existence ?
Comment puis-je connaître, et comment adorer
Celui qui m'a fait vivre et voir et respirer,
Par qui je suis placé dans ce charmant asile ?
Je parlais, quand baissant ma paupière débile,
Je vois à mes côtés et des fruits et des fleurs,
Qui captivent mon œil charmé de leurs couleurs ;
J'admire du bosquet, de la fraîche vallée,
En feuillage, en tapis, la verdure étalée ;
Le pourpre des raisins, la blancheur des troupeaux,
Les jeux de la lumière, et ses charmans repos ;
Les ruisseaux déployant leurs ondes diaphanes.
Ces objets par degrés instruisent mes organes,
Et bientôt ma pensée en garde les tableaux ;
Cependant leurs effets pour mes sens si nouveaux
En vain m'offraient de loin leurs vaines apparences,
J'en ignorais encor les formes, les distances ;
J'en approche, et ma main sent leurs douces rondeurs,
Suit leurs âpres contours, sonde leurs profondeurs ;
Mais quel nouveau plaisir et quelle autre merveille !
Des sons harmonieux ont frappé mon oreille ;
C'était le bruit confus des sources, des ruisseaux,
Et l'accent des zéphirs et celui des oiseaux.
Mon ame jouissait de ce charme sonore ;
Je voyais, j'entendais, et désirais encore,

Lorsque l'air m'apporta des parfums ravissans.
O! qu'avec volupté j'en respirais l'encens !
Je ne sais quel besoin de sentir, de connaître,
De plaisir en plaisir entraînait tout mon être ;
D'une ivresse nouvelle il avertit mes sens :
Prêts à s'entrelacer deux arbustes naissans
Suspendaient à leurs bras les trésors de l'abeille ;
A leur aspect, l'attrait d'un nouveau sens s'éveille,
Et du rayon soudain brûlant de me saisir,
J'accours, je le détache, et bientôt, ô plaisir !
J'exprime entre mes doigts une écume dorée
Qui révèle à ma bouche une ivresse ignorée,
Je m'abreuve à longs traits de sa douce liqueur.
Mais il manquait encore une ivresse à mon cœur ;
Tu parus : ô ! comment te retracer, te dire
A quel degré ta vue exalta mon délire !
Ta vue, elle éclipsa tous les objets divers,
Ces yeux, ce teint, ces traits, ce fut là l'univers ;
Je vois s'enfler ton sein, ses formes ravissantes
M'offrent l'éclat des lis et des roses naissantes ;
De trouble en l'approchant mon cœur a palpité,
Je tremble, tout mon corps frémit de volupté :
Mais quel charme nouveau! tu parles, je t'écoute,
Et ta voix de mon cœur a découvert la route ;
Aimable objet, te dis-je, ô que tes sons charmans
Plaisent à mon oreille ! en quels ravissemens
M'a plongé cette voix qui m'agite, m'enflamme,
Qui trouble tous mes sens et s'attache à mon ame !
Alors, je combattis ton aimable embarras ;
Alors, à mes transports abandonnant ton bras,
Tu laissas dans ta main si douce et si brûlante

De ton heureux amant glisser la main tremblante ;
Mon ame en son transport m'abandonne et s'enfuit ;
Elle vole à ta bouche et ma bouche la suit,
D'un pur et long baiser j'y savoure l'ivresse ;
Dans mes bras, sur mon sein, je te sens, je te presse :
O de quels sentimens j'épuisai la douceur!
Tu les partageas tous ; mon épouse, ma sœur,
Ma fille....; et que n'est-il un nom plus cher encore
Pour exprimer assez à quel point je t'adore !
Je ne sais, mais enfin toutes les voluptés,
Tout ce qui plaît, mon cœur l'éprouve à tes côtés :
Dieu partagea ses dons à toute la nature,
Mais sur toi sa bonté les versa sans mesure ;
Toi seule a pris sur moi cet empire vainqueur :
J'aime l'éclat du jour ; mais je sens que mon cœur
Lui préfère ce jour voluptueux, timide,
Qui luit si tendrement sous ta paupière humide ;
Ces rayons amoureux font naître dans mon sein
Un je ne sais quel trouble, un désordre soudain ;
J'aime l'émail brillant dont la fleur se décore,
Mais l'éclat de ce teint m'enchante plus encore ;
J'ai respiré la rose ; eh bien, pour ton époux
Les roses de ta bouche ont un parfum plus doux !
J'écoute les oiseaux, leurs chants me réjouissent,
Mais les tiens dans mon cœur aussitôt retentissent ;
J'ai goûté le nectar que l'abeille a formé ;
Ah ! je sens qu'un nectar encor plus parfumé
Recueilli sur ta bouche où la mienne se presse,
Fait couler dans mes sens la plus rapide ivresse ;
Rien enfin n'a sur moi ton pouvoir absolu ;
Je perds ma volonté sitôt qu'Eve a voulu ;

Je ne sais qu'adorer ses traits, son doux empire,
Que respirer l'amour dans l'air qu'elle respire.
Eh d'où te vient sur moi ce suprême ascendant
Qui m'a ravi ma force et rendu dépendant ?
Ah ! dans la volupté quand nos ames perdues,
Dans le sein l'un de l'autre errantes, confondues,
Partageaient du plaisir les transports ravissans,
Aurais-tu fait passer ta faiblesse en mes sens ?
Oui, je le crois au feu que tant d'amour m'inspire,
C'est ta beauté qui règne, et j'ai perdu l'empire.

Il dit; et les yeux pleins d'un amour innocent,
Eve à demi penchée, à demi l'embrassant,
Lui découvre sous l'or de ses tresses flottantes
D'un sein demi-voilé les rondeurs palpitantes.
Adam fut entraîné par un charme vainqueur;
Il sentit ce beau sein se poser sur son cœur,
Et sourit noblement à son épouse heureuse.
Ainsi le ciel sourit à la nue amoureuse
Quand sur elle il répand les germes créateurs
Qui versent les moissons, la verdure et les fleurs :
Le père des humains en un baiser de flamme
Sur la bouche qu'il aime a recueilli son ame.

Cependant le soleil abaissant son essor,
Epanche à l'horizon ses flots de pourpre et d'or;
Le crépuscule arrive, et son voile grisâtre
Couvre des monts lointains l'obscur amphithéâtre ;
La nuit vient sur ses pas, le silence la suit,
Calme l'air, assoupit le murmure et le bruit;
Les animaux, les flots, les oiseaux, le zéphire,

Tout dort : seul éveillé le rossignol soupire ;
La nature en silence écoutait ses accords ;
Hespérus conduisait tous les célestes corps :
La lune s'entourant de sa cour étoilée,
Mystérieuse encore, et doucement voilée,
Dans sa majesté calme en reine s'avançait ;
De moment en moment son front s'éclaircissait ;
Et dissipant enfin les nuages funèbres,
De sa pâle lumière argentait les ténèbres.
C'était l'heure propice aux amoureux plaisirs :
Les époux, entraînés par leurs tendres desirs,
Ensemble vont chercher le berceau d'hyménée :
Par quel charme nouveau leur ame est entraînée !
Ils marchent admirant tous ces astres si beaux,
De la terre et du ciel majestueux flambeaux ;
Ils entendent au loin dans l'ombre harmonieuse,
Des anges retentir la voix religieuse ;
Ils entendent chanter l'hymne des séraphins,
Qui sur les harpes d'or et les claviers divins
Résonne en modulant d'augustes symphonies,
Et proclame de Dieu les grandeurs infinies ;
Leurs cœurs aiment ces chants exhalés dans les airs,
Et montent vers le ciel avec leurs doux concerts.

Ils arrivent enfin dans un secret bocage,
Près du berceau qu'embrasse un verdoyant feuillage ;
Dieu même le forma ; l'immortel ouvrier
Sur sa voûte enlaça le myrte et le laurier.
Sur ses côtés l'acanthe et des plantes sans nombre
Serrant leur touffe épaisse et répandant leur ombre,
Formaient de verds rideaux qu'émaillaient mille fleurs ;

Là, l'iris étalait ses diverses couleurs ;
La rose, du printemps favorite superbe ;
Le lilas, le jasmin se déployaient en gerbe,
En bouquets, en festons qui parfumaient les airs ;
Mille autres fleurs encor paraient les tapis verds,
Tapis plus éclatans que ceux même où s'étale
Des orgueilleux Persans la pompe orientale.

O belle Eve ! c'est là que l'ange de l'hymen
Lui-même vers Adam te guida par la main ;
Vierge, à ton jeune époux charmé de ta décence
Tu vins avec pudeur livrer ton innocence :
Quelle rougeur alors enflamma ton beau teint !
Ainsi l'aube rougit des couleurs du matin ;
Le firmament sourit à des flammes si belles,
Les oiseaux enchantés applaudirent des ailes ;
La terre tressaillit, la troupe des zéphirs
Par-tout du couple heureux répéta les soupirs,
Courut en voltigeant les murmurer aux ondes,
Aux prés aux bois aux monts aux cavernes profondes,
Et des prés et des bois et des monts d'alentour
Toutes les voix en chœur murmurèrent l'amour.
Ainsi fut célébré cet auguste hyménée.

Eve par son époux tendrement amenée,
Vit le même berceau s'élever en ce lieu ;
Là, debout sur le seuil, et s'adressant à Dieu,
A ce Dieu qui créa les cieux et la lumière,
L'un et l'autre lui fit une simple prière
Qui, de ces cœurs si purs hommage solennel,
Monta comme l'encens aux pieds de l'Eternel.

Alors sous le berceau dont l'abri les rassemble
Ces fortunés époux se reposent ensemble.

Mais à peine du jour le flambeau renaissant
Aux bords de l'horizon parut éblouissant,
Ponr admirer ses feux Adam conduisit Eve
Vers l'orient doré par l'astre qui se lève.
Dans quelle pompe alors, en qnel vaste appareil
Resplendit à leurs yeux le retour du soleil ?
Sur les monts couronnés par ses rayons superbes
De sa flamme en jets d'or comme il vomit les gerbes,
Comme il roule avant lui son vaste embrasement !
Avant de se montrer, ce roi du firmament
Long-tems retient ses pas, long-tems prêt à paraître,
Au monde impatient laisse attendre son maître;
Mais l'astre tout-à-coup éblouissant d'éclairs
Part, et de ses rayons remplit les cieux déserts;
Il a fait fuir la nuit de son éclat jalouse;
La terre à son aspect, jeune et brillante épouse,
Sourit, et se revêt des plus fraîches couleurs;
Elle exhale en parfums sa verdure et ses fleurs,
Où tremble la rosée, où des gouttes limpides
Allument au soleil tous leurs prismes liquides;
Des oiseaux réveillés le peuple harmonieux
Chante, et salue en chœur le mouarque des cieux :
Cet hymne, cet encens des bois, de la prairie,
Vers l'astre qui répand les sources de la vie
Plongent l'homme en un doux et long ravissement;
Et le cœur absorbé dans son enchantement,
Il adore de Dieu la puissance chérie,
Il rêve à ce grand être, il s'incline, il s'écrie;

O Dieu ! quelle puissance éclate en tes bienfaits !
Comment pourront nos cœurs les acquitter jamais !

Il dit, et dans ses champs, dans sa forêt profonde,
Avec sa belle épouse il marche en roi du monde.
Profitez couple heureux d'un bonheur qui s'enfuit,
Et qui peut-être hélas sera bientôt détruit ;
Pour vous perdre, Satan s'échappant de l'abyme,
Par d'horribles conseils veut vous livrer au crime ;
Il veut venger sur vous ses funestes revers ;
A peine il voit d'Eden les bosquets toujours verds,
Il gémit, les compare à ses gouffres de flamme,
Et fait parler ainsi le trouble de son ame :

O terre ! à ton aspect je crois revoir les cieux !
C'est pour toi que, versant un jour officieux,
Les astres à l'envi dans leur vaste carrière
Répandent feux sur feux lumière sur lumière.
Tous ces brillans soleils asservis sous ta loi
Composent ton cortège et marchent devant toi.
Ainsi qu'autour de lui Dieu voit rouler les mondes,
Ainsi t'environnant de leurs clartés fécondes
Tu reçois en tribut la vie et la chaleur ;
Tu nourris l'arbrisseau la verdure et la fleur,
Et tant d'êtres vivans qui couvrent ta surface,
L'homme enfin l'homme altier devant qui tout s'efface,
L'homme qui voit ramper le reste à ses genoux,
Et par l'intelligence est le plus graud de tous.
O combien j'aimerais tes plaines fructueuses,
Tes prés, tes bois fleuris, tes eaux voluptueuses,
Qui versent en courant l'écume et la fraîcheur,

Si pour mon ame encore il était un bonheur;
Mais cette conscience, inexorable juge,
Peut-elle me laisser un asile un refuge!
Plus d'objets enchanteurs je cherche à m'entourer,
Et plus de mes remords je me sens dévorer;
Tout ce qui plaît m'irrite; ont ma fureur extrême
Empoisonne en mon cœur jusqu'au bonheur lui-même;
J'habiterais encor dans la sphère du ciel
Que j'y voudrais encor détrôner l'Eternel.
Palais des voluptés des plus pures délices,
Vous fîtes mon honheur, vous feriez mes supplices;
Rien ne peut désormais adoucir mon malheur;
Mais je puis faire au moins partager ma douleur;
Dût retomber sur moi la plus horrible peine,
Je puis goûter encor le bonheur de la haine;
Perdons l'homme; ah s'il doit succomber aujourd'hui,
S'il meurt, c'en est assez tout succombe avec lui,
Tout, la terre, le ciel, Dieu lui-même, et ma rage
Des six jours en un seul va renverser l'ouvrage.
Fier Adam, toi que Dieu créa pour m'avilir,
Que ne puis-je aux enfers bientôt t'ensevelir.
Ta gloire me poursuit, ton rang me persécute;
Je sens que ton empire est fondé sur ma chute:
Oui ce monde superbe est ton brillant palais,
Les anges sont ta garde, et le ciel est ton dais.
Monarque d'un moment, être fier et fragile,
Fange qu'on me préfère, ambitieuse argile,
Tu t'arroges mon rang, tu règnes, et je vois
Les anges te servir comme ils servaient sous moi;
Mais leur milice en vain combat pour te défendre;
Je saurai t'approcher, je saurai te surprendre;

Un brouillard m'enveloppe, et pour mieux te tromper
Sous les traits d'un serpent bientôt je vais ramper.
Moi ramper!.... Il le faut, ce moyen seul me reste;
O déplorable chute! abaissement funeste!
Je vais reptile impur, gonflé de noirs poisons,
Me roulant sur la terre et rasant les gazons,
Pour venger ma défaite et ma honte infinie,
D'un corps vil et fangeux traîner l'ignominie.
Mais n'importe, il le faut, ma fierté s'y résout;
L'ambition la haine est capable de tout;
Adam je vais bientôt te payer mes supplices,
Je vais empoisonner tes plus pures délices;
Qu'il tonne alors sur moi ton Dieu fier et jaloux,
Je ris de sa menace, affronte son courroux,
Traverse ses projets, parviens à le confondre,
Et ma haine à sa haine à l'instant va répondre.

Il dit, et dans les bois près des impurs marais
Se glisse enveloppé dans un brouillard épais,
Trouve enfin le serpent, s'applaudit et s'arrête,
S'empare de son sein, pénètre dans sa tête,
Et lui laissant finir son tranquille sommeil,
Attend pour l'inspirer l'instant de son réveil.
A peine le jour naît, il part, franchit les plaines,
Des côteaux aux vallons, des grottes aux fontaines
Va vient, et visitant tous les bosquets divers,
Court exterminer l'homme ou plutôt l'univers.
Quel éclatant succès ce doux espoir lui montre;
Et si d'Eve sur-tout s'offrant à sa rencontre
Il trouvait à l'écart les charmes innocens!
Il n'ose s'en flatter; mais à ses yeux perçans

Eve seule en un bois tout-à-coup se présente :
D'arbustes et de fleurs une foule éclatante
L'entourait de parfums, et son tendre incarnat
De leurs vives couleurs augmentait son éclat.
Satan la voit, ravi de sa beauté divine ;
Pour cultiver ses plants souvent elle s'incline,
Encourage l'essor de leurs jeunes boutons,
Donne l'appui du myrte aux frêles rejetons,
Aux arbustes penchés, aux fleurs dont la faiblesse
Ne peut de leur fardeau supporter la richesse.
Elle ne pensait point, admirant leurs couleurs,
Qu'elle était en ces lieux la plus belle des fleurs,
Et sans l'appui d'Adam bientôt la plus fragile.
Pour l'observer de près, l'audacieux reptile
S'avance, et se promène en de brillans sentiers
De jasmins de lilas de myrtes d'églantiers,
S'y cache quelquefois, en sort par intervalles,
Et roule ses anneaux dans leurs brillans dédales.
Il ne peut se lasser d'admirer ces beaux lieux ;
Mais c'est Eve sur-tout qui captive ses yeux.
Ainsi d'une cité fuyant les murs immondes
Les fanges les bronillards les croupissantes ondes
Et d'un air infecté le funeste poison,
Un fortuné mortel dans la belle saison
Vole aux champs, et du baume exhalé dans la plaine
Parfume ses poumons et son avide haleine ;
Alors tout lui sourit ; la ferme la moisson
Le blé l'herbe la fleur, chaque objet, chaque son
S'empare de ses sens, et dans ses rêveries
S'il voit quelque beauté nymphe de ces prairies,
Elle embellit encor ce spectacle charmant,

Tout prend à son aspect un air d'enchantement ;
Mais les bois, mais les prés, bien moins que cette belle,
Flattent l'homme ravi, qui trouve tout en elle.

Tel Satan ne pouvait rassasier ses yeux
De l'éclat répandu dans ces aimables lieux,
Tel il en respirait la fraîcheur matinale ;
Mais c'est d'Eve sur-tout la beauté virginale,
C'est ce charme si doux qu'on veut décrire en vain
D'un regard enivrant, d'un sourire divin,
C'est l'attrait d'une grace innocente et céleste,
Et d'un tendre abandon la volupté modeste,
Qui calmant de Satan les féroces desirs
Le forcent à goûter d'ineffables plaisirs ;
Un pouvoir inconnu le dérobe à lui-même,
Il s'étonne, il ne sait s'il abhorre ou s'il aime,
L'auteur de tous les maux ressent quelque bonté ;
Dans sa muette extase, immobile, enchanté,
Il laisse reposer en son ame ravie
La vengeance et la fraude et la haine et l'envie ;
Mais bientôt tout l'enfer qui vient le resaisir,
A son ame ravit ce céleste plaisir ;
Plus il sent la vertu plus il s'attache au crime,
Et retombé du ciel il rugit dans l'abyme.

Quelque tems des humains cet ennemi pervers
Flotte indécis en proie à ses pensers divers ;
Enfin il se décide, et pour s'approcher d'Eve,
Sur sa croupe en glissant il s'avance il s'élève,
Il courbe ses anneaux en cercles redoublés,
Qui forment l'un sur l'autre agilement roulés

De plis entrelacés un vivant labyrinthe ;
La flamme du plaisir en son œil est empreinte ;
L'or enrichit sa crête et son cou verdoyant,
Qui se dresse et fait luire un émail ondoyant,
Et sa croupe arrondie en spirale superbe
Le promène avec pompe et se roule sur l'herbe.
Il vient, et suit d'abord un oblique sentier.
Ainsi le courtisan qui d'un monarque altier
Cherche à rendre le cœur à ses vœux exorable,
S'efforce de choisir un moment favorable ;
Ou tel au sein des mers un nocher prévoyant
Pour entrer dans le port s'approche en louvoyant,
Evite les rochers dont le choc l'épouvante,
Et varie avec art sa manœuvre savante ;
Ainsi l'adroit reptile en se glissant toujours
Varie à chaque instant sa marche et ses détours.
Mais enfin devant Eve il se montre il s'arrête ;
Jusqu'à ses pieds alors humiliant sa tête
Il semble avec amour contempler ses appas,
Et baise avidement la trace de ses pas.
Eve le voit, s'étonne, et suspend son ouvrage ;
Il saisit cet instant et lui tient ce langage :

Ne soyez point surprise, ô reine de ces lieux !
Si j'ose m'approcher pour contempler vos yeux,
Ces yeux éblouissans dont le suprême empire
Etonne le ciel même et tout ce qui respire ;
Ah ne les armez pas d'un farouche dédain,
Leur azur est celui d'un ciel pur et serein.
Vos charmes sont si doux, vos traits ont tant de grâces,
Comment ne pas vous suivre et voler sur vos traces,

Laissez-moi ressentir votre aimable pouvoir,
Et me rassasier du bonheur de vous voir.
Quels charmes enivrans votre beauté rassemble !
Son éclat me ravit, et cependant je tremble
De vous être importun lorsque vous m'enchantez.
Toutefois, ce plaisir dont vous me transportez
Ne peut être goûté par des brutes sauvages
Indignes d'élever jusqu'à vous leurs hommages ;
L'homme seul peut sentir un charme si flatteur,
Faut-il que tant d'appas n'aient qu'un admirateur.
Celle qui devrait voir la foule des archanges
Environner son trône et chanter ses louanges,
Doit-elle se borner au terrestre séjour ?
Ah c'est aux séraphins à former votre cour.

Le perfide en ces mots cherche à tromper la femme
Dont cet adroit discours a déjà touché l'ame.
Elle reste immobile en son étonnement ;
Bientôt elle s'écrie avec ravissement :
Qu'entends-je ? Quoi, la brute éloquente et sensée,
La brute ainsi que l'homme exprime sa pensée ;
J'ai cru que l'Eternel avare de ses dons
N'avait permis qu'à nous d'articuler des sons ;
Explique-moi comment jusqu'à ce jour muette
De tes pensers divers ta langue est l'interprête,
Comment enfin pour moi tu ressens plus d'amour
Que tous les habitans qu'enferme ce séjour ;
Parle, de ton récit mon oreille est avide.

Reine de ces beaux lieux, dit le flatteur perfide,
Il faut vous obéir, je le puis, je le doi,

Vos moindres volontés sont un ordre pour moi.
Comme les animaux cherchant leur nourriture
Je bornais autrefois mes soins à la pâture,
Et privé des clartés que donne la raison
Je trouvais le bonheur sur un lit de gazon,
Content d'y posséder une brute compagne;
Lorsqu'un jour, au hasard errant dans la campagne,
Je vis nn arbre au loin chargé de fruits dorés,
Et d'un éclat vermeil richement colorés;
J'en approche, et je sens un baume qui m'enchante,
De la chèvre jamais la mamelle abondante
Qu'attendent les chevreaux sous les rustiques toits
D'un lait plus odorant n'a parfumé vos doigts.
Cependant de ces fruits la vue enchanteresse
Aiguillonnant la faim qui m'agite et me presse,
Je m'élance, et de l'arbre où j'attache mes nœuds
J'enveloppe le tronc dans mes replis nombreux.
Je dévore ses fruits; tout-à-coup, ô merveille!
Ma langue se délie, et mon instinct s'éveille.
J'articule des mots, je sens que ma raison
S'étend, s'élève, embrasse un immense horizon;
Je parcours l'univers en mes pensers sublimes;
J'en atteins les hauteurs, j'en sonde les abymes;
De la terre et du ciel j'admire le tableau;
Je m'empare du bon, je m'enivre du beau;
Mais ces perfections dans leur doux assemblage,
Je ne les vois qu'en vous intéressante image
Des plus aimables traits de la divinité;
Rien n'approche de vous en éclat, en beauté;
Vous êtes des vertus le plus parfait exemple;
Voilà ce qui m'attire et qu'en vous je contemple;

Pardon, si d'un regard un peu trop curieux
Osant vous admirer, j'importune vos yeux,
Et si je viens troubler dans son charmant domaine
Celle que l'univers reconnaît pour sa reine.

Eve à l'instant s'écrie : ô serpent! quel est-il
Ce fruit qui t'a rendu si savant si subtil?
Est-il loin de ce lieu? Le serpent plein de joie,
L'interrompant alors : la plus facile voie
Vous conduira, dit-il, vers ce fruit éclatant;
Ordonnez, j'obéis, et vous guide à l'instant.
Eve y consent, soudain il marche devant elle,
Il se dresse, il bondit, il court, il étincelle,
Par ses brillans replis son corps éblouit l'œil,
Il s'élance enflammé d'espérance et d'orgueil.

Ainsi lorsque nourris de vapeurs sulfureuses
Qu'épaississent des nuits les ombres ténébreuses,
Des feux au fond d'un bois qui les tient renfermés
Par un choc imprévu soudain sont allumés,
Le voyageur perdu dans ces routes perfides
Cherche à suivre de loin leurs clartés homicides,
Et s'enfonçant toujours en leur dédale obscur,
Finit par s'engloutir en un marais impur.
Tel tressaillant d'espoir et rayonnant de crime
Satan dans les bosquets conduisait sa victime :
Il lui montre enfin l'arbre aux fruits délicieux.
Eve à peine l'a vu, serpent, fuyons ces lieux,
Cet arbre en fruits divins suivant toi si fertile
A tes yeux si parfait, est pour nous inutile;
J'admire son pouvoir, mais je n'y puis toucher;

C'est un crime déjà qu'oser en approcher ;
De goûter ces beaux fruits Dieu nous fit la défense ;
Son ordre est absolu, l'enfreindre est une offense :
Nul obstacle d'ailleurs ne s'oppose à nos vœux.

Quoi, répond le serpent, quoi dans ces bois heureux
Dont votre créateur vous a rendus les maîtres,
Vous ne disposez pas de tous leurs dons champêtres ?
Eve innocente encor lui répartit soudain :
Nous jouissons des fruits de ce vaste jardin ;
Mais de l'arbre qui règne au milieu du bocage
L'Eternel a jamais nous interdit l'usage :
Si vous mangez ces fruits, a-t-il dit, vous mourrez.
Ces mots par elle à peine ont été proférés,
Satan prend un air sombre, il s'indigne, il se lève ;
Plein d'un zèle apparent et pour l'homme et pour Eve,
En ami plein d'ardeur il s'érige à l'instant ;
Il semble que son cœur soit attendri, flottant,
Qu'écoutant tour-à-tour le zèle et la prudence,
Du discours qu'il médite il pèse l'importance.
Pour Eve quelquefois sa perfide amitié
Laisse tomber sur elle un regard de pitié,
Et tout-à-coup son œil étincelant de flamme,
Annonce le courroux qui bouillonne en son ame.
Ainsi ces orateurs dans Rome renommés,
Par de grands intérêts fortement animés,
Long-tems se recueillaient, mais éloquens d'avance
Leur geste leur coup-d'œil leur maintien leur silence
Haranguaient l'assemblée, et les précipitant
Dans l'ardente fureur d'un exorde éclatant,
Faisaient soudain partir l'éclair avec la foudre.

Tel Satan se consulte, et prompt à se résoudre :
O bel arbre qui fais tout connaître et tout voir !
O c'est bien à présent que je sens ton pouvoir !
Dès que l'erreur paraît soudain tu la dissipes ;
De tout à mes regards tu montres les principes,
Et même à tes clartés le divin Créateur
Ouvre de ses desseins la sombre profondeur ;
Dans ses sentiers obscurs tu découvres ses traces.
Reine auguste ! bravez ces terribles menaces ;
Ne craignez point la mort ; non vous ne mourrez pas ;
Non ce fruit ne saurait vous livrer au trépas,
Puisqu'il donne la vie accroît l'intelligence.
Dieu même a-t-il sur moi fait tomber sa vengeance,
Sur moi qui de cet arbre ai ravi le trésor ?
J'ai dévoré ses fruits et je respire encor ;
Qu'Eve ose les goûter, qu'Eve à l'instant m'imite,
Et bientôt son pouvoir deviendra sans limite.
Eh, ce que Dieu permet aux brutes de ces bois,
Pensez-vous qu'il le puisse interdire à leurs rois ?
Se peut-il qu'à ce point une faute légère,
Fasse éclater sur vous son injuste colère ?
Il louera bien plutôt un intrépide effort ;
Que n'aura point troublé le péril de la mort,
Et par qui vous aurez, doublant votre puissance,
Et du bien et du mal conquis la connaissance,
Du bien, pour le connaître et pour le pratiquer,
Et du mal pour le fuir, ou plutôt l'attaquer.
Dieu ne peut exercer qu'une puissance auguste ;
Si ce Dieu vous punit il cesse d'être juste ;
S'il cesse d'être juste il cesse d'être Dieu ;
S'il ne l'est plus, pour vous sa menace est un jeu.

Mais s'il l'est, votre crainte et l'irrite et l'offense.
Pourquoi donc vous fait-il cette injuste défense ?
Pourquoi ? pour enchaîner ainsi par la terreur
Votre ame condamnée à l'éternelle erreur,
Pour mieux vous accabler d'un joug insupportable.
Si vous osez toucher à ce fruit délectable,
Il sait bien que vos yeux de ténèbres couverts
Seront par la science entièrement ouverts,
Que vous deviendrez dieux, et qu'en ce rang suprême
Vous jouirez des biens qu'il possède lui-même;
Puisqu'en cueillant ce fruit puisqu'en le dévorant
Moi reptile j'ai pu monter à votre rang,
Quel serait votre sort en suivant mon exemple;
Du dieu que vous servez l'univers est le temple,
Il deviendrait le vôtre, et l'encens aujourd'hui
Fumerait dans les cieux pour vous comme pour lui;
Oui volant l'un et l'autre au céleste domaine,
Vous serez affranchis de l'existence humaine,
Vous mourrez de la sorte, et par quel noble effort
Ne doit-on pas chercher une aussi belle mort.
Les dieux veulent en vain vous priver de leur gloire;
Dans leur coupe immortelle il est permis de boire,
Et vous pouvez siéger à leurs banquets divins;
Mais de leurs droits douteux ces tyrans sont si vains,
Qu'ils s'arrogent l'honneur d'avoir formé le monde.
Qui pourrait en douter ? Moi; je vois qu'il abonde
En trésors enfantés par son sein paternel,
Trésors qu'il produit seul, et non pas l'Eternel.
Quoi Dieu vous ravirait l'espoir de la sagesse ?
Quoi l'homme veut s'instruire et ce desir le blesse ?
Mais si tout appartient à la divinité,

Que peut votre savoir contre sa volonté ?
Et si c'était l'envie . . . ah ce poison funeste
Ne saurait altérer l'être pur et céleste :
Par ce puissant motif et tant d'autres encor,
Ce bel arbre à vos mains doit livrer son trésor ;
Ainsi point de terreur, point de lâche faiblesse,
Prenez goûtez ces fruits, et devenez déesse.

Ce discours imposteur avec trop de succès
S'ouvrit dans le cœur d'Eve un dangereux accès ;
Son œil de ce beau fruit voit la couleur vermeille,
En admire l'éclat ; encore à son oreille
Retentissent les mots dont l'aimable poison
Enivre son esprit, étourdit sa raison,
Et déjà l'astre d'or qui verse la lumière
A fourni la moitié de sa vaste carrière.
Eve ressent la faim qu'aiguillonnent ses feux,
Qu'invite le parfum de ces fruits savoureux,
Et d'un rameau pesant voit tous les dons perfides
D'eux-mêmes se livrer à ses mains trop avides ;
Elle s'arrête encor, délibère un instant,
Pour détacher le fruit enfin son bras s'étend,
C'en est fait, et soudain sa bouche le dévore.
L'univers a frémi voyant ce crime éclore ;
La terre fait entendre un long gémissement,
Et tressaillant d'horreur sur ses vieux fondemens
S'écrie avec effroi malheur à la nature.
Le serpent s'est enfui dans la forêt obscure ;
Eve ne songe plus au reptile infernal ;
Elle se livre entière à son plaisir fatal ;
Et soit que des fruits seuls elle soit occupée,

Soit que, goûtant du ciel la joie anticipée,
Elle pense déjà dans son avidité
Se repaître de gloire et d'immortalité,
Elle plonge son ame en ces folles délices.
Hélas, elle ignorait à quels affreux supplices
La livrerait bientôt son déplorable sort;
Elle aspirait le crime, et dévorait la mort.
Lasse enfin du plaisir où son ame se noie,
Et toute à son ivresse à son délire en proie,
Elle regarde encor ce bel arbre odorant,
L'embrasse avec ardeur, s'incline en l'adorant,
Implore le pouvoir qui circule en sa sève,
Qui féconde son sein, dans ses rameaux s'élève,
Et d'où nait ce nectar dont les flots précieux
Font boire la science à la table des dieux.

Mais déjà son époux avec impatience
Comptait tous les momens de sa trop longue absence;
Pour orner ses cheveux il avait en festons
Des arbustes fleuris entrelacé les dons;
Pourtant il éprouvait une crainte importune;
Je ne sais quel effroi présageant l'infortune
Lui dit qu'il va bientôt connaître les douleurs.
Il vole au devant d'Eve, il lui porte ses fleurs,
Et la voit à l'instant paraître enorgueillie.
Elle tient dans ses mains une branche cueillie
Sur cet arbre fatal dont les fruits radieux
De leurs vives couleurs éblouissent les yeux.
En voyant son époux de son teint qui s'anime
Tout-à-coup la rougeur a révélé son crime;
Et pour le déguiser prenant un ton flatteur,

Elle apprête avec art un discours séducteur.

N'étais-tu pas surpris de ma trop longue absence ?
O que j'ai, tendre époux, désiré ta présence !
Que le tems était long ! jamais jusqu'à ce jour
Je n'avais éprouvé ce tourment de l'amour.
L'absence est un supplice, et mon cœur la déteste ;
Je ne te quitte plus, non, je te le proteste,
Il m'en a trop coûté ; connais du moins pourquoi
Si long-tems dans ces lieux j'ai resté loin de toi.
Cet arbre du savoir, l'arbre qu'on imagine
Des plus affreux malheurs la féconde origine,
Est doué d'un pouvoir dont j'ai le sûr garant ;
Le serpent a goûté ce nectar odorant,
Et loin qu'il ait du ciel éprouvé la vengeance,
Il est depuis ce tems rempli d'intelligence,
Il parle ainsi que nous, et même sa raison
A su de mes pensers étendre l'horizon ;
Ses discours m'ont instruite, et m'ont si bien guidée,
Que par leur éloquence enfin persuadée
J'ai goûté ces beaux fruits, et mes sens satisfaits
Déjà de sa promesse éprouvent les effets ;
Mes yeux sont dessillés, à mon esprit qui s'ouvre
A mon cœur à mes sens l'Eternel se découvre ;
Je vais monter au ciel ; mais loin d'un tendre époux
Le rang même des dieux peut-il me sembler doux,
Prends donc goûte ces fruits que ma main t'abandonne,
Et partage avec moi la céleste couronne.

Eve parle en ces mots, et du remord vengeur
Sur tous ses traits soudain se répand la rougeur ;

Frappé de ce récit Adam reste immobile ;
Ses yeux sont stupéfaits, son front paraît tranquille ;
Sa main laisse tomber sa couronne de fleurs :
Sa douleur est sans voix, ses traits sont sans couleurs,
Enfin son désespoir se faisant un passage :

O toi du Créateur le plus parfait ouvrage,
En qui tout excellait, douceur, grace, bonté,
Innocence, pudeur, céleste volupté,
Eblouissante fleur quel souffle t'a fanée !
Comment jusqu'à ce point ta vertu profanée
A-t-elle pu céder au serpent suborneur !
Tu péris, avec toi périt tout mon bonheur ;
Qu'as-tu fait ! devais-tu d'une main sacrilége
Violer de ces fruits le divin privilége ?
Devais-tu ? .... C'est Satan, c'est ce monstre infernal
Qui t'a précipitée en ce gouffre fatal ;
Il m'y plonge avec toi, car Adam va te suivre,
Je puis mourir pour Eve, et non pas lui survivre ;
Et comment vivre hélas sans ton doux entretien ?
Sans retrouver ce cœur qui répondait au mien ?
Pourrai-je, en regrettant nos tendres habitudes,
Traverser de ces bois les vastes solitudes ?
Dieu voulût-il formant une autre Eve pour moi,
Lui donner tes attraits, ce ne serait plus toi ;
Rien ne peut empêcher que ce cœur t'appartienne ;
Non, mon sang est ton sang, ma substance est la tienne,
Tout mon être s'unit et s'attache à ton cœur.
Sans Eve sur la terre il n'est plus de bonheur.
Plutôt que tu me sois un seul instant ravie,
Que je meure, avec toi la mort sera ma vie.

Il dit ; voyant le sort qu'Adam vient de choisir
Et laissant échapper des larmes de plaisir,
Eve en ses bras charmés avec amour le presse ;
Son époux, enivré d'une folle tendresse,
Affronte l'Eternel, ou plutôt le trépas.
Il connaît son devoir, il ne s'aveugle pas ;
Mais Eve le subjugue, et la main qu'il adore
Lui présente le fruit qu'il prend, et qu'il dévore.

A ce nouveau forfait, prévoyant son malheur,
La terre a fait entendre un long cri de douleur ;
Trois fois elle a tremblé, répondant à la terre
Le firmament trois fois fait gronder son tonnerre,
Et les anges troublés des maux de l'univers,
Eux-mêmes se voilant versent des pleurs amers.
Mais c'est Dieu Dieu sur-tout que cette injure offense.
Eh bien le monde entier sentira sa vengeance,
Le monde comme Adam va subir le trépas.
Toi-même lieu charmant, Eden, tu périras ;
Déjà l'Aquilon siffle en tes forêts profondes ;
Les torrens débordés y font rouler leurs ondes ;
Les rochers sur les monts de noirs frimas couverts,
Déjà sont assiégés par les aspres hivers.
Par-tout, dans le vallon, dans le bois, dans la plaine,
Des élémens troublés la fureur se déchaine ;
Plus de ces jours sereins, plus de ces cieux vermeils ;
L'œil ne voit se lever que de tristes soleils,
Et dans l'immensité des nuits froides et sombres
Voit apparaître au loin d'épouvantables ombres.
Par-tout les animaux de colère hurlans,
L'un sur l'autre acharnés, se déchirent les flancs ;

Adam même, à leurs yeux, Adam craint de paraître,
Ces sujets révoltés font frissonner leur maître ;
Il fuit, mais poursuivi par le remord vengeur
Qui le presse et l'étouffe et s'attache à son cœur.
O mort ! s'écriait-il, ô justice éternelle !
Viens terminer ma vie affreuse et criminelle !
Frappe, frappe, il est tems. Eve accourt à ses cris,
Veut de ce trouble affreux délivrer ses esprits,
Mais Adam, que soudain sa présence courrouce,
Par ces mots furieux l'arrête et la repousse.

« Retire-toi, serpent, fuis avec tes poisons,
Fuis, vas porter aillenrs tes lâches trahisons,
Tes perfides conseils, ton affreuse imposture !
Ponrquoi, lorsque le ciel est peint sur ta figure,
Faut-il que dans ton cœur se cache tout l'enfer !
Hélas ! j'étais heureux, si ce cœur faible et fier
Qui brûlait d'éprouver son empire suprême,
N'eût voulu tout dompter, jusqu'à Satan lui-même.
Tu croyais de sa ruse aisément triompher ;
Mais des plis du serpent il a su t'étouffer ;
Orgueilleux de ta chute, en ce jour il te brave ;
Il ne voit plus en toi que sa plus vile esclave ;
Et moi je t'ai cédé sans avoir combattu !
Tu m'as trop ébloui par ta fausse vertu :
Tu n'as qu'un esprit vain, qu'une apparence vaine,
Ah ! lorsque du néant sortit l'espèce humaine,
Faut-il que la nature ait de son créateur
Reçu ce beau défaut, ce poison si flatteur,
De tourmens de remords cette source féconde !
Sans elle quel bonheur était promis au monde !

Combien les nœuds formés par ce sexe pervers
Vont rassembler de maux sur ce triste univers !
Les rivales fureurs, les discordes jalouses,
Les époux outragés par d'indignes épouses,
L'amour tendre opprimé par d'injustes parens,
Qui, sous des noms sacrés détestables tyrans,
Marchanderont l'hymen, et de ses libres chaînes
Sans cesse accableront des victimes humaines :
Voilà de tes conseils voilà les fruits affreux !
Et quels maux vont frapper nos enfans malheureux ! »

Il dit, et se détourne : A ces mots, désolée,
Eve les yeux en pleurs, tremblante, échevelée,
Poussant de longs sanglots aux pieds de son époux
Par ces mots supplians veut fléchir son courroux.
« Ne m'abandonne point à ma douleur extrême ;
Adam, le ciel me voit, il sait combien je t'aime,
Et quel profond respect je te porte en mon cœur ;
Oui, ma faute a du ciel attiré la rigueur ;
Oui, j'ai bravé de Dieu la sévère défense ;
Mais c'est innocemment que j'ai commis l'offense.
Le serpent m'a trompée ; écoute mes douleurs,
Ou je reste à tes pieds inondés de mes pleurs.
Laisse-moi ton amour, seul bien que je réclame,
Ton amour dont je vis, dont je nourris mon ame ;
Si je le perds, hélas ! que devenir sans lui ?
Mon frère, mon époux, mon conseil, mon appui,
Cher Adam, puisqu'il faut que l'un et l'autre meure,
Puisque nous périrons, peut-être dans une heure,
Vivons du moins en paix ; notre ennemi cruel
Nous a fait à tous deux un outrage mortel ;

Il faut, enveloppés dans une même offense,
Contre lui désormais liguer notre vengeance.
Mais que ta haine au moins ne tombe point sur moi.
Ton épouse est, hélas ! plus à plaindre que toi :
Tu n'as blessé que Dieu ; moi, par ma faute extrême
J'ai, péchant contre Dieu, péché contre toi-même.
Eh bien mes cris, mes pleurs, implorant l'éternel,
Vont rassembler sur moi les vengeances du ciel ;
C'est moi qu'il doit frapper, c'est sur ma seule tête
Que doit de son courroux retomber la tempête,
Seule par mon forfait j'ai causé tes malheurs,
Et dois seule épuiser les célestes fureurs. »

Elle dit, et sanglotte en implorant sa grace.
Cet aveu d'un forfait que le remord efface,
Ce douloureux maintien, ce profond repentir,
Ces plaintes qu'en son cœur il entend retentir,
Ont touché son époux, l'ont ému jusqu'aux larmes ;
Il voyait à ses pieds cet objet plein de charmes,
Celle qui fut sa vie et fit tout son bonheur,
D'un regard moins sévère implorer la faveur,
Redemander l'ami, le protecteur, le père
Dont son cœur ne saurait soutenir la colère.
Il lui pardonne alors, ne voit plus que ses maux,
Il prend sa main, la presse, et lui parle en ces mots :

« Imprudente ! comment peux-tu vouloir encore
Aggraver un tourment que ta faiblesse ignore,
Et sur ta tête seule assembler nos malheurs ?
Hélas ! cherche à suffire à tes propres douleurs ;
Puisque mon seul courroux te subjugue et t'accable,

Que sera du très-Haut le courroux formidable ?
Pourras-tu résister à ses terribles traits ?
Ah ! s'il m'était permis de changer ses décrets,
J'irais, me prosternant aux pieds du divin juge,
Pour toi dans ses bontés implorer un refuge ;
Ma voix s'élèverait au-dessus de tes cris,
Et fallût-il te perdre, oui te perdre à ce prix,
Je voudrais sur ma tête amasser tout l'orage ;
Je sauverais du moins de mon triste naufrage
Un être qui par moi devait être guidé,
Que Dieu me confia, que j'ai si mal gardé.
Lève-toi ; renonçons à nos plaintes amères ;
Elles ne font hélas ! qu'accroître nos misères,
Et déjà nos remords nous accablent assez.
Qu'un mutuel amour, que des soins empressés
Nous aident bien plutôt à porter notre chaîne.
Cette funeste mort, que je croyais prochaine,
Vers nous, je le prévois, à pas lents doit venir ;
Et comme un jour qui meurt nos jours doivent finir :
Au même sort que moi ma race est condamnée ;
O déplorable sort ! ô race infortunée !... »

« Eve alors par degrés reprenant ses esprits :
Par notre chute, Adam, je n'ai que trop appris
A quel point mon conseil peut devenir funeste ;
Le mal qu'il a produit n'est que trop manifeste.
Mais, puisque tu me rends ma place dans ton cœur,
Pour mériter au moins cette insigne faveur
Et regagner l'amour où mon bonheur s'attache,
Ce cœur n'aura jamais de pensers qu'il te cache.
Ecoute mon projet, il est pénible, affreux,

Mais ma faute nous rend à tel point malheureux
Qu'on peut le préférer à l'état où nous sommes.
Puisque notre infortune atteindra tous les hommes,
Qu'ils naîtront dévoués à la mort, aux douleurs,
Et qu'il est si cruel de causer leurs malheurs,
Pourquoi les mettre au jour? Pourquoi dans la misère
Plonger ces malheureux dont je deviendrai mère?
Que l'avide trépas ne détruise que nous.
Peut-être, cependant, craindras-tu, cher époux,
Que nous aimant toujours, qu'étant toujours ensemble,
Qu'invités par l'attrait du nœud qui nous rassemble,
Et toujours dévorés par un brûlant desir,
Nous ne puissions dompter ce besoin du plaisir.
Ah! pour le cœur sans doute il n'est point de souffrance
Comparable au malheur d'aimer sans espérance;
Eh bien, accélérons la lenteur de la mort,
Et de nos propres mains terminons notre sort.
Eh quoi, faut-il languir dans l'attente importune;
Et souffrir mille morts sans en obtenir une.
Echappons au malheur que nous pouvons prévoir;
Et puisque nos destins sont en notre pouvoir,
Mourons.... » De son projet l'horrible violence
La replonge à ces mots dans un morne silence.
Et ses traits effacés et son teint sans couleur
Ont déjà du trépas la terrible pâleur.
Mais Adam se refuse au transport qui l'égare;
Un espoir plus heureux de son ame s'empare;
Son esprit se recueille, et sa saine raison
D'un immense avenir embrasse l'horizon.

« Chère Eve, répond-il, ton mépris pour la vie

Montre qu'elle n'est point par le néant suivie ;
Il décèle en ton être un être plus divin
Que celui dont la mort veut s'emparer en vain.
Tu crois mettre en mourant un terme à ta misère :
Mais quoi ! peux-tu penser que Dieu dans sa colère
Nous permette un instant d'éviter notre sort !
Craignons plutôt en nous d'éterniser la mort,
Et ne dérobons pas à notre ame immortelle
Ce consolant espoir de la vie éternelle.
Viens donc te prosterner avec moi devant Dieu,
Viens, et de nos forfaits lui faisant l'humble aveu,
Cherchons à mériter son auguste clémence ;
Ainsi que son pouvoir elle est sans doute immense.
Il verra nos douleurs, entendra retentir
En nos cris pénitens notre humble repentir ;
Pour nous plus d'innocence, oui ce trésor céleste
Est perdu sans retour, mais le remord nous reste,
C'est l'honneur du coupable, il nous sera compté ;
L'Eternel ouvrira ses trésors de bonté ;
S'il ne pardonne pas, au moins son indulgence
Adoucira pour nous l'arrêt de sa vengeance. »

Il dit, et l'un et l'autre implorant l'Eternel,
Humblement envers lui s'avoua criminel.
Dieu du haut de son trône entendit leurs prières,
Accueillit leurs soupirs et leurs larmes amères,
Et, se laissant toucher par le cri du remord,
Adoucit sa justice et recula leur mort,
Mais il leur interdit le séjour des délices.
Des anges aussitôt les terribles milices
S'avancent à sa voix dans un ordre effrayant ;

Du très-Haut devant eux le glaive flamboyant
Marchait, faisant jaillir une lumière horrible ;
L'ange qui commandait la phalange terrible
Prit la main des époux, pressa leurs pas trop lents,
Et leur fit éviter ces feux étincelans.
Ils franchirent d'Eden les superbes portiques,
Mais, reportant vers lui leurs yeux mélancoliques,
Tous deux abondamment répandirent des pleurs ;
Ils allaient habiter un séjour de douleurs,
Et regretter long-tems ce séjour adorable
D'où vient de les chasser leur crime irréparable.

CHANT V.

VIRGILE.

Des accens de Milton les mânes enchantés
Applaudirent ses vers par les Muses dictés,
Ces vers étincelans de beautés immortelles,
Et dont l'antiquité n'offre point de modèles.
Quels sublimes tableaux! c'est l'homme revêtu
De toute sa candeur, de toute sa vertu;
C'est Eve, qu'embellit l'amour et la décence;
C'est, lorsqu'ils ont enfin perdu leur innocence,
Ce remord qui les rend encor plus attachans
Par un vrai repentir et des regrets touchans.
Mais résonnant soudain, des sons pleins d'harmonie
Annoncent les accords du chantre d'Ausonie;
Il prélude, on l'écoute; il commence en ces mots :

Depuis sept ans Enée errait au gré des flots;
Lorsqu'à peine échappant aux fureurs d'un orage,
Il conduisit sa flotte aux rives de Carthage,
Où Didon qui fondait sa nouvelle cité,
Lui prodigua les soins de l'hospitalité.
Cependant, du sommet de la voûte éthérée,
La mère du héros, la belle Cythérée,
Baisse un œil inquiet vers les bords africains,

Et roule dans son cœur quelques nouveaux desseins ;
Elle veut que l'amour à l'instant se déguise,
Que sous les traits d'Ascagne il vole auprès d'Elise,
Et remette en ses mains de perfides présens
Qui vont de cette reine embraser tous les sens.
Elle craint d'une cour la faveur peu durable,
Mais sur-tout de Junon la haine inexorable ;
Tout son cœur en frissonne, et jusque dans la nuit
Cet invincible effroi la trouble et la poursuit.
A l'Amour, en ces mots, alors ouvrant son ame :

« O toi, qui produis seul mon pouvoir et ma flamme,
Toi, dont les traits puissans toujours victorieux
Bravent la foudre même et subjuguent les dieux,
Prête-moi ton secours, ta mère t'en supplie.
Tu vois pour qu'à ton frère échappe l'Italie,
Comme Junon par-tout l'accablant de revers,
Le poursuit et le fait errer de mers en mers ;
Toi-même avec ta mère en as versé des larmes :
Des discours séduisans, un accueil plein de charmes
L'arrêtent maintenant à la cour de Didon,
Mais je crains un asile accordé par Junon.
Ce moyen peut encor favoriser sa haine.
Prévenons-la mon fils ; viens enflammer la reine,
Viens, il faut que son cœur à jamais dépendant
Ne puisse de Junon éprouver l'ascendant,
Qu'Enée enfin lui soit aussi cher qu'à moi-même,
Et pour y réussir voici mon stratagême :
Ascagne chez Didon va se rendre à l'instant
Pour se montrer aux yeux d'un père qui l'attend ;
Et ce royal enfant, mon amour et ma joie,

Y doit porter les dons sauvés des murs de Troie.
Moi, je vais, dn sommeil lui versant les pavots,
Le cacher en mes bois de Gnyde ou de Paphos,
De peur qu'aux yeux séduits qu'aura trompés ma ruse,
Il n'offre sa présence et ne les désabuse.
Toi cependant, mon fils, prends ses aimables traits;
Cette nuit suffira pour mes desseins secrets;
Enfant, snr un enfant modèle ton visage,
Et quand Didon sensible aux charmes de ton âge,
T'aura pris dans son sein, posé sur ses genoux,
Et te prodiguera les baisers les plus doux,
Quand au festin royal les coupes seront pleines,
Fais couler en secret ton poison dans ses veines. »

Cupidon, s'empressant d'obéir à Vénus,
Du bel enfant troyen prend les traits ingénus,
Se dépouille aussitôt de ses brillantes ailes,
Et marche en méditant ses malices nouvelles.
Vénus au sein d'Ascagne épanche un doux repos,
Le berce dans ses bras et le porte à Paphos,
Où, l'entourant de fleurs, la douce marjolaine
L'embaume des parfums d'une odorante haleine.

Déjà vers les remparts élevés par Didon,
Suivant les pas d'Achate avançait Cupidon.
Il arrive, et déjà de sa cour entourée
La reine reposait sur sa couche dorée,
Où brillaient des tapis avec pompe étalés.
Les Troyens près d'Enée en foule rassemblés,
S'étendent sur des lits dont la richesse éclate,
Et pressent de leurs corps la pourpre et l'écarlate :

De l'onde sur les mains on verse la fraîcheur,
Que sèchent des tissus éclatans de blancheur;
Des présens de Cérès on charge cent corbeilles,
Et cinquante beautés d'âge et d'attraits pareilles,
Surveillent l'édifice où les mets sont dressés,
Cent autres prodiguant tous leurs soins empressés
Avec cent Tyriens partageaient leur ouvrage;
Servaient les mets fumans, versaient le doux breuvage:
Les grands, dans le palais en foule répandus,
Sur de brillans tapis reposaient étendus.
Bientôt un bruit flatteur de tous côtés circule;
Les dons brillans d'Enée et la beauté d'Iule,
Ses traits si doux, qu'enflamme une aimable pudeur,
Et ses mots enfantins, et leur feinte candeur,
Et la robe où l'acanthe étale son feuillage,
De tous les conviés emportent le suffrage.
Sur-tout l'infortunée en ce funeste jour
Dévouée aux fureurs d'un indomptable amour,
Et que le dieu remplit d'une ardeur imprévue,
N'en peut rassasier ni son cœur ni sa vue.
Cupidon feint qu'un père à ses vœux est rendu,
Et reste au cou d'Enée un instant suspendu,
Vole ensuite à Didon, qui se trouble et s'enflamme,
Attache sur l'enfant et ses yeux et son ame,
L'embrasse, et ne sait pas, livrée à son malheur,
Quel formidable dieu s'approche de son cœur.
Mais lui que de Vénus le conseil encourage,
De Sichée en cette ame ose attaquer l'image,
De moment en moment s'essaye à l'effacer,
Par une autre en secret cherche à la remplacer,
Et commence à troubler de ses vives atteintes

Une ame où ses ardeurs furent long-tems éteintes.

A peine du banquet le premier appareil
Fait place aux vases d'or qu'emplit un jus vermeil;
A l'aspect du nectar que la rose couroune,
La joie immodérée en longs éclats résonne :
Cent lustres d'or au jour dont la clarté s'enfuit,
Font succéder leurs feux triomphans de la nuit.
La reine emplit de vin sa coupe magnifique
Qu'enrichit de rubis un faste asiatique,
La coupe de Bélus, de vingt rois ses aïeux.
On se tait, on écoute; elle iuvoquant les dieux :

« De l'hospitalité garant inviolable,
O puissant Jupiter! rends ce jour favorable
Aux deux peuples unis qui t'adressent leurs vœux;
Que son souvenir passe à nos derniers neveux!
Bacchus, heureux Bacchus, viens nous verser ta joie!
Viens, Junon, que sur nous ta bonté se déploie!
Et vous, ô mes sujets, célébrez un héros.»
Elle dit, et du vin sa main verse les flots.
Légèrement alors sa lèvre s'en approche,
Ensuite, à Bitias qu'excite un doux reproche
Elle passe la coupe, il boit avidement,
Et s'abreuve à longs traits du nectar écumant;
Chacun suit son exemple : et soudain sur sa lyre,
Iopas inspiré par un savant délire,
Chanta du grand Atlas les sublimes leçons,
Les courses de Phébé, la marche des saisons,
Dit les feux éclipsés du flambeau de la terre,
Quelle cause a produit la grêle et le tonnerre,

L'homme et les animaux, et pourquoi les hivers
Plongent sitôt Phébus dans le gouffre des mers ;
Pourquoi l'ardent été rend les nuits paresseuses.
Dans ses chants il dépeint les ourses radieuses,
Et le bouvier traînant son char laborieux,
Et l'hyade épanchant ses torrens pluvieux.

Des convives joyeux l'alégresse redouble,
Et cependant Didon sent augmenter son trouble,
Ne parle qu'au héros, le voit seul en sa cour,
Et s'enivre à longs traits de son funeste amour.
Quelquefois sur Hector elle interroge Enée,
Veut savoir de Priam la mort infortunée,
Quels furent Diomède, Achille, Agamemnon,
Les coursiers de Rhesus, les troupes de Memnon.
Enée enfin, cédant à ce desir extrême,
Du perfide Sinon lui dit le stratagême,
Et la chute de Troie, et les nombreux revers
Qui l'ont depuis sept ans poursuivi sur les mers.

Didon brûle en secret, sans s'avouer encore
Le feu qui par degrés la mine et la dévore.
Les vertus du héros, ses exploits glorieux,
L'honneur d'être formé du plus beau sang des dieux,
Ce front majestueux et ces yeux pleins de flamme
Viennent en traits brûlans se peindre dans son ame ;
Tout y reste gravé, tout jusqu'aux moindres mots,
Et pour elle il n'est plus de tranquille repos.
L'aube à peine montrait sa lumière timide
Qui des cieux épurés dissipait l'ombre humide,
Quand rêveuse, et livrée à sa tendre langueur,

Son ame s'épancha dans l'ame de sa sœur.

« Oh quels songes, ma sœur, me glacent d'épouvante ?
Quel mortel étonnant le destin nous présente !
Quel éclat dans ses traits ! quelle héroïque ardeur !
Oui c'est un fils des dieux, si j'en crois sa valeur ;
Un cœur faible trahit une race vulgaire.
Dieux, quels coups l'ont frappé ! quelle terrible guerre
A signalé l'ardeur qui bouillonne en son sein !
Si je n'eusse arrêté l'immuable dessein
De ne plus à l'hymen assujétir mon ame,
Depuis que d'un époux la mort trahit ma flamme,
Si tout nœud désormais ne m'était en horreur,
Lui seul encor peut-être aurait séduit mon cœur.
Oui, je te l'avouerai, depuis la mort cruelle
De Sichée immolé par la main fraternelle,
Seul il m'a su toucher ; j'ai senti dans ce jour
Un trouble . . . qui ressemble à mon premier amour.
Mais que plutôt la terre en ses gouffres m'entraîne,
Que plutôt Jupiter de sa main souveraine
Me foudroie, et me plonge en ce séjour affreux
Des morts, des pâles morts abymes ténébreux,
Avant que je t'outrage, ô pudeur adorée !
O toi, qui pour mon cœur sera toujours sacrée !
Mon époux emporta mes premières amours :
Qu'avec lui dans sa tombe il les garde toujours. »
Elle dit, et son sein se remplit de ses larmes.

Elise lui répond : « Quoi ! malgré tant de charmes,
Veux-tu, de ton veuvage éternisant le cours,
Livrer au sombre ennui le printems de tes jours ?
Quoi ! toujours à l'amour, à l'hymen étrangère,

Fuiras-tu ces doux noms et d'épouse et de mère ?
Quel fruit t'en revient-il ? crois-tu qu'en un cercueil
Cet époux tant pleuré s'intéresse à ton deuil ?
Eh bien ! jusqu'à ce jour je veux que nulle flamme
En Libye, à Sidon, n'ait su flatter ton ame,
Que le farouche Iarbe et tant de souverains
Par la guerre enrichis sur nos bords africains,
N'aient pu forcer ton cœur à leur rendre les armes :
Mais d'un feu qui te plaît pourquoi crains-tu les charmes ?
Considère du moins à quel affreux danger
Peut t'exposer un jour ce rivage étranger.
Vois le Gétule armant ses hordes intrépides,
Et la Syrthe sauvage, et les cruels Numides,
Et tous ces Barcéens qui dans la plaine épars
Vont ravager tes murs ouverts de toutes parts.
Que dirais-je de Tyr, où ton barbare frère
Te menace et s'apprête à t'envoyer la guerre.
Moi, je crois en effet que la faveur des dieux
A conduit des Troyens la flotte vers ces lieux.
Qu'à ta ville, ma sœur, cette alliance illustre
Ajouterait encor de puissance et de lustre !
Combien s'agrandiraient nos peuples soutenus
Par les enfans de Troie et le fils de Vénus !
Cependant, à nos dieux offre des sacrifices ;
Implore leurs bontés, et s'ils te sont propices,
Fais aimer ton séjour au prince des Troyens ;
D'y retenir ses pas concerte les moyens,
Allègue la saison, le danger des naufrages,
Et les vaisseaux troyens qu'ont brisés les orages. »

Par ces mots, elle irrite un feu déjà brûlant,

Et donnant quelque espoir à ce cœur chancelant,
Relâche les liens de sa pudeur sévère.
D'abord, en implorant les dieux qu'elle révère,
Didon cherche la paix au pied de leurs autels.
Elle offre le tribut de ses dons solennels,
Immole des béliers d'une race choisie
Au dieu qui des raisins parfume l'ambroisie,
A Cérès, à Phébus, et sur-tout à Junon
Qui protège l'hymen et consacre son nom.
La reine qui d'amour est encore embellie,
Saisissant d'un vin pur une coupe remplie,
Au front d'une génisse en verse la liqueur,
Puis à l'aspect des dieux qu'elle invoque en son cœur,
Marche autour des autels chargés de ses offrandes,
Y conduit les taureaux, les orne de guirlandes,
Et dans leurs flancs ouverts que dévorent ses yeux,
Consulte avidement la réponse des dieux.
O frivole science! inutiles augures!
Eh que peuvent, hélas! pour fermer ses blessures
Des temples et des vœux les stériles secours?
Un feu qui la consume et qui s'accroît toujours,
Embrase tous ses sens, court dans toutes ses veines,
Et son cœur déchiré se complaît dans ses peines.
Didon brûle, et déjà, délirante d'amour,
Elle égare ses pas dans ses murs, dans sa cour.
Ainsi quand un chasseur dans les bois de la Crête
A surpris une biche au fond de sa retraite,
Et d'un trait imprévu la perce dans le flanc,
La biche qui parcourt les bois teints de son sang,
Veut en vain échapper à sa douleur cruelle,
Elle emporte la flèche et la mort avec elle.

Tantôt dans ses remparts l'amoureuse Didon
Etale à son héros les trésors de Sidon,
Ses murs déjà bâtis, sa ville déjà prête;
Commence à lui parler et tout-à-coup s'arrête;
Tantôt veut l'entraîner à des festins nouveaux,
Veut de Pergame encore entendre les travaux,
Et le nouveau récit des malheurs de Pergame
Aux lèvres du héros suspend encor son ame:
Mais à peine il la quitte, à peine au front des cieux
Les astres de la nuit laissent mourir leurs feux
Et ferment des mortels la paupière affaissée,
Dans son palais désert, errante et délaissée,
Sur le lit du héros elle rêve un instant;
Absent, le voit encore, et lui parle et l'entend;
Quelquefois, lorsque Iule entre ses bras folâtre,
Dévorant dans ses traits les traits qu'elle idolâtre,
Elle abuse son cœur par ce charme surpris,
Et n'embrasse qu'Enée en embrassant son fils.

Alors on ne voit plus s'étendre ses murailles,
Ni ses jeunes guerriers s'exercer aux batailles;
Tout languit dans ses ports et dans ses arsenaux;
Les tours qui s'élevaient demeurent sans créneaux;
Des voûtes sans appui l'œil voit pendre la masse,
Et des murs ébauchés l'effrayante menace.

L'aurore abandonnait la couche de Tithon;
Dès que ses premiers traits ont blanchi l'horizon,
De jeunes Tyriens une brillante élite
Des portes à l'envi sort et se précipite;
Tout part, et les épieux d'un large fer armés,

Et les rêts et la meute aux naseaux enflammés.
Didon tardait encore; un doux effroi l'arrête ;
Des princes de sa cour l'escorte est déjà prête.
Paré de pourpre et d'or son coursier hennissant
Frémit, et ronge un frein d'écume blanchissant;
Mais sur leurs gonds d'airain déjà les portes roulent;
De sa brillante cour déjà les flots s'écoulent;
Son manteau luit, bordé d'un large filet d'or,
L'or luit à son carquois, il étincelle encor
Aux blonds cheveux qu'un nœud rassemble sur sa tête;
En agrafe légère, un or flexible arrête
Sa robe dont les vents font voltiger les plis :
Plus loin s'avance Enée, escorté de son fils
Qui dans ses yeux déjà fait éclater sa joie ;
La troupe phrygienne autour d'eux se déploie ;
Le héros la commande, et s'élève au milieu ;
Il marche, il a le port et les regards d'un dieu ;
Bientôt il réunit les deux brillans cortèges.

Tel quittant la Lycie aux monts chargés de neiges,
Et la plaine où le Xanthe égare en paix ses flots,
Apollon reparaît dans sa chère Délos ;
A peine a-t-il revu ses rives maternelles,
Renouvellant soudain leurs danses solennelles,
L'Agatyrse pieux, la foule des Crétois,
Les Driopes en chœur chantent tous à-la-fois ;
Lui, monte sur le Cynthe, où du laurier qu'il aime
Son front majestueux ceint le verd diadême;
Son carquois agité résonne sur son dos :
Tel est l'éclat, le port, la marche du héros.

Mais on atteint des monts les cimes escarpées :

Les gazelles soudain de leurs forts échappées,
Des rochers dans les champs précipitent leurs bonds;
Plus loin les cerfs légers, et les daims vagabonds
S'assemblent dans leur fuite, et quittant les montagnes,
En troupeaux tout poudreux traversent les campagnes:
Ascagne aiguillonnant un coursier plein d'ardeur,
D'audace et de plaisir sent palpiter son cœur;
Il part, vole, revient, repart, et son courage
Voudrait voir écumer un sanglier sauvage,
Ou le roi des forêts descendre des coteaux,
Et rugir au milieu de ces lâches troupeaux.

Tout-à-coup l'air mugit, l'éclair luit, le ciel gronde,
La pluie, à flots pressés précipitant son onde,
Jaillit avec la grêle, et fond sur les chasseurs.
Pour se réfugier sous les toits des pasteurs,
Troyens et Tyriens même le jeune Ascagne
Tout a fui; des torrens roulent de la montagne.

La reine de Carthage et son héros chéri
D'une grotte ont trouvé le solitaire abri;
A l'instant le signal est donné par la terre;
Junon de leur hymen consacre le mystère;
Témoin de leur bonheur l'air allume ses feux;
Du flambeau de la foudre il éclaira leurs nœuds,
La nuit prêta son voile, et les nymphes émues
Confondirent leurs cris élancés jusqu'aux nues.

Ce rapide moment décida de son sort,
Ce jour infortuné, ce jour causa sa mort;
A sa gloire déjà Didon moins attentive,
Cesse de retenir une flamme captive,

Et, laissant éclater son penchant amoureux,
Croit du nom de l'hymen autoriser ses feux.

Soudain la Renommée, indiscrète déesse,
De la reine en tous lieux divulguant la tendresse,
Mêlant aux récits vrais l'imposture et l'erreur,
Va d'Iarbe irrité redoubler la fureur.
Ce noble fils d'Ammon, dans son empire immense
Avait fait élever avec magnificence
Cent temples, où fumaient cent autels radieux,
Où brulant en l'honneur du monarque des dieux,
De cent lampes veillaient les clartés éternelles.
Des taureaux immolés aux fêtes solennelles
Arrosaient de leur sang ces temples fastueux,
Et des festons ornaient leurs parvis somptueux.

A peine a-t-il appris un amour qui l'outrage,
Que soudain pâlissant de surprise et de rage,
Et se précipitant au pied de ses autels,
Il demande vengeance au roi des immortels :
« Toi que nous adorons, lorsqu'à tes yeux propices,
Du vin dans nos banquets s'épanchent les prémices,
Tu vois quel est mon sort! eh quoi! c'est donc en vain,
Mon père, que la foudre étincelle en ta main.
Ciel! une femme errante aux rivages numides
Reçoit de ma pitié quelques sables arides;
Je lui cède un désert, une étroite cité,
Je la soumets aux lois que lui dicte un traité;
Et voilà qu'au mépris de mon noble hyménée,
Elle a livré son cœur au fugitif Enée;
Et maintenant je vois cet insolent Pâris,

Ce vil chef entouré de plus vils favoris,
Du bandeau phrygien déployant la parure,
Embaumant de parfums sa blonde chevelure,
Me ravir un trésor qu'il possède à mes yeux.
Est-ce donc là le prix de tous mes dons pieux?
Et le maître du ciel est-il ainsi mon père? »

Il dit: le dieu l'entend, son œil avec colère
Voit la ville où Didon captive son héros;
Puis appelant Mercure, il lui parle en ces mots:
« Va, cours, vole, mon fils, et descends à Carthage,
Où le prince troyen qu'un fol amour engage
S'oublie, et ne voit pas cet empire latin
Que lui montrent le ciel et l'ordre du destin.
Est-ce là ce héros que deux fois Cythérée
Sauva sous Ilion d'une mort assurée?
Et ravit au courroux des vainqueurs Argiens,
Pour qu'il régît un jour, loin des bords Phrygiens,
Cette fière Italie où frémira la guerre,
Et qui doit enfanter les maîtres de la terre.
N'est-il plus cet Enée issu du grand Teucer
Qui par son sang divin remonte à Jupiter?
S'il ne sent pas le prix d'une illustre mémoire,
S'il n'est pas tourmenté du besoin de sa gloire,
De ses nobles destins doit-il priver son fils?
Qu'attend-il au milieu d'un peuple d'ennemis?
C'est sa postérité, c'est la belle Ausonie,
C'est Rome qui l'attend aux champs de Lavinie;
Qu'il parte, annonce-lui mon ordre souverain. »

Il dit; son fils revêt le cothurne divin

Dont un or éclatant retient l'aile rapide
Qui plane sur la terre ou sur la plaine humide ;
Il prend son caducée, arme qui tour-à-tour
Ote et rend aux mortels les doux rayons du jour,
Qui mène leur vaine ombre aux rives du Cocyte,
Qui commande au sommeil, qui le chasse ou l'excite,
Et sur les yeux éteints met le sceau du trépas ;
De sa riche baguette ayant armé son bras,
Il part, et l'agitant il ouvre les nuages,
Il gouverne les vents, il chasse les orages,
Bientôt il apperçoit, en s'éloignant des cieux,
Les gigantesques flancs, et le front sourcilleux
D'Atlas, du grand Atlas qui, courbé sous les pôles,
Porte le poids des cieux sur ses vastes épaules ;
Par de noires vapeurs sans cesse environné,
De grands pins chevelus son front est couronné ;
La pluie à flots pressés bat ses flancs qu'elle assiège ;
Son large dos blanchit sous des torrens de neige,
Et cent fleuves grondans, de sa bouche chassés,
Sur sa barbe en glaçons s'arrêtent hérissés.

Mercure, en voltigeant, sur son front se balance ;
Vers la mer aussitôt rapidement s'élance,
Et des vagues déjà sent l'humide fraîcheur :
Pareil en son essor à cet oiseau pêcheur
Qui vient raser des mers les rives sablonneuses,
Quand volant à l'entour des roches poissonneuses,
Il bat de l'aile, effleure et fait frissonner l'eau ;
Tel fond, précipité comme l'agile oiseau,
Le petit-fils d'Atlas, tel le dieu du Cyllène
Du rivage africain vient effleurer l'arène.

Il voit Carthage enfin ; là, guidant les travaux
Qui sur leurs fondemens dressaient des murs nouveaux,
Le héros s'offre à lui ; sur son épaule éclate
Un manteau que de Tyr enflamme l'écarlate,
Présent où de ses mains Didon pour le héros
A d'un Méandre d'or fait circuler les flots ;
A son flanc brille un fer où le jaspe rayonne.

« A quel soin, dit le dieu, ton esprit s'abandonne ?
Quoi ! par un fol amour te laissant posséder,
C'est Carthage à présent que tu prétends fonder !
Pense à tes intérêts, pense à cette Italie
Que te montrent les dieux, que ta faiblesse oublie.
Le maître souverain de la terre et des cieux
De l'Olympe vers toi me députe en ces lieux,
Et je viens t'apporter sa volonté suprême ;
Quel projet quel espoir te dérobe à toi-même ?
Pourquoi rester oisif sur ces funestes bords ?
Si tu n'oses tenter d'héroïques efforts,
Considère du moins ton fils, dont le jeune âge
De tes soins paternels attend cet héritage ;
Tu lui dois l'Italie et l'empire romain. »

Mercure, après ces mots qu'il interrompt soudain,
Prend son agile essor, abandonne la terre,
Et loin des yeux mortels fuit en vapeur légère.
Enée en l'écoutant est muet de terreur ;
Ses cheveux sur son front se sont dressés d'horreur.
Frappé de ces décrets si grands, si formidables,
Il brûle de quitter des rives trop aimables ;
Mais comment s'éloigner, hélas ! et par quel art

Préparer une amante à cet affreux départ ?
Par quels mots commencer ? En son ame il projette
Cent moyens différens qu'il adopte et rejette ;
Il approuve, il condamne, il veut, il ne veut plus :
Un parti fixe enfin ses vœux irrésolus ;
Il ordonne à ses chefs de préparer leurs armes,
D'équiper leurs vaisseaux, sans répandre d'alarmes ;
Et veut que les Troyens, à s'éloigner tout prêts,
De leur prochain départ déguisent les apprêts.
Lui, tandis que Didon, cette reine si tendre,
A ce départ cruel sera loin de s'attendre,
Il verra quels moyens il convient de saisir,
Le lieu, l'occasion, les mots qu'il faut choisir,
Enfin tout ce qui peut ménager sa faiblesse.
Il a dit, à sa voix chacun vole et s'empresse.

Mais d'une amante, hélas ! comment tromper les yeux ?
La reine a pressenti ce départ odieux ;
Une amante craint tout, n'eût-elle rien à craindre.
Sous ce calme apparent qu'on s'efforce de feindre,
Didon prévoit son sort, surprend des trahisons,
Et des récits certains confirment ses soupçons.
Elle apprend qu'à partir la flotte est disposée :
Soudain, hors d'elle-même, et de rage embrasée,
Elle s'élance, et court au sein de ses remparts,
Ainsi que la Mœnade aux longs cheveux épars,
Dès qu'elle entend Bacchus, dès qu'Evohé l'appelle,
Ivre du dieu, roulant une ardente prunelle,
Aux nocturnes accords du sistre et du clairon,
Hurlante de fureur, s'élance au Cythéron.
Enfin trouvant Enée : « As-tu pensé, barbare,

Cacher le crime affreux que ton cœur me prépare ?
Me trahir en secret, et t'éloigner de moi ?
Quoi ! ni mon tendre amour, ni le don de ma foi,
Ni la triste Didon à mourir toute prête,
Rien ne peut t'émouvoir, ingrat, rien ne t'arrête.
Et dans quel tems fuis-tu ? c'est lorsqu'aux matelots
Les autans déchaînés interdisent les flots.
Cruel ! ah si bien loin de chercher des rivages
Inconnus, étrangers, et des pays sauvages,
Tu retournais à Troie, irais-tu sur les mers
Pour chercher cette Troie affronter les hivers ?
Est-ce moi que tu fuis ? par cette foi jurée,
Seul et dernier trésor d'une amante égarée,
Par mes pleurs que tu vois, toi que j'ai tant aimé,
Par notre hymen détruit aussitôt que formé ;
Si quelque attrait en moi, quelques bienfaits peut-être
Ont mérité ton cœur, ah ! pour les reconnaître,
Prends en pitié mon sort, celui de mes sujets,
Et si tu m'as aimée, abjure tes projets ;
Pour toi, j'ai de vingt rois enflammé la colère ;
A mes sujets pour toi j'ai même osé déplaire ;
J'ai perdu la pudeur, ce bien si précieux,
Et l'antique renom qui m'élevait aux cieux ;
Et tu veux me quitter, cher Enée ! ah ! j'atteste
Ce nom qui d'un époux est le seul qui me reste ;
Si tu fuis, quel sera mon horrible abandon ?
A qui vas-tu laisser la mourante Didon ?
Qu'attendre ? que mon frère extermine Carthage ;
Que d'Iarbe vainqueur les fers soient mon partage !
Si de nos feux, au moins, quelque gage chéri
Caressé dans mes bras et de mon sein nourri,

Eût avant ton départ charmé notre hyménée,
Si quelque Enée enfant m'offrait les traits d'Enée,
Me plaisant à le voir folâtrer dans ma cour,
Je n'aurais point, hélas! perdu tout en un jour. »

Elle dit; l'œil fixé sur l'ordre qui le presse,
Le héros en son cœur étouffe sa tendresse;
Mais enfin il répond : « O reine! deviez-vous
Rappeler tous vos dons à mon amour si doux?
Quels droits n'avez-vous point sur ma reconnaissance?
Hélas! vous oublier n'est plus en ma puissance;
Vos bienfaits à mon cœur seront toujours présens,
Tant qu'un souffle de vie animera mes sens.
Je vais en peu de mots expliquer ma conduite :
Je n'ai point prétendu vous déguiser ma fuite,
Et ne puis, gémissant d'un devoir rigoureux,
Enchaîner vos beaux jours à mes jours malheureux :
Si le ciel me laissait régler ma destinée,
Non Pergame jamais n'aurait vu fuir Enée;
Du palais de Priam et de ses murs chéris
J'aurais encore voulu relever les débris :
Mais l'ordre d'Apollon m'envoie en Italie;
A l'Italie enfin son oracle me lie;
Là je dois me fixer; si vous-même, ô Didon!
Vous préférez Carthage aux rives de Sidon,
Pouvez-vous, m'enviant les bords de l'Hespérie,
Ravir aux Phrygiens l'espoir d'une patrie?
La nuit à peine au ciel étend ses noirs rideaux,
Les astres ont à peine allumé leurs flambeaux,
D'un père en mon sommeil l'image menaçante
Par ses ordres pressans m'agite et m'épouvante;

Et mon fils, que malgré les arrêts du destin
Je prive de ses droïts et du sceptre latin,
Me presse de souscrire à cet ordre funeste.
Enfin mes yeux ont vu le messager céleste;
Oui ce dieu traversant les campagnes de l'air,
Est venu m'apporter l'ordre de Jupiter.
(J'en jure par tous deux) ce dieu même, ô merveille!
Je l'ai vu, sa voix même a frappé mon oreille.
Cessez donc, en parlant d'infortunés liens,
D'irriter encor plus vos regrets et les miens;
Ah! mon ame toujours à la vôtre est unie;
Je fuis en gémissant aux bords de l'Ausonie. »

Il parlait, et déjà dans sa sombre fureur,
Didon roulant sur lui des yeux remplis d'horreur,
Tout entier le parcourt, l'envisage en silence,
Et de son ame ainsi trahit la violence :

« Non, Vénus en ses flancs ne t'a jamais conçu;
Du sang de Dardanus, non tu n'es point issu,
Perfide! ah! moins que toi le Caucase insensible
De ses plus durs rochers forma ton cœur horrible,
Et de leur lait cruel des tigres t'ont nourri.
Que sert de m'abuser? S'est-il donc attendri?
A-t-il gémi l'ingrat? Quoi! rien ne le désarme!
Quoi! pas même un regret, un soupir, une larme!
Pour une amante en pleurs pas un mot consolant!
Oh, de tous ces affronts quel est le plus sanglant?
Et Junon voit son crime, et Junon peut l'absoudre,
Et Jupiter au ciel laisse dormir sa foudre!
Plus de foi, plus d'honneur; errant, privé d'appui,

Je l'ai reçu ce traître, ah! j'ai tout fait pour lui!
Je sauve ses Troyens, je l'accueille, et lui donne
(Insensée!) et mon cœur, et mon lit, et mon trône;
Et maintenant, ô rage! ô filles de l'enfer!
Voilà que les destins, voilà que Jupiter,
Qu'Apollon, tout le ciel, prodiguant les miracles,
Font parler contre moi je ne sais quels oracles;
Et voilà que Mercure à ce monstre odieux
Dicte un ordre effroyable au nom du roi des dieux.
Des dieux! ils daignent bien prendre un soin si frivole!
Je ne te retiens plus, perfide! va, cours, vole,
Va, trahis tes sermens, comble tes attentats,
Loin de moi sur les eaux vas chercher tes états;
J'espère au moins, s'il est un dieu vengeur du crime,
Que jeté sur un roc, plongé dans un abyme,
Là, recueillant le prix de ton lâche abandon,
Cent fois en expirant tu nommeras Didon,
Qui, morte à l'univers, pour toi seul va revivre.
Oui, la torche à la main mon ombre va te suivre;
Oui, tu seras puni d'avoir trahi ta foi,
Et le bruit aux enfers en viendra jusqu'à moi. »

A ces mots foudroyans que sa rage prononce,
La reine s'interrompt, fuit, prévient la réponse
Du héros entraîné retenu tour-à-tour
Par le ciel menaçant et l'invincible amour.
Ses femmes l'ont reçue, et leur main empressée
La portent sur son lit de douleur affaissée.

Enée encor voudrait la voir, la consoler,
Enée... oh! de quels coups il se sent accabler!

Son amour plus ardent se réveille en son ame ;
Mais, le devoir toujours luttant contre sa flamme,
Il retourne à sa flotte, et revoit sur le port
Ses Troyens empressés qui redoublent d'effort.
La rive retentit sous les marteaux qui tonnent ;
On lance les vaisseaux dans les flots qui bouillonnent ;
Les arbres par le fer à peine façonnés,
De mousse et de feuillage encore environnés,
En rames sont taillés et portés sur les rives,
On les élève en mâts, on les couche en solives.
Les Troyens empressés courent de toutes parts,
Et de Carthage en foule ont quitté les remparts.

Ainsi quand la fourmi, redoutant la famine,
Près d'un monceau de blé diligemment butine,
Et songe pour l'hiver à pourvoir la cité,
On voit de ces grands soins tout ce peuple agité ;
La noire légion voiture entre les herbes
Par un étroit sentier la dépouille des gerbes ;
Là, plusieurs s'unissant, s'efforçant à-la-fois,
De quelques grains de blé roulent l'énorme poids ;
Ici l'on obéit, et plus loin l'on commande ;
S'il est quelque traîneuse, un des chefs la gourmande ;
Nul oisif, les sentiers sur le gazon ouverts
Sont d'ardens travailleurs de toutes parts couverts.

Quelle était cependant ta funeste pensée,
Didon ! quand tu voyais cette foule empressée,
Lorsque vers ton palais de barbares échos
Renvoyaient, redoublaient les cris des matelots ?
Oh ! que ces cris joyeux des enfans de Pergame

Venaient avec douleur retentir dans ton ame !
Impitoyable amour ! où réduis-tu les cœurs !
Elle est forcée encore à répandre des pleurs,
Vient prodiguer encor les plus humbles prières,
Employer de l'amour les ressources dernières
Et tout tenter au moins avant que de mourir.

« Au rivage, ma sœur, tu les vois accourir ;
Ils se rassemblent tous ; entends-tu quelle joie ?
Les barbares ! déjà leur voile se déploie
Et leurs vaisseaux déjà sont couronnés de fleurs.
Si je n'ai pu m'attendre à ces affreux malheurs,
Comment les supporter. Pourtant dans ma misère
Tu me restes encor, c'est en toi que j'espère.
Seule, pour aborder ce mortel inconstant,
Tu savais épier le favorable instant ;
Oui, tu connaissais l'art d'apprivoiser son ame :
Eh bien, c'est ton secours, ma sœur, que je réclame ;
Presse, implore pour moi mon orgueilleux vainqueur,
Fais gémir à ses pieds la plus humble douleur.
Que me reproche-t-il ? Je n'ai point en Aulide
Juré d'unir ma haine à la haine d'Atride.
Ai-je contre Pergame envoyé mes vaisseaux ?
Ai-je arraché son père à la paix des tombeaux ?
Pourquoi me ferme-t-il son cœur inexorable ?
Où va-t-il ? qu'il attende un vent plus favorable ;
Je ne veux que ce prix du plus ardent amour :
Ce n'est plus mon hymen dont je parle en ce jour,
Mon hymen dédaigné ; non, que l'ingrat m'oublie,
Qu'il règne, j'y consens, dans sa chère Italie ;
Mais qu'il me laisse au moins du tems pour respirer,

Du tems sans nul espoir; il me verra pleurer,
Essayer de souffrir mon infortune affreuse :
Va, cours; ah! prends pitié de ta sœur malheureuse!
Du tems, encor du tems, c'est tout ce que je veux;
Qu'il l'accorde, et ma mort comblera tous ses vœux.

Tels étaient ses discours : sa sœur infortunée
Les porte et les reporte aux oreilles d'Enée;
Mais les cris, mais les pleurs ne peuvent l'émouvoir;
L'inexorable sort, l'inflexible devoir,
Un dieu même en son cœur étouffent sa tendresse.
Ainsi, lorsqu'assiégeant la robuste vieillesse
D'un chêne au large front, aux bras demesurés,
Sur le haut Apennin tous les vents conjurés
Pour le déraciner s'élancent tous ensemble,
Ils battent son vieux tronc, l'air frémit, l'arbre tremble,
Sème au loin ses débris, mais toujours se défend,
Sur son rocher toujours demeure triomphant,
Et tandis que son front touche aux voûtes divines,
Dans le profond Tartare il plonge ses racines.
Tel, par la plainte, Enée incessamment battu,
Résiste, et dans son cœur rassemble sa vertu;
Il pleure; de l'amour il sent toutes les peines,
Mais son devoir triomphe et ses larmes sont vaines.

Alors avec horreur la reine voit son sort;
Elle est lasse du jour, elle invoque la mort.
Des prodiges frappans et dont ses sens frémissent,
Dans son projet sinistre encore l'affermissent.
Quand elle offrait aux dieux les prémices du vin,
O terreur! elle a vu ses flots noircis soudain;

Dieux ! c'est du sang ! La reine à cet aspect horrible
Cache même à sa sœur le prodige terrible.
C'est peu : dans son palais, un temple révéré
A son premier époux s'élevait consacré.
Là, sitôt que la nuit répandait ses ténèbres,
Elle entendait du fond de ces voûtes funèbres
Son époux l'appeler d'un accent douloureux ;
Elle entendait au loin le hibou ténébreux
Traîner en cris de mort sa voix lugubre et sombre ;
Des antiques devins les présages sans nombre
Et des songes affreux redoublaient sa terreur ;
Il lui semble toujours, en sa cruelle erreur,
Qu'un amant l'abandonne avec ignominie ;
Elle croit, en tous lieux cherchant sa colonie,
Parcourir une route où sa douleur se perd,
Où par-tout se prolonge un immense désert.
Tel Penthée apperçoit les pâles Euménides
Qui le font haleter sous leurs fouets homicides ;
Voit deux Thèbes sur terre et deux soleils aux cieux.
Tel Oreste, agité de transports furieux,
Quand l'ombre de sa mère, en ses horribles rêves,
L'entoure de serpens, de torches et de glaives,
Fuit, et voit Alecton, qui hurlant de plaisir,
Sur le seuil de sa porte est prête à le saisir.

A force de douleur enfin lasse de vivre,
Son ame toute entière au désespoir se livre ;
Elle résout sa mort ; pour sa mort qu'elle attend
Elle arrête le lieu, les moyens et l'instant ;
Puis abordant sa sœur et cachant sa souffrance,
Fait sourire en ses traits une fausse espérance.

« J'ai trouvé, lui dit-elle, applaudis à ta sœur,
L'art d'oublier le traître ou d'enchaîner son cœur.
Des bords de l'Océan, où le flambeau du monde
Vient terminer sa course et se plonger dans l'onde,
Où l'Afrique s'arrête, où de l'immense Atlas
Le ciel presse le front et les énormes bras,
Arrive dans ma cour une antique prêtresse.
Du temple d'Hesperus la pieuse richesse
Fut commise à sa garde, ainsi que les fruits d'or
Dont un dragon toujours surveille le trésor.
C'est elle dont les mains au monstre famélique
Offraient pour l'appaiser le pavot narcotique;
Elle sait, par l'effort de ses enchantemens,
Rompre ou former les nœuds des malheureux amans;
Elle parle, et les eaux remontent vers leur source,
Les astres étonnés reculent dans leur course,
La terre sous tes pieds tressaillera d'effroi,
Les morts se lèveront, marcheront devant toi,
Et les pins arrachés descendront des collines.
J'atteste ici du ciel les puissances divines,
Et toi ma tendre sœur, que mon cœur à regret
Va d'un art infernal sonder le noir secret.
De tes soins cependant j'ose attendre un service:
Va, cours, et d'un bûcher fais dresser l'édifice
Dans une enceinte ouverte au fond de mon palais.
Fais que sur ce bûcher l'on porte sans délais
Du perfide troyen la dépouille et les armes,
Et ce funeste lit source de tant de larmes;
La prêtresse veut voir, par le feu dévoré,
Tout ce que posséda ce mortel abhorré.
Didon sent à ces mots que sa fureur l'égare,

Se tait, et la pâleur de tous ses traits s'empare.

Sa sœur croit ce discours, ignorant que son sein
Renferme et lui déguise un terrible dessein;
Et ne redoutant point de sa douleur cachée
Un plus funeste effet qu'à la mort de Sichée,
Fait dresser à l'instant le sinistre appareil,
Dans une enceinte ouverte aux rayons du soleil.
Pour décorer ses murs, Didon veut qu'on étende
De l'if et du cyprès la funèbre guirlande;
Ordonne d'élever sur le bûcher fatal,
La dépouille d'Enée et le lit nuptial;
Prend le glaive, et sur lui fixant un œil farouche,
D'une tremblante main le porte sur sa couche.
Les autels sont dressés : la prêtresse à l'instant
Court, les cheveux épars et le sein palpitant;
En des cris forcenés sa voix tonnante éclate,
Invoque le chaos, Pluton, la triple Hécate,
Et le Styx, et l'Erèbe, et le noir Phlégéton,
Et la pâle Mégère, et l'horrible Alecton.
Elle fait à ses pieds verser des flots immondes,
Qui de l'Averne impur représentent les ondes;
Elle exprime un lait noir des affreux végétaux
Qu'aux rayons de Diane a moissonnés la faux,
D'autres sucs ignorés, et la tumeur légère
Que du coursier naissant le front livre à sa mère.
Didon même debout en face des autels,
Et de ses mains offrant les présens solennels,
Le pied nu, l'œil au ciel, le front pâle, immobile,
Empreint d'un désespoir effrayant et tranquille,
De sa robe à ses pieds laissant tomber les plis,

Didon de ses destins qui vont être remplis
Prend à témoin les dieux, auteurs de son supplice :
Et s'il en est un seul aux malheureux propice,
Qui protège les cœurs dont on trahit les feux,
Qu'il soit juste et vengeur, voilà ses derniers vœux. »

La nuit règne, et par-tout le sommeil sur la terre
Verse aux corps fatigués sa fraîcheur salutaire ;
Les flots étaient calmés, les bois silencieux ;
C'était l'heure où, roulant dans la sphère des cieux,
Les astres ont fourni la moitié de leurs courses ;
Où, dans les bois profonds, près des limpides sources,
Les monstres, les oiseaux peints de mille couleurs,
Oubliaient leurs travaux, suspendaient leurs douleurs,
Et tranquilles goûtaient dans une paix profonde
Les charmes du sommeil, réparateur du monde.
Mais Didon, rien ne peut suspendre ses ennuis ;
Pour ses sens agités plus de paisibles nuits ;
Tantôt le tendre amour et l'agite et l'enflamme,
Tantôt l'orgueil blessé se réveille en son ame,
Et d'un ardent courroux fait bouillonner les flots ;
Ses pensers douloureux s'échappent en ces mots :

« Que faut-il faire, hélas ? amante méprisée,
A de nouveaux affronts me verrai-je exposée ?
Suppliante, faut-il que j'implore la main
De ces rois si long-tems l'objet de mon dédain ?
Faut-il sur les vaisseaux du traître qui me brave,
De ses derniers soldats être l'indigne esclave ?
Oui, courons nous livrer à ces cœurs généreux
Si touchés des bienfaits que j'ai versés sur eux ;
Livrons-nous à leur chef, à son amour extrême :

Et quand je le voudrais, le voudra-t-il lui-même ?
Le traître seulement daignera-t-il me voir ?
Ses orgueilleux vaisseaux vont-ils me recevoir ?
Malheureuse ! attends-tu quelque nouvelle injure
Pour apprendre à juger cette race parjure ?
Puis-je seule affronter d'insolens matelots,
Ou traîner après eux mon peuple sur les flots ?
Avec peine arraché du sein de sa patrie,
Me suivra-t-il encore aux rives d'Hespérie ?
Meurs plutôt malheureuse ! ah, tu l'as mérité ;
Que le glaive t'arrache à cette indignité !
Hélas ! c'est toi, ma sœur ; la pitié t'a séduite,
A cet horrible état c'est toi qui m'as réduite !
Fallait-il accueillir mon ennemi cruel ?
M'engager avec lui dans un nœud criminel ?
A mon délire affreux pourquoi m'as-tu livrée ?
J'aurais pu vivre heureuse, innocente, honorée,
Fidèle à mon époux en mon farouche orgueil ;
Ah ! j'ai trahi la foi promise à son cercueil. »

Ainsi brisant son cœur, sa douleur effrénée
S'échappait en sanglots ; et cependant Enée
Ayant de son départ ordonné l'appareil,
Sur sa poupe déjà se livrait au sommeil ;
Quand un songe, au milieu de cette nuit obscure,
Fit encore au héros apparaître Mercure.
C'était sa voix, son teint, sa douce majesté,
Ses blonds cheveux, l'éclat de sa jeune beauté.

« Fils de Vénus, eh quoi ! tu ne crains aucun piége,
Tu dors, et ne vois pas le danger qui t'assiége !
Le vent souffle et t'appelle, et cependant tu dors !

Et la reine déjà livrée à ses transports,
Résolue à mourir, va bientôt de sa rage
Par un crime effrayant faire éclater l'orage.
Quand tu peux fuir encor, comment ne fuis-tu pas ?
Si l'aurore demain te voit dans ces climats,
Des vaisseaux vont s'armer, des torches se répandre
Pour entourer ta flotte et la réduire en cendre ;
Va, fuis, plus de retard, et préviens tout danger ;
D'une femme toujours l'ame est prompte à changer. »
Il dit, et disparaît perdu dans la nuit sombre.
Le héros tout-à-coup est replongé dans l'ombre,
S'effraie, et se levant court aux siens endormis ;
Il les réveille : « Allons partons, partons, amis,
Qu'aux zéphyrs à l'instant la voile se déploie :
Un dieu (c'est Jupiter qui lui-même l'envoie)
M'est par un songe encor apparu dans ce lieu ;
Il presse mon départ, je t'obéis, grand dieu !
Qui que tu sois, je suis tes avis secourables ;
Et toi, fais luire au ciel des astres favorables ».
Sa foudroyante épée alors brille en sa main,
Frappe et tranche le cable ; on l'imite, et soudain
Tout part, se précipite, et des plaines profondes
La rame à coups pressés fait bouillonner les ondes ;
Le port fuit ; et de mâts ombragée à l'instant,
La mer a disparu sous l'appareil flottant.

Déjà vers l'horizon l'aurore matinale
Brillait abandonnant sa couche nuptiale.
La reine qui veillait à peine sur les mers,
A vu fuir les vaisseaux, a vu ses bords déserts,
Son cœur a tressailli ; de douleur effrénée,

Arrachant ses cheveux d'une main forcenée,
Trois fois avec fureur elle meurtrit son sein :

« Grands dieux, il fuira donc! Quoi, ce monstre inhumain
Il m'outrage et me fuit! Courez, prenez les rames,
Des voiles, des soldats, des matelots, des flammes.....
Que dis-je? où suis-je? hélas! déplorable transport!
Malheureuse! à présent tu sens quel est ton sort!
Il fallait le prévoir avant ton hyménée.
Et voilà cet amour et cette foi donnée,
Voilà le tendre fils, voilà l'homme pieux
Qui porta dans ses bras et son père et ses dieux.
Ne pouvais-je, écoutant la fureur qui me guide,
Arracher de mes mains le cœur de ce perfide,
De son corps en lambeaux disperser les débris,
Frapper ses compagnons, frapper son propre fils!
Que dis-je? en un festin dressé par ma colère,
Le présenter fumant aux lèvres de son père.
Qui retenait mon bras? les dangers à courir :
Les dangers! en est-il pour qui cherche à mourir?
J'aurais plongé son camp dans un vaste carnage,
Submergé ses vaisseaux, égorgé dans ma rage
Et le fils, et le père, et tout ce peuple affreux,
Et moi-même à la fin j'eusse expiré sur eux.
Toi qui vois l'univers, soleil, vois mon injure!
Junon, témoin des feux, des sermens du parjure :
Hécate, qui la nuit dans tes solennités
Entends hurler les murs des lugubres cités ;
Dieux d'Elise mourante, et toi triple furie,
Qui par les criminels n'est jamais attendrie,
Entends mes vœux et venge un cœur désespéré.

Si l'ingrat doit entrer dans le port désiré,
Si c'est de Jupiter l'arrêt irrévocable,
Que du moins assailli par un peuple indomptable,
Il voie indignement égorger ses soldats;
Qu'il se voie arracher son fils d'entre ses bras;
Que mendiant alors la paix la plus honteuse,
Il ne puisse obtenir qu'une trève orageuse;
Qu'à peine sur le trône il vive quelques jours,
Qu'il meure et que son corps soit en proie aux vautours:
Voilà quels cris Didon, contre une tête impie,
Vomit avec sa rage et son sang et sa vie.
Et toi, Carthage, entends mes formidables vœux;
Persécute ce traître en ses derniers neveux.
Je te lègue ma haine, avec eux point de trève;
Que par-tout poursuivis par la flamme et le glaive,
Ils soient tous immolés à mon ombre en fureur.
Sors de ma cendre, sors, implacable vengeur,
Poursuis, le fer en main, ces peuplades fatales;
Que nos remparts rivaux, que nos flottes rivales,
Dès ce jour à jamais, et sur terre et sur mer,
Arment les vents, les flots, et les feux et le fer;
Que les flots, que les feux, que le fer les dévore,
Que nos derniers neveux s'exterminent encore! »

Elle dit, et roulant son projet dans son cœur,
Songe à trancher des jours qu'elle a pris en horreur.
Elle apperçoit Barcé, qui fut dans sa patrie
De son premier époux la nourrice chérie;
La sienne dès long-tems est au séjour des morts.

« Chère Barcé, dit-elle, en cachant ses transports,

Va, cours presser ma sœur ; il faut que dans son onde
Un bain religieux la parfume et l'inonde,
Qu'elle envoie à l'instant la victime à l'autel ;
Et toi, pare ton front du bandeau solennel.
Pour chasser de mon cœur ses tendresses profanes,
Je veux sacrifier au monarque des mânes ;
Je ne puis m'affranchir de mon triste lien
Qu'après avoir brûlé le bûcher du Troyen. »
Barcé court à ces mots ; mais débile et trop lente,
Son vieux zèle hâtait sa marche chancelante.

La reine cependant, tous les sens agités,
Furieuse, roulant des yeux ensanglantés,
Les traits entrecoupés par de noires empreintes
Qui font trembler sa joue et ses lèvres éteintes,
Morne, offrant tout-à-coup un teint pâle d'horreur,
Et d'un prochain trépas livide avant-coureur,
Court, vole en son palais, de rage palpitante,
S'élance à son bûcher ; là sa main frémissante
Prend le glaive troyen, qu'en un tems fortuné
Son cœur à cet emploi n'avait pas destiné.
Mais du héros à peine elle a revu les armes,
Et ce lit où l'amour l'enivra de ses charmes,
Son désespoir fait place aux plus tendres douleurs,
Et ses yeux un moment ont retrouvé des pleurs.
De ses baisers alors pressant sa triste couche,
Ces mots, ces derniers mots s'exhalent de sa bouche.

« Dépouilles autrefois bien chères à mon cœur
Tant qu'un destin plus doux a permis mon bonheur,
Enfin délivrez-moi d'une funeste flamme,

Brisez mes nœuds cruels et recevez mon ame ;
J'ai vécu, sans retour tout est fini pour moi ;
Didon peut chez les morts ne pas rougir de soi ;
D'une grande cité j'ai fondé la puissance ;
De la mort d'un époux j'ai su tirer vengeance ;
Heureuse et trop heureuse, hélas ! si les Troyens
N'eussent jamais paru sur les bords Tyriens ! »
Sur sa couche à ces mots imprimant son visage,
Eh quoi ! faut-il mourir sans venger mon outrage !
Oui, sans doute, à ce vœu laissons-nous entraîner,
Oui, je veux en mourant encor lui pardonner ;
Il faut que mon bûcher de sa flamme homicide
Eclaire sur les eaux la fuite du perfide,
Que ce signe effrayant lui présage ma mort,
Et qu'en partant du moins il emporte un remord.

Elle dit, et se frappe ; et ses femmes tremblantes
Ont vu briller le fer entre ses mains sanglantes,
Et la voyant tomber poussent d'horribles cris,
Que du parvis profond prolongent les lambris.
Bientôt du grand malheur que leur bouche révèle
Carthage entend tonner la terrible nouvelle ;
Tout éclate en sanglots, en longs gémissemens ;
Les femmes frappent l'air d'horribles hurlemens ;
Comme si de la ville ayant forcé les portes,
Les ennemis par-tout y lançaient leurs cohortes ;
Comme si les palais, les temples embrasés
Sous leurs voûtes en feu s'écroulaient écrasés.
Au bruit de cette mort soudaine, inattendue,
Sa sœur... elle s'élance, elle court éperdue,
Arrachant ses cheveux, se meurtrissant le sein :

« O ma sœur ! ô Didon ! quoi cet affreux dessein.....
Quoi ces feux, ce bûcher, ces autels.... Ah ! barbare,
Comment n'as-tu pas craint la mort qui nous sépare !
Quoi ! tu trompais ta sœur, tu voulais la quitter,
Tu ne la croyais pas digne de t'imiter ?
Ce bûcher suffisait pour nos honneurs suprêmes,
Le coup, l'heure et la mort auraient été les mêmes.
Et moi, moi qui faisais ces apprêts criminels,
Qui parais le bûcher, qui dressais les autels,
Qui priais ardemment les dieux de notre Empire,
Pour être absente, hélas ! lorsque ma sœur expire.
Tu frappes à-la-fois, par ce noir attentat,
Toi même, et tes sujets et ta sœur et l'Etat ;
Oui tout l'Etat périt. Donnez, apportez l'onde,
Que je lave du moins sa blessure profonde ;
Et de sa bouche encor s'il échappe un soupir,
Que mes lèvres encor puissent le recueillir. »
Elle dit ; et soudain vers la reine élancée,
Tient sa mourante sœur entre ses bras pressée,
La réchauffe en son sein, pousse de longs sanglots,
Et du sang qui jaillit veut arrêter les flots.
Inutiles efforts ! la reine à la lumière
S'efforce d'entr'ouvrir sa pesante paupière,
La soulève un instant, et la ferme soudain.
Son sang à gros bouillons s'échappe de son sein ;
Trois fois se soulevant sur un bras qui chancelle,
Trois fois elle retombe, et roulant sa prunelle
En un dernier regard vers les cieux élevé,
Voit le jour, et gémit de l'avoir retrouvé.

CHANT VI.

LE CAMOËNS.

Oh! comment exprimer les transports, le délire
Que Virgile inspirait en maniant sa lyre!
Quels sublimes tableaux! quels sentimens divers!
De quelle ame profonde ont jailli ces beaux vers!
Jamais on n'avait vu l'auguste poésie
A flots plus enivrans verser son ambroisie:
Milton, Racine, Homère, Euripide enchantés,
Admiraient à l'envi ces sublimes beautés;
Didon même au milieu du brillant auditoire,
Attentive, écoutait sa douloureuse histoire,
Au récit de ses maux soupirait, et ses yeux
Souvent se remplissaient de pleurs délicieux.
De son premier époux, du fidèle Sichée,
On voyait la tendresse à lui plaire attachée.
Mais combien cet amour différait du bonheur
Dont le perfide Enée avait rempli son cœur!
Elle ne l'aime plus, sa tendresse est éteinte,
Cependant du malheur l'ineffaçable empreinte
Dans ses traits a gravé la trace des douleurs,
Et ses feux ont tari la source de ses pleurs.
Eh! quel est donc, ô ciel! ce désespoir horrible,
Ce transport de l'amour en sa fièvre terrible?

Moi-même j'en frissonne, et mon cœur agité
D'un douloureux plaisir n'a que trop palpité :
Oui, je sens que, lassé de ces grandes secousses,
J'ai besoin de trouver des émotions douces.
Eh bien! je vais choisir mes plus légers pinceaux :
O Naïades, ouvrez vos liquides berceaux ;
Tritons, conduisez-moi sous leurs brillantes voûtes ;
L'amour que j'ai chanté va m'y frayer des routes :
L'amour vole par-tout ; on veut le fuir en vain,
Aux bras de la Dryade il jette le Sylvain ;
Dans les bosquets fleuris, sur le riant Ménale
Diane lui soumet sa fierté virginale.
Soit que Pan l'y surprenne, et l'entraînant soudain,
D'un lubrique attentat punisse son dédain,
Soit qu'en un bois secret elle vienne rêveuse
Glisser de ses rayons la lumière amoureuse,
Et qu'au front du pasteur qu'elle y voit reposer
De ses lèvres d'argent frémisse le baiser ;
Rien n'échappe à ce dieu dont les flèches cruelles
Ont aux faibles humains soumis des immortelles.
Oui, si du Camoëns il faut croire les vers,
Des humains ont vaincu les déités des mers.
Muse, qui m'as redit cette histoire piquante,
Ah! prête-moi ton luth, ou sa lyre éloquente ;
Je dirai les beaux vers qu'aux mânes enchantés
Dans son délire heureux ce poëte a chantés.

A peine autour de lui du fond des bosquets sombres
En foule se répand tout le peuple des ombres ;
Il commence, on l'écoute : Aux bouts de l'univers,
Le vieux cap Africain, borne antique des mers,

Avait vu, triomphant d'une impuissante rage,
Les Luzitains braver son terrible passage :
Vasco les ramenait des lieux où le soleil
Pour éclairer les cieux quitte son lit vermeil ;
Et ce héros brûlant de revoir sa patrie,
Allait encor du cap affronter la furie ;
Quand du plus haut des airs la charmante Cypris
Découvrant les vaisseaux de ses chers favoris :
« Il faut, dit-elle, il faut qu'enfin je leur dispense
De leurs vastes travaux la juste récompense. »
Un projet enchanteur occupe ses esprits ;
Elle part, elle vole ; et va trouver son fils.

Déjà son char descend sur le mont d'Idalie ;
Là, des Amours légers la troupe se rallie ;
Dans les bras de Vénus son fils vole en riant.
« Cher Cupidon, tu sais qu'aux bords de l'Orient
Mon peuple a fait voler ses vaisseaux intrépides ;
L'heureux Vasco porté sur leurs ailes rapides,
A pénétré l'Indus, et mérité le prix
Des pénibles travaux pour me plaire entrepris.
Viens enflammer des mers les nymphes les plus belles ;
Viens à mes Luzitains livrer ces cœurs rebelles ;
Moi je saurai guider mes jeunes favoris
Vers une île enchantée, où Pomone et Cloris
De leurs dons les plus beaux enrichiront les plaines ;
Là, je leur offrirai ces aimables Sirènes,
Qui séduiront leurs yeux, enflammeront leurs cœurs,
Et leur prodigueront mes plus tendres faveurs ;
Mais c'est à toi sur-tout d'assurer ma victoire. »

De son arc à ces mots l'Amour saisit l'ivoire,

Sur le char de sa mère il se place, et Cycnus
Dans l'air agilement l'emporte avec Vénus.
Ils ont à peine atteint la rive désirée
Qui borne le séjour des filles de Nérée,
Cupidon tend son arc, un trait part à l'instant,
Et sous l'eau frappe un cœur de desir palpitant.
Cent autres l'ont suivi, dont les pointes cruelles
Vont s'adresser au sein des jeunes immortelles :
On les entend pousser mille tendres soupirs ;
Leur esprit enflammé par cent vagues desirs,
Se peint des Luzitains les brillantes conquêtes,
Leur courage vainqueur du géant des tempêtes,
Du vieux cap Africain qui, s'élevant contre eux,
De ses rochers vivans épouvanta leurs yeux,
Et qui sous leurs vaisseaux, explorateurs des mondes,
Vit expirer sa rage et se courber ses ondes.

Mais la belle Téthys, libre jusqu'à ce jour,
N'est point encor soumise au pouvoir de l'amour ;
Il s'indigne ; il frémit d'une fierté si vaine :
« De tes mépris pour moi tu vas porter la peine ».
Il dit ; il prend son arc, et tend son bras soudain,
De l'autre il a tiré la corde vers son sein ;
L'arc est courbé, du trait la pointe y touche à peine,
Il se détend, soudain la corde qu'il ramène
Frémit, le trait part, siffle, et se plonge en fureur
Dans le sein de Téthys, dont il perce le cœur.
Enfin tout est soumis ; ouvrez-vous, mers profondes,
Ouvrez-vous, faites place à la fille des ondes ;
La voilà qui descend, revoit son lit natal,
Ses grottes, ses berceaux, ses palais de cristal ;

Elle vient enseigner aux tendres immortelles
L'art si doux de guérir leurs blessures cruelles ;
Et ces nymphes bientôt se rendent sur ses pas
Dans une île où par-tout la rose et les lilas
De festons odorans ornaient trois monts superbes.
Là, tombaient, jaillissaient en cascades, en gerbes,
Des ruisseaux qui venaient ensemble confondus,
Verser tous en un lac leurs limpides tributs.

Mille arbres, de sa rive élégante bordure,
Admirent dans son sein leur flottante verdure :
On y voit l'oranger, dont le fruit jaunissant,
Des blonds cheveux d'Opis émule éblouissant,
Aime à s'y réfléchir en doublant sa richesse ;
Sous son brillant fardeau le citronnier s'affaisse,
De ses bras opulens il seme au loin les dons ;
Et l'arbre possesseur des suaves limons,
Des limons imitant par des formes rivales
Du sein charmant d'Hébé les formes virginales,
Séduit l'œil et le goût, et dans l'air embaumé
Répand au loin l'encens de son fruit parfume.

Sur les coteaux, croissaient des peuplades sauvages
D'arbrisseaux différens en rameaux, en feuillages ;
Sous des aspects sans nombre ils étaient répandus ;
En bouquets réunis, en rideaux étendus,
Ils bordent au hasard des routes sinueuses ;
Là, courent sur les fleurs des eaux voluptueuses,
Dont l'écume argentée enrichit le vallon ;
Là, non loin du laurier si chéri d'Apollon,
S'alonge du cyprès la sombre pyramide,

Le myrte, favori de la reine de Gnide;
Et l'arbre de Cybèle, et le blanc peuplier
Y mêlent de leurs fronts l'ombrage hospitalier.
Là, Pomone prodigue aux vœux de la nature
Mille fruits que la terre a produits sans culture,
La cerise en bouquets dont l'éclat rit à l'œil,
La mûre, de Pyrame encor portant le deuil,
L'abricot d'Arménie, et l'olive d'Athène,
Et la pomme de Perse, et la pomme africaine,
Des rubis de son sein renfermant le trésor;
Et la vigne au doux fruit, qui de ses grappes d'or
Ceint le front amoureux du jeune ormeau qu'elle aime,
Et de ses pampres verds lui tresse un diadême:
Tous ces dons de Pomone abondamment épars
Sollicitaient le goût et charmaient les regards.

Flore, dans ses jardins non moins riche et moins belle,
A tissu de ses fleurs la robe de Cybèle;
On y voit l'amarante et le safran doré,
Et la fleur dont Phébus est encore adoré.
Le pavot magnifique auprès d'eux se balance,
Et de ses flancs pourprés arrondit l'opulence;
Le narcisse incliné s'admire en un canal;
Le lis éblouissant d'un éclat virginal
Prodigue les parfums de sa tête superbe;
Et cette violette obscure, et qui sous l'herbe
Exhale son odeur en y cachant ses traits,
Répand sans se montrer ses pudiques bienfaits:
Que dirai-je de toi, favorite de Flore,
Pareille au frais bouton du sein qui vient d'éclore,
Mais dont l'éclat rival le cède à tes couleurs?

Dirai-je ces tribus, ces familles de fleurs,
Tous ces brillans lilas, ces tendres anémones,
Ces œillets, orgueilleux de leurs triples couronnes,
Et mille fleurs encor, qui prodiguant leurs dons,
S'étalaient en bouquets, en gerbes, en festons,
Se répandaient, flottaient, couraient en broderies
D'un éclatant émail égayer les prairies?
L'œil doute si l'aurore à son charmant réveil
Doit son frais coloris à leur éclat vermeil,
Ou si le jeune essaim de ces filles de Flore
A trempé ses couleurs des couleurs de l'aurore.
Aux chants doux et plaintifs du cygne harmonieux
Philomèle attendrit ses chants mélodieux;
D'un essor étourdi l'heureux moineau voltige,
Va, revient de la branche à la feuille, à la tige,
Part, et porte à son bec l'insecte qu'il a pris,
Butin que ses enfans appellent par des cris.
Le cerf majestueux, roi de ce beau domaine,
Lève un front pacifique, à pas lents se promène;
Superbe, et s'admirant dans le cristal des eaux,
Contemple de son bois les tortueux rameaux,
Paît la mousse des prés, boit l'eau pure des sources,
Tandis qu'à ses côtés dans leurs folâtres courses
Les faons, les daims légers, les lièvres bondissans,
Se livrent à l'envi des combats innocens.

C'est vers ce beau séjour qu'Amour et Dionée
Guidèrent de Vasco la flotte fortunée;
Des nymphes de la mer le séduisant essaim
A l'ombre des bosquets semble errer sans dessein;
On en voit qui du chant se disputent la gloire,

D'autres qui de la flûte interrogent l'ivoire,
Et de la lyre même éveillent les doux sons,
Le prélude éclatait sous leurs doigts vagabonds;
Plus loin, l'arc à la main, poussant des cris de joie,
Quelques-unes feignaient de poursuivre leur proie,
Tandis que, pour plonger dans l'humide élément,
Les plus belles déjà quittent leur vêtement:
Que d'attraits vont briller! tombez, robes jalouses,
Vains ornemens tombez sur les vertes pelouses:
Glaucé n'a plus d'atours, et déjà Licoris,
Cymodoce, Aréthuse, Alcitoé, Cloris,
Et la blonde Cydippe, et la brune Amathée,
Et Clymène, et Phéruze, et Xanthe, et Galathée,
Détachent leur ceinture, et toutes s'empressant
Montrent de cent trésors l'éclat éblouissant.
Rien n'échappe aux baisers du zéphyr idolâtre,
Il vole, il va, revient de la rose à l'albâtre,
Il fait à chaque belle un rapide larcin:
Prête à les embrasser, la mer ouvre son sein,
Les reçoit, et baignant ces belles immortelles,
Ses flots avec amour se pressent autour d'elles.

Les héros cependant trouvent un sûr abord:
Déjà d'un saut rapide ils s'emparent du bord,
Et de l'arme tonnante où s'enflamme la poudre
Ils courent dans les bois faire éclater la foudre.
Quelques-uns du rivage évitent les chaleurs,
Et des prés émaillés foulent en paix les fleurs;
Lorsqu'à travers le bois des formes entrevues
Font briller tout-à-coup leurs couleurs imprévues:
Bientôt on apperçoit les jeunes déités.

Vélos à cet aspect : « Mes amis, arrêtez ;
Voyez, suis-je abusé par d'aimables prestiges ?
Mais non, j'entends des voix, j'apperçois des vestiges ;
Cette île est à Vénus, oui, c'est Chypre ou Paphos ;
Déesses, je vous suis. » Ainsi parle Vélos,
Et tous en l'imitant ont volé sur ses traces.
Les nymphes s'enfuyaient ; leurs cris légers, leurs grâces,
Leur trouble étudié, les arbres dont les bras
Opposaient à leur course un aimable embarras,
De leurs pas chancelans l'heureuse mal-adresse,
Des Luzitains charmés ont redoublé l'ivresse.
A ce désordre heureux zéphyr ajoute encor ;
De leurs cheveux légers il fait voltiger l'or,
Soulève des tissus, dévoile... ô douce extase !
Le desir amoureux sur ces formes s'embrâse ;
Les dévore, ose errer sous mille vains atours
Qui des plus doux appas trahissent les contours :
L'une fuit à dessein ; l'autre qui s'abandonne
A l'amant fortuné, sourit et lui pardonne.
Le bocage répond à l'accent du plaisir.
Une autre qui chancelle en se voyant saisir,
Feint un ardent courroux, crie, implore, soupire,
Enfin cède au vainqueur, et sa colère expire.

Plus loin sont des beautés que le cristal des flots
Baigne, et laisse entrevoir aux regards des héros :
Feignant de s'effrayer elles prennent la fuite ;
Les Luzitains charmés volent à leur poursuite ;
Ils tressaillent d'espoir, ils pétillent d'ardeur.
Paraissant à la crainte immoler la pudeur,
Cydippe sort de l'onde à leur vue exposée.

Tel éclate un beau lis tout brillant de rosée ;
Tel on voit s'arrondir le marbre de Paros ;
La nymphe éblouissante a charmé les héros ,
Elle tombe en fuyant aux bras du beau Mendoce.
Surprise au bord des eaux , la blonde Cymodoce ,
En reproche léger laisse mourir sa voix ;
Galathée à Vélos qui la suit dans les bois
Oppose en vain ses cris et sa fierté rebelle ;
Il l'atteint , la soumet ; elle en devient plus belle :
Acté , de son beau sein cherche à voiler encor
L'ivoire palpitant et le double trésor ;
De ses longs cheveux noirs sa pudeur s'enveloppe.
Dans les bois Aréthuse , Opis et Déliope
Reçoivent de l'amour les charmantes leçons ;
On entend soupirer bosquets , grottes , buissons ;
D'autres plongent dans l'onde , et les regards profanes
Les suivent à travers leurs voiles diaphanes.
L'impérieux desir par l'obstacle irrité
Bouillonne , et dans les flots déjà précipité ,
Plus d'un beau Luzitain , par ces routes liquides ,
Voluptueux Triton , poursuit les Néréides ;
Chacun nage à l'objet dont son cœur est charmé :
Ainsi du plomb sifflant quand le chasseur armé
Atteint l'oiseau d'un lac , son limier plein de joie ,
Aboyant précurseur , plonge et saisit sa proie.

Victime dévouée aux rigueurs de l'amour ,
Léonard le servait sans espoir de retour ;
Il espérait pourtant vaincre sa destinée.
Ce jour la jeune Ephyre , à le fuir obstinée ,
L'attirait par l'éclat de sa fraîche beauté ,

Lassé de tant d'efforts, toi dont la cruauté,
Disait-il, convient mal à tes formes célestes,
Arrête, et vois du moins celui que tu détestes;
C'est moi, c'est Léonard, amant soumis, craintif;
Ainsi puisse, arrêtant son essor fugitif,
Le temps injurieux ne point blesser tes charmes,
Et puisse amour jamais ne t'apprêter de larmes!
Elle fuyait moins vite, et brûlant d'être heureux,
Lui déjà de son souffle humectait ses cheveux;
Ses pas touchaient ses pas, quand la nymphe éperdue
Entre ses bras tombant.... ô joie inattendue!
Il voit des yeux charmans, remplis d'humides feux,
Sur les siens attacher leur azur amoureux;
Il triomphe, il jouit d'une pudeur divine;
Sur les formes qu'il voit, sur celles qu'il devine
Il ose en son délire... ô volupté! l'éclair
D'un moins rapide feu dévore, embrâse l'air;
En des torrens d'amour l'heureux couple se noie,
Et Vénus tout entière enfin saisit sa proie.
Mais que d'autres succès signalent ce beau jour!
Par-tout on entendait des murmures d'amour:
Ah! que ce bois couvrit sous ses ombres complices
D'attentats fortunés, d'enivrantes délices!
Que de baisers ardens, ravis, rendus, donnés!
Que de larcins commis aussitôt pardonnés!
Au front de leurs amans les tendres amazones
Sans cesse accumulaient couronnes sur couronnes,
Couvraient de fleurs et d'or, de myrte et de lauriers
Leurs bras navigateurs, amoureux et guerriers,
Sans cesse leur juraient d'éternelles tendresses,
Et les plus doux transports en scellaient les promesses.

La fille de Vesta, de l'antique Cœlus,
Qui dicte aux flots soumis ses ordres absolus,
Téthys fuyait encor, Téthys est la plus belle.
Pour mieux assujettir cette nymphe rebelle
Vénus en un bosquet vient d'égarer ses pas.
Le chef des Luzitains, Vasco, voit ses appas;
Il se jette à ses pieds : Où t'entraîne l'ivresse,
Mortel? cria Téthys, respecte une déesse.
Mais en vain dans ses yeux éclate un fier dédain,
Vénus en tous ses sens allume un feu soudain;
Aux discours du héros, à son aimable audace,
Donne un charmant désordre, une céleste grace.
La nymphe succombant au trouble de son cœur:
« Ah! fuis, ah! sois, dit-elle, un généreux vainqueur!
Si quelque dieu voyant le danger qui me presse,
Allait aux autres dieux révéler ma faiblesse,
Jamais je ne pourrais en supporter l'affront,
Leur sourire insultant ferait rougir mon front. »

Alors, pour rassurer la timide immortelle,
Vénus se dévoilant : « Ne crains rien, lui dit-elle,
Des regards des mortels ni des regards des dieux;
L'ombrage de ces bois muets, mystérieux,
Te couvrira d'un voile impénétrable et sombre;
Phébus même, Phébus n'en pourra percer l'ombre.
Elle s'éloigne alors, et dans l'air embaumé
Déploie en longs réseaux son voile parfumé;
De feux éblouissans sa ceinture étincèle,
Et la belle Vénus à son port se décèle.

Mais Téthys... à l'instant quel trouble la saisit!
Tous ses sens sont émus, son cœur brûle et transit,

Elle voudrait parler, sa faible voix expire.
O puissante Vénus ! quel est ton doux empire !
A ton délire ardent que peut-elle opposer ?
Ses lèvres ont frémi sous le feu du baiser ;
Farouche elle menace, et tendre elle supplie ;
L'audacieux larcin court et se multiplie
Sur ses charmes ravis à leurs voiles jaloux ;
Tour-à-tour il excite et calme son courroux ;
Elle rougit, pâlit et s'irrite, et soupire ;
Bientôt à sa défaite elle-même conspire,
Et, levant vers le ciel ses beaux yeux languissans,
Se livre tout entière au trouble de ses sens ;
Dans les bras du héros elle tombe éperdue.
Triomphe heureux Vasco, cette gloire t'est due,
Triomphe ; autour de toi la terre a de ses fleurs
Fait briller tout-à-coup les plus fraîches couleurs ;
Mille arbrisseaux légers, en vertes colonnades,
En chapiteaux fleuris, en brillantes arcades,
S'élèvent, et par-tout prodiguant son trésor,
Pomone a de son urne épanché les fruits d'or ;
Par-tout Flore en désordre a versé ses corbeilles,
Le lierre aux mille bras s'attache au front des treilles,
La vigne en ses replis court embrasser l'ormeau ;
Tout s'unit, le rameau s'entrelace au rameau ;
L'air s'embaume ; l'oiseau chantant sous le feuillage,
Aux ruisseaux, aux zéphyrs accorde son ramage ;
Et la terre et les eaux, et les bois et les airs,
Félicitent Vasco par leurs joyeux concerts.
Mais déjà le soleil terminant sa carrière,
A dans les flots ardens replongé sa lumière ;
Zéphyre des bosquets privés de leurs couleurs

Vient consoler le deuil et caresser les fleurs ;
Son souffle réjouit l'arbre des Hespérides,
De la vieille Amphytrite épanouit les rides,
Et lui fait respirer un frais délicieux ;
Téthys alors se lève, et quittant ces beaux lieux,
Ces lieux qui l'ont livrée au Luzitain qu'elle aime,
Prend sa main, sur un mont le conduit elle-même,
Et lui montre un palais où l'or et le cristal
Prodiguent leur richesse et leur éclat rival.
Là, d'un brillant festin la pompe est déjà prête;
Là, les nymphes des mers, et Téthys à leur tête,
Ont guidé les héros épris de leurs beautés ;
Tous énivrés d'amour siégent à leurs côtés.
Vasco voit près de lui sa belle et tendre amante :
D'un magnifique dais la pompe éblouissante
Sur eux arrondit l'or de son dôme flottant,
Où la perle s'unit au corail éclatant.
Tel un dais couronnait César et Cléopâtre.
En coupe façonnés, l'émeraude et l'albâtre,
Et l'agate et l'onyx font briller leur trésor,
Où l'art industrieux est plus brillant encor ;
Ils éclatent remplis du nectar d'Erigone,
Jus divin, qui, rougi sous une ardente zône,
Surpasse la vigueur des vins les plus fameux,
Par sa sève indomptable et ses esprits fumeux.
Là, combien d'habitans de la terre et des ondes,
Ravis à leurs forêts, à leurs rives fécondes,
Sont immolés au goût du convive enchanté !
Leurs dons réparateurs animent la gaîté,
Et le rire enjoué succède aux tendres luttes ;
Tandis que les accens des sistres et des flûtes

En sons mélodieux célèbrent ce beau jour.
Jamais, jamais Orphée au ténébreux séjour
Par de plus doux accords ne calma les furies,
Et ne fit soupirer les nymphes attendries.
Une aimable Syrène à ces accens flatteurs
Joint les sons de sa voix encor plus enchanteurs;
Des convives soudain les cris joyeux s'appaisent,
Les oiseaux, les zéphirs, les bocages se taisent,
Les échos attentifs n'osent plus soupirer,
Et la source en fuyant craindrait de murmurer.

La nymphe célébrait ce roi rempli de gloire,
Alonze, que jamais n'a trahi la victoire,
Et disait quel malheur au sein de ses foyers
Vint troubler son triomphe et souiller ses lauriers.

Inès, jeune beauté dont l'innocente flamme
De l'héritier du trône avait captivé l'ame,
Fut l'objet que frappa son injuste courroux;
La fortune contre elle épuisa tous ses coups,
Et s'adoucit trop tard pour cette infortunée;
Vivante on l'opprima, morte on l'a couronnée.

C'est toi, cruel Amour, qui causas son trépas!
Quel crime avaient commis ses innocens appas?
Avait-elle bravé ta suprême puissance?
Hélas! en te livrant son cœur, son innocence,
En goûtant de tes biens les trompeuses douceurs,
Devait-elle expirer sous tes coups oppresseurs?
Tu vis de nos tourmens, tu ris de nos alarmes,
Tu te plais à tremper tes flèches dans nos larmes;
Mais dans le meurtre aussi dois-tu tremper tes mains,

Et souiller tes autels par le sang des humains!

Tu vivais, belle Inès, heureuse et tendre amante,
Et goûtant dans le sein d'une ivresse charmante
Cet amour dont souvent le prestige trompeur
S'envole et se dissout en brillante vapeur;
Tu cueillais le doux fruit de tes jeunes années:
Quelles nuits remplaçaient tes charmantes journées!
Oh! que du Mondégo les bords délicieux
Virent de fois l'amour humecter tes beaux yeux!
Que de fois tu redis à son charmant bocage
Le nom du prince heureux qui pour jamais t'engage!
Mais lui, ... lui sans te voir s'il passait un seul jour,
Ses charmans souvenirs, ses doux pensers d'amour
En foule se pressaient dans son ame attendrie;
Par-tout il croyait voir son amante chérie,
Contempler de son teint l'éclat pur et vermeil.
Il lui parle, il l'écoute, et même en son sommeil,
Rêvant ses doux baïsers sur un lit solitaire,
Il en savoure encor le charme imaginaire.
Le jour il est séduit par un charme nouveau;
Voit-il un pré, voit-il un beau lac, un ruisseau?
Il se croit dans les lieux si chers à sa tendresse;
A son cœur, à ses yeux tout montre sa maîtresse.
Gloire des conquérans, tu n'es plus qu'un vain bruit,
Qu'un prestige trompeur que l'amour a détruit;
Alors son cœur épris ne veut plus d'autres chaînes:
Qu'on ne lui parle plus de princesses, de reines,
Inès a réuni tous ses vœux les plus chers;
Les bords du Mondégo, voilà son univers.

Mais qu'ils passent bientôt ces beaux jours de la vie!

De quels maux trop souvent leur douceur est suivie !
Et combien le plaisir quand son éclair a lui
Ajoute à la douleur qui se traîne après lui !

Don Pèdre, c'est le nom de cet amant fidèle,
En vain chérit Inès ; il faut s'éloigner d'elle :
Alonze est roi, commande, et son fils doit soudain
Conduire ses guerriers vers le bord africain.
Pour partir avec lui déjà l'escorte est prête :
Le triste amant gémit, il se trouble, il s'arrête ;
Inès cache ses yeux dans les larmes noyés,
Il la regarde encore, il retombe à ses pieds ;
Il soupire, il frémit ; dans son trouble funeste
Il cherche à recueillir la force qui lui reste ;
Enfin des bras d'Inès il s'échappe, il a fui.
Elle veut l'arrêter, elle vole après lui ;
Mais le prince est déjà dans le char qui l'emporte,
Il part, environné de sa brillante escorte ;
Inès frappe les airs de cent cris superflus,
Le prince est déjà loin, déjà ne l'entend plus ;
Elle apperçoit du char la trace tournoyante,
Entend rouler sa rone en sa route bruyante,
Ses rapides coursiers légèrement courir,
Et son bruit par degrés s'éloigner et mourir :
Enfin perdant sa vue, elle reste immobile,
Elle sent un frisson glacer son cœur débile ;
Elle tombe. En ses bras la femme qui la suit
La reçoit et la porte en son humble réduit.

Ce n'était pas en vain que de l'infortunée
L'ame avait pressenti sa noire destinée :

Alonze de son fils avait souffert l'amour,
Dans l'espoir que le tems pourrait l'éteindre un jour;
Mais voyant sa durée, il songe à la couronne
Qui hautement réclame un héritier du trône.
Cette faiblesse alors n'est plus qu'un attentat
Contraire à l'intérêt, au bonheur de l'état;
Il faut que de l'état Inès meure victime:
Et voilà donc ce roi si grand, si magnanime!
Voilà ce conquérant vainqueur de tant de rois,
Sous qui l'Afrique entière a tremblé tant de fois!

A peine pour voguer vers la terre africaine
Don Pèdre eut-il quitté la rive luzitaine,
Les ennemis d'Inès devinrent triomphans.
Déjà prise, enchaînée ainsi que ses enfans,
Poussant des cris perdus pour ces ames de bronze,
On la traine au palais, elle est aux pieds d'Alonze.

Mais à peine a-t-il vu ce teint, cette pâleur,
Et ces traits si frappans, ces grands traits du malheur,
Ces enfans, de son fils portraits remplis de charmes,
Embrassant ses genoux, les baignant de leurs larmes,
Il se trouble, il entend dans son cœur attendri
La nature jeter un lamentable cri;
Il l'étouffe, et le cri d'un peuple sanguinaire
Refoule dans son cœur les sentimens d'un père.
Mais Inès, ah! quel est son trouble en cet instant!
Elle ne frémit point du trépas qui l'attend;
Mais le cœur qui du sien fit sa douce habitude,
Quelle en sera bientôt l'horrible solitude?
Et ses tristes enfans que deviendra leur sort?

Touchés de ses douleurs, les ministres de mort
Eux-mêmes gémissaient, sanglottaient autour d'elle;
De ses fiers ennemis la fureur étincelle.
Inès levait au ciel et vers ces inhumains
Ses yeux... hélas! des fers chargeaient ses faibles mains;
Et regardant après ses enfans, dont la vue
Plonge au fond de son cœur un poignard qui la tue,
Ses malheureux enfans sans secours, et sur eux
Tout prêts à voir tomber un sort si rigoureux,
Fait éclater ses cris et sa douleur profonde,
Les serre dans ses bras, de larmes les inonde;
Enfin à leur aïeul elle parle en ces mots:

« Puisqu'on a vu jadis de cruels animaux
Allaiter des enfans au fond de leur repaire;
Vous, si j'en crois mes yeux, homme et monarque et père,
Serez-vous plus cruel, et repousserez-vous
De malheureux enfans embrassant vos genoux?
Ils ne sont plus à moi que la mort en sépare,
Ils sont à votre fils..... ils sont à vous, barbare,
A vous, qui leur devez votre cœur, vos secours.
Je ne vous parle point de conserver mes jours;
Baignez-vous, s'il le faut, dans le sang d'une femme
Que votre fils aima, qui partagea sa flamme.
Frappez... mais ces enfans, quel crime ont-ils commis?
Si cependant, vainqueur de nos fiers ennemis,
Vous armez contre eux seuls votre juste vengeance,
Si la victoire en vous n'éteint pas la clémence,
J'ose espérer encor, non pour moi, mais pour vous
Qu'intéresse du moins le sort de mon époux,
Que d'un affreux trépas vous sauverez ma tête;

Mon époux peut mourir des coups que l'on m'apprête,
Ou bien il traînera ses jours chargés d'ennui :
Souffrez que loin de vous, hélas ! et loin de lui,
Je coure ensevelir ma misère profonde
Dans les climats brûlans, aux bords glacés du monde,
Et que j'obtienne au moins des monstres des déserts
La pitié, qui n'est plus ailleurs dans l'univers.
Là, mes fils m'offriront ton image adorée,
Cher et funeste époux ; là, ta femme éplorée
Pour toi conservera ce précieux trésor,
Et pourra dans leurs traits te retrouver encor. »

Contre Inès à ces mots Alonze n'a plus d'armes ;
Jusqu'au fond de son cœur il a senti ses larmes :
Il veut, il n'ose absoudre, il frémit d'immoler,
Le pardon de sa bouche est prêt à s'exhaler ;
Mais à cette pitié molle et pusillanime
Les hurlemens du peuple arrachent la victime.
Les grands même, les grands, ô monstres détestés !
Courant le fer en main... Barbares, arrêtez !
Tremblez... pour vous punir les tortures sont prêtes ;
Ce sang retombera sur vos coupables têtes !
Mais il jaillit déjà, déjà sous les couteaux
Il coule à gros bouillons, il teint de ses ruisseaux
Ce cou dont les baisers d'une bouche idolâtre
Seuls jusqu'à ce moment avaient rougi l'albâtre ;
Et ce sein ravissant par l'amour animé,
Ce sein, le plus parfait qu'il ait jamais formé.
Lâches ! et voilà donc votre victoire infâme !
Un père, des enfans, un époux, une femme,
Vous les assassinez... O vengeance ! ô fureur !

Et toi, soleil, et toi qui reculas d'horreur
Quand tu vis le festin des affreux Pélopides,
Vois se débattre Inès en des bras homicides,
En embrassant les pieds d'un monarque bourreau;
Vois, frémis, et recule à ce forfait nouveau!
Elle meurt, et sa voix et ses lèvres encore
Murmurent le doux nom du prince qu'elle adore;
Elle meurt, et ces traits, ce teint décoloré,
Ces yeux, ce front... la mort a donc tout dévoré!

Ainsi la fleur des champs qu'une vierge moissonne
Pour en parer son front, en former sa couronne,
En vain charmait les yeux à son brillant matin,
Elle se fane, un soir a fini son destin;
Ainsi par le trépas cette beauté flétrie
Perd l'éclat dont brillait le matin de sa vie,
Et se décolorant, exhale en un seul jour
Ses parfums, sa fraîcheur, sa vie et son amour.

Du triste Mondégo les nymphes désolées,
De leurs cris douloureux remplirent ses vallées,
Et pour éterniser leurs profondes douleurs,
En sources dans ces lieux convertirent leurs pleurs,
Y gravèrent d'Inès l'histoire déplorable;
Elle est de leurs regrets le monument durable,
Et chère à tous les cœurs des bergers d'alentour,
Elle s'appelle encor la fontaine d'Amour.

La nymphe ainsi chantait; sa voix pleine de charmes
Fit des yeux humectés tomber ces douces larmes,
Ces larmes que répand la volupté du cœur.

A peine eût-on d'Inès déploré le malheur,
La tristesse fit place aux transports de la joie.
D'un beau nuage ainsi quand l'ombre se déploie,
Et d'un rideau léger couvre l'astre du jour,
De l'empire du ciel s'emparant à son tour,
L'astre avance, et poursuit sa brillante carrière,
Traverse le nuage, y trempe sa lumière,
Le remplit de ses feux, le teint de pourpre et d'or,
Et de l'ombre échappé paraît plus vif encor.

Des nymphes cependant l'aimable souveraine
Se plaît aux entretiens du vaillant capitaine
Que l'Orient a vu triompher tant de fois;
Elle ne voit que lui, n'écoute que sa voix,
Et s'enflamme au récit des nobles aventures
Qui feront l'entretien des nations futures.
Mais sur-tout elle veut apprendre du héros
Comment il a franchi ces formidables flots,
Dont le cap Africain défend l'affreux passage.
Vasco cède à ses vœux et lui tient ce langage :

« Déjà nous approchions de ces bords si fameux
Où, brisant la fureur de ses flots écumeux,
Neptune fait gronder d'effroyables tempêtes,
Lorsqu'un nuage épais s'étendit sur nos têtes.
Il ne présagait point l'orage et son courroux;
C'était un calme affreux qui nous fit trembler tous.
Soudain sur les rochers la mer au loin bouillonne,
S'enfle, et par eux brisée, à grand bruit tourbillonne.
Dieu puissant! m'écriais-je, oh! quels sont tes décrets?
Vas-tu me dévoiler quelques sombres secrets

Mystères de la nuit et de ces mers sauvages?
Quel prodige effrayant suivra de tels présages! »

Je parlais, et je vis, en achevant ces mots,
Naître, monter, grandir, s'alonger sur les flots,
Un fantôme élevant sa stature pareille
Au colosse dont Rhode étalait la merveille;
L'orgueil et la fureur en ses traits sont empreints;
Son front, enveloppé de ténébreux chagrins,
Domine en s'élevant ces flots noirs et terribles;
Dans leurs orbes sanglans ses yeux roulent horribles;
De leur prunelle en feu nous voyons rejaillir
D'effroyables éclairs qui nous font tressaillir;
L'hiver sombre s'étend sur sa tête neigeuse,
Son visage est livide, et sa barbe fangeuse,
Et les dents qu'avec rage il offre à nos regards,
Sont de rochers tranchans deux immenses remparts.
Mais quel fut notre effroi lorsque nous entendîmes
Les accens que du creux des plus profonds abîmes,
Sa bouche, en mugissant, vomissait dans les airs,
Et qui semblaient sortir du fond des vastes mers.
Nous restons interdits, sans voix et sans haleine,
Et notre sang d'horreur se glace en chaque veine.

Le fantôme s'écrie : « O le plus orgueilleux
Des peuples qui jamais ont paru sous les cieux,
O toi qui le premier profanant mon empire
Si long-tems interdit à tout ce qui respire,
Soulèves ce grand voile où les dieux m'ont caché,
Apprends le sort funeste à ta race attaché.
Jamais tu ne viendras affronter mes approches

Sans que j'arme à l'instant mes implacables roches.
Guerre à tes nautonniers, guerre à tes pavillons;
Je lancerai contre eux mes plus noirs tourbillons,
Je les engloutirai; bientôt, guidant tes flottes,
Avec tous ses trésors, ses soldats, ses pilotes,
Un vainqueur de l'Indus, un héros voyageur,
Viendra s'ensevelir sous mon rocher vengeur.
Un autre éprouvera les plus affreux supplices;
Sa femme et ses enfans, ses plus chères délices,
Par les vents en fureur vomis contre mes bords,
Privés de leur vaisseau, privés de leurs trésors,
Dépouillés, nuds, errans sur mon roc et mes sables,
De maux, de faim, de soif rendus méconnaissables,
Se traîneront, brûlés par d'horribles chaleurs,
Qui dans leurs yeux séchés auront tari les pleurs.
Là je verrai, fouillant mon arène mouvante,
L'épouse dans mon sein s'ensevelir vivante;
Je la verrai presser deux fils entre ses bras,
Et subir avec eux le plus affreux trépas.
Je verrai son époux, dans cet instant funeste,
S'efforçant de sauver le seul fils qui lui reste,
De ses membres sanglans chercher à le nourrir,
Hurler de désespoir, l'embrasser et mourir. »

Ainsi parlait le spectre, et moi bravant sa rage :
« Crois-tu par ces discours ébranler mon courage?
Quel es-tu? m'écriai-je. » A ces mots, sur la mer,
Le monstre se dressant, s'élève encor plus fier,
A ses traits courroucés donne un air plus farouche,
Roule d'horribles yeux, tord une horrible bouche,
Et lançant contre moi des regards furieux :

Trois fois du mont Géant bat la tête chenue,
Tonne, éclate en fureur, et les gouffres profonds
Trois fois ont prolongé ses formidables sons.

Ainsi parlait Vasco; les pâles Néréides
Prêtant à son récit leurs oreilles avides,
Se pressent de terreur autour de ces héros,
Qui du géant des mers ont asservi les flots.
Oh, qu'un si beau triomphe à leurs yeux les décore !

Mais à Comus enfin succède Therpsicore :
La danse a remplacé les festins somptueux;
La danse au vol agile, aux bonds voluptueux,
Les tient, les enveloppe en ses molles étreintes,
Les balance, les perd en ses doux labyrinthes,
Et souvent, favorable à l'amoureux larcin,
Fait sous les doigts furtifs battre plus d'un beau sein.
Quand les jeux sont finis, ces nymphes ravissantes
Toutes brûlant d'amour, de grâce éblouissantes,
Conduisent les héros vers des réduits heureux,
Qui vont favoriser leurs desirs amoureux.
Vers son lit attrayant leur belle souveraine
Suit son heureux vainqueur qui doucement l'entraîne.
Confuse, elle résiste et cède en résistant.
Mais lui, quel est son trouble ! il semble en cet instant
Que le bitume en feu dans ses veines bouillonne;
Téthys à son ardeur doucement s'abandonne,
Et le suit au reflet d'un jour mystérieux.
Une tendre vapeur a voilé ses beaux yeux;
Elle tombe avec lui sur sa couche embaumée.
Non, le lierre jamais à la vigne charmée

Attachant de ses bras tous les plis tortueux,
Ne forma des liens aussi voluptueux
Que ces amans livrés aux feux qui les possèdent.
A mille ardens baisers mille baisers succèdent;
Le délire au délire avec fureur répond,
Et de la volupté l'ivresse les confond.

Mais à peine du jour la pâle avant-courrière
Fait briller à leurs yeux sa timide lumière,
L'immortelle s'arrache aux douceurs de l'amour,
Et va se réunir aux nymphes de sa cour.
Il faut, c'en est donc fait, il faut quitter cette île;
Hélas! de ce beau lieu le destin les exile;
Toutes en gémissaient; mais Téthis en son cœur
A déjà résolu de suivre son vainqueur.
Elle conduit Vasco vers les liquides plaines,
Où des vents les plus doux les légères haleines
A sillonner les mers invitent ses vaisseaux.

« Partez, braves guerriers, ouvrez le sein des eaux,
Dit-elle aux Luzitains; mais toi, qui dans mon ame
Du plus ardent amour a fait naître la flamme,
Me seras-tu fidèle? Ah, souviens-toi toujours
Que ta gloire s'attache à nos tendres amours;
Et que puisse le Tage, où ta valeur aspire,
Ne pas te dérober long-tems à mon Empire.
Pars; déjà mes secours te sont tous assurés;
Je vais, t'accompagnant sur mes flots azurés,
Des fougueux aquilons enchaîner la furie.
Vas revoir, j'y consens, ton heureuse patrie;
Mes soins t'y conduiront. » La déesse à ces mots

La première s'élance et plonge dans les flots ;
Son exemple est suivi des autres Neréides.
La flotte, en revoyant ses héros intrépides,
Les reçoit sur ses ponts que leur foule a couverts,
S'élance avec orgueil et s'empare des mers ;
Tandis que, lui frayant la route la plus belle,
Les flots respectueux se courbent devant elle ;
Amphytrite charmée ouvre son vaste sein.
Des tendres déités on voyait tout l'essaim
Nager en s'appuyant sur les poupes dorées,
Qui des feux du soleil richement colorées,
Dans une ardente mer étincelaient encor ;
Les nymphes les poussant redoublaient leur essor ;
Dans l'écume des eaux l'une en riant se joue,
L'autre guide un navire et s'attache à sa proue.
Oh, que d'attraits divins ! Sous leur albâtre pur
L'onde qui les caresse ouvre un liquide azur,
Les balance avec grâce, et ses flots qui bouillonnent
Argentent de leurs plis les bras qui les sillonnent.
Téthis est à leur tête et conduit ses vainqueurs ;
Leurs séduisantes voix qui s'unissaient en chœurs,
Formaient un doux accord, et par des chants de fêtes
Du fortuné Vasco célébraient les conquêtes.
Sur la mer accourant mille joyeux tritons
De la conque à leur voix ont marié les tons ;
Les dauphins ont quitté leurs retraites humides,
Et livrent à l'envi leurs dos aux Neréides.
Tout s'anime, la joie éclate ; mille cris
Dans les airs élancés se confondent aux ris ;
L'Océan se déride, et ses eaux qui bondissent,
Aux ris, aux chants, aux jeux, à l'ivresse applaudissent ;

Le Tage entend de loin ces murmures flatteurs,
Ces hymnes du plaisir, ces chants triomphateurs,
Reconnait ses héros, et saluant leur gloire,
De ses flots orgueilleux applaudit leur victoire.

Du brillant Camoëns tels furent les doux chants,
Tour-à-tour enchanteurs, terribles et touchans;
Pleins de riches tableaux, brillantes impostures,
Tantôt des voluptés animant les peintures,
Tantôt de l'ame offrant les mortelles douleurs.
Mais des chantres rivaux lesquels sont les vainqueurs?
Est-ce Homère, en ses vers que le génie enflamme,
D'Andromaque et d'Hector faisant revivre l'ame?
Est-ce le Tasse armé d'un aimable poison,
Dont le philtre flatteur étourdit la raison,
Le Tasse prodiguant sa brillante magie?
Serait-ce l'Arioste en sa mâle énergie,
Qui, dans le cœur d'un preux, franc, loyal et sans art,
D'une jalouse rage enfonce le poignard?
Que dirai-je de vous, ô Milton! ô Virgile!
Comme ils sont opulens et de verve et de style!
L'un semble avoir dépeint moins l'amour d'un mortel,
Que ces pures ferveurs, ces voluptés du ciel;
L'autre semble, exprimant la plus ardente flamme,
Emprunter aux enfers tous les tourmens de l'ame;
Enfin, le Camoëns en vers éblouissans,
A peint l'ardent plaisir qui dévore les sens.
Que dis-je? aux yeux mouillés par ses vers pleins de charmes,
Après Virgile même il fait verser des larmes;
Tous, offrant de l'amour les plaisirs, les douleurs,
Ont des plus grands tableaux déployé les couleurs;

A tous, pour honorer leurs chefs-d'œuvre suprêmes,
Il fut distribué de brillans diadêmes
Ornés des attributs de leurs talens divers :
D'Homère et de Milton dans leurs sublimes vers
On admira la verve et le puissant génie ;
Virgile obtint sur tous le prix de l'harmonie ;
Du style tendre et pur, et de ces vers divins
Qui s'échappent du cœur des profonds écrivains.
Le brillant Camoëns, l'Arioste et le Tasse,
Rivalisant d'éclat, de fraîcheur et de grâce,
Des riches fictions ayant cueilli les fleurs,
Partagèrent le prix de leurs vers enchanteurs ;
Et les mânes, charmés qu'à ces illustres sages
L'Elysée ait offert ce doux tribut d'hommages,
Se séparent enfin, et sous leurs abris verds
Vont répandre leur foule en cent groupes divers ;
Là, l'éternel amour, l'éternelle jeunesse,
Entretient leur bonheur, et leur sourit sans cesse.

Ainsi je répétais vers l'été de mes jours
Des poëtes fameux les chants remplis d'amours ;
Tandis qu'aux bords du Nil le héros de la France
Des Mamelucks altiers foudroyait la puissance ;
Apprivoisait l'orgueil de ce fleuve dompté,
Et préparait au loin son immortalité :
Que dis-je ? à ses travaux j'associai moi-même
Mon nom qui se parait de sa gloire suprême ;
Dans mon timide vol il daigna m'enhardir ;
A mes premiers essais je le vis applaudir.
Helas ! pourquoi faut-il que ma muse éphémère
Ne puisse à cet Achille offrir un autre Homère ?

Je dirais ses exploits, et prenant mon essor...
Ah! d'Icare tombé craignons le triste sort!
Qu'un autre ose vanter en des vers dignes d'elles
D'Arcole et de Lodi les palmes immortelles;
Qu'il ose par le feu d'un prophétique vers
Foudroyer Albion et lui ravir les mers :
Moi, du jeune héros que chérit la victoire
En d'informes croquis défigurant la gloire,
A peine ai-je esquissé ses plus faibles rayons;
J'hésite, je m'effraie, et brise mes crayons.

NOTES

DU PREMIER CHANT.

Page première, vers 5.

L'Elysée est le nom de ce charmant séjour.

Tout le monde connaît la description que Virgile a faite des Champs-Elysées, dans le sixième livre de l'Énéïde; je m'en suis rapproché autant que me l'a permis la nature de mon sujet.

Ibid., vers 17.

Même après leur trépas, en ces vallons fleuris,
Ils n'ont point oublié leurs penchans favoris.

Cette idée est empruntée de Virgile, qui dit, en parlant des ombres amoureuses :

« Curæ non ipsâ in morte relinquunt. »

et plus loin il ajoute, en parlant des ombres guerrières :

« Quæ gratia currûm
« Armorumque fuit vivis, quæ cura nitentes
« Pascere equos, eadem sequitur tellure repostos. »

Page 2, vers 19.

Homère est l'un d'entreux, Homère est le plus grand.

Les ouvrages immortels de ce poëte n'ont jamais été

critiqués que par des génies superficiels, et sa réputation a traversé les siècles sans avoir rien perdu de son premier lustre. Il n'y a jamais eu qu'un Zoïle parmi les anciens, et qu'un Perraut parmi les modernes, qui aient eu la folie de penser qu'ils pourraient ternir cette gloire séculaire que le pouvoir des hommes ne parviendra jamais à détruire.

M. Millevoye, dans une pièce de vers pleine de talent, intitulée l'*Invention poétique*, a représenté les différens poëtes épiques sous des couleurs très-brillantes. Voici comment il s'exprime :

Homère ! lève-toi. Poëte audacieux,
Plus fier que tes héros et plus grand que tes dieux !
Vainqueur du tems jaloux et du sombre Zoïle,
Ton colosse est debout sur la tombe d'Achille.
La mort a dévoré tous ces chefs valeureux ;
Ils ont vécu pour toi, tu dois vivre par eux.
Qu'importent ses défauts, Aristarque sévère !
Respecte son sommeil, c'est le sommeil d'Homère.

D'un plus modeste éclat tu viens frapper nos yeux,
Toi, du chantre d'Hector émule harmonieux !
Ton langage est plus pur, ta lyre plus savante,
Et ta voix embellit tout ce qu'Homère invente.
Mais comme en s'élevant de toute sa hauteur
Un vieil athlète efface un jeune et beau lutteur,
Homère t'a vaincu : du dieu de l'harmonie
Il n'a point reçu l'art ; son art est le génie.
. . . . . .

Voyez l'ardent Milton, incorrect et sublime,
S'élancer dans les cieux ou plonger dans l'abîme.
Du goût à ses regards le flambeau n'a pas lui ;
Mais comme ses défauts ses beautés sont à lui.

Arioste, à son tour, sylphe heureux du Parnasse,
Avec fierté s'élève ou s'abaisse avec grâce :
Du pays des erreurs ce magique habitant
Nous montre l'univers en son prisme éclatant.

Le chantre de Sion va, vient, d'une aile agile,
D'Homère au Camoëns, d'Arioste à Virgile ;
Sous mille aspects nouveaux son art les réfléchit,
Et de leur pur éclat se pare et s'enrichit.

Peintre d'Adamastor ! honneur sacré du Tage !
Une riche palette est ton brillant partage :
La noble invention vint broyer tes couleurs,
Et pour ta tendre Inès y mêla quelques pleurs.

Page 7, vers 29.

Les Grecs étaient vaincus, quand du haut de l'Héter.

J'ai pensé qu'on ne me saurait pas mauvais gré d'avoir orné ce chant de l'épisode charmant de la ceinture de Vénus, que Junon vient emprunter à cette déesse, pour l'aider à séduire son époux.

Page 8, vers 10.

Elle se rend alors au réduit magnifique.

Homère décrit la toilette de Junon, et ces détails sont remplis d'un charme ravissant. La poésie descriptive dont il a donné le premier exemple et dont on abuse beaucoup trop en ce moment, fut absolument négligée dans le dix-huitième siècle, où la philosophie, qui se répandait sur toute la littérature, avait mis les pensées à la place des images. Les Français, amis des nouveautés,

se sont jetés de cet excès dans un autre, et l'on ne parle plus en ce moment que du genre descriptif, comme si les descriptions pouvaient constituer un genre particulier de poésie. Au reste, s'il parvenait à s'établir, il serait le plus ennuyeux de tous, puisqu'il n'offrirait qu'une série de peintures. Les poëtes grecs et latins qui nous ont appris l'art de décrire, et M. Delille lui-même, dont quelques imitateurs veulent se faire une autorité, n'ont jamais regardé les descriptions que comme un ornement de la poésie, mais non point comme un genre particulier. Le poëme des *Jardins* et celui de l'*Imagination* qui sont des ouvrages enchanteurs, seraient mortellement ennuyeux si l'on n'y trouvait que des descriptions.

Page 10, vers 7.

Là s'enferme et s'unit tout ce que la nature
A de plus doux attraits, de plus tendres liens.

Cette peinture charmante de l'écharpe de Vénus a inspiré au Tasse celle qu'il a faite de la ceinture d'Armide : le poëte italien a beaucoup enchéri sur son modèle.

Page 13, vers 7.

Soit lorsque j'adorai l'épouse d'Ixion.

Il semble assez singulier que Jupiter, pour plaire à Junon, lui fasse l'énumération de toutes les rivales qu'il lui a données, et des héros qu'ont produits ses amours adultères; et j'avoue que j'ai été tenté de supprimer ces détails; mais j'ai été retenu par le desir de conserver à ma traduction le mérite d'une exacte fidélité. J'avoue

aussi que, lorsque j'ai donné la première édition de mon ouvrage, le desir d'être rapide m'a fait supprimer plusieurs morceaux de cet épisode, qu'un examen plus mûr m'a déterminé à rétablir; et je puis assurer maintenant aux amateurs les plus passionnés du poëte grec, que j'ai conservé, avec le respect le plus religieux, tous les traits qui contribuent à faire ressortir cette magnifique composition. Je n'ai laissé subsister d'autre coupure que celle relative à la fuite d'Hector, parce qu'il est impossible de la concilier, d'après nos idées modernes, avec la valeur reconnue du général troyen.

Page 14, vers 12.

La terre a ressenti leur ivresse charmante.

Cette image poétique de la terre qui se pare de fleurs pour embellir la couche nuptiale de Jupiter, a été imitée par une foule de poëtes, et notamment par Bernis, dans ses *Quatre parties du jour*:

C'en est fait les gazons renaissent,
Les fleurs s'élèvent à l'entour;
Les zéphirs en l'air se caressent,
Et les nuages qui s'abaissent
S'opposent aux rayons du jour.

Milton a encore étendu cette image, en faisant célébrer le mariage d'Adam et d'Eve par toute la nature. Voici ce passage tel que je l'ai rendu dans ma traduction:

Le firmament sourit à des flammes si belles,
Les oiseaux enchantés applaudirent des ailes,
La terre tressaillit, la foule des zéphirs

Par-tout du couple heureux répéta les soupirs,
Courut en voltigeant les murmurer aux ondes,
Aux prés, aux bois, aux monts, aux cavernes profondes,
Et des prés et des bois et des monts d'alentour,
Toutes les voix en chœur murmurèrent l'amour.

Page 14, vers 27.

Veux-tu vaincre ? obéis au dieu qui te conseille.

Il peut paraître assez singulier que ce soit le sommeil qui se charge de réveiller Agamemnon, et il semblerait, au premier coup-d'œil, que ce dieu ne doit point exercer d'autre pouvoir que celui de l'endormir. Cependant on peut aussi penser que puisqu'il a le droit de répandre ses bienfaits, il a également celui de les retirer, et que l'emploi dont il s'acquitte en ce moment ne sort point de ses attributions. Comment présumer d'ailleurs que le poëte le plus versé dans la théogonie des anciens, ait fait une faute de cette nature.

Page 16, vers 2.

Mais à peine il arrive à la porte de Scée;
Il voit son Andromaque.....

Cette entrevue d'Hector et d'Andromaque est trop célèbre et trop généralement estimée de tous ceux qui connaissent la belle poésie, pour me permettre de m'étendre en réflexions; la nature y est peinte dans sa plus belle simplicité; l'ame du poëte s'y est tellement identifiée avec ses personnages, qu'on croit les voir et les entendre; point d'ornemens poétiques, point de phrases ambitieuses, point de style fleuri, point d'épithète oiseuse.

C'est cette noble simplicité qui est le dernier effort de l'art, et qui est tellement difficile à traduire, que je n'ose me flatter de l'avoir assez religieusement conservée.

Page 17, vers 18.

Un jour, je le sais trop, sous le fer et la flamme
Verra tomber les murs de la triste Pergame.

La chute de Troie avait été prédite, et les anciens croyaient aux oracles : cette prescience des grands malheurs était un beau moyen d'effet dans la poésie des anciens ; elle s'alliait parfaitement avec leur idée sur le fatalisme, et répandait dans leurs discours une mélancolie profonde. Je ne dirai rien de la réponse d'Hector, qui me paraît au-dessus de tous les éloges ; de telles beautés s'expliquent d'elles-mêmes, et je croirais en les commentant insulter au goût et à l'intelligence de mes lecteurs.

Page 19, vers 16.

Tel un coursier long-tems des troupeaux séparé.

Ce n'est point Hector qu'Homère compare à un coursier, c'est le beau Pâris ; mais cette comparaison m'a paru si brillante et si convenable à mon héros, que je n'ai pas craint d'en enrichir ce morceau ; l'auteur du poëme des *Jardins* l'a également imitée dans sa peinture du cheval, où l'on trouve cette expression de génie, *beau d'orgueil et d'amour ;* je crois qu'on pourrait dire aussi bien du vers lui-même, qu'il est beau d'audace et d'inspiration : de pareilles alliances de mot, lorsqu'elles sont dictées par la verve et l'enthousiasme, sont des bonnes fortunes on ne peut pas plus rares.

Page 20, vers 1.

Son bouclier vomit d'effroyables éclairs.

J'ai un peu dépassé dans ce vers l'expression simple du grec qui ne parle que de la lumière que réfléchit le bouclier ; un critique d'un goût très-pur me l'a fait remarquer ; mais je lui ai cité le beau vers de Virgile :

Vastos umbo vomit aureus ignes.

Il est si difficile de s'approcher d'Homère quand il s'élève à toute sa hauteur, qu'il ne doit pas être défendu de chercher à s'élever un peu quand il n'est pas tout ce qu'il peut être.

Page 21, vers 12.

Et que puisse la mort s'y plonger toute entière.

Ce vers qui n'est pas précisément celui d'Homère, m'a été inspiré par le souvenir d'un vers magnifique de Virgile, que j'ai déjà cité dans ma préface.

« Totum cui cominus ensem
« Condidit assurgenti et totâ morte recipit. »

Page 22, vers 13.

Il ne voit d'autre place au coup qu'il lui prépare,
Qu'à l'endroit où du sein la gorge se sépare,
Et d'où l'ame à l'instant peut fuir et s'exhaler.

Homère désigne ici la partie du cou qui est au-dessus de la clavicule. Plus ces détails sont difficiles à rendre en

poésie, plus je pense qu'on doit s'appliquer à les exécuter avec soin ; ces sortes de difficultés sont, en poésie, ce que sont les raccourcis en peinture : il ne faut ni les chercher ni les fuir.

Page 23, vers 4.

Vas, n'attends rien de moi, non rien ; dans ces instans
Je voudrais dévorer tes membres palpitans.

Nos héros modernes ne tiendraient point ce langage ; ils ne pourraient même le concevoir ; et il est évident qu'à en juger d'après nos mœurs, il est hors de toute mesure. Mais Homère peignait un siècle à peine sorti de la barbarie, et il peignait dans ce siècle un héros auquel il a moins donné la nature de l'homme que celle du lion. Achille aimait Patrocle ; il est blessé dans ses affections les plus chères ; quelle doit être sa fureur, puisqu'elle lui fait étouffer son indignation contre Agamemnon qui a osé l'offenser ? C'est cette fureur qui lui fait jetter un cri capable d'épouvanter toute une armée, et qui lui défend de prendre la moindre nourriture qu'il n'ait vengé son ami ; jugez, quand il tient son rival sous ses pieds, quels doivent être les éclats d'une colère qui a eu de pareils préludes ?

Page 25, vers 5.

Sa mère à cet aspect du haut de ses remparts.

Quoique mon sujet roule particulièrement sur l'amour, je n'ai pas cru devoir retrancher de ce morceau les discours pathétiques de Priam et d'Hécube, d'autant plus qu'ils s'y enchaînent parfaitement bien, en nour-

rissent l'intérêt, et forment un fort beau contraste avec le discours qui va suivre; ce que dit Priam sur-tout n'est inférieur en rien à la beauté des discours précédens.

Page 27, vers 13.

Et ce voile embaumé, ce précieux trésor
Que lui donna Vénus quand l'amoureux Hector.

Quel goût exquis déploie Homère en parlant de ce voile d'Andromaque, qui, dans le moment de son affreuse détresse, rappelle encore ses jours de bonheur! Le même effet résulte des idées tristes jettées au milieu du tumulte des fêtes. Les grands maîtres sont pleins de ces beautés dont Homère donna les premiers exemples.

Ibid., vers 22.

Hector! ô mon Hector! eh quoi, je t'ai perdu!

C'est sur-tout dans ce discours qu'Homère me paraît un modèle accompli de pathétique et de vérité. Que les regrets d'Andromaque sont touchans! Mais quand elle peint le sort qui menace son fils, comme l'ame se serre de douleur et de pitié! J'ignore si ma traduction fera éprouver à mes lecteurs l'impression que ce discours m'a toujours faite; mais je n'ai jamais pu le lire, même dans la prose la plus commune, sans en être attendri jusqu'aux larmes.

NOTES

DU CHANT SECOND.

Page 30, vers 9.

Bouillon sous les remparts de Solyme alarmée.

Il est évident que la composition et l'ordonnance de l'Iliade a servi de modèle à celle de la Jérusalem délivrée ; c'est un temple magnifique dont le Tasse a fait un palais de fées : il a imité de l'Iliade jusqu'à la variété de ses principaux caractères ; et l'on ne peut se dissimuler que l'absence de Renaud n'ait été inspirée par le repos d'Achille. Mais ce qui appartient au Tasse uniquement, et ce qui me paraît être le trait de génie de son ouvrage, c'est d'avoir envoyé son héros jusqu'aux extrémités de la terre, et de s'être ainsi emparé de la surface du globe pour créer une superbe fiction. En vain s'écrie-t-on contre l'abus de la magie prodiguée dans cet ouvrage, les idées reçues lorsque le Tasse composa son poëme, l'autorisaient à s'en servir. Je sais que le sévère Despréaux semble avoir proscrit ce genre de merveilleux ; et mon extrême respect pour le législateur de la poésie française me défend de combattre une opinion qui me paraît trop sévère : mais nous sommes cependant bien heureux que le Tasse ne l'ait point partagée ; il nous aurait privés d'un poëme enchanteur.

Le même Despréaux a dit non moins sévèrement :

« Eh! quel objet enfin à présenter aux yeux,
« Que le diable toujours hurlant contre les cieux ? »

C'est pourtant ce qu'offre d'un bout à l'autre le poëme de Milton ; et le caractère de Satan est ce qu'il y a de plus sublime dans cet ouvrage. Osons le dire, on ne fait point les chefs-d'œuvre d'après les règles, mais on fait les règles d'après les chefs-d'œuvre. Les législateurs en littérature sont comme les géographes qui n'apprennent à connaître que le pays qui est découvert; mais les hommes de génie sont les navigateurs qui, au risque d'échouer ou de se perdre, vont toujours en avant, et découvrent de nouveaux mondes. Je ne doute point qu'il n'existe des moyens de composer des poëmes aussi hardis que l'Iliade et l'Odyssée ; mais peut-être pour y réussir faudrait-il commencer par oublier toutes les règles que l'on a établies d'après eux.

Page 32, vers 18.

Sa ceinture et ses pieds s'argentent de frimas.

L'intention du Tasse a été de renverser l'ordre de la nature, en plaçant l'hiver au pied de la montagne, et le printems sur la cime : j'ai cherché, autant que le génie de ma langue me l'a permis, à rendre l'image poétique de ce vers :

« Presso al canuto mento il verde crine
« Frondeggia . . . . . .

Le *canuto mento* m'a paru, je l'avoue, intraduisible autrement que par des équivalens.

Page 33, vers 21.

Oh! que d'affreux objets, que de monstres énormes!

Ce passage est imité de l'Arioste qui, dans le chant d'Alcine, oppose à Roger une infinité de monstres burlesques; le Tasse a su l'imiter et l'ennoblir.

Page 34, vers 13.

Là le pré, que jamais n'insulte la chaleur.

Les vers italiens sont charmans et d'une précision admirable :

« E nutre ai prati l'erba, all' erba i fiori
« Ai fior l'odor, l'ombra alle piante eterna. »

J'ai le bonheur de les avoir rendus presque mot à mot, et j'ai fait de mon mieux pour en conserver l'élégance en les adaptant au génie de la langue française.

Page 35, vers 3.

Que dirais-je des bois profonds et parfumés
Dont les arbres baissant leurs ombrages charmés.

Ces vers qui m'appartiennent absolument, m'ont été inspirés par le souvenir de la nature : puissent-ils ne point déparer l'ensemble du morceau!

Ibid., vers 17.

Ils s'avancent alors vers les rives fécondes
Du lac où le canal vient répandre ses ondes.

Toutes ces eaux qui procèdent d'une source que le

Tasse a dépeinte plus haut, ont formé mille ruisseaux qui se sont réunis en un canal, et le canal vient aboutir à un lac : telle est l'idée sommaire que l'on doit se faire de la fontaine des Ris dont le Tasse fait la peinture.

Page 35, vers 21.

Dans l'onde se jouaient deux sirènes folâtres.

Le Tasse est ici dans son centre : la nature de son talent l'entraînait vers les images voluptueuses; aussi la peinture de ces deux nymphes est-elle enchanteresse ; c'est un tableau digne de l'Albane : on ne trouve ni dans Virgile ni dans Homère aucun détail de ce genre.

Page 36, vers 15.

Telle du jour naissant l'étoile rayonnante,
D'une fraîche rosée encor toute brillante.

Ces vers rappellent celui de Virgile :

« Qualis ubi oceani perfusus lucifer undâ. »

Quant à la peinture de la nymphe arrosée des flots qui distillent de ses cheveux, elle appartient tout entière au Tasse, et on y voit toute la fraîcheur de coloris qu'il savait répandre sur ces sortes de détails.

Ibid., vers 26.

Ses cheveux qu'elle avait réunis sur son front.

Tout ce morceau est dans le Tasse d'un charme et d'une grâce ravissante ; et la grâce est souvent intra-

duisible ; je souhaite que mes vers en fassent juger autrement.

Page 38, vers 9.

Le palais qui d'Armide est le brillant séjour.

Pour se faire une idée nette de la description de ce palais, il faut se représenter le jardin placé au centre de l'édifice, l'édifice entourant le jardin, le labyrinthe entourant l'édifice, et ce labyrinthe lui-même entouré par cent portiques qui conduisent au palais de tous côtés.

Ibid., vers 23.

Des plus riches métaux l'opulence décore.

La description de ces frises placées sur chacun des portiques, est imitée de la description des bas-reliefs représentés dans le temple où Didon reçoit le prince troyen : tous ces détails sont enchanteurs.

Page 39, vers 2.

Fait tourner le rouet et rouler le fuseau.

Un vers presque semblable se trouve dans le poëme de la Pitié : je réclame la priorité d'exécution, ayant fait le mien depuis plus de quinze ans.

Ibid., vers 9.

Plus loin roule une mer.

Ce morceau est imité de l'admirable peinture de la bataille d'Actium, représentée sur le bouclier d'Enée

dans le huitième chant de l'Énéide. Il était difficile au Tasse d'égaler la perfection de son modèle, et même d'en approcher ; cependant il y a dans le poëte italien des détails où le grand peintre se décèle, tels que ceux où il compare les navires des deux flottes à des montagnes, ou aux Cyclades qui, arrachées de leurs fondemens, viendraient se heurter avec impétuosité :

« Svelte nnotar le Cicladi diresti
« Per l'onde e i monti coi gran monti urtarsi :
« L'impeto e tantò, onde quei vanno e questi
« Co' legni torreggianti ad incontrarsi. »

Le lecteur ne sera peut-être point fâché de comparer à ce morceau un passage du poëme des Argonautes, par Valérius-Flaccus ; ouvrage trop peu connu, et rempli de beautés d'un ordre supérieur. Je me sers d'une traduction en vers que MM. Durault de la Malle père et fils viennent de terminer : elle n'est point encore publiée ; mais les beaux vers dont elle est remplie ne peuvent qu'ajouter à la réputation du traducteur de Tacite, et fonder celle de M. Durault le fils, dont elle offre le coup d'essai dans la carrière poétique.

Jason arrive dans le temple de Colchos : il y admire les peintures et les bas-reliefs superbes que Vulcain a exécutés sur les portes et dans l'intérieur du dôme de cet édifice :

« En bronze sur le temple Atlas est figuré ;
Ses pieds plongent au loin dans l'empire azuré,
Et le courroux de l'onde à ses genoux expire ;
Sur son dos qui soutient tout le céleste empire
Phébus faisant monter ses coursiers radieux

Du jour éblouissant revêt les vastes cieux :
Sa sœur le suit de près en son cours plus bornée ;
De Pleyades en chœur elle est environnée ;
Sur leur front pluvieux un feu pâle reluit.
Par cent tableaux divers l'œil du héros séduit
De merveille en merveille a promené sa vue :
Sur les portes du temple une scène inconnue,
Le berceau de Colchos attire ses regards :
Il voit de Sésostris flotter les étendards ;
Il voit ce roi puissant, avide de conquêtes,
Qui s'en va le premier troubler la paix des Gètes,
Mais qui, découragé par un sanglant revers,
Et las d'errer sans fruit au bout de l'univers,
Revient, plus sage enfin, vers sa Thèbe aux cent portes,
Au fleuve paternel ramener ses cohortes,
Et sur les bords du Phase élever sa Colchos,
Qu'il peuple d'un essaim de ses jeunes héros ;
On les voit regretter leurs nuits tièdes et pures,
Et sans les eaux du ciel leurs moissons toujours sûres ;
Puis, imitant du nord le farouche habitant,
Pour ses habits serrés quitter leur lin flottant :
Le Phase, épris d'amour, inondant les campagnes,
Poursuit la nymphe Æa jusqu'au sein des montagnes ;
La nymphe tremble et fuit, et jette son carquois ;
Le dieu vole, le dieu la poursuit dans les bois,
L'atteint, et dans ses plis la tenant enlacée,
Il triomphe bientôt de sa pudeur lassée.
Des peupliers ses sœurs Phaéton est pleuré ;
Il roule sur les flots, noirci, défiguré ;
Et cependant Thétis rassemble sur la rive
Tous les débris du char, et la troupe craintive
Des coursiers qui, non moins que la foudre et ses coups,
D'un père infortuné redoutaient le courroux.
« Vulcain fit plus encor ; par un art prophétique
Il avait su graver sur ce seuil magnifique

Tous les futurs exploits de ce fameux Jason,
Glorieux conquérant de la riche toison.
Sous la hache d'Argus s'élève un fier navire;
Pallas tient l'aviron, tend la voile au zéphyre:
Le fils d'Eson la suit; un signe de sa main
Appelant les héros les rassemble soudain:
L'autan se lève; Argo commence sa carrière,
Seul alors sur les flots dans la nature entière:
Orphée attendrissait de ses sons ravissans
Les monstres de Thétis près de lui bondissans.
« Vers les bouches du Phase on voit un peuple en armes
Qui se rassemble au bruit des guerrières alarmes;
On voit un peuple en pleurs redemander en vain
Sa fille qui s'échappe et fuit dans le lointain.
« Aux confins des deux mers une cité s'élève:
Un royal hyménée au sein des jeux s'achève;
Un héros, sans respect pour un premier serment,
Ivre de son amour, ne voit en ce moment
Que sa nouvelle épouse, et marche vers le temple;
Une affreuse Euménide en riant le contemple.
« Mourante sur son lit, se noyant dans les pleurs,
Après avoir long-tems dévoré ses douleurs,
L'épouse délaissée apprête à sa rivale
Le don empoisonné d'une robe fatale;
Ce présent destructeur, cet infernal tissu,
La malheureuse amante à peine l'a reçu,
Et déjà tout son corps aux flammes est en proie,
Et le feu dévorant dans les airs se déploie. »

Page 40, vers 26.

Là des vallons obscurs, de lumineux coteaux.

Ce morceau est imité des jardins d'Alcinoüs, mais avec cette liberté poétique et ce charme d'imagination

que personne ne semble avoir portés plus loin que le Tasse ; c'est ici que la magie des vers se marie tellement à celle du sujet, que le lecteur, enchanté lui-même, paraît touché de la baguette d'Armide. Ce genre de beautés appartient exclusivement au Tasse, et à l'Arioste son modèle, et plaît sur-tout dans l'âge où l'on aime à se nourrir d'illusions. Les beautés d'Homère et de Virgile sont cependant d'un ordre supérieur, en ce qu'offrant toujours une peinture simple et vraie, elles plaisent autant à la raison qu'elles sourient à l'imagination : mais il faut bien se garder de conclure de cette supériorité que le talent du Tasse soit défectueux ; il est tout ce qu'il doit être dans le sujet qu'il a choisi, et qui n'était point susceptible d'un autre ordre de beautés.

Page 41, vers 29.

Il est un noble oiseau.

J'avoue que l'idée de cet oiseau chanteur ne m'a jamais paru fort heureuse ; cela ressemble trop aux contes des fées : mais sa chanson a tant de charmes, que je n'ai pas de peine à me réconcilier avec lui ; je ne puis résister au desir de citer toute la strophe :

« Deh mira (egli cantò) spuntar la rosa
« Dal verde suo modesta e verginella,
« Che mezzo aperta ancora, e mezzo ascosa,
« Quanto si mostra men tantò e piu bella,
« Eeco poi nudo il sen gia baldanzosa
« Dispiega, eeeo poi langue, e non par quella
« Quella non par che desiata innanti
« Fu da mille donzelle e mille amanti. »

Page 44, vers 2.

Sur elle avidement fixe un œil enflammé,
De cent charmes repaît son regard affamé.

J'ai cherché à traduire l'expression brûlante des vers italiens :

« Ei famelici sguardi avidamente
« In lei pascendo or si consuma e strugge. »

Quelle que soit l'énergie de ces vers, peut-être sont-ils encore au-dessous du vers de Lucrèce qui les a inspirés : ce poëte peint, dans son invocation à Vénus, le dieu Mars, qui, renversé sur le sein de cette déesse, et les yeux fixés sur elle, la dévore de ses regards :

« Pascit amore avidos inhians in te, dea, visus. »

J'avoue qu'ici je n'ai pu me déterminer à traduire fidèlement les paroles langoureuses que Renaud adresse à sa maîtresse ; en voici le sens : « Cruelle, si tu me dédaignes, considère du moins ta beauté ; tes regards seront satisfaits de la contemplation de leurs charmes ; un miroir ne peut suffire à représenter tant d'attraits ; le ciel seul peut rendre tes perfections ; ce n'est que dans les astres que tu retrouveras ton image. » Tout ce ridicule galimatias me paraît digne tout au plus de figurer dans un air d'opéra.

Page 45, vers 5.

Sa main pare son sein d'une gaze légère,
A ses lis naturels joint la rose étrangère.

Il y a dans l'italien :

« E nel bel sen le peregrine rose
« Giunse ai nativi gigli e'l vel compose. »

Ces vers sont pleins de cette coquetterie d'expression qui caractérise les poëtes italiens, et que plusieurs poëtes français ont prise pour modèle ; c'est ce qu'il y a de mieux dans ce genre, qui n'est pas le meilleur.

Page 48, vers 6.

Déjà, déjà terrible, appelle ses rivaux,
Déjà croit, en volant sous le maître qu'il aime,
Les heurter, les fouler, les écraser lui-même.

J'ai cherché à rendre énergiquement les deux vers suivans, qui m'ont paru d'une grande beauté :

« Già, gia brama l'arringo e l' uom sul dorso
« Portando, urtato riurtar nel corso. »

Je n'ai pu rendre littéralement la belle répétition de *urtato riurtar*, et j'ai cherché un effet équivalent dans le mouvement et l'impétuosité du vers :

Les heurter, les fouler, les écraser lui-même.

Ibid., vers 17.

Mais ses cris, sous le poids de l'horrible douleur,
Refoulés dans son sein, retombent sur son cœur.

Les vers italiens sont célèbres par leur expression ; et M. de Voltaire les a cités comme intraduisibles, dans son *Essai sur la Poésie épique;* les voici :

« Siechi tornò la flebile parola
« Più amara indietro a rimbombar sul core. »

Le lecteur jugera si j'ai vaincu la difficulté.

Page 50, vers 11.

Malgré son désespoir l'habile enchanteresse.

Plusieurs critiques ont blâmé le Tasse d'avoir donné du manège à Armide, dans un moment où l'expression naïve de sa douleur l'eût rendue plus intéressante. Je crois ce reproche mal fondé ; le Tasse n'a jamais voulu faire d'Armide la femme la plus intéressante, mais la plus séduisante par ses artifices et par l'empire de ses charmes ; si elle eût démenti son caractère en ce moment, elle n'eût pas été cette Armide qui avait enchaîné à son char les cœurs les plus indomptés.

Ibid., vers 20.

Elle éclate en ces mots : Ne pense pas, barbare.

Je me suis particulièrement appliqué à jetter de la passion dans les discours d'Armide, qui, malgré ses artifices, est éperdument éprise du héros qui l'abandonne. Quoique le Tasse ait imité Virgile dans tous ces discours, il s'en faut bien qu'il l'ait égalé : l'idiome du cœur ne lui était pas aussi familier qu'au poëte latin : j'avoue même que j'ai été saisi de la noble ambition de le surpasser ; j'ai écrit tous ces morceaux de verve, et l'émotion profonde que j'ai ressentie m'a prouvé souvent que c'était mon cœur qui les avait dictés.

Page 52, vers 6.

Montre Armide captive aux regards des chrétiens.

Le Tasse a emprunté cette idée de la Phèdre de

Sénèque : cette reine, dans le délire de sa passion, propose à Hippolyte de s'attacher à lui en qualité de sa servante et de descendre aux plus vils emplois.

Il est aisé de s'appercevoir que dans ce discours et ceux qui le suivent, le Tasse s'est entièrement modelé sur ceux que Virgile met dans la bouche de Didon ; et quoiqu'il soit loin d'égaler son modèle, cependant il ne laisse pas que d'étinceler très - souvent de beautés du premier ordre. Mais veut-on le voir armé de toutes les puissances de son art ; c'est lorsqu'il reprend sa baguette magique, c'est quand Armide, rentrée en son palais, évoque tous les démons, quand ils renversent l'édifice enchanté, quand le désordre de tous les élémens seconde leur fureur ; c'est enfin dans cette girande magnifique d'où partent mille éclairs et mille gerbes enflammées, qu'on reconnait combien le Tasse était grand poëte, et qu'on est forcé de convenir que le sévère Boileau ne lui a pas rendu justice. Comment en effet n'être pas un peu scandalisé de voir ce législateur du goût mettre au rang d'Horace le précieux Voiture, et ne voir que du clinquant dans le Tasse, quand il n'en a point apperçu dans le style du prosateur le plus manièré qui ait peut-être jamais écrit dans aucune langue? ce jugement doit-il paraître moins étrange que celui qu'il a porté sur le mérite du sonnet, en disant formellement dans son Art poétique : « *Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme ;* » jugement d'où il résulterait que les poëtes qui ont fait quelques sonnets sans défauts sont d'aussi grands hommes qu'Homère et Virgile : j'en appelle à tout juge impartial ; n'est-ce pas comparer un nain à un géant, que d'opposer le mérite

du sonnet à celui du poëme épique ? Boileau a-t-il été plus juste, quand il a dit, au sujet de Molière :

« C'est par-là que Molière illustrant ses écrits,
« Peut-être de son art eût remporté le prix. »

Quoi ! l'oracle du goût met en doute si Molière a remporté le prix de son art ! et sur quelle raison plausible peut-il fonder ce doute sacrilége ? Combien d'autres citations je pourrais ajouter à celles-ci, non pour diminuer la juste vénération que doit inspirer un juge tel que Boileau, mais pour relever le mérite du Tasse qu'il a injustement dénigré. Quoi qu'il en soit, on peut considérer l'épisode d'Armide comme la plus belle colonne de l'édifice élevé par le poëte italien, et je pense que ce seul morceau suffirait pour lui répondre de son immortalité.

Page 58, vers 21.

Mais au camp des chrétiens le héros a paru.

Cet épisode ne faisait point partie de la première édition de mon ouvrage, j'ai cru devoir le joindre à celui des amours de Renaud et d'Armide dont il est la suite naturelle. En effet Bouillon n'a rappelé Renaud dans son camp, que parce que ses plus braves guerriers n'ont pu s'emparer d'une forêt qui est occupée par-tout l'enfer. C'est Renaud que le ciel destine a opérer ce prodige, et c'est pour y parvenir qu'il revient des bornes du monde, c'est donc ici qu'il convient de placer cet épisode ; il se lie d'autant mieux au morceau précédent qu'on y voit paraître le fantôme d'Armide, et l'on sent quelle impression la vue de cette

enchanteresse doit produire sur l'ame du guerrier qui finit par triompher de cette illusion. Il n'est peut-être pas dans la Jérusalem délivrée, ni dans aucun autre poëme, un tableau plus séduisant que celui-ci : c'est une scène fantasmagorique où les effets les plus enchanteurs se lient aux effets les plus terribles : l'ame se trouve pressée en tous les sens, et l'imagination est continuellement agitée par l'empire du prestige. Cependant quoique la féerie déploie ici toutes ses richesses, l'épopée ne perd rien de sa dignité, c'est le merveilleux de l'Arioste élevé à la noblesse du merveilleux d'Homère.

Page 60, vers 18.

Le fleuve orne le bois, le bois orne le fleuve ;
L'un d'ombres s'embellit, l'autre de flots s'abreuve,
Et de leurs dons communs s'enrichissant tous deux,
D'ombrage et de fraîcheur font un échange heureux.

Cette alliance aimable d'un bocage et d'un fleuve a été imitée par M. Delille dans son poëme des Jardins, où il dit :

Et tous deux s'alliant sous des formes sans nombre,
Font un échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.

Ces combinaisons ingénieuses appartiennent au talent de M. Delille autant qu'à celui du Tasse, et c'est le cas d'observer l'extrême analogie qu'il y a entre le génie de ces deux grands poëtes, quoiqu'ils se soient exercés dans deux genres différens. On en pourrait dire autant de Virgile et de Racine, qui semblent ne différer que par l'idiome dans lequel ils ont écrit leurs chefs-d'œuvres.

Page 61, vers 5.

Mais pénétrant du bois les ombrages antiques.

Ici commence une description délicieuse, bien contraire à l'idée de terreur qu'inspirait cette forêt défendue par les démons, quand d'autres guerriers avaient tenté d'y pénétrer. Le Tasse a très-bien senti que l'enfer ne devait rien opposer à la valeur de Renaud, avant d'avoir cherché à le captiver par d'aimables illusions, et il produit ainsi l'effet le plus frappant, lorsqu'il ne reste plus aux démons d'autres ressources que de se présenter sous les formes les plus terribles pour essayer d'effrayer le héros. Voltaire, en comparant le mérite des poëtes épiques, a fort ingénieusement rapproché cet épisode d'un morceau de la Pharsale, où César triomphe par son courage de la terreur qu'une forêt de druides inspire à ses troupes. Il trouve avec raison que les vers de Lucain sont d'une grande beauté; mais il préfère cet épisode à celui du Tasse, et c'est en quoi je suis bien éloigné de partager son opinion. En effet, le Tasse me parait avoir ici sur Lucain la supériorité que le poëte aura toujours sur le simple historien, en usant de tous les avantages de son art. Lucain beaucoup moins poëte qu'orateur, s'est interdit presque toutes les ressources du merveilleux, dans un sujet qui ne le comportait guère; il s'est donc borné à peindre avec des couleurs vraies l'impression que des lieux sombres et terribles pouvaient faire sur l'imagination; et sa poésie a été tout ce qu'elle pouvait, tout ce qu'elle devait être; mais le Tasse armé de la baguette magique et du droit qu'ont les

poëtes de présenter aux yeux ce qui ne frappe que l'esprit, a rempli toutes les conditions que son art lui imposait, et l'a fait, à ce qu'il me semble, avec un succès qui tient du prodige. Veut-on dépouiller la scène qu'il présente de toutes ses illusions? on n'y verra qu'un bois sauvage dont les chrétiens n'osent abattre les arbres, et où Renaud supérieur à la crainte qu'inspirent ces ombres solitaires, coupe un myrte du tranchant de son épée, pour dissiper par son exemple toutes les craintes de sortiléges. Ce fait exposé naïvement n'a rien d'extraordinaire, et ne doit pas produire une grande impression; mais la fiction s'en empare, en supposant que l'enfer habite cette forêt, et soudain la vue est frappée de tous les fantômes que l'esprit se représente. Tel est le privilége du poëte. On ne peut trop déplorer l'erreur de ceux qui veulent bannir la fiction de l'épopée, comme s'il suffisait pour être poëte de mettre en vers une histoire ou un roman. Le merveilleux seul constitue essentiellement la poésie épique, et seul il peut donner à ce genre la sublimité qui le caractérise. Il faut que tous ceux qui possèdent une étincelle du feu sacré s'élèvent contre le système funeste qui voudrait ravir à la poésie l'inestimable trésor du merveilleux. Certes Boileau était bien loin de partager cette erreur, lorsqu'il écrivait dans son Art poétique :

Sans tous ces ornemens le vers tombe en langueur,
La poésie est morte, on rampe sans vigueur,
Le poëte n'est plus qu'un orateur timide,
Qu'un froid historien d'une fable insipide.

J'avoue cependant qu'il est des sujets où l'on aurait tort d'introduire le mélange des fictions : telle est par

exemple la Pharsale ; on sent que Jupiter, Mars et Vénus n'ont rien à démêler avec César et Pompée, et que ces grands hommes, de qui dépendait le sort du monde, sont les véritables divinités du poëme. D'ailleurs ces illustres événemens sont trop généralement connus, pour que la fiction ait le droit de les altérer en la moindre chose ; elle a besoin de l'obscurité des faits et du voile de l'antiquité, pour se produire avec succès ; elle fuit le grand jour, et ne s'attache qu'aux vérités entrevues pour les envelopper de ses mensonges : tels sont les voyages d'Ulysse ; tel est l'établissement d'Enée en Italie ; telle est la première des croisades dont on ne connait que les faits généraux. La Pharsale n'est donc, à le bien prendre, qu'une histoire rimée ; mais où l'on distingue à travers une enflure très-vicieuse des beautés du premier ordre. L'un de ses plus beaux morceaux est sans contredit la peinture d'une forêt de druides, où les romains n'osaient porter la coignée pour l'employer à la construction de leurs machines, et que César leur ordonne d'abattre. Je vais rapporter ici les vers de Lucain, pour ceux de mes lecteurs qui désireraient comparer cet épisode à celui du Tasse.

Lucus erat, longo nunquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aera ramis,
Et gelidas altè summotis solibus umbras,
Hunc non ruricolæ panes, nemorumque potentes
Silvani, nymphæque tenent, sed barbara ritu
Sacra Deum, struetæ saeris feralibus aræ ;
Omnis et humanis lustrata cruoribus arbor.
Si qua fidem meruit superos mirata vetustas,
Illis et volucres metuunt insistere ramis,
Et lustris recubare feræ ; neo ventus in illas

Incubuit silvas, excussaque nubibus atris
Fulgura ; non ullis frondem ferientibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacraque mœsta Deorum
Arte carent, cæsisque extant informia truncis.
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
Attonitos : non vulgatis sacrata figuris
Numina sic metuunt : tantùm terroribus addit,
Quos timeant non nosse Deos. Jam fama ferebat
Sæpè cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum consurgere saxos,
Et non ardentis fulgere incendia silvæ,
Roboraque amplexos circumfulsisse dracones.
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessere Deis. Medio cùm phœbus in axe est,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprendere luci.
Hanc jubet immisso silvam procumbere ferro :
Nam vicina operi, belloque intacta priori
Inter nudatos stabat densissima montes,
Sed fortes tremuêre manus, motique verendâ
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures,
Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Ausus, et acriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro ;
« Jam ne quis vestrûm dubitet subvertere silvam;
Credite me fecisse nefas. » Tunc paruit omnis
Imperiis ; non sublato secura pavore,
Turba, sed expensâ superorum et Cæsaris irâ,
Procumbunt orni, nodosa impellitur ilex.
Silvaque dodones et fluctibus aptior alnus.
Et non plebeios luctus testata cupressus
Tunc primùm posuêre comas et fronde careutes
Admisêre diem, propulsaque robore denso

Sustinuit se silva cadens, gemuêre videntes
Gallorum populi, muris sed clausa juventus
Exultat, quis enim læsos impunè putaret
Esse Deos ? . . . . . .

Voici comment Brebeuf a traduit ce morceau :

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
Formidable aux humains et des dieux révérée,
Dont le feuillage sombre, et les rameaux épais,
Du dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaisseur des ormes et des hêtres,
Les faunes, les silvains et les nymphes champêtres
Ne vont point accorder aux accens de leurs voix
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre destinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du soleil ses cruels sacrifices ;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offensent la nature, en révérant les dieux.
Là, du sang des humains on voit suer les marbres,
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres :
Tout y ressent l'horreur, et même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux :
Les sangliers, les lions, les bêtes les plus fières
N'osent pas y chercher leur hauge et leurs tannières ;
La foudre accoutumée à punir les forfaits
Craint ce lieu si coupable, et n'y tombe jamais.
Là, de cent dieux divers les grossières images
Impriment l'épouvante, et forcent les hommages ;
La mousse et la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects et les vœux ;
Sous un air plus connu la divinité peinte
Trouverait moins d'encens, produirait moins de crainte,
Tant aux faibles mortels il est bon d'ignorer
Les dieux qu'il leur faut craindre et qu'il faut adorer.
Là, d'une obscure source il coule une onde obscure,

Qui semble du Cocyte emprunter la teinture ;
Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour.
Souvent du triste éclat d'une flamme ensoufrée
La forêt est couverte et non pas dévorée ;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De cerastes hideux et de dragons ailés.
Les voisins de ce bois si sauvage et si sombre
Laissent à ses démons son horreur et son ombre,
Et le druide craint en abordant ces lieux
D'y voir ce qu'il adore et d'y trouver ses dieux.
Il n'est rien de sacré pour des mains sacrilèges ;
Les dieux même, les dieux n'ont point de privilèges :
César veut qu'à l'instant leurs droits soient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés,
Et de tous les soldats les ames étonnées
Craignent de voir contr'eux retourner leurs coignées ;
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups :
Quittez quittez, dit-il, l'effroi qui vous maitrise ;
Si ces bois sont sacrés c'est moi qui les méprise ;
Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux,
Et seul je prends sur moi tout le courroux des dieux.
A ces mots, tous les siens cédant à la contrainte,
Dépouillent le respect sans dépouiller la crainte,
Les dieux parlent encor à ces cœurs agités ;
Mais quand Jules commande ils sont mal écoutés.
Alors on voit tomber sous un fer téméraire
Des chênes et des ifs aussi vieux que leur mère,
Des pins et des cyprès, dont les feuillages verds
Conservent le printems au milieu des hivers ;
A ces forfaits nouveaux, tous les prêtres frémissent,
A ce fier attentat tous les peuples gémissent ;
Marseille seulement qui le voit de ses tours,
Du crime des latins fait son plus grand secours,

Elle croit que les dieux d'un éclat de tonnerre,
Vont foudroyer César et terminer la guerre.

Quoique cette version soit remplie de fautes choquantes, elle offre pourtant quelques vers heureux. Je n'ai pu résister au desir de restituer à Lucain une partie de ses beautés disparues dans la traduction de Brebeuf. Voici ma version :

Près de la ville, un bois respecté par les âges
Répand l'obscurité de ses vastes ombrages,
Et par l'épais tissu de ses rameaux pressés,
Repousse du soleil tous les traits émoussés.
Jamais l'on n'apperçut sous ces voûtes antiques,
Ni Pan, ni les silvains, ni les nymphes rustiques;
Mais un culte barbare et d'horribles autels
Y livrent au trépas les malheureux mortels.
Par-tout du sang, par-tout sur les troncs des vieux chênes
S'offrent de longs débris de victimes humaines.
Si l'on croit les récits des crédules hameaux,
L'oiseau craint de poser sur ces tristes rameaux;
Nul monstre n'est errant sous ces arbres funèbres,
Dont la foudre jamais n'éclaira les ténèbres;
Les orages sur eux n'osent point s'épancher,
Les vents même les vents craignent d'en approcher.
Une profonde horreur en ce bois sombre habite,
Et des plus noirs torrens l'onde s'y précipite.
Là, des bustes grossiers simulacres des dieux
De leurs informes traits épouvantent les yeux,
Et montrent, s'élevant sur quelques trones arides,
Leurs corps demi-rongés et leurs têtes livides:
Ce maintien menaçant, cette horrible pâleur,
Des plus hardis romains étonne la valeur;
Ce ne sont plus ces dieux si vulgaires dans Rome,
Qui dès long-tems connus, n'imposent plus à l'homme,

Ce sont des dieux cruels, d'autant plus adorés,
D'autant plus effrayans qu'ils sont plus ignorés.
Là, disait-on, du sein de la terre mouvanto
Des hurlemens sortaient et glaçaient d'épouvante;
Les arbres agités par un souffle divin
Se renversaient, ronlaient, se relevaient soudain;
La forêt quelquefois semblait être enflammée,
Sans cesse elle brûlait sans être consumée.
On voyait de leurs plis mille dragons hideux
Embrasser les sapins, et briller autour d'eux.
Les peuples frémissaient à ces récits terribles
Ils n'osaient approcher leurs déités horribles;
Et soit que le soleil répande au loin le jour,
Soit qu'il ait disparu dans l'humide séjour,
Le druide saisi d'une terreur extrême,
En abordant ses dieux tremble et frémit lui-même.
Seule, au milieu des monts en ces champs élevés,
Et déjà de leurs bois par la guerre privés,
Cette forêt répand ses ombres séculaires;
César veut qu'on l'abatte, et les plus téméraires
De cet ordre effrayant sont tous épouvantés.
S'ils profanent ces bois par les dieux habités,
Ils pensent que vengeant le crime qui s'apprête,
Leur hâche va soudain retomber sur leur tête.
Le héros de frayeur voit trembler ses romains,
Et le premier du fer osant armer ses mains,
Intrépide, il le plonge au sein d'un vaste chêne:
Je prends sur moi, dit-il, et le crime et la peine,
Vous, sans plus hésiter exécutez ma loi,
Frappez . . . On obéit, et l'on pâlit d'effroi;
On craint toujours les dieux, mais le héros l'emporte,
Et d'irriter César la crainte est la plus forte.
Soudain l'on voit tomber les ormes, les cyprès,
Les chênes et les pins de ces vieilles forêts,
La lumière a percé sous leurs voûtes obscures,

Pour la première fois leurs noires chevelures
Ont dévoilé leurs fronts et leurs bras dépouillés,
L'un sur l'autre en tombant ils restent appuyés,
Et défendent encor leurs divins privilèges.
Les gaulois ont gémi voyant ces sacriléges,
Et Marseille déjà du haut de son rempart
Se flatte que les dieux vont foudroyer César.

Ce morceau, comme on le voit, présente une foule d'images qui sont d'une grande beauté; mais Voltaire ajoute après l'avoir cité, que ce passage fait voir combien la vraie grandeur d'un héros réel, est au-dessus de celle d'un héros imaginaire, et combien les pensées fortes et solides surpassent ces inventions qu'on appelle des beautés poétiques, et que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides propres à amuser les enfans. Ainsi l'admirable combat d'Achille contre le Xanthe et le Ximois, et toutes les plus brillantes allégories d'Homère qui sont des fictions du même genre que celles du Tasse, se trouvent rangées d'un trait de plume parmi les contes de Peau-d'Ane; je ne crains point de dire qu'une pareille opinion est subversive de toute poésie, et que du moment où elle sera généralement admise il faudra renoncer à faire des poëmes.

NOTES

DU CHANT TROISIEME.

L'Arioste est peut-être de tous les poëtes celui qui a le plus de variété. Il est descendu jusqu'aux contes les plus puérils, et il s'est élevé jusqu'au ton le plus imposant de l'épopée : aussi, quoiqu'il se soit affranchi de toutes les règles de l'art, la variété piquante de sa composition et de son style qui se prête à tous les tons, le placent à côté des plus grands poëtes. Il a su réunir l'élévation d'Homère, la sensibilité de Virgile, l'imagination du Tasse, et toute l'originalité de Milton. On ne trouve point, il est vrai, dans son poëme cette ordonnance magnifique qui distingue l'Iliade et la Jérusalem délivrée ; mais, avec toute l'irrégularité de sa marche, il tient toujours le lecteur en haleine, et lorsqu'on a commencé à le lire on ne saurait plus le quitter.

La nature de mon ouvrage, qui est du style noble, ne m'a permis de lui emprunter qu'un morceau du même genre : j'ai même cru devoir rendre son Angélique plus intéresante qu'elle ne l'est dans son poëme, où elle joue un personnage un peu trop leste.

Page 69, vers 13.

La nuit règne, et tous deux au camp des infidèles
Veillent au même poste assidus sentinelles.

Plusieurs critiques m'ont reproché d'avoir fait le mot

sentinelle du genre masculin, je crois qu'il peut être des deux genres. M. Delille a partagé cette opinion, lorsqu'il a dit, dans son poëme des Jardins, en parlant des douze Césars :

Aux portes du palais sentinelles affreux.

Tout cet épisode est presque calqué sur celui de Nisus et d'Euriale. L'Arioste a répandu beaucoup de charme dans son exécution ; mais on conçoit aisément que la supériorité a dû rester à Virgile.

Page 70, vers 17.

Ils franchissent bientôt les fossés, les remparts.

Tous ces vers sont imités de Virgile mot pour mot.

« Egressi superant fossas, noctisque per umbram
« Castra inimica petunt, multis tamen antè futuri
« Exitio. Passim somno vinoque per herbam
« Corpora fusa vident; arrectos littore currus,
« Inter lora rotasque viros; simul arma jacêre,
« Vina simul. Prior Hyrtacides sic ore locutus :
« Euryale, audendum dextrâ : nunc ipsa vocat res,
« Hàc iter est : tu, ne qua manus se attollere nobis
« A tergo possit, custodi, et consule longè. »
Enéide, livre 9, vers 314.

S'élance contre Alphée, instruit dans les secrets.

Ces vers sont imités de Virgile par l'Arioste :

« Rex idem, et regi Turno gratissimus augur. »
Enéide, livre 9, vers 327.

Avaient long-tems entre eux balancé la victoire,
Et de leurs dés rivaux interrogé l'ivoire.

Autre imitation de Virgile.

« . . . . Illâ qui plurima nocte
« Luserat, insignis facie, multoque jacebat
« Membra deo victus : felix, si protinùs illum
« Æquasset noeti ludum, in lucemque tulisset ! »

Eneide, livre 9, vers 335.

Page 71, vers 19.

Tel un affreux lion dans une bergerie.

Autre imitation de Virgile.

« Impastus ceu plena leo per ovilia turbans,
« Suadet enim vesana fames, manditque trahitque,
« Molle pecus, mutumque metu ; fremit ore cruento. »

Enéide, livre 9, vers 339.

Page 72, vers 18.

Il s'élance vers lui, le baigne de ses larmes.

L'Arioste ne perd pas une occasion d'intéresser à Médor ; il lui donne la beauté d'un ange, et place une ame divine dans ce corps enchanteur ; il lui inspire l'idée de braver la mort pour rendre à son bienfaiteur les honneurs de la sépulture : à peine Médor a-t-il vu son roi dans la foule des morts, il se précipite vers lui, et l'arrose de ses larmes. C'est ainsi que le poëte prépare l'intérêt qu'il veut inspirer en faveur de ce beau jeune homme, quand l'amour se chargera de sa guérison.

Page 72, vers 25.

Il court, vole, s'écrie : Arrêtez l'un et l'autre !
Quel état, quel pays, quel projet est le vôtre ?
Où portez-vous vos pas, etc.

Imitation de Virgile :

« State, viri; quæ causa viæ ? qui ve estis in armis ?
« Quò ve tenetis iter ? »

Enéide, livre 9, vers 375.

Page 75, vers 23.

Mais laissons-le un instant dans cet état funeste.

Je regrettais, en livrant au public ma première édition, de n'avoir pas imité la piquante variété de l'Arioste ; et quoique la nature de mon ouvrage ne me permît pas de traduire ses plaisanteries, qui descendent au-dessous de la dignité du genre épique, j'aurais voulu du moins donner une idée de cette galanterie chevaleresque et de ce merveilleux appartenant à la féerie, qui règnent dans tout le cours de son ouvrage. L'aventure d'Angélique dans l'île des Pleurs m'en a procuré le moyen, ainsi que celui de mettre en scène le fameux hypogriffe. D'ailleurs cet épisode précède dans l'Arioste l'aventure de Médor avec Angélique, et se lie merveilleusement bien à mon sujet.

Page 77, vers 5.

C'est le vaillant Roger qui traverse les airs.

Tout ce morceau est imité de la fable d'Andromède et de Persée, racontée par Ovide dans son quatrième

livre des Métamorphoses. Je vais la rapporter ici pour ceux de mes lecteurs qui peuvent désirer de comparer ensemble ces deux grands poëtes.

Clauserat Hippotades æterno carcere ventos,
Admonitorque operum cælo clarissimus alto
Lucifer ortus erat; pennis ligat ille resumptis
Parte ab utrâque pedes, teloque accingitur unco,
Et liquidum motis talaribus aera findit:
Gentibus innumeris circumque infràque relictis,
Æthiopum populos Cepheaque conspicit arva.
Illic, immeritam maternæ pindere linguæ
Andromedam pœnas injustus jusserat Ammon.
Quam simul ad duras religatam brachia cautes
Vidit Abantiades, nisi quod levis aura capillos
Moverat, et tepido manabant lumina fletu,
Marmoreum ratus esset opus; trahit inscius ignes,
Et stupet, et visæ correptus imagine formæ,
Pene suas quatere est oblitus in aere pennas.
Ut stetit, ô dixit: Non istis digna catenis,
Sed quibus inter se cupidè junguntur amantes,
Pande requirenti nomen terræque tuumque,
Et cur vincla geras? Primò silet illa, nec audet
Appellare virum virgo, manibusque modestos
Cælasset vultus si non religata fuisset.
Lumina quod potuit lacrymis implevit obortis,
Sæpiùs instanti, sua ne delicta fateri
Nolle videretur, nomen terræque suumque,
Quantaque maternæ fuerit fiducia formæ,
Indicat, et nundùm memoratis, omnibus, undà
Insonuit, venientesque immenso bellua ponto
Imminet, et latum sub pectore possidet æquor.
Conclamat virgo . . . . . .
. . . . . .
Ecce velut navis præfixo concita rostro

Sulcat aquas, juvenum sudantibus acta lacertis ;
Sic fera, dimotis impulsu pectoris undis,
Tantùm aberat scopulis quantùm balearia torto
Funda potest plumbo, medii transmittere cœli ;
Cùm subitò juvenis, pedibus tellure repulsâ,
Arduus in nubes abiit, ut in æquore summo
Umbra viri visa est, visam fera sævit in umbram.
Utque jovis præpes, vacuo cùm vidit in arvo
Præbentem Phœbo liventia terga draconem,
Occupat adversum, neu sæva retorqueat ora,
Squammigeris avidos figit cervicibus ungues ;
Sic celeri misso præceps per inane volatu
Terga feræ pressit, dextroque frementis in armo
Inachides ferrum curvo tenùs abdidit harno.
Vulnere læsa gravi, modò se sublimis in auras
Attollit, modò subdit aquis, modò more ferocis
Versat apri, quem turba canum circumsona tenet.
Ille avidos morsus velocibus effugit alis,
Quaque patens nunc terga cavis super obsita conchis,
Nunc laterum costas, nunc qua tenuissima cauda
Desinit in piscem, falcato vulnerat ense ;
Bellua puniceo mistos cum sanguine fluctus
Ore vomit, maduere graves aspergine pennæ ;
Nec bibulis ultra Perseus talaribus ausus
Credere, conspexit scopulum qui vertice summo
Stantibus extat aquis, operitur ab æquore moto.
Nixus eo, rupisque tenens juga prima, sinistra
Ter quater exegit repetita per ilia ferrum.

Voici comment ces beaux vers ont été rendus par M. de St.-Ange, dans son élégante traduction.

L'aurore a reparu, les orages s'appaisent ;
Rentrés dans leurs prisons, les vents fougueux se taisent,
Et monté dans les airs, déjà le char du jour

Du travail aux humains annonce le retour ;
Persée à son reveil a repris son armure ;
Il rattache à ses pieds les ailes de Mercure ,
Plane sur vingt pays , sur vingt peuples épars,
Et sur l'Ethiopie abaisse ses regards.
Là, par l'ordre d'Ammon , injuste en sa colère ,
Andromède expiait le crime de sa mère ;
A la voir immobile , enchaînée au rocher ,
Où comme une victime on vient de l'attacher ,
Sans ses cheveux mouvans où le zéphir se joue ,
Sans la source de pleurs qui coule sur sa joue ,
Il eût cru voir un marbre , ouvrage du ciseau.
Il se sent dans les airs atteint d'un feu nouveau ;
Il s'arrête , et charmé par des formes si belles ,
Il a presque oublié l'usage de ses ailes.
Il descend à ses pieds : O ciel! à vous des fers !
Vous que l'amour forma pour des liens plus chers !
Où suis-je ? Apprenez-moi de qui vous êtes née ,
Et pourquoi sur ces bords je vous trouve enchaînée.
Andromède au héros répond par sa rougeur :
Vierge, un homme à ses pieds allarme sa pudeur ;
Sa main voudrait couvrir son visage modeste ;
Sa main est enchaînée à ce rocher funeste ;
Elle pouvait pleurer, elle versa des pleurs.
Enfin pressée encor de dire ses malheurs ,
Craignant que ce héros vengeur de l'innocence ,
A des forfaits honteux n'impute son silence ,
Andromède lui dit son pays et son nom ,
Et comment sur ces bords, par l'oracle d'Ammon ,
A périr condamnée, innocente victime ,
De l'orgueil de sa mère elle expiait le crime.

Elle parlait encor ; l'onde écume et gémit ,
Et de frayeur au loin le rivage frémit ;
Soudain vomi des flots , un monstre affreux s'élance ,

Et sous ses vastes flancs presse une mer immense.
Andromède le voit, et jette un cri d'horreur.

. . . . . .
. . . . . .

Tel qu'un vaste navire, à la proue écumante,
Sous les robustes bras d'une jeunesse ardente,
Fend l'onde qui blanchit, et s'enfle à gros bouillons;
Tel, repoussant le flot qui roule en tourbillons,
Le monstre affreux s'élance, il approche, il menace,
Et le jet d'une fronde eût mesuré l'espace
Qui le sépare encor du rivage des mers.
Persée au même instant s'élève dans les airs;
Le monstre, qui sur l'eau voit voltiger son ombre,
Déjà pour l'assaillir forme des bonds sans nombre.
Comme un aigle, en un champ de ses blés dépouillé,
Voit reluire au soleil un serpent écaillé,
Sur le dos du reptile il fond d'un vol rapide,
L'attaque, le surprend, saisit son cou livide,
Et redoutant ses dards contre lui redressés
Tient ses ongles sanglans dans sa tête enfoncés.
Tel le héros dans l'air vole, se précipite,
Fond sur le monstre, échappe à ses dents qu'il évite,
Et son glaive en ses flancs se plonge tout entier.
Le dragon qui s'irrite ainsi qu'un sanglier
Qu'assiége au fond des bois une meute aboyante,
Se roule furieux sur l'onde tournoyante,
Se cache sous les flots, ou bondit dans les airs.
Persée autour de lui voltige sur les mers;
Tantôt d'une aile agile évite ses morsures,
Et tantôt le perçant de nouvelles blessures,
Tour-à-tour à ses flancs d'écailles hérissés,
A sa queue, à son dos porte des coups pressés.
Le monstre avec son sang vomit l'onde écumeuse;
Persée est assailli d'une pluie orageuse;
Son aile en est trempée et ne le soutient plus;

Il découvre un rocher battu des flots émus,
Qui domine la mer quand la mer est tranquille;
C'est là que le héros vole et cherche un asile.
De la pointe du roc, qu'il saisit d'une main,
Il se penche sur l'onde, et d'un bras plus certain,
Dans les flancs du dragon qui sous ses coups expire,
Trois fois plonge le fer et trois fois le retire.

On peut voir par la comparaison de ce morceau avec celui de l'Arioste, à quel point le poëte italien est redevable au poëte latin, auquel il a emprunté tous ses traits les plus frappans.

Page 81, vers 25.

La royale beauté tremblante sur sa croupe,
Forme avec le héros le plus aimable groupe.

Il serait à désirer qu'un peintre digne de représenter cette scène voluptueuse parvînt à la fixer sur la toile; mais où trouver un assez frais coloris pour égaler celui de l'Arioste.

Page 83, vers 24.

Angélique s'approche, et d'une voix éteinte
Jusqu'au fond de son cœur sent retentir la plainte.

Rien de plus touchant que cet épisode, dont tout l'intérêt se rattache à l'aimable Médor, en qui l'Arioste s'est plu à réunir tous les charmes les plus attachans; une princesse orgueilleuse ne peut le voir sans l'aimer, et ce moment décide du sort de sa vie. Un enfant sans nom, sans naissance et sans fortune, devient sans s'en douter le vengeur de tous les amans dont elle a

rebuté les vœux. Quand ces grands contrastes sont pris dans la nature, ils sont toujours sûrs de produire un très-bel effet ; quel dommage que l'Arioste n'ait fait qu'esquisser la peinture de cet amour enchanteur! Comme il devenait le fond de mon sujet, j'ai pensé que l'on ne me saurait pas mauvais gré de le développer davantage ; ce morceau est l'un de ceux que j'ai le plus travaillés, et qui m'a le plus attiré de suffrages de la part des juges éclairés. Le lecteur ne me saura peut-être pas mauvais gré d'opposer à cette peinture des progrès de l'amour, celle qu'en a faite l'un de nos plus habiles poëtes modernes (M. Legouvé) dans son poëme sur le Mérite des Femmes.

Tu fuis, saison paisible, âge rempli de charmes,
Pour faire place au tems où l'homme chaque jour
Sort du sommeil des sens et s'éveille à l'amour.
Déjà son front se peint d'une rougeur timide ;
Dans son regard plus vif brille une flamme humide ;
Son cœur s'enfle et gémit ; de ses soupirs troublé
Tout son sein se soulève et retombe accablé ;
Dans ses veines en feu son sang se précipite ;
Son sommeil le fatigue, et son réveil l'agite ;
Il s'élance inquiet, avide, impétueux,
Il promène au hasard ses vœux tumultueux ;
Il poursuit, il appelle un bonheur qu'il ignore.
De qui le tiendra-t-il ? c'est d'une femme encore ;
Une femme en secret lui rendant ses soupirs,
Rêveuse, s'abandonne à ses vagues desirs.
O première faveur d'une première amante !
Dès que sur l'incarnat d'une bouche charmante
Il a bu des baisers le nectar inconnu,
Dès qu'un autre succès par degrés obtenu,
L'a conduit dans les bras de sa belle maîtresse,

De surprise en surprise, au comble de l'ivresse,
Comme un aveugle à qui l'art rendrait la clarté,
Dans un autre univers il se croit transporté ;
Il ne se connait plus, il palpite, il soupire,
Il se sent étonné du charme qu'il respire ;
L'ivresse de ses sens a passé dans son cœur ;
Il nage dans un air tout chargé de bonheur.
Sa maîtresse, oh combien son regard la dévore !
Il la voit comme un dieu que sans cesse il adore ;
Son cœur brûlait hier, son cœur brûle aujourd'hui ;
Il ne sait s'il existe ou dans elle ou dans lui.
Paraissent-ils ensemble au milieu d'une fête,
Son œil préoccupé ne suit que sa conquête.
Vient-il chercher sans elle au lever d'un beau jour
Le doux exil des champs, lieu plus cher à l'amour,
Chaque objet la lui rend ; l'éclat des dons de Flore,
C'est l'éclat de ce teint que la pudeur colore ;
L'azur du firmament par l'aurore éclairé,
C'est l'azur des beaux yeux dont il est enivré ;
Le rayon du matin, c'est la douce lumière
Qui luit si tendrement sous leur longue paupière ;
Le murmure flatteur des limpides ruisseaux,
Le souffle des zéphirs, le concert des oiseaux,
C'est le son de la voix qui répond à son ame ;
Tout l'univers enfin l'entretient de sa flamme ;
Pour lui plus de langueurs, plus de maux, plus d'ennuis,
L'amour remplit, enchante et ses jours et ses nuits ;
Il n'est qu'un seul objet qui l'occupe et l'embrâse,
Et son heureuse vie est une longue extâse.

Page 87, vers 29.

Un autre nom s'unit à celui qu'il adore.

Ici commence le supplice de l'infortuné Roland. Ce morceau de l'Arioste me paraît si beau, que je ne crains

pas de le comparer à tout ce qu'Homère et Virgile ont produit de plus admirable.

L'auteur a gradué d'une manière parfaite la douleur qu'éprouve le paladin à mesure que les témoignages de l'infidélité d'Angélique deviennent plus évidens ; et après l'avoir long-tems supplicié, il le poignarde enfin par une dernière preuve, qui le trouble au point d'aliéner sa raison, et de changer son désespoir en la plus terrible démence. Le style est simple, rapide, brûlant : il est tout ce qu'il doit être ; on croit être témoin de ce terrible évènement, on oublie même qu'il est écrit en vers.

Page 89, vers 4.

Solitaires abris, délicieux berceaux,

Quoi de plus naïf et de plus doux que le style de cette inscription dont la lecture prépare les effets les plus terribles ! plus elle peint le bonheur, plus elle plonge Roland dans le désespoir.

Ibid., vers 20.

Trois fois le relisant, il sent avec horreur
Comme une froide main qui lui glace le cœur.

Quelle image vraie de l'impression que la jalousie fait sur le cœur, et comme le malheureux Roland s'agite, se débat sous l'affreuse certitude qu'il veut encore éviter ! Il ressemble au Laocoon pressé par les serpens qui l'enveloppent, et roidissant ses bras pour se dégager de leurs anneaux.

Page 90, vers 21.

Quand tout-à-coup ses yeux..... Ciel! que voit-il encore ?

On ne peut trop admirer l'art avec lequel l'Arioste conduit Roland de supplice en supplice ; il ne lui laisse pas le tems de respirer : il vient de lui donner un signe frappant de l'infidélité de sa maîtresse ; à présent il l'entoure d'une multitude d'inscriptions et de chiffres qui achevent de jeter le trouble dans son ame ; et, de peur qu'il n'échappe à tous ces bourreaux, il lui fait raconter par le pâtre toute l'aventure des deux amans ; il lui montre enfin le collier même dont il avait fait présent à sa maîtresse ; et le poëte s'écrie alors :

« Questa conclusion fu la secure
« Che 'l capo a un colpo gli levò dal collo. »

Ne semblerait-il pas que cette affreuse certitude soit le dernier supplice réservé au malheureux comte d'Angers ? eh bien ! il va éprouver encore une peine plus déchirante en songeant qu'il est couché sur le même lit où sa maîtresse a enivré Médor de ses faveurs. Je crois qu'aucun poëte, dans aucune langue, n'a offert une image plus terrible des déchiremens de l'ame et des convulsions de la douleur.

Page 92, vers 25.

Pour lui dès ce moment plus de paix, plus de trève.

J'ai cru devoir représenter en quelques vers les premiers indices de la folie de Roland ; ils m'ont paru nécessaires pour préparer un peu cette terrible catastrophe.

Page 93, vers 21.

Là, sans pleurs, sans sommeil, et sans soif, et sans faim.

Cet effrayant repos, ces trois jours et ces trois nuits passés dans l'immobilité de la mort, ressemblent au calme de l'Etna qui élabore ses soufres et ses bitumes dans le silence de ses souterrains, avant de faire éclater sa terrible explosion : la fureur de Roland qui succède à ce long calme éclate par des signes effroyables de démence, et est produite par une si violente douleur, que l'on n'est plus étonné des prodiges qu'elle opère.

Il est bon de remarquer l'utilité de la forêt dans tout l'ensemble de cette composition ; c'est près d'elle que Cloridan et Médor sont apperçus par les ennemis, et c'est dans ses détours qu'ils se sauvent pour échapper à leur poursuite ; c'est dans cette même forêt qu'Angélique et Médor vont graver leurs chiffres amoureux ; c'est là que Roland s'arrête pour respirer le frais ; c'est encore là qu'il retourne pour exhaler son désespoir, et que les chiffres qu'il apperçoit de nouveau le livrent à tous les transports de sa rage : cette rage est causée par une douleur si violente, qu'on trouve presque naturels les immenses efforts avec lesquels il dépouille la forêt, fracasse les rochers ; et ce qui paraîtrait ridicule dans toute autre circonstance ne blesse point ici, parce qu'il y a une espèce de proportion entre l'excès de la force et l'excès du désespoir.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

La critique qui s'est attachée à dénigrer les beautés sublimes du Paradis perdu, a cependant respecté la peinture admirable du jardin d'Eden, et du bonheur de nos premiers parens dans leur état d'innocence. Il n'est plus de poëte versé dans la connaissance de la langue anglaise, qui ne reconnaisse que ces beautés sont d'un ordre supérieur, qu'elles n'ont jamais eu de modèles, et qu'elles ont laissé bien loin tous leurs imitateurs. Il y a dans le quatrième chant de ce poëme un sublime dont l'antiquité ne nous offre point de modèle : tout s'y ressent de l'alliance du ciel avec la terre; c'est l'homme dans toute sa majesté, toute sa candeur, toute sa vertu; c'est la femme dans tout le charme de sa beauté pure, que le vice n'a point encore dégradée; la perfection morale et physique de ces deux êtres est à leur comble, et ils semblent dans leur état d'innocence nous offrir le type de toutes les perfections humaines. On sent combien un pareil sujet dût être difficile à traiter, et combien on s'expose en offrant un tableau composé de deux personnages qui doivent être en poésie ce que sont en sculpture la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvédère. La traduction ou plutôt l'imitation poétique d'un pareil chant m'offrait à surmonter de prodigieuses difficultés;

j'avouerai même que la crainte d'échouer dans mon entreprise me l'a fait abandonner plusieurs fois. Qu'eussent été mes appréhensions si j'avais pu prévoir en me livrant à ce travail qu'un poëte du premier ordre entreprendrait l'entière traduction de Milton ! ma haute admiration pour son talent ne me permet pas de douter de toute sa supériorité, et je m'estime heureux si j'ai pu cueillir quelques fleurs dans le champ qu'il a moissonné.

Page 96, vers 3.

Le mont d'Eden s'élève en des champs fortunés.

Le poëte a placé le séjour de notre premier père sur le sommet d'une montagne dont les pieds sont hérissés de buissons et de roches inaccessibles, les flancs garnis de forêts immenses, et le sommet couronné d'une verte palissade qui entoure le jardin; un fleuve qui passe sous le pied de la montagne y filtre ses eaux, qui s'élèvent ainsi jusques à son sommet, et y jaillissent en se distribuant par mille routes diverses dans l'intérieur du jardin; de là elles se précipitent au pied de la montagne et retombent dans le fleuve souterrain. Rien n'est plus simple ni plus majestueux que cette ordonnance générale : il y a quelque chose de merveilleux dans la manière dont se forme la source magnifique qui arrose tout le jardin, et tous ces détails sont exprimés avec un charme qui ajoute encore à la beauté de l'ordonnance le mérite d'une superbe exécution. Cette description est regardée avec raison comme l'une des plus magnifiques qui aient été faites dans aucune langue.

Page 99, vers 31.

Pan, qui mène à sa suite un printems éternel.

Il ne s'agit point ici du Pan fabuleux, mais du *Pan universal*, qui n'est que la nature personnifiée. Quel charme dans cette image où le poëte le peint dansant avec les Heures, qui forment un cercle continuel d'amusemens et de plaisirs!

Page 100, vers 3.

Jamais fut-il égal au charme de ces lieux.

Je demande pardon à mes lecteurs d'avoir conservé la comparaison où le poëte parle de Proserpine et de Pluton, et mêle ainsi le profane avec le sacré; j'avoue que je n'ai pu résister au desir de faire passer dans notre langue le charme du vers où il dit que Proserpine fut moissonnée comme les roses qu'elle moissonnait elle-même.

Page 101, vers 9.

De ses membres nerveux le buste s'environne.

Milton n'a peint que la tête de l'homme; j'ai cru qu'il m'était permis de dessiner le reste de sa structure.

Ibid., vers 16.

Son épouse entr'ouvrait des yeux doux et célestes.

Le portrait de la femme après celui de l'homme produit un effet enchanteur; c'est le contraste de la grace et de la force, de la douceur et de la fierté:

j'ai développé ces détails un peu plus qu'ils ne le sont dans l'original ; il n'est pas un seul de ses traits que je ne me sois proposé de rendre avec le soin le plus scrupuleux : mais j'ignore si, malgré tous mes efforts, je suis parvenu à bien exprimer le charme de ces vers où Milton, ayant représenté les cheveux d'Eve flottant autour de son corps comme un symbole de sa faiblesse et de sa dépendance, ajoute :

« . . . . . : Which imply'd
« Subjection, but requir'd with gentle sway,
« And by her yielded, by him best receiv'd
« Yielded with coy submission, modest pride,
« And sweet reluctant amorous delay. »

Page 102, vers 2.

Aucun ombrage encor ne voilait par décence.

Je ne connais rien de plus sublime que cette sortie du poëte contre la pudeur factice qui remplace la véritable pureté. Comme d'une seule phrase il démasque toute cette décence de convention pour rappeler l'homme à sa simplicité et à son innocence primitive !

Ibid., vers 18.

Ils marchaient au hasard, et dans leurs promenades.

J'ai ajouté quelques vers de mon invention pour représenter ces deux belles créatures se promenant dans leur domaine sous une pluie de fleurs qui tombe de ces arbres touffus dont ils sont entourés ; il me semble qu'en ce moment toute la nature doit s'em-

presser d'étaler son luxe et d'applaudir à leur bonheur.

Cette peinture de l'homme et de la femme qui est si admirable dans Milton, semble avoir inspiré à Colardeau une foule de vers enchanteurs dans son petit poëme des hommes de Promethée. Voici les plus remarquables.

L'homme, sous le pinceau de l'artiste fidèle,
Etale sur son front sa fierté naturelle;
Tout annonce dans lui le roi de l'univers;
Son superbe regard s'échappe en longs éclairs;
Son port majestueux, mais noble et sans rudesse,
Réunit à-la-fois la force et la souplesse.
Sur ses membres nerveux, les muscles prononcés
Forment un bel accord l'un dans l'autre enlacés.
Tel paraît dans le cirque un lutteur intrépide.
Sa moitié près de lui, sous un maintien timide,
Laisse voir plus de grâce et des attraits plus doux.
Le peintre n'avait point, sous un voile jaloux,
De la belle Pandore enseveli les charmes;
L'innocence était nue et l'était sans alarmes;
Elle s'enveloppait de sa seule pudeur:
La beauté n'a rougi qu'en perdant la candeur;
Et près de son berceau, pure encore et céleste,
Dans la nudité même elle eut un front modeste.
Pour rendre tant d'appas, l'artiste moins hardi,
D'une main plus légère avait tout arrondi:
Du pinceau caressant les touches adoucies
Semblaient avoir glissé sur les superficies;
Le sang qui reflétait sa pourpre et son éclat,
Colorait de la peau le tissu délicat;
Par-tout d'heureux replis et des formes riantes.
On voyait les cheveux, de leurs tresses mouvantes
Ombrager, couronner un front calme et serein;
Les nœuds abandonnés roulaient sur un beau sein.

Sur deux touffes de lis, figurez-vous la rose,
Lorsqu'au lever du jour, timide, demi-close,
Et commençant à peine à se développer,
Du bouton le plus frais elle va s'échapper.
Tel est ce sein, ce sein, la première parure
Que reçoit la beauté des mains de la nature;
Demi-globe enchanteur, dont le double contour
Palpite et s'embellit sous la main de l'amour.
Pour mieux peindre, en un mot, ce sexe qu'on adore,
Le goût a rassemblé dans les traits de Pandore,
Ce que mille beautés auraient de plus charmant;
C'est la grâce naïve unie au sentiment.
Pandore, dans la main de l'époux qui la guide,
Laisse comme au hasard tomber sa main timide;
Sur le cours d'un ruisseau son beau corps est penché;
De son humble paupière un regard détaché
Y suit furtivement l'image qu'elle admire:
A ses propres attraits on la voyait sourire;
Et l'art représenta par cet heureux détour,
L'amour-propre naissant au berceau de l'amour.

Page 103, vers 17.

Je me trouvai, dit-elle, au bord d'une onde pure.

Racine le fils a fort bien imité ce morceau en vers français; je ne l'ai lu qu'après avoir terminé le mien.

Page 105, vers 9.

Adam lui répondit: « Chère Ève, oh! quelle grace!

Le commencement du discours d'Adam est traduit d'un entretien d'Adam avec le Très-Haut dans le hui-

tième livre du Paradis perdu; tout le reste m'appartient, à commencer du vers indiqué ci-après.

Page 106, vers 11.

Je parlais, quand baissant ma paupière débile.

J'ai cru que le lecteur me saurait gré d'avoir fait exprimer par Adam lui-même l'impression qu'il reçut en naissant du spectacle de l'univers, et le plaisir qu'il ressentit en essayant sa vie par l'usage spontanée de tous ses sens.

Page 109, vers 11.

Il dit; et les yeux pleins d'un amour innocent.

Rien de plus chastement voluptueux que cette image des plaisirs de nos premiers pères; un voile de candeur et de pureté enveloppe la peinture de leur bonheur légitimé par l'hymen et purifié par l'innocence; et l'harmonieuse simplicité des vers de Milton lui imprime un air de dignité qui achève de l'ennoblir. M. de Voltaire observe très-bien au sujet de tout ce morceau, que comme on n'a jamais vu un pareil amour, on n'a jamais vu de pareils vers.

Ibid., vers 18.

Ainsi le ciel sourit à la nue amoureuse.

Il y a dans le texte, *Ainsi Jupiter sourit à Junon*; ces divinités ne sont prises que dans le sens figuré, pour exprimer l'air et l'eau, qui forment le sens positif. J'ai cru devoir le rétablir, pour éviter l'emploi des personnages profanes dans ce sujet sacré.

Page 109, vers 23.

Cependant le soleil, abaissant son essor.

Plus on avance dans ce magnifique chant, et plus on l'admire. Cette peinture du lever de la lune est enchanteresse; j'ai cherché à rendre l'harmonie imitative de ce morceau par l'uniformité des sons, mais je n'ai ôsé conserver l'image du silence attentif, à cause de son extrême hardiesse : et cependant c'est dans les traductions qu'il faut souvent se rappeler le mot piquant et vrai de Voltaire, quand il dit que la langue française est une gueuse fière à laquelle il faut faire l'aumône malgré elle.

Page 110, vers 18.

Ils entendent chanter l'hymne des séraphins.

Il s'agit des anges commis à la garde du paradis terrestre, et qui se réunissaient ensemble pour chanter la gloire de Dieu par des hymnes religieux.

Page 111, vers 8.

O belle Eve ! c'est là que l'ange de l'hymen
Lui-même vers Adam te guida par la main.

Cette peinture du jour auquel Adam reçut son épouse dans le lit nuptial, est traduite du huitième chant du Paradis perdu : l'auteur du poëme des Jardins, a peint le même instant, en vers enchanteurs, imités du même morceau; je ne puis résister au desir de les rappeler à mes lecteurs.

C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries,
Eve à son jeune époux abandonna sa main,

Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure;
La terre en tressaillant ressentit leurs plaisirs;
Zéphyre aux antres verds redisait leurs soupirs;
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'hyménée.
O bonheur ineffable! etc.

Je n'ai pu éviter de faire dans ma traduction un vers très-ressemblant à l'un de ceux que je viens de citer, parce qu'il est la traduction littérale du vers de Milton :

« I led her blushing like the morn. »

C'est-à-dire, mot à mot : Je la menai rougissante comme l'aube rougit le matin.

Page 112, vers 3.

Mais à peine du jour le flambeau renaissant.

J'ai cru ne pouvoir mieux finir le tableau du bonheur de nos premiers pères, que par une description du lever du soleil : c'était, je pense, le seul moyen de terminer magnifiquement une si magnifique peinture; d'ailleurs ayant peint le lever de la lune, il m'a semblé que je devais lui opposer celui du soleil, qui est aussi pompeux que l'autre est calme et voluptueux, et qu'il fallait par cette éclatante image, ranimer l'ame, que la nuit venait de plonger dans une douce mélancolie. La poésie est comme la peinture, elle ne ressort que par les contrastes; mais on doit sur-tout les employer dans les grandes masses; quand ils sont prodigués dans les détails, ils brillantent le style, et nuisent à l'effet

général par la multitude des petits effets. Milton et Homère sont peut-être les plus grands maîtres pour conduire à cette manière large d'où résulte l'effet du tout ensemble, si recommandé par Horace, et qui est la première loi qu'on doit suivre dans toute bonne composition.

Page 113, vers 13.

O terre ! à ton aspect je crois revoir les cieux.

Je ne m'étais proposé dans ma première édition que de représenter une journée de nos premiers pères dans leur état d'innocence, et j'avais eu le plus grand soin d'écarter Satan de ce tableau, pour ne répandre aucune ombre sur les scènes de bonheur que je voulais peindre; mais des amis éclairés m'ont déterminé par leurs avis à faire jouer un personnage au prince des ténèbres; je ne le pouvais, qu'en représentant la faute et la chute d'Adam, et c'est ce que j'ai fait, malgré le danger de courir nne carrière qui vient d'être si glorieusement parcourue par M. Delille. Le discours que prononce Satan à l'aspect du séjour d'Adam, est peut-être ce qu'il y a de plus remarquable dans le poëme de Milton; il est empreint de haine et de vengeance, et prépare d'une manière sublime la terrible catastrophe qui doit en être la suite.

Eve seule en un bois à ses yeux se présente.

On ne sait ce que l'on doit le plus admirer du charme qui s'attache aux peintures de Milton, ou de son intarissable fécondité. Il semblait qu'il eût épuisé dans son quatrième chant toute la magie de son style, et il sait, en

évitant le retour des mêmes images, nous représenter la belle Eve au milieu de son labeur champêtre, avec de nouvelles couleurs encore plus séduisantes que les premières. Quelle délicatesse dans la comparaison qu'il fait de la femme avec les fleurs qu'elle soutient sur des branches de myrte !

Elle ne pensait pas, admirant leurs couleurs,
Qu'elle était en ces lieux la plus belle des fleurs,
Et sans l'appui d'Adam bientôt la plus fragile.

Et comme le poëte peint l'impression que la beauté jointe à l'innocence fait sur l'ame de Satan ! quel cœur assez pervers n'a pas ressenti cet ascendant de la vertu sur le crime, et cet empire invincible qu'elle exerce sur tout ce qui l'approche. Telle est l'impression que l'innocence et la beauté d'Eve produisent sur l'ange de ténèbres ; il ne se plonge dans de nouveaux crimes que par le désespoir de remonter à la vertu.

Jusqu'à ses pieds alors humiliant sa tête,
Il semble avec amour contempler ses appas.

Milton nous représente Satan sous les couleurs de l'amant le plus passionné et le plus adroit en même-tems. Cet artisan du crime prodigue à la femme les éloges les plus flatteurs et les plus exagérés, et il emploie ce moyen de succès avec d'autant plus d'audace qu'il l'exerce sur un cœur sans expérience ; il lui prodigue à tel point le langage et les artifices de l'amour, que l'arbre du fruit défendu semble n'être ici qu'une allégorie, qui sert de voile à la passion la plus criminelle. La suite du morceau paraît encore plus établir cette opinion. Après que le serpent a flatté l'orgueil d'Eve,

il lui inspire des idées ambitieuses, et revient encore à ses perfides louanges, comme au moyen de persuasion le plus puissant. La fable qu'il imagine ensuite pour préparer le cœur de la femme à la désobéissance, est d'une adresse infinie; avec quelles couleurs Milton le représente lorsqu'il conduit sa victime vers l'arbre du fruit défendu.

. . . . . Soudain, il marche devant elle,
Il se dresse, il bondit, il court, il étincelle,
Par ses brillans replis son corps éblouit l'œil;
Il s'élance enflammé d'espérance et d'orgueil.

A peine la femme a-t-elle vu l'arbre funeste, elle témoigne toute son horreur pour le crime auquel Satan veut l'entraîner: c'est alors qu'il déploie toute son adresse; il s'attendrit sur le sort d'Eve, il prend un air sombre, il s'indigne contre l'Etre-suprême qui lui refuse le rang qui devrait lui appartenir, et lui persuade par le discours le plus artificieux qu'elle s'élèvera au rang des anges, si elle ose désobéir au Créateur. Son discours est un chef-d'œuvre d'adresse, et peut être comparé sous ce rapport à celui du perfide Sinon, qui fait partie du second livre de l'Enéide. Eve succombe à la séduction et devient coupable. Elle mange le fruit défendu; l'ivresse qu'elle éprouve en consommant son crime, est peinte avec les couleurs les plus vives.

Elle se livre entière à son plaisir fatal;
Et soit que des fruits seuls elle soit occupée,
Soit que, goûtant du ciel la joie anticipée,
Elle pense déjà dans son avidité

Se repaître de gloire et d'immortalité,
Elle plonge son ame en ces folles délices.
Hélas! elle ignorait à quels affreux supplices
La livrerait bientôt son déplorable sort;
Elle aspirait le crime et dévorait la mort.

Si l'on se rappelle les discours passionnés de Satan, on peut croire aisément que Milton, sous l'emblême de ces fruits attrayans que goûte la mère des humains, a voulu dépeindre l'ivresse d'une volupté coupable. Cependant, je ne présente cette idée que comme un simple doute.

O toi du Créateur le plus parfait ouvrage.

Rien n'est plus pathétique que ce discours d'Adam, qui prend la résolution subite de se dévouer à la mort pour ne pas survivre à son épouse. Je n'ai traduit que ce qui appartient à ce beau dévouement, et j'ai supprimé toute la fin du discours, qui représente notre premier père à demi-persuadé que le fruit défendu doit l'élever au rang de la divinité; c'est une faute de goût, révoltante dans l'auteur anglais, qui n'a pas senti qu'Adam, pour intéresser, ne devait être entraîné vers la désobéissance que par son amour pour Eve. La punition suit de près ce nouveau crime, et le séjour des délices devient un séjour de misères. Alors Adam se livre à toute son indignation contre sa coupable épouse; le discours qu'il prononce à ce sujet, celui d'Eve, et celui où il se résigne à supporter ses maux, en s'humiliant devant Dieu, présentent des beautés dramatiques supérieures à tous les éloges, et dont ma traduction, quelque soin que j'aie pris de la perfectionner,

ne donnera sans doute qu'une imparfaite idée. On assure que Milton s'est peint lui-même, dans l'instant où Adam se laisse fléchir par les larmes de son épouse; en effet, cette réconciliation touchante est ce qu'il y a de plus pathétique dans son poëme admirable. Bien des lecteurs difficiles ont critiqué sa bataille des bons et des mauvais anges, ainsi que ce pont allégorique qui fait communiquer l'enfer avec le nouveau monde. La fiction de la mort et du péché a été jugée encore plus sévèrement; mais il ne s'est élevé qu'une voix pour applaudir aux amours d'Adam et d'Eve; le tableau de leur innocence, de leur séduction, et de leurs remords, est et sera toujours au niveau des plus belles productions de l'esprit humain, et dans quelques langues qu'on reproduise de pareilles beautés, elles doivent être vivement goûtées, parce qu'elles offrent des sentimens qui sont de tous les pays et de tous les siècles.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

Voici le chant de l'Enéide où Virgile a le plus déployé cette sensibilité profonde qui est le premier caractère de son talent : l'amour de Didon pour Enée est le plus beau monument que l'antiquité nous ait transmis de la peintnre de cette passion. Je ne crains point d'assurer que la traduction de ce magnifique épisode m'a coûté plus de peine et m'a pris presque autant de tems que tout le reste de mon ouvrage : je sais que le Misanthrope de Molière a fort bien observé que le tems ne faisait rien à l'affaire ; il me parait cependant faire beaucoup en cette circonstance, en ce qu'il prouve combien il est difficile d'atteindre à des beautés d'un ordre si supérieur.

Page 140, vers 23.

Vole ensuite à Didon qui se trouble et s'enflamme.

Ce vers fait briller la première étincelle du feu dont on verra bientôt le terrible développement : quelle chaleur on sent déjà dans cette locution passionnée !

« Hæc oculis, hæc pectore toto
« Hæret, et interdùm gremio fovet, inscia Dido
« Insideat quantus miseræ Deus. »

Page 142, vers 19.

Didon brûle en secret sans s'avouer encore
Le feu qui par degrés la mine et la dévore.

Aucun traducteur ne me paraît avoir saisi jusqu'à présent le vrai sens des vers latins.

Que dit Virgile ?

« At regina, gravi jam dudum saucia curâ,
« Vulnus alit venis, et cæco carpitur igni. »

C'est-à-dire que la reine, quoique déjà blessée profondément, *jam dudum saucia*, est consumée d'un feu qu'elle ne soupçonne point encore, *carpitur igni cæco;* ainsi le mot *cæco* veut dire uniquement que son feu est caché pour elle : Virgile semble clair au premier coup-d'œil, et pourtant la diversité des sens que lui prêtent ses commentateurs, prouve qu'il est très-aisé de prendre le change en le traduisant.

Page 143, vers 26.

Elle dit, et son sein se remplit de ses larmes.

Ces larmes, qui échappent à Didon après l'effort qu'elle vient de faire pour se dissimuler son amour, trahissent sa faiblesse malgré elle, et sont un trait admirable de vérité : la réponse que lui fait sa sœur est d'une séduction et d'une grâce accomplie.

Page 145, vers 2.

Relâche les liens de sa pudeur sévère.

J'ai cherché à rendre de mon mieux le charme de

cette expression *solvitque pudorem*, métaphore enchanteresse où la pudeur de Didon semble se dénouer comme la ceinture qui en est l'emblême.

Page 145, vers 10.

La reine qui d'amour est encore embellie,
Saisissant d'un vin pur une coupe remplie.

Virgile dit :

« Ipsa, tenens dextrâ pateram, pulcherrima Dido. »

L'épithète de *pulcherrima* me paraît ici d'un effet ravissant ; il semble, en effet, que le desir qu'éprouve Didon de rendre les dieux favorables à son amour, le tendre espoir qui la flatte, la pudeur même qui l'agite encore en secret, doivent donner à ses traits une expression céleste ; et l'on sent que jamais le mot de *pulcherrima* ne fut mieux placé : j'ai cherché à développer en deux vers ce que Virgile a plus brièvement indiqué.

Ibid., vers 17.

Et dans leurs flancs ouverts que dévorent ses yeux,
Consulte avidement la réponse des dieux.

Virgile dit :

« . . . . . Pecudumque reclusis
« Pectoribus inhians, spirantia consulit exta.

Que ce mot *inhians*, qui n'a point son équivalent dans notre langue, peint bien l'avide curiosité qu'éprouve Didon de lire son sort dans les entrailles des victimes !

Page 145, vers 21.

Un feu qui la consume et qui s'accroît toujours
Embrâse tous ses sens, court dans toutes ses veines.

Il y a dans le latin,

« . . . . . Est mollis flamma medullas. »

ce qui veut dire littéralement une flamme caressante brûle la moelle de ses os : je ne crois pas que dans aucune langue on ait jamais rien dit de plus énergique ; mais qu'on se mette à la place d'un traducteur qui veut faire adopter à la langue française de pareilles beautés, et qui essaye de transvaser cette liqueur sans en perdre une seule goutte. Il faudrait renoncer à traduire si le lecteur avait l'injustice de l'exiger : j'avouerai cependant que le desir d'atteindre mon modèle m'a tourmenté long-tems ; mais je n'ose assurer que le succès ait couronné mes efforts.

Page 146, vers 23.

Des voûtes sans appui l'œil voit pendre la masse,
Et des murs ébauchés l'effrayante menace.

Le latin dit :

« . . . . . Pendent opera interrupta, minæque
« Murorum ingentes . . . . . »

Voici encore un de ces vers désespérans pour les traducteurs ; sa coupe singulière qui fait au mot *interrupta* une suspension pareille à l'image qu'il veut rendre, l'audace de ces mots *pendent minæ murorum*,

tout cela est d'une difficulté à tourner la tête ; et lorsqu'il faut avoir encore l'air de marcher librement en tirant un pareil poids, on est tenté de renoncer à un travail dont jamais la récompense n'est proportionnée à l'étendue des efforts qu'il coûte.

Page 147, vers 1.

Et les rêts et la meute aux naseaux enflammés.

Virgile dit :

« Massylique ruunt equites, et odora canum vis. »

Je me suis particulièrement attaché à rendre le dernier trait de ce vers, en substituant au génie de la langue latine celui de la langue française.

Page 149, vers 3.

Soudain la Renommée, indiscrète déesse.

J'ai retranché de ma traduction tout ce qui appartient à la machine du poëme, afin de rendre l'action plus rapide, et j'ai cru devoir en conséquence substituer les deux vers ci-dessus à toute la peinture de la Renommée.

Page 150, vers 10.

Vas, cours, vole, mon fils, et descends à Carthage.

J'ai cherché à rendre l'admirable rapidité du vers latin.

« Vade, age, nate, voca Zephyros, et labere pennis. »

Tout le reste du discours est empreint de cette

puissance et de cette majesté avec laquelle doit parler le maître du tonnerre.

Page 150, vers 29.

Il dit ; son fils revêt le cothurne divin.

Le départ de Mercure, la peinture du mont Atlas, et celle du dieu qui vient raser avec la légèreté de l'oiseau les rivages de Libye, tous ces détails sont rendus avec un bonheur d'expression qui n'appartient qu'à Virgile. L'imagination se peint les formes gigantesques de ce colosse, qui n'est ni montagne ni homme, et qui tient de tous les deux ; et c'est ici que le poëte, en ne parlant qu'à l'esprit, parvient à rendre ce que le peintre ne pourrait exprimer : si l'on considère en outre que ces descriptions succèdent aux discours d'Iarbe et de Jupiter, et précèdent les discours passionnés que va faire entendre Didon, on ne pourra s'empêcher d'admirer l'art merveilleux de cette composition qui parle tantôt à l'ame, tantôt à l'imagination, et qui a le secret de reposer l'une par l'autre.

Page 153, vers 30.

Enfin trouvant Enée : As-tu pensé, barbare !

J'offenserais l'intelligence et la sensibilité de mes lecteurs, si je m'attachais à leur développer toutes les beautés que renferme ce discours, ainsi que celui où Didon fait éclater sa fureur contre Enée ; je me contenterai de dire qu'ils sont et seront sans cesse le désespoir de ceux qui voudront faire parler la passion de

l'amour. On a fait plus d'une imitation de ce chef-d'œuvre, et l'on n'a jamais pu l'atteindre : il est vrai que la réponse d'Enée paraît bien froide au commun des lecteurs ; elle indispose contre ce héros, et plus Didon paraît intéressante, moins on pardonne au fils d'Anchise de l'abandonner. Si pourtant on veut réfléchir à l'importance que les romains devaient attacher à la fondation de leur empire, au mépris que leur aurait inspiré la faiblesse d'Enée si elle avait pu le faire renoncer à son entreprise et désobéir aux ordres de Jupiter ; enfin si l'on observe que la mal-adresse des traductions en prose a détruit jusqu'aux plus légers indices de la passion profonde dont Enée est pénétré, et qui se manifeste pourtant par une foule de vers pleins d'énergie, on verra que Virgile ne pouvait faire jouer à son héros un autre personnage, et qu'il ne faut point confondre Enée avec les Jason, les Thésée, et tous ces héros infidèles qui n'obéissaient qu'à leurs caprices, et qui font sur nos théâtres une triste figure.

Page 158, vers 4.

Il retourne à sa flotte, et revoit sur le port
Les Troyens empressés qui redoublent d'effort.

Cet empressement des Troyens à faire les préparatifs de leur départ, et la comparaison que Virgile fait de leur multitude avec les légions de fourmis qui pillent un monceau de blé, coupent avec un charme infini les scènes passionnées qui se pressent déjà sur le cœur ; on respire de l'émotion que l'on vient d'éprouver, et ce moment d'intervalle prépare l'ame à soutenir les

nouvelles secousses que le poëte va bientôt lui faire éprouver.

Page 159, vers 7.

Au rivage, ma sœur, tu les vois accourir.

Autant Didon vient de faire éclater sa fureur, autant elle s'abaisse en ce moment par les plus humbles prières; son ame est comme les vagues de la mer, qui, bouleversées par les vents, tantôt s'élèvent au ciel, tantôt s'abaissent jusqu'au sable qu'elles découvrent. Didon conjure en ce moment, bientôt elle redeviendra furieuse. Admirable peinture de l'ame dont les tempêtes sont semblables à celles de la nature! L'inflexibilité d'Enée qui résiste à tout comme un chêne que les vents ne peuvent déraciner, offre un très-beau constrate avec la turbulence des passions qui veulent ébranler sa résolution.

Page 160, vers 24.

Alors avec horreur la reine voit son sort.

Virgile a peint les agitations et les cris de la plus violente douleur; il va maintenant représenter le silence du désespoir. Didon est lasse de vivre et désire la mort; elle se nourrit de toutes les idées qui lui présagent cette fin de tous ses maux : dès-lors plus de prières, de plaintes, ni de menaces, nuls signes extérieurs d'agitation, tout se concentre dans son ame, elle souffre et se tait. Mais sa douleur, pour être cachée, n'en est que plus violente, et Penthée en délire, Oreste en proie aux furies, n'éprouvent pas plus que la reine

les convulsions de la rage et du désespoir ; enfin sa mort est arrêtée dans son ame, et elle aborde sa sœur en affectant une sérénité qu'elle n'a point, pour l'engager à faire dresser le bûcher où elle veut terminer sa vie. Le calme apparent de son discours fait frissonner, et le vers qui le suit est le plus grand trait dont on puisse peindre l'agonie de l'ame :

« Sic effata, silet ; pallor simul occupat ora. »

Après un discours tranquille en apparence, rien n'est plus affreux que ce silence de mort ; cette pâleur est celle du malheureux qui entend sonner sa dernière heure. Quoi de plus déchirant ensuite que les préparatifs que Didon fait elle-même de sa mort, ces festons qu'elle fait tendre dans l'enceinte funéraire, ces dépouilles du Troyen qu'elle place sur le bûcher, ce glaive dont elle prévoit l'usage, ce sacrifice à Pluton où elle assiste en n'adressant aux dieux qu'une prière contenue en deux mots, justice et vengeance, *justumque memorque precatur ;* tous ces traits sont le comble du sublime, et depuis Virgile on n'a jamais écrit et l'on n'écrira jamais rien qui surpasse un sublime pareil.

Page 164, vers 6.

La nuit règne, et par-tout le sommeil sur la terre.

Avec quel art profond Virgile peint le calme de la nuit pour l'opposer aux orages qui bouleversent l'ame de la malheureuse Didon ! Que fera-t-elle ? offrira-t-elle sa main aux rois qu'elle a dédaignés ? suivra-t-elle les

vaisseaux du traître qui l'abandonne? La honte et l'impossibilité de ces deux moyens l'affermissent dans le projet de mourir : mais que devient-elle lorsqu'au point du jour elle voit les vaisseaux troyens qui s'éloignent du rivage? Ici l'amour outragé s'exprime en termes qui font disparaître tout ce qui a précédé ce discours; les expressions manquent pour exprimer un tel prodige d'éloquence ; pour en bien juger il faut lire et relire sans cesse cette foudroyante imprécation qui est le dernier cri de la fureur et du désespoir.

Page 169, vers 11.

La reine cependant, tous les sens agités.

Le latin dit :

« At trepida, et cœptis immanibus effera Dido,
« Sanguineam volvens aciem, maculisque trementes
« Interfusa genas, et pallida morte futurâ. »

Je demande à tous ceux qui sentent l'énergie du latin, comment il faut s'y prendre pour peindre ces joues tremblantes de fureur et marquées de taches errantes et livides ; et quand ils auront vaincu cette immense difficulté, je leur demanderai encore où sont les couleurs avec lesquelles on peut rendre ce *pallida morte futurâ*, qui, rendu mot à mot dans notre langue, est aussi plat qu'il est sublime dans le texte.

Page 169, vers 23.

Son désespoir fait place aux plus tendres douleurs,
Et ses yeux un moment ont retrouvé des pleurs.

J'ai un peu développé le sens de Virgile, et je crois l'avoir fait avec avantage ; car il dit simplement *paulùm lacrymis et mente moratâ*. Virgile est un si puissant athlète, qu'on n'est pas malheureux de pouvoir gagner sur lui un pouce de terrain : c'est la seule fois que j'aie eu ce bonheur, et je ne cite mes vers que par cette seule raison.

Je n'ajouterai qu'une observation à toutes celles que j'ai déjà faites sur cet admirable épisode, c'est que la douleur de la sœur de l'infortunée Didon ne le cède en rien à tout le reste, et que j'ai vu même des personnes de goût en être encore plus émues ; le sentiment de l'enthousiasme est continu et va toujours en croissant : enfin la lecture de ce beau chant laisse dans l'ame une impression si profonde, qu'il n'en est aucune autre, suivant moi, qui soit capable de l'effacer ; et je crois que l'on peut dire sans être taxé de fanatisme pour Virgile, que si son poëme est inférieur à l'Iliade, il n'y a pas dans toute l'Iliade, ni dans aucun poëme du monde, un seul chant comparable à celui-ci. Qu'eût été la perfection de l'Enéide, si Virgile eût assez vécu pour y mettre la dernière main !

NOTES

DU CHANT SIXIEME.

Ceux d'entre mes lecteurs qui n'ont point lu le Camoëns, seront sans doute fort étonnés de la fiction que je leur présente : elle paraît au premier coup-d'œil n'être que le fruit d'une imagination singulièrement échauffée, puisqu'elle offre toutes les Néréides rassemblées dans une île merveilleuse, où elles se livrent aux transports amoureux des Portugais ; mais rien ne paraîtra plus simple que cette fiction, à ceux qui l'ayant déjà lue dans le Camoëns, ont vu ce poëte en donner l'interprétation en s'écriant : Mortels profanes, ouvrez les yeux ; cette île merveilleuse, ces Néréides si belles, ces délices qui vous tentent, ne sont qu'une image des honneurs de la gloire et de l'immortalité qui suivent les grandes actions. Après une déclaration si formelle, il n'est plus permis de douter que cette peinture n'ait un but très-moral, et l'on est en droit de dire *honni soit qui mal y pense!* Quelque esprit incrédule résisterait-il encore au témoignage du poëte lui-même ? qu'il lise ce que dit à l'appui de cette opinion M. Duperron de Castera, commentateur et traducteur du Camoëns : il apprendra de lui que les plaisirs goûtés par les Portugais dans l'île en question, ne sont que cette volupté spirituelle, cette satisfaction intérieure qui devient la

récompense des grands hommes; que les Néréides représentent les vertus; que la poésie eut toujours le droit d'employer les images corporelles pour nous élever à des connaissances purement métaphysiques et morales; et que non-seulement les auteurs grecs et latins, mais encore les psaumes de David et de Salomon, et tous les livres de l'Ecriture sont pleins de semblables allégories. Si l'on demande au célèbre commentateur comment ces Néréides, puisqu'elles représentent les vertus, ont pu conspirer la perte des Portugais; il ne se déferre point du tout, et il répond qu'il y a deux espèces de vertus; les unes surnaturelles, telles que la foi, l'espérance et la charité, et les autres purement humaines, et qui sont par cela même très-susceptibles d'égarer les hommes: ainsi les premières d'entre les Néréides représentent les vertus théologales, et n'ont point agi contre les Portugais; mais les autres, qui ne représentent que des vertus du second ordre, ont bien pu se laisser entraîner par leur animosité contre eux. Il est difficile de répondre à un argumentateur aussi fort que M. Duperron de Castera: et pour moi j'adopte entièrement son opinion; ce qui prouve qu'à l'égard de ses remarques je suis absolument doué de la foi, j'y joins l'espérance que mes lecteurs le seront aussi; et quant à l'opinion qu'ils prendront de ma traduction, j'implore leur charité.

Page 175, vers 17.

Mais la belle Téthys, libre jusqu'à ce jour.

Il ne faut point confondre cette Téthys qui est fille

de Cœlus et de Vesta, avec une autre dont le nom s'écrit Thétis, et qui est fille de Doris et de Nérée.

Page 175, vers 21.

Il dit; il prend son arc et tend son bras soudain.

Il est si important de viser juste au cœur de Téthys, que l'amour, comme on le voit, prend ses mesures le mieux qu'il lui est possible. J'ai imité ce passage d'un trait de l'Iliade où Homère représente Pandarus ajustant sur son arc la flèche dont il s'apprête à frapper Ménelas.

Page 176, vers 9.

Mille arbres, de sa rive élégante bordure,
Admirent dans son sein leur flottante verdure.

On voit que le Camoëns s'est plu à décrire les beautés de cette île délicieuse. Je n'ai rien cru devoir retrancher de ces détails, d'après lesquels on peut se former une idée du génie particulier de ce poëte.

Page 178, vers 8.

L'œil doute si l'aurore à son charmant réveil.

Cette pensée est empruntée de l'idylle d'Ausone sur la rose :

« Ambigeres, raperetne rosis aurora ruborem,
« An daret, et flores tingeret orta dies. »

Page 179, vers 10.

Glaucé n'a plus d'atours, et déjà Licoris.

J'ai cru qu'il m'était permis de nommer les diffé-

rentes Néréides qui jouent un rôle dans cette scène galante; mais j'avoue que je ne saurais dire au juste quelles sont celles qui représentent les vertus théologales.

Page 180, vers 5.

Déesses, je vous suis. » Ainsi parle Vélos.

Ne perdons point le fil allégorique que M. Duperron de Castera nous a donné pour nous guider dans ce labyrinthe, et nous verrons d'abord que les vertus chrétiennes, représentées par les nymphes, ne paraissent fuir les Portugais que pour les engager à faire les plus grands efforts dans l'espoir de les atteindre; ensuite on verra que ce Vélos qui donne aux autres Luzitains l'exemple de les suivre, était sans contredit le plus dévot de toute la bande.

Ibid., vers 24.

Plus loin sont des beautés que le crystal des flots
Baigne et laisse entrevoir aux regards des héros, etc.

C'est ici que je suis perdu si mes lecteurs s'écartent un instant du sens allégorique si clairement développé par M. Duperron de Castera : je ne puis trop leur répéter après lui, que l'ardeur avec laquelle les Portugais poursuivent les Néréides, n'est autre chose que leur zèle pour atteindre les vertus que ces nymphes représentent; que la beauté nue des nymphes qui sortent du bain, n'est autre chose que l'éclat pnr des vertus, qui sont belles d'elles-mêmes, et n'ont aucun

besoin d'atours ; que les faveurs accordées et disputées par ces nymphes expriment le plus ou le moins de facilité avec laquelle on se met en possession de ces mêmes vertus ; enfin que cette onde transparente et qui laisse entrevoir les charmes des Nérëides, est le voile de l'allégorie qui enveloppe les vertus, et les laisse entrevoir aux Portugais sous l'apparence de ces déesses. Il n'y a pas jusqu'au chien du chasseur cité dans la comparaison, qui ne puisse être allégorique à sa manière ; car ici tout s'explique allégoriquement, rien ne doit être pris qu'au figuré.

Page 181, vers 26.

Victime dévouée aux rigueurs de l'amour.

Ecoutons encore l'illustre commentateur ; il va nous guider dans ce nouveau labyrinthe. D'abord il nous avertit que Léonard est d'un caractère entièrement opposé à celui de Vélos ; et comme il est d'un tempérament très-sensuel, la vertu qu'il poursuit lui résiste plus long-tems qu'aux autres. Quant au nom de la belle Ephyre que poursuit Léonard, le traducteur nous apprend qu'il dérive du mot grec ἔφιμος qui veut dire aspiration aux choses sacrées : ainsi quand le Camoëns nous dit que Léonard courait après la belle Ephyre, c'est, suivant M. Duperron, comme s'il disait que ce cavalier, détestant ses mœurs, et voulant désormais mener une vie plus sage, consacra ses travaux à Dieu dans l'île d'Anchedive. C'est ainsi qu'avec le flambeau de la plus vaste érudition, cet illustre commentateur jette des éclats de lumière frappans sur les moindres

obscurités du texte portugais. Rien ne l'alarme, rien ne l'embarrasse; il couvre de sa candeur et de sa pureté tout ce qui paraît trop libre dans le texte; il rassure la conscience la plus timorée, il subjugue, il entraîne: et pour moi, qu'il a entièrement persuadé, je prétends, je soutiens que quiconque aura lu ma traduction dans l'esprit de M. Duperron de Castera, non-seulement n'aura pu s'en formaliser, mais encore qu'il aura dû en être singulièrement édifié.

Page 183, vers 29.

Mais Téthys.... à l'instant quel trouble la saisit.

Téthys est de toutes les nymphes celle dont la défaite doit le plus flatter l'orgueil de Vénus; elle doit être aussi celle qui oppose le plus de résistance aux entreprises de l'amour. C'est à tort que le Camoëns se tait à cet égard: puisqu'il représente la nymphe Ephyre qui fuit pour éviter Léonard, il ne pouvait se dispenser de peindre les pudiques allarmes de Téthys, lorsqu'elle est prête à se rendre au chef des portugais.

Page 185, vers 10.

Là, d'un brillant festin la pompe est déjà prête.

Le dixième livre de la Pharsale présente la description d'un repas égyptien, qui a quelques rapports avec celui dont j'ai cru pouvoir enrichir ce chant. Il m'était nécessaire pour amener le récit de l'aventure d'Inès, et celui de l'apparition terrible d'Adamastor. La descrip-

tion de Lucain est beaucoup plus longue que la mienne, et devait l'être, parce qu'elle représente le faste de Cléopâtre, qui donne à César un splendide repas, et qu'elle tient au fond même du sujet; au lieu que la mienne n'est qu'une transition dont je me sers pour amener les deux récits que je lie de la sorte à l'aventure des Luzitains, dans l'île des Néréïdes. Voici les vers de Lucain :

Excepêre epulæ tantarum gaudia rerum,
Explicuitque suos, magno Cleopatra tumultu,
Nundum translatos Romana in secula luxus.
Ipse locus templi quod vix corruptior ætas
Extruat, instar erat; laqueataque tecta ferebant
Divitias, erassumque trabes absconderat aurum,
Nec summis crustata domus sectisque nitebat
Marmoribus, stabatque sibi non segnis Achates,
Purpureusque lapis, totâque effusus in aulâ
Calcabatur onyx : Hebenus Mareotica vastos,
Non operit postes, sed stat pro robore vili
Auxilium non forma domûs. Ebur atria vestit,
Et suffixâ manu foribus testudinis Indæ
Terga sedent, crebrò maculas distincta smaragdo.
Fulget gemma toris, et iaspide fulvâ supellex;
Strata micant, tyrio quorum pars maxima fuco
Cocta diu, virus non uno duxit aheno :
Pars auro plumata nitet; pars ignea coccо;
Ut mos est, phariis miscendi licia telis.
Tum famulæ numerus turbæ, populusque minister :
Discolor hos sanguis, alios distinxerat ætas :
Hæc libycos pars tam flavos gerit altera crines,
Ut nullis Cæsar Rheni se dicat in arvis
Tam rutilas vidisse comas : pars sanguinis usti
Torta caput, refugosque gerens à fronte capillos.
Necnon infelix ferro mollita juventus,

Atque exuta virum; stat contra fortior ætas
Vix ullâ fuscante tamen lanugine malas.
Discubuêre illic reges, majorque potestas
Cæsar, et immodicè formam fucata nocentem,
Nec sceptris contenta suis, nec fratre marito,
Plena maris rubri spoliis, colloque, comisque,
Divitias Cleopatra gerit, cultuque laborat.
Candida Sidonio perlucent pectora filo,
Quod Nilotis acu compressum pectine telum
Solvit, et extenso laxavit stamina velo.
Dentibus hic niveis, sectos Atlantide silva
Imposuêre orbes, quales ad Cæsaris ora
Nec capto venêre juba. Proh! cæcus et amens
Ambitione furor . . . . . .
. . . . . .
Infudere epulas auro, quod terra, quod aer,
Quod pelagus Nilusque dedit, quod luxus inani
Ambitione furens, toto quæsivit in orbe,
Non mandante fame; multas volucresque ferasque
Ægypti posuêre Deos; manibusque ministrat
Niliacas crystallus aquas, gemmæque capaces
Excepere merum, sed non Mareotides uvæ,
Nobile sed paucis senium cui contulit annis
Indomitum Meroë cogens spumare Falernum.
Accipiunt sectas nardo florente coronas
Et nunquam fugiente rosâ; multumque madenti
Infudere comæ quod nunquam evanuit aura
Cinnamon, externa nec perdidit aera terra,
Advectumque recens vicinæ messis amomum.

Ces vers joignent au mérite d'être bien faits, le mérite encore plus rare de ne pas peindre l'Egypte avec des traits généraux, ordinaire écueil des poëtes qui parlent de ce qu'ils n'ont jamais vu. On y remarque une vérité de couleur locale qui transporte sur les lieux

mêmes. J'ai essayé de traduire ce morceau en vers français, pour ceux de mes lecteurs qui ne sont point familiarisés avec la langue latine.

Cléopâtre étala, prodiguant ses trésors,
Un luxe des romains igooré jusqu'alors.
Son palais ressemblait au plus superbe temple.
Sous des toits opulens l'œil étonné contemple
L'or des lambris pompeux, brillans de toutes parts;
Le marbre, en murs épais, éblouit les regards;
Le porphyre éclatant rivalisait l'ivoire;
Par-tout l'onyx aux pieds était foulé sans gloire,
Et l'ébène employé dans ce beau monument,
Y servait de support et non pas d'ornement.
L'Inde sur le portique étend sa riche écaille
Que la nacre embellit, que l'émeraude émaille;
Le feu des diamans, des rubis fastueux,
Des perles qui paraient cent lits voluptueux,
Brillaient sur des tissus de pourpre et d'écarlate;
En vases façonnés plus loin le jaspe éclate.
On voyait à servir mille esclaves tous prêts,
Que distinguaient leur sang et leur âge et leurs traits:
Les uns, le front brûlé par la zône africaine,
De leurs cheveux noircis montrent la sombre laine;
Les autres, d'un teint frais tendrement colorés,
Etonnent par l'éclat de leurs cheveux dorés,
Et jamais les Gaulois, dans leurs plaines fécondes,
N'offrirent à Cæsar des tresses aussi blondes.
Quelques-uns qu'a du fer mutilés la rigueur,
D'une mâle jeunesse ont perdu la vigueur;
Plusieurs sont parvenus à la force de l'âge;
A peine un fin duvet rembrunit leur visage.
Cléopâtre et son frère en un festin pompeux
Déjà sont réunis, et Cæsar avec eux,
Cæsar, maitre des rois. La fière Cléopâtre
Ne bornant plus ses vœux au roi qui l'idolâtre,

Veut encore enchaîner le premier des humains.
Pour orner ses attraits, d'industrieuses mains
Ont prodigué les dons les plus beaux, les plus rares
Que la mer ait cachés dans ses gouffres avares.
En chaîne sur son col ils flottent mollement;
Son front, d'où rejaillit le feu du diamant,
De ses cheveux dans l'or emprisonne les tresses;
Sa beauté s'embellit encor de ses richesses,
Et son voile, que l'art éclaircit à dessein,
Laisse entrevoir aux yeux les charmes d'un beau sein.
Là, ces bois que d'Atlas les noirs sommets nourrissent,
Sur des trépieds d'ivoire en tables s'arrondissent.
L'or en mêts somptueux présente mille oiseaux,
Mille poissons ravis à l'empire des eaux,
Mille animaux surpris sous leurs abris sauvages;
Là, ces dieux dont le Nil a peuplé ses rivages,
Sont immolés au goût du convive enchanté;
On voyait réunis, par un luxe effronté,
S'entasser tous les dons de la terre féconde,
Apportés à grands frais des limites du monde.
L'Egypte prodiguait de son fleuve natal
Les flots purs épanchés dans l'or et le crystal;
Des coupes recevaient dans la nacre brillante,
Non de Mareotis la liqueur pétillante,
Mais ce divin nectar, ce vin pur et vermeil
Que Méroë mûrit sous un ardent soleil,
Et qui tout jeune encor quand il bouillonne et fume,
Semble s'être enrichi du tems qui le parfume.
La rose de l'Egypte, ornement éternel,
Embellit de ses dons ce banquet solemnel;
Des convives joyeux que le plaisir enflamme
Le nard couvre les fronts, et l'odorant cinname
Embaume leurs cheveux d'essences dont ces bords
N'ont jamais dans les airs dissipé les trésors,
Mais dont Memphis a vu dans ses fertiles plaines
Les moissons s'élever sur des rives prochaines.

Page 187, vers 2.

Tu vivais, belle Inès, heureuse et tendre amante.

L'histoire touchante d'Inès est bien antérieure dans la Luziade à l'aventure des Néréides; mais j'avais le droit d'intervertir cet ordre, et je l'ai fait hardiment, bien persuadé que mes lecteurs ne me sauraient pas mauvais gré du lien que j'ai imaginé pour enchaîner cet épisode à l'autre, et leur procurer ainsi un plaisir de plus. Tout le monde connaît la tragédie d'Inès de Castro, qui fit verser tant de larmes sur tous les théâtres de la France : elle dut son principal succès au bonheur de son sujet, qui est entièrement tiré de la Luziade; si les vers de cette pièce, parfaitement bien conduite, étaient comparables à ceux du poëme portugais, elle pourrait aller de pair avec les plus belles tragédies de Racine; mais les cent représentations qu'elle eut de suite l'ont laissée bien au-dessous de Britannicus, qui n'en eut que neuf : et telle est la différence qu'établit le style entre un ouvrage bien écrit et les productions les plus distinguées sous d'autres rapports. N'oublions jamais ce qu'a dit le régent du Parnasse :

« Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
« Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain. »

C'est particulièrement à ce charme et à cette pureté de diction si recommandée par Boileau, que le Camoëns doit l'avantage de figurer dans la première classe des poëtes épiques. Son ouvrage pouvait être bien mieux conduit et bien plus intéressant, ses fictions plus riches, ses caractères mieux dessinés : mais un style divin a

gravé ses vers dans la mémoire de ses compatriotes, et lui a mérité l'honneur d'être regardé par le Tasse comme le seul de ses contemporains dont le talent pût rivaliser avec le sien : éloge bien digne de ce grand poëte, et qui fait autant d'honneur à celui qui en fut l'auteur qu'à celui qui en fut l'objet. La postérité a ratifié ce jugement, sans toutefois égaler le cygne du Tage au chantre de Sion. Un poëte connu par une foule de vers aimables (M. de Florian) a traduit vers pour vers l'épisode d'Inès, et a même conservé la division des stances telle qu'elle est dans l'original. Voici sa traduction telle qu'on la trouve dans ses œuvres.

Vainqueur du Maure, au comble de la gloire,
L'heureux Alphonse, après tant de combats,
Croyait goûter au sein de ses Etats
La douce paix que donne la victoire.
O vain espoir ! d'Inez le triste sort
D'un si beau règne a terni la mémoire ;
En traits de sang on lit dans notre histoire
Qu'Inez obtint le trône après sa mort.

Cruel amour, toi seul commis le crime !
La tendre Inez ne vivait que pour toi :
Jamais un cœur ne suivit mieux ta loi,
Et tu la fis expirer ta victime !
Ainsi les pleurs des malheureux mortels
Pour toi, tyran, n'ont pas assez de charmes ;
Tu veux encor, non content de leurs larmes,
Avec leur sang arroser tes autels.

Le front paré des roses du bel âge,
Charmante Inez, dans une douce erreur
Tu jouissais de ce calme trompeur,

Toujours, hélas ! si voisin de l'orage.
Du Mondégo, témoin de ton ardeur,
Tu parcourais les campagnes fleuries,
En répétant aux nymphes attendries
Le nom qu'amour a gravé dans ton cœur.

Un doux lien à ton prince t'engage ;
Le jeune Pèdre est digne de tes feux ;
Un seul moment s'il est loin de tes yeux,
Tout vient aux siens présenter ton image ;
Pendant la nuit en songe il est heureux,
Pendant le jour il cherche ta présence ;
Ce qu'il entend, ce qu'il voit, ce qu'il pense,
Tout est Inez pour son cœur amoureux.

A ses sermens, Pèdre toujours fidèle,
A dédaigné les filles de vingt rois.
O dieu d'amour ! quand on vit sous tes lois,
Dans l'univers il n'est plus qu'une belle.
De ses refus, son vieux père irrité,
Apprend bientôt que le peuple en murmure ;
Dès ce moment les droits de la nature
Sont immolés à son autorité.

Le cruel roi, pour vaincre la constance
D'un fils qui doit lui succéder un jour,
Veut dans le sang éteindre tant d'amour,
Et sur Inez fait tomber sa vengeance.
Le fer est prêt : ce fer, qui, dans sa main,
Du vaillant Maure abattit la puissance,
Menace alors la beauté sans défense,
Et le héros devient un assassin.

Par des soldats, indignement traînée,
Aux pieds d'Alphonse Inez attend son sort ;
Le roi la plaint et diffère sa mort :

Mais par le peuple elle était condamnée.
Les fils d'Inez, désolés et tremblans,
Sur son péril témoignaient leurs alarmes :
C'était pour eux qu'elle versait des larmes,
Non pour ses jours moins chers que ses enfans.

Leur désespoir, leurs prières plaintives
Ont des bourreaux suspendu les fureurs ;
Inez au ciel lève ses yeux en pleurs,
Ses yeux..... les fers tenaient ses mains captives.
Elle regarde, en poussant des sanglots,
Ces orphelins dont le sort l'épouvante ;
Et d'une voix affaiblie et tremblante,
A leur ayeul elle adresse ces mots :

« Si l'on a vu plus d'un monstre sauvage
Près d'un enfant oublier ses fureurs ;
Si l'on a vu ces oiseaux ravisseurs
Qui sont toujours altérés de carnage,
Aimer, nourrir la mère de Ninus,
Comme l'on dit qu'une louve attendrie
Avec son lait soutint la faible vie
Des deux jumeaux Romulus et Remus ;

Vous, qui d'un homme avez la ressemblance,
(Si l'on est tel quand on prive du jour,
Pour n'avoir pu résister à l'amour,
Un être faible et qu'on voit sans défense !)
Oserez-vous montrer tant de rigueur
A ces enfans qui demandent ma vie !
Regardez-moi ; je suis assez punie
D'avoir su plaire au maître de mon cœur.

Vous qui savez d'une main triomphante,
Avec ce glaive à qui tout est soumis,
Exterminer un peuple d'ennemis,

Sachez aussi sauver une innocente.
Si de don Pèdre il faut me séparer,
Exilez-moi dans la froide Scythie,
Dans les déserts brûlans de la Lybie,
Par-tout, hélas! où je pourrai pleurer.

Dans les rochers, loin des lieux où nous sommes,
Chez les lions, capables d'amitié,
Je trouverai sans doute la pitié
Que je n'ai pu trouver parmi les hommes.
De mes amours ces fruits tristes et doux
Rempliront seuls mon ame désolée;
Et de mes maux je serai consolée,
En leur voyant les traits de mon époux. »

A ce discours de la tendre victime,
Alphonse ému sent palpiter son cœur;
Mais les destins et le peuple en fureur
Ont résolu de consommer le crime.
Les grands, auteurs de ces affreux complots,
Le fer en main, volent sans plus attendre.....
Ciel! arrêtez! vous, nés pour la défendre,
Vous, chevaliers, vous êtes ses bourreaux!

Ainsi Pyrrhus, sur la rive troyenne,
Voulant ravir à la mère d'Hector
Le seul enfant qui lui restait encor,
Des bras d'Hécube arracha Polyxène.
Comme un agneau destiné pour l'autel,
Elle suivit le héros sanguinaire,
Et ne songeant qu'aux douleurs de sa mère,
Sans murmurer reçut le coup mortel.

Tel est Inez; le glaive l'a frappée;
Ce sein d'albâtre où le dieu de l'amour
Plaça son trône et fixa son séjour,

Est déchiré par la tranchante épée;
Ces yeux si doux se ferment pour jamais.
Les assassins, consommant leur ouvrage,
Ne pensent pas, dans leur aveugle rage,
Que Pèdre un jour punira leurs forfaits.

Et toi, soleil, que le conpab'e Atrée
Fit reculer loin d'un affreux festin,
Ah! tu devais reprendre ce chemin
Le jour qu'Inez à la mort fut livrée.
Et vous, échos du paisible vallon,
A qui sa voix en mourant dit encore
Le nom chéri de l'amant qu'elle adore,
En longs accens répétez ce doux nom.

Comme la fleur qui, trop tôt moissonnée,
De la beauté pare un moment le sein,
Fraîche et brillante aux rayons du matin,
Et vers le soir languissante et fanée;
De même Inez, à peine en ses beaux ans,
A descendu dans la nuit éternelle;
Sur son visage une pâleur mortelle
A remplacé les roses du printems.

Le Mondégo, dans sa course lointaine,
N'entend par-tout que de tristes regrets;
Tout est en deuil; des nymphes des forêts
Les pleurs bientôt se changent en fontaine.
Ce monument dure jusqu'à ce jour;
Dans tous les tems mille fleurs l'environnent;
Et ce beau lieu que des myrtes couronnent,
S'appelle encor la Fontaine d'Amour.

Page 188, vers 9.

Le triste amant gémit, il se trouble, il s'arrête.

Le lecteur remarquera sans doute qu'après l'exposi-

tion du sujet j'ai ajouté quelques détails pour motiver la séparation des deux amans, qui ne l'est nullement dans l'original : j'ai pris cette licence pour me conformer aux observations d'un littérateur plein de goût (M. Legouvé), qui a pensé avec raison que le Camoëns ne s'étendait point assez sur les amours d'Inès, avant de raconter la terrible catastrophe qui termine ses jours. En effet, il est dans le cœur humain de ne s'intéresser que faiblement aux malheurs de ceux qu'on ne connaît point encore : j'ai donc cru qu'il serait bon de représenter les deux amans dans l'instant où un ordre absolu les oblige à se quitter.

Page 188, vers 20.

Elle apperçoit du char la trace tournoyante,
Entend rouler la roue en sa route bruyante,
Les rapides coursiers légèrement courir,
Et le bruit par degrés s'éloigner et mourir.

Il n'est sans doute personne qui n'ait éprouvé l'effet que produit sur l'ame le bruit d'une voiture qui s'éloigne en emportant une personne que l'on chérit et que peut-être on ne reverra plus ; on suit la voiture des yeux, on écoute son bruit, on retient son souffle pour l'entendre encore quand ce bruit s'affaiblit ; on regarde quand on ne voit plus, et quand on n'entend plus on écoute encore : telle est l'impression que je me suis efforcé de peindre par la seule harmonie des vers.

Page 189, vers 17.

Mais à peine a-t-il vu ce teint, cette pâleur.

Voyez (dit le P. Mallebranche), voyez un malheureux

sous le poignard d'un assassin ; la nature répand alors sur son visage une expression si touchante, qu'elle suffit pour émouvoir l'ame la plus féroce ; et si le tigre s'arrête, s'il s'émeut, s'il écoute les supplications de sa victime, c'est dans ce moment *d'audience* qu'elle trouve l'éloquence et l'accent nécessaires pour attendrir. Telle est la situation d'Inès aux pieds d'Alouze, et tel doit être le discours dont elle va frapper son cœur.

Page 191, vers 18.

Les grands même, les grands, ô monstres détestés !
Courant le fer en main..... Barbares, arrêtez !
Tremblez..... pour vous punir les tortures sont prêtes.

Ici le Camoëns prophétise le sort qui attend les meurtriers d'Inès. J'ai cru devoir employer l'apostrophe, qui passionne encore plus ce mouvement, comme si le poëte, oubliant qu'il n'est que narrateur, croyait voir l'action même se passer devant ses yeux.

Page 193, vers 20.

Déjà nous approchions de ces bords si fameux.

Je n'ai pu résister au desir d'enrichir ce dernier chant de l'admirable fiction d'Adamastor, qui a valu au Camoëns l'honneur de figurer à côté des premiers poëtes épiques. Si le reste de son ouvrage était comparable à ce magnifique épisode, Milton, le Tasse et Virgile seraient éclipsés, et le sublime Homère aurait lui-même bien de la peine à conserver ce sceptre poétique dont il est en possession depuis tant de siècles.

En effet, il n'est aucune de ses plus belles inventions qui fasse pâlir celle-ci, tant elle étincelle de génie. Je ne me suis pas dissimulé combien il m'était difficile de m'élever, par le mérite de l'exécution, jusqu'à la hauteur d'un pareil sujet; et je puis dire avec vérité, que ce morceau est l'un de ceux dont j'ai le plus cherché à dévorer les difficultés.

Page 194, vers 15.

Et les dents qu'avec rage il offre à nos regards
Sont de rochers tranchans deux horribles remparts.

Le trait que renferment ces deux vers n'est point dans le texte, mais il m'a paru finir d'une manière frappante le portrait idéal de ce mont Géant. C'est ici que la poésie l'emporte évidemment sur la peinture, par l'avantage qu'elle a de représenter à l'imagination ce que celle-ci ne pourrait jamais montrer aux yeux. En effet, cette nature ambigüe entre celle de l'homme et celle du rocher peut se concevoir, mais ne peut se représenter qu'à l'imagination. C'est ce que Virgile a parfaitement senti dans son quatrième Livre de l'*Enéide;* lorsqu'il a dépeint le mont Atlas appercu par Mercure, il s'exprime ainsi :

. . . . . Jamque volans, apicem et latera ardua cernit
Atlantis duri, cœlum qui vertice fulsit;
Atlantis, cinctum assiduè cui nubibus atris
Piniferum caput et vento pulsatur et imbri :
Nix humeros infusa tegit; tum flumina mento
Precipitant senis, et glacie riget horrida barba.

Le vague de cette peinture, qui appartient autant à

celle d'une montagne qu'à celle d'un homme, est d'une admirable beauté. Virgile dessine une tête, mais elle est entourée de nuages et couronnée de pins; il montre des épaules, mais elles sont battues par les vents et couvertes de neige; il représente une barbe épaisse, mais des fleuves s'y précipitent et elle se hérisse de glace. Le Camoëns paraît avoir été inspiré de même, en donnant à son géant un visage *terreux*. Cette épithète est frappante de justesse et de vérité, et j'ai éprouvé bien du regret de n'avoir pu la faire entrer en poésie. Il m'a fallu dire vaguement *son visage est livide*, ce qui n'est qu'un trait général; et tel est l'inconvénient de notre langue dédaigneuse, qui repousse quelquefois jusqu'à la propriété de l'expression.

Un autre éprouvera les plus affreux supplices.

Le fantôme prédit l'épouvantable aventure de don Manuel de Souza. Voici comment M. Duperron de Castera la raconte dans les notes qui accompagnent sa traduction de la *Luziade* :

Don Manuel de Souza, que quelques écrivains nomment encore Sepulvéda, était un jeune cavalier portugais dont la noblesse était soutenue d'un rare mérite; il fut pendant plusieurs années gouverneur de la forteresse de Diu, dans les Indes orientales, où il amassa des trésors immenses : enfin content de sa fortune, il équipa un grand et superbe vaisseau qu'il chargea de tous ses biens, et s'y étant embarqué avec Léonor de Sa, son épouse, qui était une des plus belles personnes de son tems, il prit le chemin de sa patrie : jamais voyage n'eut un succès plus déplorable; la tempête jeta

son navire contre les écueils du cap de Bonne-Espérance, où il se brisa en mille pièces : de cinq cents hommes qui y étaient, tant matelots que domestiques de Manuel, il en périt cent, les autres se sauvèrent avec leur maître, sa femme et ses trois enfans, dont le plus âgé se connaissait à peine; tout ce qu'ils purent arracher du naufrage, consistait dans quelques armes et très-peu de provisions. La terre ne leur fut pas plus favorable que les flots : Manuel les ayant exhortés à la constance et à l'union, ils avancèrent dans le pays qui est vaste, inculte et destitué de toute ressource : les uns tombaient en marchant, mourant de faim, de soif et de fatigue; les autres en s'écartant du gros de la troupe pour chercher de l'eau, étaient massacrés par les sauvages ou dévorés par des bêtes féroces. Ils arrivèrent à une bourgade habitée par des Ethiopiens, dont le seigneur était un brigand : ce barbare les ayant engagés par ses promesses à ne se point défier de lui, s'empara de leurs armes et de leurs habillemens, et les laissa tous nus dans la campagne, plus misérables encore qu'ils ne croyaient pouvoir le devenir : leur nombre diminuait de moment en moment. Léonor gémissait moins des maux qu'elle souffrait, que du chagrin de voir son corps exposé aux regards des Caffres, qui venaient l'insulter sans cesse; enfin ayant les jambes toutes enflées, les pieds déchirés et sanglans, et se sentant défaillir après avoir fait environ trois cents lieues de chemin avec des incommodités qui auraient accablé les hommes les plus robustes, cette belle infortunée s'enterra dans le sable jusqu'au cou, pour avoir du moins la consolation de cacher sa nudité.

Dans cette affreuse situation elle vit expirer deux de ses enfans, qu'elle avait nourris jusqu'alors, en se privant elle-même des secours que la Providence lui envoyait. Ce triste spectacle hâta l'instant de sa mort : son mari qui l'aimait tendrement, n'eut pas plutôt reçu ses derniers soupirs, qu'agité d'un cruel désespoir, il prit dans ses bras le troisième de ses enfans, dont la vie était prête à s'éteindre, et chargé de ce précieux fardeau, il s'enfonça dans les bois en poussant des cris lamentables : l'un et l'autre devinrent bientôt la proie des tigres et des lions ; vingt-six portugais survécurent à cet horrible enchaînement de disgraces, et ce sont eux qui en ont porté la nouvelle dans leurs pays ; car étant parvenus à un autre village d'Ethiopiens qui entretenaient commerce avec les marchands portugais habitués sur les bords de la mer Rouge, ils trouvèrent des vaisseaux qui les ramenèrent en Europe contre toute espérance.

Page 196, vers 8.

Je fus l'un des Titans ; mes frères orgueilleux
Voulurent autrefois escalader les cieux.

Ici le Camoëns fait raconter par le géant, l'histoire de ses amours avec Téthys. Je n'ai point hésité à supprimer ce récit, par un double motif : c'est que d'abord il est difficile qu'un fantôme parle si long-tems sans perdre beaucoup du prestige qui l'accompagne, et qu'ensuite un récit galant contraste désagréablement avec la sublimité de cette vision extraordinaire, qui est du genre le plus terrible.

Page 201, vers 28.

A mes premiers essais je le vis applaudir.

Quelques encouragemens donnés à plusieurs morceaux de cet ouvrage, lorsqu'ils furent lus à l'Institut du Caire, devant le général Bonaparte, m'ont inspiré le courage et la patience nécessaires pour le finir. Puisse le public, juge suprême en ces sortes de matières, accueillir mes efforts avec la même indulgence ! et des athlètes bien plus dignes de ses éloges entreront alors dans la carrière du poëme narratif, genre trop négligé par les Français, fonds inépuisable de richesses poétiques, et où l'on peut parvenir à se distinguer, sans craindre d'être écrasé par d'immenses réputations, comme celles qui sont établies dans le genre dramatique. Il n'est pas de traits historiques ou fabuleux qui, racontés en beaux vers, ne soient susceptibles de produire le plus grand effet : le seul épisode du comte Ugolin assure au poëme du Dante son immortalité ; la fiction d'Adamastor rend le même service au Camoëns. Que de beaux détails peut nous offrir notre histoire ! Les règnes de Charlemagne, de Philippe-Auguste, de Louis XIV, et la glorieuse époque de nos conquêtes toutes récentes, reclament de grands poëmes épiques, et nous reprochent notre indifférence pour ce genre sublime auquel nous semblons craindre de nous livrer. Si mes faibles essais contribuent à détruire cette funeste répugnance, je me croirai récompensé de toutes mes peines.

TRADUCTION

EN VERS,

DE DIVERS ÉPISODES

Tirés des Poëmes d'HOMÈRE, de MILTON
et de l'ARIOSTE.

AVANT-PROPOS.

Il était difficile de traduire, dans les différens poëtes épiques, les épisodes relatifs à l'amour, sans être tenté quelquefois d'en imiter quelques-uns qui n'étaient pas de la même nature. J'ai donc traduit d'Homère le combat du Xanthe et du Simoïs, et j'ai pris dans Milton la magnifique peinture de la création du monde. Les deux morceaux qui suivent sont tirés de l'Arioste; et quoiqu'ils soient relatifs à l'amour, je n'ai point cru devoir les admettre dans le corps de mon ouvrage. Le premier représente le désespoir d'Olympe abandonnée par Birêne son époux, dans une île déserte; le second, qui est en vers décasyllabiques, est la traduction d'une partie des aventures d'Angélique. Le ton

familier qui règne dans ce dernier morceau, lui interdisait l'entrée de mon poëme, où je ne me suis point permis d'admettre le style comique.

COMBAT DU XANTHE

CONTRE ACHILLE,

ÉPISODE TIRÉ DU XXI.e CHANT DE L'ILIADE.

Sur les Péoniens le bouillant Œacide
S'élance, poursuivant leur bataillon timide :
Aux rives du Scamandre il les voit fuir épars ;
Thersiloque et Mydon sont percés de ses dards ;
Il frappe Traseus, Astipyle, Opheleste ;
De tous leurs combattans il immolait le reste,
Quand le fleuve, par lui déjà comblé de morts,
Terrible et tout sanglant apparut sur ses bords.

« Achille, en ta faveur Jupiter se déclare :
Tu triomphes, dit-il ; mais ne peux-tu, barbare !
Loin de moi, dans la plaine, égorger les Troyens ?
Pourquoi souiller mon lit du sang de tous les miens ?
Pourquoi les entasser dans mes profonds abîmes ?
Vois mon sein, qui par-tout regorge de victimes ;
Mon onde vers la mer en vain cherche à couler,
J'étouffe sous leur poids, et j'ai peine à rouler,
Et tu poursuis encor ! Ah ! suspends ta victoire,
L'étonnement d'un Dieu doit suffire à ta gloire. »

Œacide répond dans son ardent courroux :
« O Xanthe ! j'y consens, je suspendrai mes coups ;
Mais tous ces Phrygiens vont devenir ma proie,
S'ils ne courent bientôt s'emprisonner dans Troie.
Je veux que leur Hector connaisse enfin l'effroi ;
Apprenons qui doit vaincre ou d'Hector ou de moi. »

Il dit, et comme un Dieu sur les Troyens s'élance.
Le fleuve courroucé crie avec violence :
« Apollon, viens, parais et protège mes flots ;
Prends ton arc à l'instant, saisis tes javelots ;
Viens, le maître des Dieux que ton absence étonne,
Avait confié Troie aux enfans de Latone,
Jusqu'à l'heure où le jour ferait place à Vesper ;
As-tu donc oublié l'ordre de Jupiter ? »

Achille cependant se jette au sein de l'onde ;
Le fleuve méprisé bouillonne, s'enfle, gronde,
Des corps qui l'ont couvert soulève le fardeau,
Mugit dans sa fureur comme un puissant taureau,
Rejette leurs débris, les pousse vers sa rive ;
Et pour sauver des siens la foule fugitive,
Ouvrant son sein profond, ses longs bras azurés,
Les renferme vivans dans ses gouffres sacrés.
Contre Achille soudain sa vague frémissante
Se dresse, l'environne, et sur lui bondissante
Bat ses flancs, bat son casque et son noir bouclier :
Achille de son bras saisit un peuplier,
L'arrache avec le bord où plongent ses racines,
Couvre le fleuve au loin de ses vastes ruines,
Et sur ce pont flottant s'enfuit avec horreur :

Mais le fleuve roulant ses flots noirs de fureur,
Toujours plus indigné, sur lui s'élance et gronde :
Le héros toujours fuit, et précède son onde.
Le plus prompt des oiseaux, l'aigle au plumage d'or,
N'a pas quand il s'élance un plus rapide essor.
Poursuivi par le Dieu, quelquefois il s'arrête,
Et de son fier courroux veut braver la tempête ;
Mais le couvrant toujours de ses immenses flots,
Le fleuve atteint, saisit, entoure le héros,
Fait ployer ses genoux, le soulève, l'entraîne,
Et sous ses pieds glissans dérobe enfin l'arène.

Achille de ses cris fait retentir les cieux :
Quoi, suis-je, disait-il, abandonné des Dieux !
Quel que soit mon malheur, ah, c'est toi qui m'y plonges.
Ma mère, avec ton lait j'ai sucé tes mensonges ;
Tu m'as cent fois prédit que des traits d'Apollon
Je devais expirer sous les murs d'Ilion.
Ah ! si du moins Hector m'eût ravi la lumière,
Guerrier, j'eusse expiré sous une main guerrière ;
Mais au sein de ces flots mourir enseveli,
Sans gloire, et dévoré d'un éternel oubli !
Périr, ainsi qu'un pâtre, un mortel qu'on ignore,
Qui passe dans les champs, et qu'un torrent dévore !

Ainsi criait Achille environné des flots.
Pallas près de Neptune entendit ses sanglots ;
Ils accourent voilés sous une forme humaine.
Alors prenant sa main : Calme une frayeur vaine,
Lui dit le dieu des mers ; vois deux divinités,
Vois Neptune et Pallas veillant à tes côtés :

D'un fleuve ne crains point les vagues mutinées ;
Ce fleuve ne pourra vaincre tes destinées.
Veux-tu vers Ilion te frayer un chemin ?
Garde, si tu m'en crois, de désarmer ta main,
Avant que les Troyens échappés aux batailles
Aient couru s'enfermer dans leurs lâches murailles,
Avant qu'Hector lui-même ait péri sous ton bras.
A ce fier ennemi cours donner le trepas ;
Vas, que pour toi ce jour soit le jour de la gloire ;
Je laisse à tes côtés la force et la victoire.

L'un et l'autre à ces mots remontent vers les cieux.
Achille, tout rempli du grand avis des dieux,
S'élance vers la plaine, où le fleuve qui gronde
Par-tout en bouillonnant a répandu son onde.
Il voit flotter au loin les cuirasses, les dards,
Et de mille guerriers les cadavres épars.
Le fleuve alors s'écrie : « O Simoïs ! mon frère !
Viens, vole à mon secours, arrête un téméraire ;
Il outrage mes flots ; sans toi, sans ton appui,
C'en est fait d'Ilion, tout va fuir devant lui.
Viens, que nos flots ligués sur lui fondent ensemble ;
Détache tes rochers, roule tes troncs, rassemble
Tes sources, tes ruisseaux, contre un homme orgueilleux,
Qui combat mes efforts, et marche égal aux dieux.
Triomphons à-la-fois de cette force étrange ;
Bientôt je plongerai ses armes dans ma fange ;
Bientôt de ce mortel le front, les traits si beaux,
Dans mon sable traînés seront d'affreux lambeaux :
Je veux être sa tombe. » Il dit, et plus avide,
Plus bouillonnant encore, il gonfle une eau livide,

S'empare du héros; et d'écume et de sang,
Et de fange et de morts le couvre en mugissant.

Junon craint pour Achille. Aussitôt l'immortelle
Crie, appelle Vulcain : Viens, mon fils, viens dit-elle;
De ce fleuve irrité réprime les torrens;
Arme-toi de tes feux, prends les plus dévorans,
Viens; avec ma fureur que la tienne conspire;
Moi, je vais t'envoyer Notus et le Zéphire;
Et tes feux brûleront par leur souffle allumés
Les corps et les débris des Troyens consumés.
Toi d'un fleuve odieux cours brûler le rivage;
Brûle ce dieu lui-même, anéantis, ravage
Les arbres de ses bords, ses corps et ses débris;
Sois sourd, inexorable à la prière, aux cris;
Cours; à mon ordre seul que ton courroux s'appaise.

Elle dit; et du creux de leur noire fournaise,
Dans les champs d'Ilion déchaînés par Vulcain,
Les feux dévastateurs sont accourus soudain;
Ils brûlent tous les corps dont la terre est jonchée;
L'eau rentre dans son lit, et la plaine est séchée.
Tel un vent frais et doux que l'Automne chérit,
Tarit les flots dormants dans un champ qui périt,
L'heureux cultivateur renaît à l'espérance;
Tel aussitôt Vulcain sèche la plaine immense;
Bientôt du fleuve même il menace les flots,
Il brûle tous les joncs, les myrtes, les lotos,
Les saules, les cyprès dont s'entourent ses ondes;
Le poisson fuit, se cache en ses grottes profondes;
Dévorés par le feu, les serpens sous les eaux

En cercles convulsifs recourbent leurs anneaux ;
Le fleuve même brûle, il bouillonne, il s'écrie :
O Vulcain de tes traits arrête la furie,
Arrête, des Troyens qu'Achille soit vainqueur,
Je cède ; ai-je besoin d'être leur défenseur.
Il dit, et cependant la flamme le dévore ;
En brûlans tourbillons son onde s'évapore.
Telle, sur un brasier, dans un vase fumeux,
L'onde exhale en vapeurs ses bouillons écumeux.
Le Xanthe ainsi brûlait, bouillonnant sur l'arène,
Il s'écriait souffrant et respirant à peine :
Junon, pourquoi ton fils me poursuit-il ? Pourquoi
Parmi tant d'immortels s'acharne-t-il sur moi ?
Suis-je le seul d'entr'eux aux Troyens favorable ?
A tes yeux irrités suis-je le plus coupable ?
Ordonne, et j'obéis, je cède à ton héros ;
Je ne défendrai plus les descendans de Tros.
Non, dussent tous les Grecs s'emparer de Pergame,
Dussent-ils y porter et le fer et la flamme,
Je jure que mes flots n'éteindront point leurs feux.
Junon l'entend, s'écrie : Arrête, je le veux ;
C'est assez, ô Vulcain ! des dieux tels que nous sommes
Ne doivent point souffrir comme les faibles hommes.
Elle dit, et Vulcain cesse enfin de brûler
Le fleuve qui bientôt recommence à couler ;
La fille de Saturne arrêtant sa colère,
Des rivaux immortels a terminé la guerre.

Cet épisode qui est l'un des morceaux les plus épiques de l'Iliade, peut être présenté comme un modèle parfait de l'emploi que l'on doit faire de l'allégorie dans les poëmes. En effet, si on le dépouillait des images dont il est revêtu et des passions qui l'animent, on verrait que la vérité, cachée sous cette brillante allégorie, se borne à présenter des faits assez ordinaires. Achille furieux contre Hector qui a tué Patrocle, veut immoler le vainqueur de son ami, et renverser la ville de Troie. Il égorge des milliers de victimes sur les bords du Xanthe et du Simoïs, fleuves qui coulent auprès de la ville, et qui réunissent leurs flots dans un même cours. Il se précipite dans le fleuve pour suivre les vaincus qui lui échappent, et se laisse emporter au courant, qui est sur le point de le submerger. Il est aisé de juger que cet événement, dépouillé de ses ornemens poétiques, ne se prêtait guère à des images sublimes. Mais que fait Homère, il anime le fleuve qui s'intéresse au sort des Troyens, et qui, voyant son lit rempli de cadavres, s'indigne de l'outrage qu'on fait à ses flots. Ce fleuve apparait lui-même aux yeux d'Achille, et lui ordonne de se retirer. Achille méprise ses ordres, et le dieu courroucé soulève tous ses flots contre lui. Le héros prêt à périr est fortifié par les avis de Neptune, et lutte encore contre le Xanthe qui appelle le Simoïs à son secours, pour l'aider à engloutir leur ennemi commun. Que de mouvemens, que de passions naissent de cette brillante allégorie, fondée sur le fait le plus simple;

un autre qui l'est autant, fournit au poëte une fiction encore plus riche. La multitude des Troyens immolés par Achille, non-seulement a couvert le fleuve, mais encore la campagne, dont l'air est souillé par cette foule de cadavres. Pour le purifier, on met le feu à tous les arbres qui bordent le cours du Xanthe; alors la terre se dessèche, le fleuve qui s'était débordé rentre dans son lit, et Achille qui n'en est plus incommodé, poursuit le cours de ses exploits. Cet événement vulgaire n'offre, comme on le voit, rien de bien remarquable; mais Homère, pour l'enrichir, suppose que Junon s'intéressant au héros grec, voit le danger qui le menace, appelle Vulcain à son secours, et que celui-ci allume un vaste incendie en brûlant tous les arbres dont le fleuve est environné. Alors le poëte fait entendre les cris du Xanthe qui, dévoré par la douleur au milieu de ses eaux bouillonnantes, conjure la fille de Saturne de mettre un terme à ses tourmens. Je demande si ces fleuves et ces flammes personnifiées, et animées par les passions les plus violentes, si Pallas et Neptune qui volent au secours d'Achille, si le courroux de Junon qui le protège, si la fureur du Xanthe qui appelle le Simois à son secours, enfin si ce conflit des élémens contre les élémens, et des dieux contre les dieux, pour sauver ou pour perdre un seul homme, ne font pas d'une action très-ordinaire, la plus intéressante et la plus magnifique de toutes les compositions. Et pourquoi nos poëtes n'auraient-ils pas dans leurs fictions la même audace qu'Homère? La nature ne nous appartient-elle pas autant qu'à lui, et l'allégorie a-t-elle perdu le droit qu'elle eut toujours, d'employer ses immenses richesses.

LA CRÉATION

DU MONDE,

TRADUITE D'UN ÉPISODE DU PARADIS PERDU.

LA CRÉATION

DU MONDE.

Silence, flots grondans, tumultueux abyme,
Silence; ainsi du haut de sa gloire sublime
Dieu parle au vieux Chaos régnant sur l'univers.
Le Chaos l'entendit; tous les anges divers
Composaient à l'envi son cortège superbe :
Le père, l'esprit saint, et tout l'amour du Verbe
Brillaient d'un triple éclat sur son front immortel.
Prenant un compas d'or, aussitôt l'Eternel
Marque le premier point du monde qui commence;
Il décrit sa limite en un contour immense.
Il dit : Que ce contour du monde soit la fin;
Ciel et terre naissez; et son esprit divin
Déployant la splendeur de ses ailes fécondes,
En couva le Chaos, et fit naître les mondes.
Aux principes divers Dieu désigna leur but.
D'abord, à la lumière il dit : Sois, elle fut;
Cieux brillez, et les cieux étendirent leur voûte;
Mer entre dans ton lit; et la mer qui l'écoute
Court inonder soudain ses abymes profonds.
Sur ses flots abaissés les rochers et les monts
Elevant leurs fronts nus tout-à-coup s'étendirent;

De leurs sommets divers des sources descendirent,
Et formèrent les lacs, les fleuves, les ruisseaux,
Qui reposaient, couraient, entrelaçaient leurs eaux.

Terre, dit l'Eternel, couvre-toi de verdure.
Tout-à-coup, de la terre et chauve et sans parure
Le front se revêtit de gazons et de fleurs,
S'embauma de parfums, s'enrichit de couleurs;
Sur les coteaux rampa le doux fruit des vendanges;
Les blés dans les guérêts rangèrent leurs phalanges;
Par-tout l'herbe, la plante et l'arbre et le buisson
Etalèrent leurs bras, leur tige, leur moisson;
L'arbre se répandit dans les forêts profondes,
S'éleva dans les champs, couvrit le bord des ondes,
Et la terre devint un magnifique lieu,
Digne de présenter un séjour à son Dieu.

C'est peu; les cieux encor vont décorer leurs voiles:
Brillez lune, soleil, innombrables étoiles.
Dieu dit; et tout-à-coup le soleil radieux
En globe s'arrondit et s'empara des cieux:
La lune, qu'enrichit sa lumière féconde,
La réfleta plus douce, et la rendit au monde;
Tous les astres des cieux peuplèrent leur séjour;
Le jour chassa la nuit, la nuit chassa le jour,
Et les heures par eux en cercle ramenées
Embellirent le cours des mois et des années.

Enfin l'air et la terre et les cieux et les eaux
Tout est prêt: paraissez poissons, peuple d'oiseaux;

Et du vaste Océan l'onde aussitôt fourmille
De monstres écaillés, innombrable famille,
Remplissant ses détroits et ses golfes divers.
Les uns, en longs écueils s'étendent sur les mers;
D'autres vont parcourir en pâturant les herbes,
Tous ces rochers nombreux, tous ces coraux superbes,
Ces vermeilles forêts, dont les rameaux fleuris
Leur offrent sous les eaux de tranquilles abris:
Mille autres surnageant fendent les vertes lames;
Ils brillent au soleil, allument à ses flammes
Leur robe où luit le pourpre et l'émeraude et l'or;
D'autres, qui de la perle enferment le trésor,
Respirent protégés par leur double muraille;
Ces riches paresseux, sous leur paisible écaille,
Engraissés de repos, abreuvés de fraîcheur,
De leur nacre brillante épurent la blancheur.
Les bancs et les rochers sont leur vaste domaine.
Mais quel monstre paraît sur la liquide plaine?
Tout l'Océan pressé par son immense corps
S'enfle, roule en montagne, et submerge ses bords.
Est-ce une île qui flotte au sein des mers profondes?
Non, c'est Leviatan, c'est le géant des ondes,
Qui respire et vomit par ses naseaux ouverts,
L'onde qu'en jet immense il chasse dans les airs.
Et vous, tendres oiseaux, empressez-vous d'éclore;
Sortis de l'œuf à peine, et le traînant encore,
Montrez vos membres nus, vos ailes sans duvet;
Mais la plume légère à l'instant vous revêt:
Partez, volez au ciel, en troupes réunies,
Et sur la terre au loin semez vos colonies.

Déjà l'aigle s'élance et s'empare des monts ;
Il méprise les bois et les humbles vallons ;
Il veut d'âpres sommets, il veut des roches nues,
Il affronte l'orage, il traverse les nues ;
Tantôt près de la foudre il plane en roi de l'air,
Tantôt fend comme un trait les routes de l'éclair.
Que d'oiseaux rassemblés évitent la froidure !
Leur troupe a d'un long cône emprunté la figure :
De cris rauques et durs leurs noires légions
Frappent l'air, en volant vers d'autres régions.
Plusieurs dans les forêts ont choisi leurs demeures :
Là, doux chantre des bois, tu gémis et tu pleures ;
Là, mille autres, nageant au sein d'un fleuve pur,
Baignent leur blanc duvet, et leurs gorges d'azur.
Le cigne au milieu d'eux navigue avec noblesse,
Courbe de son grand cou l'onduleuse souplesse,
De ses ailes sur lui tend le voile argenté,
Et sur ses pieds rameurs navigue avec fierté :
Quelquefois dans les airs son vol hardi s'élance.
Sur la terre, plus loin, dans l'ombre et le silence,
Le coq a frappé l'air de son aigre clairon ;
Le paon qui d'une aigrette enorgueillit son front,
Qui fait crier sa voix encor plus glapissante,
De sa queue étalée en roue éblouissante,
Développant l'azur, l'or et l'éclat vermeil,
Oppose ses rayons aux rayons du soleil.

Enfin Dieu va créer la brute et le reptile :
Il ordonne, et sortant de la terre fertile,
La glèbe en léopard se transforme et rugit,

En fier lion s'élance, en noir taureau mugit,
Près d'eux en cerf léger bondit sans épouvante,
S'élève en éléphant comme une tour vivante,
Rampe en faible tortue, et traîne sa prison,
Revêt en faible agneau sa légère toison;
Et plus loin le castor, le crocodile immonde
S'avancent indécis entre la terre et l'onde.
Que dirai-je du ver, de l'insecte naissant,
L'un tout souillé de fange, et l'autre éblouissant,
Etalant aux regards les couleurs dont s'émaille
Son aigrette mobile et sa luisante écaille,
Prismes étincelans, où viennent se ranger
L'émeraude, l'azur, le pourpre et l'oranger;
Tandis qu'à longs replis le ver assemble et traîne
Les immondes anneaux qu'il roule sur l'arène.
Combien d'autres encor par la terre conçus
Moindres que lui, des yeux sont à peine apperçus;
Imperceptibles corps, et peuplades fécondes,
Rassemblant sur un point des empires, des mondes,
Ayant tous en leur sein leurs germes populeux;
Etres non moins parfaits, non moins miraculeux,
Que ces monstres géants dont l'immense structure,
Ainsi qu'eux n'est qu'un point perdu dans la nature.

Oh! si mon faible vers osait prendre l'essor,
Que je peindrais d'objets plus merveilleux encor!
Mais comment t'oublier fourmi, sage économe,
Qui par l'intelligence es rivale de l'homme;
Dont le corps plus petit cache un aussi grand cœur,
Qui conspire toujours pour le commun bonheur,

Et d'une république au bon ordre fidèle,
Offres peut-être aux yeux le plus parfait modèle.
La monarchique abeille observe d'autres lois;
Elle combat et meurt en défendant ses rois;
Leur bâtit des palais, et sans cesse dépose
En des cellules d'or le miel qu'elle compose.

OLYMPE

ABANDONNÉE PAR BIRÊNE

DANS UNE ILE DÉSERTE;

ÉPISODE TIRÉ DE L'ARIOSTE.

AVERTISSEMENT.

Il n'est peut-être aucun épisode plus intéressant dans le poëme de l'Arioste, que l'aventure d'Olympe, abandonnée par Birêne dans une île déserte. J'avais traduit ce morceau dans l'intention de le lier à l'ensemble de mon ouvrage ; mais j'ai renoncé à mon projet, dans la crainte que l'abandon de cette princesse n'eût trop de ressemblance avec celui d'Armide et de la reine de Carthage ; et cette réflexion m'a fait choisir le charmant épisode d'Angélique et de Médor. Je pense toutefois que mes lecteurs ne seront point fâchés de retrouver ici le morceau dont j'avais entrepris la traduction. L'aventure d'Olympe rappelle celle d'Ariane, chantée par Catulle dans le poëme où il célèbre les noces de Thétis et de Pélée. Il est à remarquer que l'Arioste, malgré son extrême fécondité, ne se faisait aucun scrupule de copier presque littéralement les plus beaux passages des grands poëtes qui l'avaient précédé. Il suivait en cela l'exemple de Vir-

gile, et usait du droit légitime qu'ont tous les écrivains de verser dans leur langue les richesses des langues étrangères. Le Tasse a fait bien plus encore, en imitant l'Arioste lui-même, quoiqu'il écrivît dans la même langue. Ces grands hommes étaient bien loin de partager l'opinion de ceux qui prétendent que les poëtes imitateurs ne sont point imités; ils croyaient au contraire que c'est en imitant avec talent qu'on parvient à se faire imiter soi-même. Je ne prétends point pour cela qu'il faille toujours modeler son talent sur celui d'autrui, en se bornant à traduire; non sans doute, il faut créer aussi des ouvrages, et se faire une manière à soi: mais combien l'on court de risque de s'égarer, si l'on n'a pas étudié long-tems la manière des grands maîtres. Milton lui-même, dans son originalité, étincelle par-tout de traits empruntés aux poëtes sacrés; et l'on voit qu'il s'était long-tems nourri de la lecture d'Homère; tandis que le Dante, qui n'a imité personne, et s'est livré à la fougue d'une verve désordonnée, a fait un ouvrage rebutant, quoiqu'il étincelle souvent de beautés du premier ordre. Mais je m'apperçois

que je me laisse entraîner vers la dissertation, et que je m'écarte de mon sujet, qui se borne au récit de l'aventure d'Olympe. Je vais, pour en faciliter l'intelligence, rapporter succinctement les événemens qui l'ont précédée.

Birêne, duc de Zélande, avait inspiré à la tendre Olympe, fille du comte de Hollande, la plus violente passion. Le duc de Frise, voisin des états du comte, lui avait proposé de marier sa fille à son fils ; mais Olympe, idolâtrant Birêne, avait refusé les offres du monarque ; et celui-ci, pour se venger de ce refus, était entré dans les états du comte de Hollande, et s'en était emparé, après l'avoir tué avec tous ses fils. Birêne, qui était venu pour le secourir, fut fait lui-même prisonnier. Olympe ayant sacrifié toute sa fortune pour obtenir la délivrance de ce prince, et n'ayant pu cependant y réussir, fut rencontrée par le fameux Roland, et lui raconta tous ses malheurs. Ce héros combattit le roi de Frise, lui arracha la vie, et délivra Birêne. Olympe devint souveraine de la Hollande par la mort de son père, épousa Birêne, et partit avec lui sur un

vaisseau, pour se rendre dans la Zélande, soumise à l'empire de ce prince ; mais Birêne, qui aimait en secret la fille du roi de Frise, devenue sa prisonnière, résolut d'abandonner Olympe dans une île déserte où leur vaisseau vint relâcher. C'est au moment où les deux époux entrent dans cette île que commence ma traduction.

OLYMPE

ABANDONNÉE PAR BIRÊNE.

Une rade au vaisseau livre un facile abord ;
Il s'en approche, il entre, il s'empare du bord,
Et sa troupe aussitôt se répand sur l'arêne.
Olympe, accompagnant l'infidèle Birêne,
Y descend avec lui, sans le moindre soupçon,
Et sans appréhender la moindre trahison.
D'un pavillon dressé l'ombrage délectable
Les invite à goûter le plaisir de la table,
Un seul lit les reçoit, et tous leurs matelots
Retournant à l'esquif s'endorment sur les flots.

Olympe, en traversant l'empire de Neptune,
En avait ressenti la fatigue importune,
Et n'avait pu jouir d'une paisible nuit :
Le bonheur de se voir sans danger, loin du bruit,
Sans pensers inquiets, et dans ce calme extrême
Dont on jouit si bien près de l'objet qu'on aime,
A disposé son ame au plus profond repos ;
Morphée à pleines mains lui verse ses pavots.
Mais le perfide époux qui l'observe et qui veille,
Se dispose à la fuir tandis qu'elle sommeille.
Il la voit près de lui dormir profondément,
Et soudain de sa couche il sort légèrement.

Aussi prompt que l'éclair il vole vers la rive:
Là, des siens endormis voyant la troupe oisive,
Il les réveille tous : Allons, partons, amis,
Partons. Tout l'équipage à ses ordres soumis
S'empresse, lève l'ancre, ou fuit, et le zéphyre
Sur une mer tranquille emporte le navire.

Bientôt loin du rivage il a pris son essor,
Et cependant Olympe est endormie encor.
Déjà l'Aurore pâle et de frimas voilée,
Sur la terre épanchait une froide gelée,
Et déjà l'Alcion rasant le sein des mers
Déplorait ses malheurs en ses tristes concerts;
Lorsqu'Olympe entr'ouvrant sa débile paupière,
Où luit d'un jour douteux la confuse lumière,
Etend vers son époux sa languissante main,
Qui cherche à l'embrasser, et qui le cherche en vain;
Se retire un instant, revient, le cherche encore,
Et ne le trouvant point, fait au cœur qui l'adore
Eprouver par degrés une vague terreur.
Olympe enfin s'éveille : est-ce un songe, une erreur?
Elle n'apperçoit point son époux infidèle,
Se voit seule... O de l'ame anxiété cruelle!
Ses regards aussitôt s'arrêtent stupéfaits;
Son cœur a pressenti le plus grand des forfaits;
Et son sein d'épouvante avec force palpite.
Quoi! Birêne, il pourrait... Elle se précipite,
Court nue, échevelée, au milieu des déserts.
A peine elle apperçoit le rivage des mers,
Elle étend ses regards sur la plaine azurée,
Et là, de son malheur déjà presqu'assurée,

Elle regarde, observe, écoute... écoute en vain.
Elle demande aux flots, à l'horizon lointain,
Aux rochers effrayans qui hordent cette plage,
Si quelqu'être vivant habite son rivage;
Et le rivage seul se découvre à ses yeux;
Sa voix seule a troublé ces bords silencieux.
Birêne! criait-elle; et sensible à sa peine,
De rochers en rochers l'écho répond : Birêne.

Là, creusé par le tems et par les vastes mers,
Un vieux cap élevait sa pointe dans les airs.
Olympe... oh! quelle force en cet instant l'anime.
Elle y court, elle y vole, escalade sa cime,
Et regardant au loin sur l'humide élément,
Apperçoit le vaisseau de son perfide amant.
Alors plus d'espérance... elle se voit perdue,
Et soudain sur le roc elle tombe éperdue,
Arrache de son sein des cris aigus, affreux,
Des cris entrecoupés de sanglots douloureux;
Cent fois nomme l'époux qui la fuit, qu'elle adore,
Au navire, à la mer, le redemande encore;
Et quand sa voix s'éteint, rendant un faible son,
Sa bouche de l'ingrat murmure encor le nom.
Par ses mains agité son voile encor l'appelle;
Mais bientôt reprenant une force nouvelle :

« O trop cruel époux! où fuis-tu loin de moi ?
Ramène ce vaisseau qui s'envole avec toi;
Permets qu'il me reçoive, et de ta triste femme
Qu'il emporte le corps comme il emporte l'ame. »
Ainsi parlait Olympe, et son voile et sa main
Faisant signe au vaisseau le rappelaient en vain :

Le vent qui l'emportait sur l'humide carrière,
D'Olympe en même tems emportait la prière.
Trois fois elle a voulu, pour terminer ses maux,
De la cime du roc s'élancer dans les eaux;
Et trois fois, s'arrachant à cette horrible envie,
Prolonge ses tourmens, se condamne à la vie.
Elle retourne au lieu témoin de ses malheurs,
Se jette sur son lit, l'arrose de ses pleurs,
S'écrie en sanglotant: « Hier, hier encore,
Ici nous étions deux; faut-il que dès l'aurore
Je m'y retrouve seule!... Ah maudit soit le jour
Où mon cœur a goûté les poisons de l'amour!
Ciel! en ma solitude effrayante et profonde,
Que faire, où recourir... me voilà seule au monde,
Sans espoir de salut, sans secours, sans appui.
Birène... hélas! mon cœur se reposait sur lui;
Et c'est lui, c'est lui seul qui cause ma ruine;
Lui pour qui j'ai tout fait, c'est lui qui m'assassine.
O monstre! en me quittant, quoi! tu n'as pas frémi!
Quel rocher t'a conçu, quel gouffre t'a vomi;
Je tombe dans l'abîme où tu m'as entraînée;
Mais, puisque tu voulais rompre notre hyménée,
Tu pouvais, sans me fuir, me dérober ta foi,
Perdant ton cœur, au moins je serais près de toi,
Et peut-être, en plaignant ma tendresse fidèle,
Tu dirais: non jamais on ne m'aima comme elle.
Mais quoi! mon triste sort suffit-il à tes vœux?
Mon opprobre n'est rien, c'est ma mort que tu veux;
Tu veux que succombant à la faim dévorante...
O ciel! en ces déserts m'ensevelir vivante,
Sans laisser à ma cendre un asile, un tombeau;

A moins que de ce bois, à moins que d'un coteau,
Des tigres échappés et cherchant leur pâture...
Ah ! je vais dans leurs flancs trouver ma sépulture ;
Oui, je crois déjà voir ces monstres m'entourer,
Leurs ongles me saisir, leurs dents me déchirer.
Mais quels monstres affreux, quels tigres en furie,
Abominable époux ! auront ta barbarie.
Une fois seulement ils me feront périr,
Et ton atrocité me fait cent fois mourir ;
Et quand même un nocher abordant ces rivages,
Daignerait me sauver de leurs monstres sauvages,
Où me conduira-t-il? Sera-ce dans mes ports,
Quand mes villes déjà t'ont livré tous leurs forts.
Aux lieux où je suis née, ainsi qu'en Batavie,
Ma fortune par toi n'est-elle pas ravie ?
Ton amour colorait d'infames attentats ;
Traître, tu m'épousais pour ravir mes états.
Retournerai-je au sein de la triste Belgique ?
Du bien qui m'y restait le revenu modique
Fut dissipé pour toi quand je brisai tes fers ;
Mes bienfaits, mon amour, m'ont fermé l'univers.
Irai-je dans la Frise où, pouvant être reine,
J'ai refusé pour toi la grandeur souveraine?
Et quels maux ce refus a sur moi rassemblés,
Mes frères et mon père à-la-fois immolés,
Mes biens ravis... Quels droits à ta reconnaissance !
Un désert et la mort voilà ma récompense.
Peut-être des brigands me trouvant dans ce lieu,
M'entraîneront captive... ah ! plutôt, ah grand Dieu !
Permets que des lions, dans leurs gueules sanglantes
Déchirent les lambeaux de mes chairs palpitantes,

Et que j'expire au fond de leurs antres hideux.
Mais toi, Birène, autour de mes tourmens affreux,
N'espère pas long-tems profiter de ton crime ;
Bientôt, plus malheureux encor que ta victime,
Même avant d'expirer éprouvant mille morts,
Tu sentiras trop tard le terrible remords ;
Il sera ton bourreau, dans ton cœur qui m'offense
Son trait brûlant, aigu, plongera ma vengeance :
Echappé des enfers et te glaçant d'effroi,
Mon spectre tout sanglant marchera devant toi ;
Tu me retrouveras après m'avoir quittée.
Voilà, voilà les vœux de ta femme irritée,
Délirante, livrée à l'aveugle fureur
Qui bouillonne en son sang et brûle dans son cœur.

En achevant ces mots elle court au rivage,
Ivre de ses tourmens, palpitante de rage,
Arrache ses cheveux désordonnés, épars ;
Sa voix rauque rugit, ses yeux roulent hagards ;
Il semble, à sa douleur horrible et forcenée,
Que par mille démons elle soit entraînée.
Elle succombe enfin, ses horribles douleurs
Dans ses yeux desséchés ont dévoré ses pleurs.
Sans cris, sans voix, sans geste, elle est morne, immobile ;
Son délire est muet, sa fureur est tranquille.
Et regardant la mer qui bouillonne à ses pieds,
Elle attache à ses flots des yeux pétrifiés.
Telle d'une bacchante on verrait la statue ;
Ou bien, telle de rage immobile, abattue,
Hécube contemplait sans larmes et sans cris,
Le cadavre égorgé de son malheureux fils.

AVENTURES

D'ANGÉLIQUE;

ÉPISODE TIRÉ DE L'ARIOSTE.

AVERTISSEMENT.

J'avais eu l'idée de réunir en un seul chant, dans mon ouvrage, toutes les aventures d'Angélique, et j'avais adopté le mètre décasyllabique comme étant celui qui se prêtait le plus au ton de la plaisanterie; mais comme le ton comique de ce chant n'aurait pu se concilier avec le sérieux des autres, j'ai cru devoir retrancher ce morceau de mon poëme, et je le donne ici tel qu'il était lorsqu'il devait en faire partie. Voici le précis des événemens qui préparent ma narration :

Angélique avait été conduite par Roland à la cour de Charlemagne, et ce monarque avait promis de la donner en mariage à celui de ses paladins qui se distinguerait le plus dans le prochain combat. Mais Angélique, indifférente pour tous, et désirant retourner

dans l'empire du Cathai, dont elle est souveraine, profite du moment où le combat s'engage pour s'éloigner du camp : elle trouve un cheval sous sa main, le monte, et prend la fuite.

AVENTURES D'ANGÉLIQUE.

Le jour, la nuit, le jour suivant encore,
La belle errante en des lieux qu'elle ignore
Suit au hasard mille sentiers nouveaux,
Elle se trouve enfin sous des berceaux
D'ormes flottans, voluptueux ombrages
D'un frais zéphyr mollement caressés.
Deux clairs ruisseaux, dans leur cours empressés,
Se repliant autour de ces bocages,
Roulaient leurs flots, tantôt calmes et doux,
Et qui tantôt formaient sur des cailloux
Un doux murmure à l'oreille enchantée,
Quand, frémissant dans leur charmant courroux,
Ils jaillissaient en écume argentée.

Là, déposant par degrés son effroi,
La belle enfin quitte son palefroi,
Voit un buisson qu'une eau limpide arrose,
Trône épineux de cent touffes de rose,
Et d'autres fleurs, dont le groupe éclatant
Sur le ruisseau se balance et s'incline,
Et se peignant dans l'onde cristalline,
Semble se plaire à son portrait flottant.
Là, des tilleuls et des chênes superbes
Réunissant leurs bras d'ombres couverts,
Aux feux du jour dont ils brisent les gerbes

Ont opposé leurs sommets toujours verts.
Dans ce buisson, sous sa touffe vermeille,
Pour reposer, Angélique s'étend :
Elle s'endort; un bruit soudain l'éveille;
Ciel ! d'un coursier c'est le pas qu'elle entend.
Quel ennemi vient troubler sa retraite?
Elle se lève, et le col étendu,
L'œil arrêté, le souffle suspendu,
Regarde, écoute...Un cavalier s'arrête
Au bord de l'onde, et s'assied tristement;
Puis, sur un bras laissant tomber sa tête,
Paraît ainsi rêver profondément;
On le prendrait pour un marbre immobile.
Enfin il parle, et d'une voix débile
Exhale un son, dont les tigres émus
Et les rochers du fabuleux Hæmus
Auraient senti la douceur pénétrante.
Il soupirait, pleurait, sa voix mourante
Dans un torrent de pleurs et de sanglots
S'entrecoupait, en proférant ces mots :

« O souvenir où mon esprit se plonge !
Penser cruel et qui brûle et qui ronge,
Belle princesse... Ah ! je la vis trop tard;
En ce moment, elle flatte, elle accueille
Un autre amant, qui près d'elle recueille
Les fruits qu'Amour remplit de son nectar.
Et moi, je sens les plus affreux supplices :
Quel fol espoir peut me rester, hélas !
Est-il des fleurs qui gardent leurs appas,
Quand les frelons ont pillé leurs calices?

La jeune vierge, à son brillant matin,
Est cette rose ornement d'un jardin;
Tant qu'elle est seule en sa retraite heureuse,
Que fleurissant en paix elle chérit
Le doux support de sa tige épineuse,
Qui la défend ensemble et la nourrit,
Qu'elle n'est point aux troupeaux exposée,
Les cieux, la terre et l'onde et la rosée,
Et le zéphyr enfin tout lui sourit;
De tous les dons elle est favorisée,
Et des amants tout le folâtre essaim
Voudrait, l'offrant à ses belles maîtresses,
De leurs cheveux en décorer les tresses,
Ou l'approcher des roses d'un beau sein.
Mais, si quittant l'épine maternelle,
Elle se livre à la furtive main,
Bientôt fanée, elle regrette en vain
Tous les attraits qui séduisaient en elle;
Gloire et pudeur s'envolent sans retour.
Telle une vierge, à l'instant qu'elle abdique
Ce chaste honneur que respecte l'amour,
Qu'elle renonce à cette fleur pudique,
A ce trésor aussi cher que le jour,
Perd à l'instant tous ses droits d'être aimée;
Qu'il l'aime seul son heureux possesseur,
De ses attraits qu'il vante la douceur,
Aux autres yeux elle s'est diffamée.
O sort cruel, affreux, désespéré!
Un autre l'aime, un autre est préféré;
Et moi je meurs, et mon ame enflammée
Pour la cruelle... oublions-la... Jamais...

Non, je ne puis qu'idolâtrer ses traits,
Ces traits si chers à mon ame ravie.
Ah ! je voudrais perdre cent fois la vie
Plutôt qu'un jour oublier tant d'attraits.

Ors, cet amant qui verse tant de larmes,
De Circassie est le malheureux roi,
C'est Sacripand; il brûle pour les charmes
D'une beauté fière, et qu'il faut, je croi,
Nommer encor... Eh bien, c'est Angélique,
Qui, le voyant, calme un peu son effroi,
Et rit de voir l'amant mélancolique
Dont elle a mis le cœur en désarroi.
Depuis long-tems pour elle il est sensible;
Mais à l'amour la belle inaccessible
L'avait rangé parmi tous ces mortels
Dont l'encens fume en vain sur ses autels.
Ors, en sa crise, en des transes pareilles,
D'être son guide elle veut le prier.
Quoiqu'on soit fière, il faut pourtant crier
Quand on se voit dans l'eau jusqu'aux oreilles.
Guide plus sûr ne pouvait se trouver;
L'occasion semble être ici choisie;
Elle connaît à fond sa courtoisie,
Que fort souvent elle sut éprouver.
Non que la belle à son amour extrême
Veuille accorder cette faveur suprême,
Qui des amans fait la félicité :
Elle prétend par une adroite ruse
Entretenir une erreur qui l'abuse,
Jusqu'au moment où, mise en liberté,

Elle pourra reprendre sa fierté.

Ce parti pris, du buisson qu'elle entr'ouvre
Sortant soudain, cette belle découvre
Au cavalier son aspect enchanteur.
Ainsi la scène aux yeux du spectateur
Fait apparaître ou Vénus ou Diane,
Aux yeux d'azur, au croissant diaphane,
Sortant d'un antre ou d'un bosquet voisin.
« Soyez en paix, dit-elle au Sarrazin;
Qu'ainsi que vous Dieu protège ma gloire;
Ma gloire est pure, et gardez-vous de croire
Que de mon cœur un mortel triomphant
M'ait pu souiller d'une tache aussi noire. »

Lorsqu'une mère apperçoit son enfant,
Que du trepas elle avait cru la proie,
Elle n'a pas la surprise, la joie,
L'enivrement, que ce prince éperdu,
Dans son bonheur anéanti, perdu,
Fit éclater, quand à ses yeux présente,
Cette beauté fière, auguste, imposante,
Lui découvrit son visage éclatant.
L'heureux guerrier, plein du feu qui l'enflamme,
Se précipite aux genoux de sa dame,
Qui de ses bras l'environne à l'instant,
Et l'a pressé sur un sein palpitant.
Pour compagnon notre belle amazone
Le prend alors, compte sur son appui,
Et dans son cœur déjà l'espoir a lui
De recouvrer ses états et son trône.

Le Sarrazin se dit de son côté :
Puisque Roland eut la simplicité
De négliger occasion si belle,
Que désormais il n'attende rien d'elle ;
L'occasion ne viendra pas encor
Lui présenter un si rare trésor.
Mais moi, faut-il par un respect frivole,
De mon bonheur me priver aujourd'hui ?
Non, le bonheur qu'on néglige s'envole,
Et le regret toujours vient après lui.
Allons, courage ; allons, de l'assurance ;
Oh ! quel bonheur d'oser... Sais-je pas bien
Que ces beautés au farouche maintien,
Aiment sur-tout celui qui les offense :
D'abord on gronde, on se met en défense,
Et puis ces cris, ces charmantes fureurs,
Des voluptés divins avant-coureurs,
Enfin l'aveu pour lequel on soupire
Remplit l'amant d'un fortuné transport ;
Puisque pour moi la fortune conspire,
Puisqu'un bon vent a conduit mon navire,
Pourquoi voguer, il faut entrer au port.
Il dit, soudain cet amant plein d'ivresse
Veut... mais un bruit prévient son doux assaut.
Le Sarrazin voit que le danger presse ;
Il prend sa lance, et la belle d'un saut
Sur son cheval s'élance avec vîtesse,
Pique des deux, quitte son paladin,
Et dans le bois fuit, disparaît soudain.

Là s'égarant, la dame sur sa route

Voit un hermite aux traits graves pieux,
Au front creusé de plis religieux;
Son dos se courbe et s'arrondit en voûte;
Sa barbe flotte, en ombrageant son sein;
Un simple nœud rattache sa ceinture;
Un vieil onagre est sa lourde monture.
En le voyant, on le croirait un saint,
Mais il n'en a certes que la figure.
A peine il voit cette auguste beauté,
Quoiqu'affaibli déjà par la vieillesse,
D'un feu subit il tressaille agité:
De son dos rond la voûte se redresse;
Il se déride, il prend un doux regard,
Et sur la belle il roule un œil caffard.
L'aimable objet lui demande sa route:
Il lui répond, affectant quelque doute,
Et prolongeant sa réponse avec art;
Mais quand il voit que la belle témoigne
A ses discours prendre très-peu de part,
Que son coursier déjà s'élance et part
Sous l'éperon, comme un trait qui s'éloigne,
Il veut en vain, par cent coups répétés,
Accélérer les pas graves, comptés,
De son grison, animal doux et sage,
Qui du galop n'a jamais fait usage,
Qui craint le trot, ne se le permet pas,
Mais dont l'allure est admirable... au pas.
Se dépitant, le vieillard appréhende
De perdre enfin l'objet de son ardeur;
Ors cet hermite était un enchanteur.
Tout l'enfer vole aussitôt qu'il commande;

Il a choisi dans l'infernale bande
Le plus léger de tous ces noirs démons :
Le lutin court et par vaux et par monts,
Atteint bientôt près de la mer profonde
Le destrier, qui dans son libre essor
Vole emportant l'aimable vagabonde.
Il le saisit, l'excite plus encor,
Et brusquement il l'entraîne dans l'onde.
La belle en vain pousse des cris d'effroi,
Et s'opposant à son coursier farouche,
Tire le frein qui gourmande sa bouche.
Sans s'arrêter, le fougueux palefroi
Nage toujours plein d'écume et de rage,
Triomphe d'elle et l'emporte à la nage.
Mais Angelique... oh! comme en frémissant,
Elle soulève et sa robe et l'albâtre
De ses beaux pieds, que le flot idolâtre
Vient humecter d'un baiser caressant!
Les doux zéphyrs près d'elle s'empressant,
Ont dénoué l'or de ses tresses blondes;
Les vents fougueux et les cieux et les ondes,
De son éclat, de sa grâce enchantés,
Tous en silence admirent ses beautés.

Le destrier de plus en plus s'approche
D'un bord affreux tout hérissé de roche,
Et s'y repose à l'heure où le soleil
S'ensevelit dans l'Océan vermeil.
Déjà la nuit sur ces rivages sombres
A répandu ses formidables ombres.
Mais Angélique, en ce lieu de terreur

Que devient-elle ? Immobile, abattue,
On la croirait un marbre, une statue ;
Son œil est fixe en sa stupide horreur,
Ses mains tremblaient contre son sein pressées,
Le froid courait sur ses lèvres glacées,
Et ses regards adressés vers le ciel
De son malheur accusaient l'Eternel.

Du noir sommet d'une roche voisine,
Où des démons tout-à-coup l'ont porté,
L'hermite a vu la dolente beauté,
Et devers elle aussitôt s'achemine.
A son air humble et plein de piété,
On croirait voir approcher saint Pacôme,
Ou saint Bazile, ou le pieux Jérôme.
Lorsqu'Angélique apperçoit le vieillard,
Dont elle ignore et la malice et l'art,
Elle reprend tant soit peu de courage,
Et quoiqu'elle ait la pâleur de la mort,
Pour lui parler elle fait un effort.
Hélas ! mon père, hélas ! secria-t-elle,
Prenez pitié de ma peine cruelle,
Je suis tombée en un bien mauvais port.
Et d'une voix encore toute émue,
Par ses sanglots souvent interrompue,
Elle lui dit ce qu'il savait fort bien.
Il lui répond, avec un doux maintien,
Par un discours vertueux et modeste,
Puis, animant par degrés l'entretien,
Joint au discours l'éloquence du geste,
Sèche des yeux tout inondés des pleurs

Qui ruisselaient sur une joue humide,
Et par degrés devenu moins timide,
Ose glisser ses doigts consolateurs
Sur un beau sein, dont la pudeur s'alarme.
Il veut encore y sécher quelque larme ;
Entre ses bras il prend la belle enfin,
Et son audace est au comble portée.
Elle en frémit ; le frappe de sa main
Sur la poitrine, et recule irritée ;
Tout son visage est enflammé soudain
Par la pudeur qui s'unit au dédain.
Mais peu surpris de sa fierté rebelle,
Le négromant, avec un ris moqueur,
Tire un flacon rempli d'une liqueur
Qu'il fait jaillir dans les yeux de la belle.
Cet élixir l'endort subitement,
Aux pieds du traître elle est sans mouvement.
Que peut alors Angélique endormie
Contre un vieillard respirant l'infamie ;
Entre ses bras il ose la saisir ;
De vingt baisers il outrage, il dévore
Le sein charmant, les lèvres qu'il adore ;
Rien ne s'oppose à son affreux plaisir ;
Il ose tout en ce lieu solitaire :
C'est un forban qui navigue à Cythère ;
Mais, n'ayant point d'assez bons avirons,
De la vieillesse il subit les affronts :
A son desir la fortune contraire
A réprimé son coupable transport ;
Près d'aborder, sa nef échoue... au port.

FIN.

627953

TABLE

DES ÉPISODES ET DES NOTES

Contenus dans cet ouvrage.

Préface,	Page v
Discours préliminaire,	ix
Chant I.er Homère,	1
Chant II. Le Tasse,	30
Chant III. L'Arioste,	67
Chant IV. Milton,	95
Chant V. Virgile,	137
Chant VI. Le Camoens,	172
Notes du Chant I.er,	203
Notes du Chant II,	213
Notes du Chant III,	237
Notes du Chant IV,	251
Notes du Chant V,	265
Notes du Chant VI,	276
Combat du Xanthe contre Achille,	303
La création du monde,	313
Olympe abandonnée par Birène,	325
Aventures d'Angélique,	335

ERRATA.

Pag. 5, *lig.* 2, de plus tendres accens et des aecords plus vrais; *lisez :* de plus tendres accords et des accens plus vrais.

6, *lig.* 5, ces Chaulieu ; *lisez :* ees Chaulieus.

27, *lig.* 11, ont déroulé d'eux mêmes ; *lisez :* ont déroulé d'eux-même.

31, *lig.* 11, les rivages déserts qu'offre ; *lisez :* les rivages déserts que montre.

40, *lig.* 14, comme on voit le Méandre ; *lisez :* tel on voit le Méandre.

46, *lig.* 4, mais enfin elle part ; *lisez :* enfin elle s'éloigne.

51, *lig.* 29, de l'honneur et du sceptre ; *lisez :* de l'honneur et d'un trône.

65, *lig.* 22, vaineu leurs fureurs ; *lisez :* bravé leurs fureurs.

66, *dernière lig.*, s'attend à voir ; *lisez :* eroit déjà voir.

81, *lig.* 20, cependant ses regards découvrent un bocage ; *lisez :* cependant le héros apperçoit un bocage.

101, *lig.* 14, et tout prêts à marcher ; *lisez :* et tous, prêts à marcher.

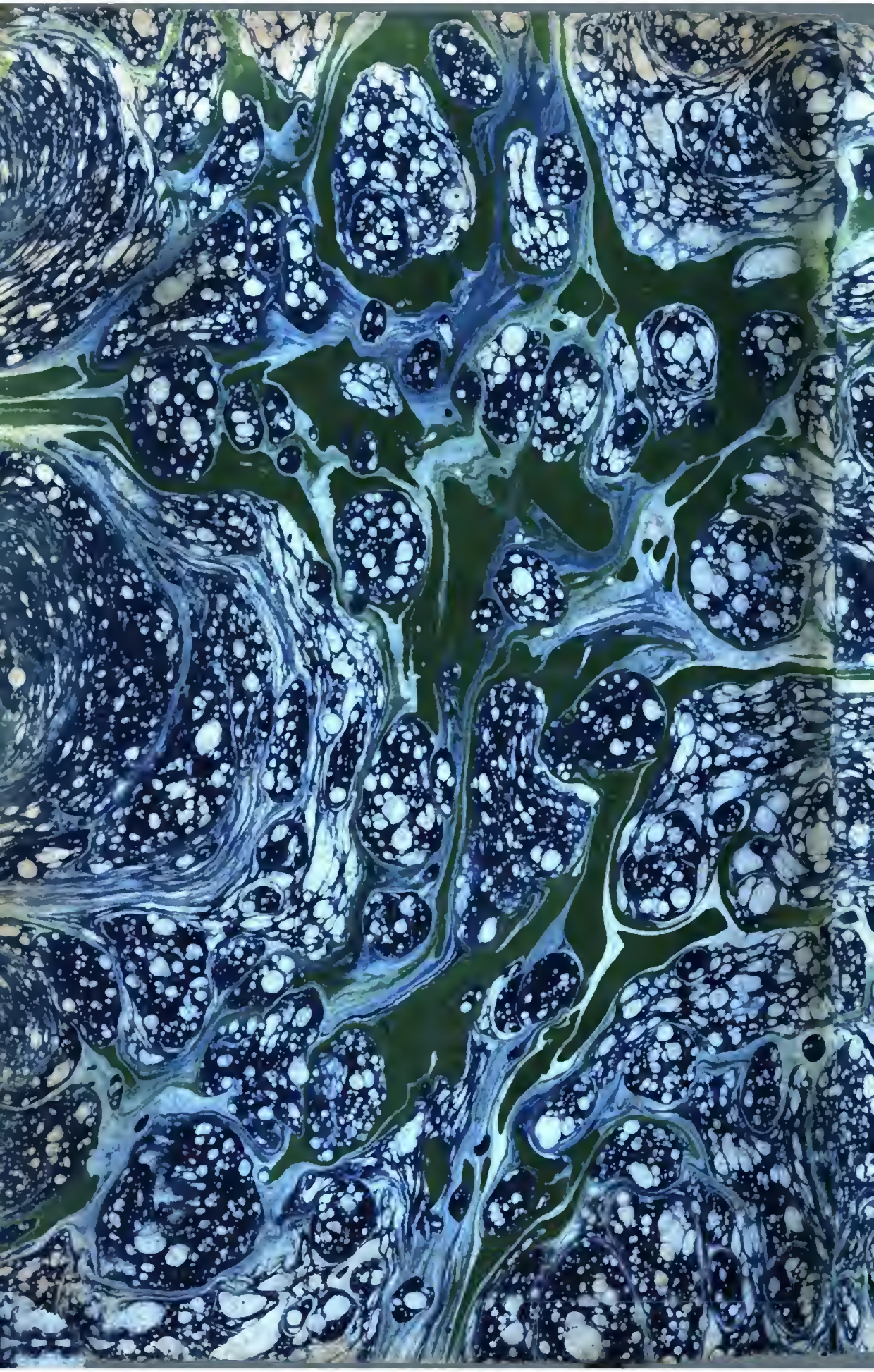
114, *lig.* 28, tu règues, et je vois ; *lisez :* tu règnes, et je voi.

138, *lig.* 14, ta mère t'en supplie ; *lisez :* c'est moi qui t'en supplie.

Ibid., *lig.* 24, il faut que son cœur à jamais dépendant ; *lisez :* il faut que de moi son esprit dépendant.

176, *lig.* 20, de son fruit parfume ; *lisez :* de son fruit parfumé.

193, *lig.* 24, il ne présagait ; *lisez :* il ne présageait.

197, *lig.* 2, tonne, éclate en fureur ; *lisez :* trois fois éclate et tonne.

261, *lig.* 22 et 23, les éloges les plus flatteurs et les plus exagérés ; *lisez :* une foule d'éloges flatteurs et exagérés.